UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284580 8

UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s15cahiersdelaquinz07pg

Petit

SEPTIÈME CAHIER DE LA QUINZIÈME SÉRIE

RENÉ SALOMÉ

Notre pays...

139996
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
sér. 15
no 7-10

Notre pays...

A notre ami Lotte

Potens in terra erit
semen ejus : generatio
rectorum benedicetur.

39990
4

NOTRE PAYS...

Notre pays est comme un doux berceau
De rameaux verts, de moissons et de fruits,
D'arbres géants, de tendres arbrisseaux,

De ceps feuillus longtemps cuits et recuits,
De beaux matins couchés dans les pâtures,
De beaux soirs las sur des touffes de buis,

De frais jardins que la raison mesure,
De longs vergers réglés comme des moines,
De potagers buvant à des eaux pures,

De lourds sainfoins, de trèfles et d'avoines,
De boutons d'or, de bleuets, d'anémones,
De dahlias, d'œillets et de pivoines,

D'ombre secrète où les oiseaux jargonnent,
De gazons clairs où jasent les fontaines,
De jours de lin où chantent nos patronnes,

D'ajoncs dorés, de menthe et de verveine,
Des fins tissus (chaudron, lilas, ponceau)
Dont se vêtaient nos défuntes marraines,

Notre pays est comme un doux berceau,
Moussu, ouaté, parfumé, chaste et coi,
Bien étendu sous l'azur en arceaux,

Comme un berceau qui reçut autrefois,
Saintes et saints, vos tranquilles enfances,
Quand vous cherchiez des gestes et des voix

Et que sur vous, en quête et vigilance,
Se sont penchés les bonnets des aïeules,
Le nez pointu de la longue prudence,

Les nez, les becs, les naseaux et les gueules,
Les chiens, les bœufs, les moutons et les poules,
Les fins pommiers, les cyprès, les tilleuls,

Les vagabonds, les routiers et la foule
Des bonnes gens qui sortent de l'église
Quand la chanson du clocher se déroule,

Les vignerons soucieux de la bise
Et de la grêle et des givres soudains
Et de l'usure aux sournoises mainmises,

Les cerfs branchus, les lièvres et les daims,
Les bouleaux blancs, les ormes et les hêtres,
Et les grands lys aux airs de paladins,

Les apprentis, les compagnons, les maîtres
Portant l'étain, le bois, le fer, la pierre
Et le rouleau des règles à connaître,

Les chaperons, les heaumes, les visières,
Les saladiers, les panaches, les casques,
Les chevaliers luisant sur les verrières,

Le léopard, le griffon, la tarasque
Et la licorne et tout ce vieux blason
Et des soldats bretons, lorrains ou basques,

Le toit fumeux des solides maisons
Et les enfants, les mères, les servantes,
L'homme de cœur et l'homme de raison,

La nuit d'hiver qui se voile et qui vente,
La nuit d'été sous un vaste rosaire,
Les blanches nuits de prières ferventes,

L'antique gloire et l'antique misère,
Les longs travaux à la face creusée,
Les durs travaux à la face de terre,

Les doux travaux qui jasent en fusées,
Les yeux baissés de celle qui ravaude
Et la fileuse aux modestes visées,

Celles qui vont, dans les eaux d'émeraude
Laver les draps, les voiles et les nappes,
Aux flots d'argent mêlant des mains noiraudes,

Celles qui ont pour de saintes agapes
Versé de l'huile en des lampes d'argile,
Blanchi leur coiffe et repassé leur cape,

Les arbres lourds et les plantes graciles,
Prés et moissons, jardins, vergers et bois,
Bourgs et hameaux, hérissement des villes,

Les hauts clochers, les calvaires, les croix,
Les cheveux blonds des anges et des cierges,
Les vœux des jours et les fêtes des mois...

Et les regards de la Très Sainte Vierge.

*
* *

Il est aussi comme une cathédrale
Dont le clocher, les deux tours, les arêtes
Suivent sans fin des routes triomphales ;

Des gens, des fleurs, des plantes et des bêtes,
Des rois, des saints, des démons et des gnômes,
Des chevaliers, des anges, des prophètes,

Le peuple entier du céleste royaume,
Le peuple entier du royaume charnel,
Ceux des châteaux, ceux des bourgs, ceux des chaumes,

Les noirs tenants de l'Orgueil éternel,
Monstres debout et monstres accroupis,
Rongeant des yeux le gîte des mortels,

Les fruits nouveaux, les grappes, les épis,
Le lys qui pointe et le lierre qui monte,
L'humble calice aux prés mouvants tapi,

Le vieux serpent sous un pied qui le dompte,
L'aigle, le geai, le pivert, le hibou,
Les gros moutons, frileux après la tonte,

Tout le bercail avec bergers et loups,
Toute l'étable avec les bœufs qui fument,
Toute la gent qui picore dessous,

Les bons outils, les marteaux, les enclumes,
Niveaux, compas, clés du pape de Rome,
Ancre qui tient notre âme dans la brume,

Tous les outils qu'inventa le vieil homme,
Tous les métiers où durcissent les mains,
Le soc, la houe et les bêtes de somme,

La forte nuque et le glaive romain,
Le col de cygne et l'olivier de paix,
La loi divine et l'effort des humains,

Le cœur plongé dans les brouillards épais,
La folle erreur qui s'installe en puissance,
L'impureté qui dort ou se repaît,

La trahison qui prône l'innocence,
L'ambition grinçante des Sorbonnes,
Le jeu discret des sourdes violences...

Mais le sourire et les yeux fins des nonnes,
Les longues mains qui cousent et qui filent,
Les voiles purs d'où la grâce rayonne,

Mais les voyants, *David et la Sibylle,*
Les clairs enfants qui chantent au lutrin,
L'œil net et creux des jeûnes et vigiles,

Mais l'Écriture où Dieu règne et s'empreint,
La vieille loi, donjon de pierres brutes,
La jeune loi, perle dans son écrin,

Mais le concert des harpes et des flûtes,
Les fins archets caressant les violes,
Les psaumes lents qui tournent en volutes,

Le temps qui marche et le malheur qui vole,
Le désespoir et l'angoisse et l'attente,
Le va-et-vient peureux des vierges folles,

Tout le troupeau des âmes militantes,
Le bel arroi des célestes milices,
Le grouillement des péchés qui nous hantent...

Tout cela siège et se dresse et se glisse
En délicate ou forte imagerie,
En vision d'horreur ou de délices,

Sur les pignons, les tours, les galeries,
Les contreforts, les portes, les fenêtres...
Le tout réglé comme une horlogerie,

Le tout rangé comme aux signes d'un maître
Qui sait former et sauver l'harmonie
Dans le chaos des choses et des êtres,

Chacun docile en sa place finie,
Le bien, le mal et la foi et le doute,
Naître et mourir, la force et l'agonie,

Chacun rigide au poste qu'on lui boute
En la forêt de pierres ciselées,
Le long des temps qui suintent goutte à goutte,

Le tout pareil aux arbres d'une allée,
Aux vieux soldats qui gardent les murailles,
A l'oraison des figures voilées,

Au long souci des rustiques ouailles,
A celui-là qui peint et vermillonne,
A celle-là qui brode sur des mailles,

Le tout pareil au sage qui raisonne,
A de vieux jours qui durent dans les cœurs,
A des travaux graves et monotones ;

Même la fièvre et l'amour et la peur,
Même le vice aux changeantes grimaces,
Même le nain, le singe ou le voleur,

L'inquiétude et les bêtes rapaces,
Le vaniteux, le sanguin, l'impudique,
Tous les désirs et toutes les audaces,

Même ceux-là dans cette république
Où tout s'unit, s'enchaîne et s'organise
Restent soumis au code liturgique,

Même la guerre et l'hiver et la bise,
Même les flots appliqués au naufrage,
Même la nuit tendant ses ailes grises,

Même Satan qui chevauche l'orage,
Même ceux-là demeurent limités,
Même ceux-là demeurent en servage,

Car dessus l'huis de la sainte cité
Trône Jésus dans la toute-puissance,
Dans le Royaume et dans l'Éternité...

Et devant lui l'Ange tient la Balance.

*
* *

Il est aussi pareil à la maison
Où la naissance et la vie et la mort
Sont ordonnées près d'un calme horizon;

Un long passé de vigilance y dort
Bercé par le chuchotement des feuilles
Et par les eaux lissant l'herbe du bord;

Les blonds matins en éclairent le seuil,
Les beaux couchants le jardin vert de mousse,
Et la gaîté les âmes sans orgueil;

En sûreté dans les pénombres douces,
Près du foyer, des fenêtres, des lampes,
Du chat, du chien, des bouillotes qui gloussent,

L'enfance rit ou pleure ou quête ou rampe,
Les hommes las s'enfoncent dans les choses,
Les vieux ont pris des figures d'estampes;

Les femmes sont des ombres qui disposent
En jeux précis la matière et les heures,
Le réseau flou des effets et des causes,

Pour que Dieu reste en la douce demeure
Avec la paix, la logique, l'entente,
Les souvenirs austères et charmeurs,

Le soir qui prie et le matin qui chante,
Les longs travaux des mains et des pensées,
L'oreiller chaud des âmes confidentes,

Le baume pur des vaillances blessées,
Les mots d'amour, de grâce et de simplesse,
Le bon exemple aux discrètes poussées,

Le jugement qui stimule et redresse,
Le long regard qui perce et qui déclenche,
Le repas calme et lent comme une messe,

Le glissement paisible des Dimanches,
Un vague rire, un jet d'eau qui murmure,
Un rayon bleu sur des écharpes blanches,

Mais, avant tout, les silences qui durent
Jusqu'à minuit quand on veille en hiver,
Que geint la bise et grincent les ferrures,

Ou bien les voix prudentes et sévères,
Les voix un peu sourdes, un peu rouillées,
Les voix des temps qui dormaient dans les pierres,

L'écoulement de la tiède veillée
(Comme d'une eau qui caresse des fleurs)
Pendant que craque une branche effeuillée,

Le sentiment que les murs et les cœurs,
Les toits, les gonds, les profondes assises
Résisteront à ces démons qui pleurent

Et qu'on est là comme dans une église
Tout contre Dieu, bien clos, bien abrité,
Loin de ce qui déprime ou scandalise,

En plein repos, en pleine sûreté,
Malgré ces heurts de l'huis et des fenêtres,
Malgré ce bruit lointain des vanités...

Et c'est l'instant monastique où pénètrent
A petits pas muets de rêveries
L'ombre des temps et l'ombre des ancêtres :

La flamme rouge aux vieux doigts se marie,
Des livres blancs règnent sous l'abat-jour,
L'aiguille court parmi les lingeries,

La table est large et l'on se presse autour,
Un long récit tombe des vieilles lèvres,
Un long passé monte des oublis sourds;

Les jeunes cœurs sautent comme des chèvres,
Les gens rassis écoutent posément,
Les chastes yeux se lèvent et s'enfièvrent...

Surtout les soirs qu'on parle en s'animant
De ces aïeux qui s'en furent en guerre,
De ceux aussi qui, las des cieux cléments,

Furent chercher des îles dans la mer,
De ceux qui dans les honneurs et les brigues
Ont poursuivi d'imprenables chimères,

Des inquiets, des nerveux, des prodigues
(Ceux qu'on raconte à mi-mots, à mi-voix)
Flots déchaînés qui renversent les digues,

Du fils prodigue absent des jours, des mois,
Des ans, lâché dans la gueuse de ville,
Puis revenant par quelque nuit des Rois...

Car tous ceux-là dans la maison tranquille
Sont revenus trouver un abri sûr,
De simples cœurs, la fin d'un morne exil,

L'ordre, la paix, les regards droits et purs,
L'eau qui dérive et le chant des feuillées,
L'ombre qui choit peu à peu des hauts murs,

Le cher silence et l'âme des veillées,
Les longs récits d'hier et d'autrefois,
Portraits, recoins, portes entrebâillées...

Et les vieux lits qui dorment sous la Croix.

*
* *

Il est aussi comme un vaste jardin...
Les premiers feux en pénètrent les branches
Et les gazons luisent d'éclairs soudains :

Les dahlias, les iris, les pervenches,
L'ombre des marronniers et des tilleuls,
L'eau qui sommeille et les roseaux qui penchent,

Le bégaiement des tiges et des feuilles,
Un cri d'oiseau, les ailes qui s'ébattent,
Les coins épais de fraîcheur et d'accueil,

L'insecte d'or et l'insecte écarlate,
L'orgue confus des faiseuses de miel,
Le souffle chaud des coupes d'aromates,

Les fils de Vierge aux fenêtres du ciel,
Le sable fin qui ouate les allées,
Le temps discret et confidentiel,

Tout le jardin est une grâce ailée,
Tout le jardin est un rêve glisseur,
Un souvenir de fillette exilée...

De clairs enfants, les frères et les sœurs,
Y vont courant, dansant, chantant des rondes,
Sous les rameaux tendres et caresseurs :

Des rayons bleus parmi les tresses blondes,
Le bref éclat des voiles argentés,
Frémissement de nageoires sous l'onde,

Les mouvements souples et concertés,
L'eau ruisselante et si pure des voix,
Grâce, mesure et simple dignité,

Vieilles chansons, *nous n'irons plus au bois*
Et les cent ans que dormit cette Belle,
Et la Bergère et le Prince et le Roi,

Les pas hardis, les courses, les querelles,
Brises passant en rapides bouffées,
Et l'or divin qui jaillit des prunelles,

Les bras ballants, les têtes décoiffées,
Les doigts unis, les cercles, les poursuites,
Les grands saluts qu'enseignèrent les fées,

Brocéliande, Urgèle, avec leur suite,
Les elfes roux se nichant dans les fleurs,
L'ogre qui ronfle et les marmots en fuite,

Une fontaine avec *Peau d'âne* en pleurs,
Les Chevaliers du Lac et de la Table,
Ceux du Graal et ceux de la Douleur...

Ces marronniers, ces tilleuls, ces érables
Voient de tels jeux dans leurs ombres mouvantes
Se composer sur l'herbe et sur le sable

Et s'y glisser, comme une eau qui serpente
Parmi la mousse et les touffes champêtres
Dans le tissu des pierres et des plantes...

La blanche aïeule au soir vient reconnaître
En cheminant sans bruit, trotte-menu,
A l'heure douce où le calme pénètre,

Le va-et-vient des enfants ingénus
Qui au milieu des choses mi-voilées
Glisse, bondit, s'élève, s'insinue,

D'un saut de chèvre enjambe les allées,
Bat les échos... et s'arrête soudain,
Dès que les voix lointaines et mêlées

Des Angélus tombent sur le jardin...

*
* *

Il est aussi comme un aventurier
Qui est parti dans l'averse et la brise
Laissant un deuil autour du vieux foyer,

Il a quitté maison, village, église,
Le pré, la vigne et les tilleuls amis,
Le bel aplomb des choses bien assises,

La règle sûre et les songes permis,
La permanence et la sécurité,
Les patients labeurs de la fourmi,

Le jour qui vient de la veille hériter,
Le dur collier des saines habitudes,
La cohérence et la sévérité...

Il a cherché toutes les latitudes,
Toute diversité, tout changement,
Océanie, Antilles ou Bermudes,

La terre chaude et les arbres dormants,
La poudre d'or et les planches d'ébène,
Le chant qui berce et le rêve qui ment,

Les molles nuits qui tombent sur les plaines,
Le sable d'ocre et ses fuyants mirages,
L'illusion des puits et des fontaines,

Tous les démons fiévreux des marécages,
Tous les hurleurs que la lune déchaîne,
Tous les serpents se frottant aux feuillages,

L'Inde et la Chine aux mortelles haleines,
Dieux bedonnants, monstres et sacrifices,
Lettrés fleuris et tours de porcelaine,

Il a quêté, dans les senteurs d'épices
Et de goudron qui s'exhalent des ports,
L'étreinte fauve et l'obscur maléfice,

Il a fumé l'opium et la mort,
Connu l'abîme où l'esprit se dissout,
Anéanti la gloire et les remords,

Puis relancé par les ouragans fous
Sur les paquets de vagues en bataille
Vers l'inconnu qui happe comme un trou,

Saignant, rompu, transi jusqu'aux entrailles,
Carguant, clouant, ficelant, amarrant,
Dans l'eau qui cingle et le froid qui cisaille,

Accompagné des cris du cormoran,
Tour à tour dans un gouffre ou sur un dôme,
Il a croisé des spectres effarants,

Des rochers noirs et des vaisseaux fantômes,
Le troupeau blême et vain des trépassés,
Les animaux géants de ces royaumes...

Il a senti ses moelles se glacer...
Mais dans sa longue et périlleuse erreur,
Dans les oublis du sévère passé,

Dans les instants d'ivresse et de langueur,
Comme dans la tempête et les orages,
Les coups de flots et les dures clameurs,

Tout près de lui, le gardant des naufrages,
Bien que marin de peu d'expérience,
Est demeuré jusqu'au bout du voyage

Le saint Martin de son hameau d'enfance.

*
* *

Il est aussi comme un repas du soir
Où sont assis tous ceux de la famille,
Les grands-parents devant les deux dressoirs,

Les fils, les brus, les garçons et les filles,
Les tout petits qui se tiennent bien droits,
L'oncle soldat qui jure comme un drille...

Il y a là aussi, graves et cois,
Dans les fumets, les clartés et les choses,
Tout ce qui fut et vécut autrefois...

Il y a là dans l'ombre où s'ankylosent
Meubles boiteux, horloge, vieux fusils,
L'humble vertu qui produit et dispose,

L'humble vertu qui goûte au pain moisi,
Fait avant l'aube éclore un feu des cendres,
Lorsque l'hiver étale son grésil,

L'humble vertu en sa rudesse tendre,
La ravaudeuse et la grave fileuse
Dont les récits ondulent en méandres,

La lavandière au bord de l'eau rieuse,
Celle qui fait reluire les faïences,
Celle qui suit en manteau de pleureuse...

Il y a là aussi, lourde présence,
Assise comme un songe au coin du feu,
Il y a là aussi la Patience,

La Patience auguste des aïeux,
Le col épais et la nuque puissante,
Les yeux petits clignant au fond d'un creux,

Les doigts noueux, les mains grises qui sentent
Le foin, la terre et les fruits de l'année,
Les cheveux drus et qui collent aux tempes;

La très fidèle et très enracinée,
La permanente et la recommençante,
Le dur lien de cette maisonnée...

Il y a là aussi la bien disante
Et bien prudente et toujours avisée
Et souriante et riante et pensante,

La finassière et finaude et rusée
Expérience au nez pointu qui flaire,
Au prompt regard qui pétille en fusées...

Il y a là l'éternelle prière,
En simple bure et en voile de lin
Et dont la voix trottine dans les pierres...

Il y a là aussi les orphelins
Qui ont reçu des tranches de la miche
Quand ils geignaient au seuil du pathelin...

Il y a là tous les siècles qui nichent
Sous le vieux chêne et le cuivre et l'étain,
Sous les vertus dont les pauvres sont riches,

Il y a là tous les siècles éteints,
Tous les regards, les âmes, les pensées,
L'ombre des soirs et l'aube des matins,

La jeune fille alerte et cadencée
Qui portait l'eau du puits à la maison,
Le blanc bonnet des aïeules cassées,

Les vieux, tannés au frottis des saisons,
Hommes de faux, de soc et de cognée,
Hommes de chair, de cœur et de raison,

Et les soldats issus de la lignée
Et les curés, les moines, les vicaires,
Et, sous un voile en toile d'araignée,

Quelque clarisse égrenant un rosaire...
Tous ces gens-là, tout ce vaste passé,
Tous ces labeurs et toutes ces misères,

Tous les jours chauds et tous les jours glacés,
Cette invisible foule qu'on devine
Et qu'on entend soupirer et glisser,

Tout ce lointain se rapproche et s'incline
Vers le repas fumeux dans la faïence,
Vers le gros pain où les couteaux cheminent...

Le vieux grand père a redit les sentences
Qu'il tint jadis lui-même des aïeux,
Les fils ont dit l'espoir de leurs semences;

La mère grand sèche l'eau de ses yeux,
Filles et brus, regards baissés, picorent,
Les plus petits s'endorment peu à peu;

Parfois s'étale un long silence... Alors
Les gens venus du fin fond des années
Viennent frôler les âmes et les corps...

Pendant que sur la haute cheminée,
Saint Jean, celui qui prêchait au désert,
Saint Jean, rustique image enluminée,

Bénit la table et les mets et les verres,
Et la fatigue et les lourdes paupières
Et les aïeux invisibles dans l'air,

Bénit ceux d'aujourd'hui et ceux d'hier,
Et cette enfance aux grâces matinales
Et ce pain bis que dorent les lumières...

D'un geste évangélique et baptismal.

*
* *

Il est aussi comme une ronde au bois,
Doigts enlacés, blonds cheveux, douces voix,
Blancheurs de linge entre les chênes cois,

Il est aussi

Lorsque le soir calme plantes et bêtes
Et lentement vient reposer sa tête
Sur le coussin des mousses violettes,

Il est aussi comme ces enfants blondes
Qui font glisser le glissement des rondes
Dans leur oubli des rudesses du monde,

Chantant la fleur et la feuille et les eaux,
Chantant l'été qui dore ses fuseaux,
Chantant la nuit qui ouate les roseaux...

Comme une ronde en la forêt prochaine,
Qui se détend, se resserre et s'enchaîne
Sous les rameaux d'un vénérable chêne,

Avec un chant mesuré qu'enseignèrent
Au coin du feu les osseuses grand mères
Se remembrant leurs enfances premières,

Elles aussi, jadis, les vieilles fées,
Dans les lueurs par le soir étouffées
Ayant dansé, de jacinthes coiffées...

Et tout autant, petites, avant elles,
En avaient fait des belles et des belles
Qui figuraient dans les rondes mortelles.

Ces belles-là dont vous êtes issues,
Ces belles-là, pauvresses ou cossues,
Avaient chanté dans les forêts moussues,

Avaient chanté, s'étaient serré les doigts,
Avaient tourné dans le demi-jour coi
Sous les rameaux muets du chêne-roi,

Ces belles-là depuis l'ombre païenne,
Depuis les dieux cachés dans la fontaine,
Depuis la nymphe éparse dans les chênes

Avaient chanté, dansé les douces rondes,
Laissé la nuit coiffer leurs tresses blondes,
Jeté des cris sous les voûtes profondes ;

La lune avait, perçant le lourd feuillage,
Teinté d'argent leurs grâces de village,
Embruinant leurs flottantes images...

Cela sans fin depuis la nuit des temps,
Depuis les dieux qui hantent les étangs,
Depuis la nymphe au grand chêne gîtant,

Cela sans fin depuis notre Sauveur,
Depuis qu'au bois les arbres et les fleurs
Ont appris Dieu de leurs saints visiteurs,

Depuis qu'en robe de communiante
Illuminant la niche doux-fleurante
Que Dieu lui fit dans l'écorce béante,

La Vierge entre les feuilles de dentelle,
Lorsque la ronde à la lune se mêle,
Sourit aux jeux de l'Enfance éternelle.

*
* *

Il est aussi comme la matinée
D'un beau jour de fête carillonnée
Où cet hiver mon âme est retournée,

Les filles vont en se donnant la main
Le long des blés qui bordent les chemins
Et sans penser aux maigres lendemains,

Les femmes vont, plus graves et plus fières
Portant missels et livres de prières,
Leurs blancs bonnets dans la fine lumière,

Les hommes vont dans leurs vêtements noirs
Qu'on a sortis du fin fond des armoires
Avec de grands chapeaux en entonnoirs,

Tous vont parmi les moissons qui ondoient
Et rarement devisent à mi-voix
Et semblent des familles de vieux rois,

Tous vont parmi le tintement des cloches
Avec de la gaîté dans les caboches,
Entre deux jours de peine et d'anicroches,

Tous vont d'un pas ni trop lent ni trop vite
Dans ce beau jour aux blancheurs de lévite
Que notre Dieu fait pour qu'ils en héritent,

Tous vont pensifs et dignes dans leur foi,
Dans le vieux culte et dans la vieille loi,
Dans la vieille âme et dans le vieil arroi,

Dans la vaillance et la paix des aïeux,
Dans la jeunesse éternelle des cieux,
Dans les chemins du royaume de Dieu,

Tous vont là-bas vers l'église sonnante
Qui est pour eux la reine et la servante,
La vieille mère et l'épouse décente,

Et devant eux, derrière eux, parmi eux
La foule obscure et dense des aïeux
Chemine aussi à pas silencieux :

Tous les colons, fermiers et tenanciers,
Tous les bergers rugueux et besaciers
Qui n'étaient plus que poussière et poussier,

Tous les garçons robustes et noirauds,
Tous les garçons tannés, un peu farauds,
Qui n'étaient plus que terre et que terreau,

Tous les semeurs des anciennes semailles,
Tous les sonneurs des anciennes sonnailles
Qui n'étaient plus que pierre et que pierrailles,

Tous les vieillards des anciennes moissons,
Tous les vieillards des anciennes chansons,
Tous les vieillards de l'ancienne façon,

Tous les vieillards des anciennes tenures,
Tous les vieillards des anciennes masures
Qui n'étaient plus que mousse et moisissures,

Les mères grands des anciennes veillées,
Les mères grands des anciennes feuillées,
Qui n'étaient plus que des cendres rouillées,

Le long cortège blanc des lavandières
Et celles qui filaient près des chaudières,
Qui n'étaient plus que des os sous les pierres,

Et les soldats nés jadis en ces lieux,
Puis revenus dormir auprès des vieux,
Qui n'étaient plus qu'un herbage lépreux,

Tous ces défunts se mêlent aux vivants,
Pour cheminer parmi les blés mouvants,
Vers le clocher qui pointe aux quatre vents...

Et je reviens dans cette matinée
Qui luit au fond des premières années
Comme l'Étoile en la Nuit fortunée,

Maintenant que les blés ne lèvent plus,
Que les vivants sont ivres ou perclus
Et que les morts au tombeau sont reclus

En attendant la suprême journée.

*
* *

Il est aussi comme la vie étroite
D'un journalier qui casse des cailloux
Pour soutenir sa famille humble et coite;

Il trime, il peine, il rêve peu ou prou,
Se lève tôt, se couche avec les poules,
Siffle parfois, ne parle pas beaucoup,

Ne quête point les villes ni les foules,
Les mœurs ou les opinions diverses,
Le souffle chaud des humanités saoules...

Mais dans ce coin, sous les mêmes averses,
Sous mêmes feux de printemps et d'été,
Sous même froid qui déchire et qui perce,

Il trime, il peine, il donne la pâtée
A ses petits, écoute leurs prières,
Chante un refrain pour les faire sauter...

Se tient debout et droit près des ornières
Dès qu'il entend glisser la voix des cloches
Dans la naissance ou la mort des lumières,

Ne creuse point sa rocheuse caboche
Pour démêler les raisons, ces bougresses,
Qui font toujours le vide au fond des poches...

Et le Dimanche il écoute la Messe,
Gauche et timide auprès du bénitier,
Fier d'être net en sa blouse sans pièces...

Toute sa vie est un mince sentier
Entre des murs, chiche de perspective,
Pauvre de fleurs, de soleil, de pitié...

D'un pas lourdaud et la mine pensive,
Il va, il va sans s'arrêter jamais,
Ainsi qu'un bœuf qui hale sur la rive...

Et les malins qui décochent des *mais,*
Des *cependant,* des *quoique,* des *pourquoi,*
Des *car,* des *donc,* des *si l'on me permet,*

Les raisonneurs et les pédants narquois,
Dans les salons, les sorbonnes, les feuilles,
Les mauvais lieux, les usines de lois,

Ces gens d'esprit, d'avarice et d'orgueil
Raillent en chœur les besognes gothiques,
L'effort poussé des langes au cercueil,

L'absurdité des dévotes pratiques
Qui font injure aux *nobles temps modernes*
Lesquels ne sont plus du tout ascétiques...

Mais ce rustaud que la pauvreté cerne
Avec l'inquiétude et le dégoût,
Avec la faim, le mépris, les jours ternes,

Mais celui-là qui casse les cailloux,
Tout resserré dans la gêne et l'espace,
Peinant, trimant et sifflant dans son trou,

Mais celui-là, sourd aux rires qui passent,
Fait son chemin dans un secret bonheur,
Tout rafraîchi des baumes de la grâce...

Car près de lui, sans fin, Notre Seigneur
En son Enfance artisane et modeste,
L'Apprenti roux du bon maître ajusteur,

Le Charpentier aux mains sûres et prestes
Qui travaillait des heures et des heures
Sans relever ses prunelles célestes...

Car près de lui sans fin Notre Seigneur
Essuie sa joue et baigne son front moite
Et doucement lui souffle sur le cœur,

L'acheminant jusqu'à la porte étroite.

*
* *

Il est aussi comme l'âme en détresse
D'un pécheur qui ne veut pas s'endurcir,
Il est aussi comme âme pécheresse...

Ce pécheur-là dans les teintes de cire
D'un soir tombant sur son vouloir fragile
Regarde, en pleurs, ses derniers souvenirs.

Certe, il est bien de poussière et d'argile,
Certe, il est bien de vase et de limon,
Certe, il est bien de chair, de sang, de bile...

Il est du siècle où règnent les démons,
Il est du vain charroi des convoitises,
Il est du bagne énorme où nous trimons,

Ce pécheur-là, parmi les heures grises,
Se penche en pleurs sur la folle journée
Que le soir calme étouffe dans sa prise...

Il voit soudain les visages fanés
Et grimaçants et louches et sordides,
Les gestes lourds et contorsionnés,

Les yeux rageurs, fatigués ou perfides,
L'aspect rampant, grouillant et clopinant,
Le teint fumeux, les souillures, les rides,

Il voit monter l'obscur foisonnement
Des actes nés de son âme charnelle
Durant ce jour qui meurt au firmament...

Il voit monter cette ignoble séquelle,
Il voit les bras se tendre contre lui,
Il voit rougir la braise des prunelles...

Il sent passer les souffles de la nuit,
Il sent passer des souffles de luxure,
Il sent la mort qui flaire son réduit...

Pourtant il a connu des heures pures,
Les clairs matins de joie et d'innocence,
Le chant des vœux qui coulent en murmures,

Les oraisons vers la Toute-Puissance,
L'élan de ses esprits illuminés,
La paix du cœur et la foi des enfances,

L'offrande à Dieu des jours et des années
Qu'on souffre et peine et façonne et cisèle,
Qu'on est meurtri, humilié, gêné.

Il a connu la grâce qui ruisselle
Sur la fatigue et la lutte et l'effort,
Sur le dégoût des lâchetés charnelles...

Il a connu, par des soirs sans remords,
Jésus priant à sa table, à son cœur,
Et le repos accueillant comme un port...

Il a connu les heureuses lueurs
D'un bon réveil sous les yeux clairs et droits
Des saints patrons martyrs ou confesseurs...

Hélas! au coin d'une rue ou d'un bois,
Parmi la brume éparse sur sa route,
Il est tombé dans un piège sournois...

Et l'ennemi aux aguets, aux écoutes,
Et l'ennemi rôdeur et fureteur,
L'envie obscure autour de nous dissoute,

Le patient et souple séducteur
L'a ressaisi dans la faute première,
Dans la faiblesse et le doute et l'erreur,

Dans le mensonge et les fausses lumières,
Dans l'appétit violent des délices
Et dans l'oubli des profondes prières...

Et le voilà parmi ces immondices
Qui devant lui grouillent comme des rats
Pendant que les ténèbres s'épaississent;

L'horloge dit que le monde s'en va :
Le temps poursuit sa marche sans étapes,
Tout fuit vers l'heure où Dieu nous jugera.

« Seigneur, Seigneur, où sont les belles grappes
De votre vigne où je mordais jadis?
Et votre sang versé dans les agapes?

« Où, la clarté qui blanchissait vos lys?
Où, vos matins calmes et doux-fleurants?
Où, les travaux que vos regards bénissent?

« Où, la franchise et les yeux transparents?
Où, l'amitié, l'amour et l'oraison
Et les beaux vœux des fidèles en rangs!...

« La nuit énorme enserre la maison,
La horde immonde enserre mon vouloir,
Et contre moi se tasse l'horizon... »

Il va trouver sa compagne du soir,
Sa pauvre lampe aux clartés incertaines
Et lui demande une goutte d'espoir...

Alors, perçant les fantômes de haine,
Un fin rayon s'élève jusqu'au mur
D'où se détache une image soudaine...

Et le pécheur voit le sourire pur,
Les yeux mi-clos et l'agenouillement,
Le voile en lin et la robe de bure,

Et les longs doigts joints monastiquement
De Celle qui porta dans ses entrailles
Le Donateur de l'Affranchissement,

Ce doux enfant qui rêve sur la paille.

*
* *

Il est aussi comme, aux jours de scandales,
Un vieil évêque en sa ville assiégée
Par des Alains, des Goths ou des Vandales...

Il est partout, sagace ménager
Du blé, du sang, des forces et des cœurs,
Bon enquêteur des maux à soulager.

Il parle aux gens, apaise les rumeurs,
Panse un blessé, gourmande le timide,
Fait honte au lâche et bénit ceux qui meurent.

L'épuisement le dessèche et le ride,
La fièvre luit dans ses yeux renfoncés,
Mille démons tordent son ventre vide.

Rien ne l'abat : il court au plus pressé,
Le long des rues, sur la place, à l'hospice,
Dans un taudis, une échoppe, un fossé...

Vers l'humble tâche et le pauvre service,
Vers le danger des remparts et des tours,
Vers la souffrance et la mort de ses fils...

Vers le souci qui penche les fronts lourds,
Vers la détresse assise dans la paille,
Vers les regards qui mendient son amour...

Le soir, quand Dieu apaise les batailles,
Les cœurs, les yeux, les mains et les colères,
Quand les veilleurs sont postés aux murailles,

Congédiant ses diacres et ses clercs,
Il s'agenouille au fond de l'oratoire
De son palais, jadis proconsulaire...

Il plonge au fond des siècles de l'histoire,
Œuvre du Dieu caché qui, de là-haut,
Nous a guidés de la chute à la gloire...

Son esprit las porte un double fardeau :
Derrière lui, sur le mur noir et froid,
La vieille louve allaite les jumeaux,

Et devant lui Jésus meurt sur la Croix.

*
* *

Il est aussi pareil au saint archange
Michel, vêtu d'armure chevalière,
Sauveur des blés, des vignes et des granges,

Des prés, des bois, des huttes, des chaumières,
De nos cités, de nos bourgs, de nos murs,
De nos travaux dans l'ombre coutumière,

Du pain doré, des célestes pâtures,
Du repas calme à la fin des journées,
Des bons propos au fond de l'âme pure,

Sauveur aussi des heures fortunées
Où prient nos mains, nos âmes et nos voix
Dans la maison de brume environnée,

Et gardien des calvaires, des croix,
Des saints nichés au creux de nos vieux chênes,
Du cœur modeste où veille une humble foi,

Des corps guéris au bord de la fontaine,
Des nefs, des tours, des clochers, des offices,
Des oraisons, des psaumes, des neuvaines...

Au jeune chef des ardentes milices,
A saint Michel en nos marches veillant
Et sur la côte où les vagues gémissent ;

Non pas vieux chef bafouillant, bredouillant,
Politiquant, sabotant son métier,
Glaçant d'un mot les zèles trop bouillants,

Mais bon soldat, bon marquis, bon côtier,
Bon éclaireur, bon veilleur, bon guetteur,
Bon fantassin, bon piéton, bon routier,

Rude assaillant, rude poing, rude cœur,
Rude fléau, bûcheron, forgeron,
Maître-étameur, ferronnier, marteleur...

Piéton, routier, gai soldat, gai luron,
A nos terroirs, à nos âmes commis,
Prudhomme aussi, sénéchal et baron

Qui vint quérir Jeannette à Domremy.

*
* *

Il est aussi pareil à la fileuse
Filant de jour, de nuit, filant sans cesse,
Doigts enflammés, pieds glacés, face creuse,

Il est aussi pareil à la pauvresse
De nuit, de jour filant dans sa chaumière
En marmonnant comme pendant la messe,

Filant auprès d'une mince lumière,
Filant auprès d'un feu mort ou mourant,
Filant auprès de sa froide chaudière,

Pour vendre un gros de fil au tisserand
Ou bien chez l'abbesse de Saint-Médard
Ou bien à la foire de Saint-Laurent,

Et recueillir des sous et des liards
Et les porter au roi devenu gueux
Dedans un bas ou quelque botte à lard,

Pour que le roi par la grâce de Dieu
Paye aux Anglais la rançon de celui
Qu'ils tiennent clos là-bas sous d'autres cieux,

De ce Breton que la Vierge conduit,
Le nettoyeur des chemins du royaume,
Le bon gros chien qui veillait jour et nuit,

Le bûcheron des casques et des heaumes,
Le forgeron des crânes et des os,
Le gardien des hameaux et des chaumes,

Lui qui peinait durant que les ciseaux
Taillaient la toile en honnêtes chemises
Et que les bœufs soufflaient dans leurs naseaux,

Le gas tanné par la flamme et la bise
Qui besognait de la hache ou du poing
Pour conserver la robe des églises,

Qui besognait pour qu'on donne les soins
Qu'il faut donner à la huche, au berceau,
Au blanc bonnet, à la guimpe, au pourpoint,

A la culotte, à la botte, aux houseaux,
A la charrue, à la herse, aux faucilles,
A la quenouille, à la laine, aux fuseaux,

Pour que l'on chante en piquant les aiguilles,
Pour que le foin parfume le grenier,
Pour que les fieux prennent la main aux filles,

Pour que la graine aille chez les meuniers,
Que les moutons aillent à la prairie,
Que les raisins aillent dans les paniers,

Pour que le lait s'en aille aux laiteries,
Le pain au coffre et le vin au cellier,
Les rêves blancs chez la Vierge Marie...

Pour délivrer le rude chevalier,
Voici filer jour et nuit la pauvresse,
Les pieds transis dans ses pauvres souliers,

Psalmodiant tout bas comme à la messe,
Ses doigts meurtris étirent la filasse
Pendant qu'au loin le royaume en détresse

Palpite et geint sous les bêtes voraces,
Sous l'hiver gris, sous la chape de neige,
Sous les grands vols qui passent et croassent,

Pendant qu'au loin nul homme ne protège
L'enfant, la veuve et l'église et la croix,
Le grenier plein, la fille prise au piège,

Ni les hameaux, ni les chants, ni les bois,
Ni les jardins, ni les murs, ni les toits,
Ni les travaux, ni l'honneur, ni la foi,

Pendant qu'au loin tout tombe en désarroi,
La foi, les lois, l'honneur et le courage,
L'œuvre des cœurs, des esprits et des doigts,

Pendant qu'au loin le meurtre et le pillage,
Les sept péchés, les sept, et tous les autres,
Les trahisons, les louches racolages,

Les reniements après les patenôtres,
L'étranglement nocturne, à la muette,
Les lâchetés où les âmes se vautrent,

Le pacte obscur et l'entente secrète,
La danse ignoble et la lèpre et la faim,
Le rire ignoble et les yeux faux qui guettent,

La joie ignoble et les tours du plus fin,
La course ignoble aux tas d'or et d'argent,
La foire ignoble où tout est vil et feint,

Pendant qu'au loin dans un bal outrageant,
La pourriture et la perdition
Font tournoyer les arbres et les gens...

La nuit est close et dans sa passion
La pauvre femme obstinément marmonne
Des mots d'amour ou de contrition,

Dans ses jupons un maigre chat ronronne,
Son homme las, ses enfants souffreteux
Sont endormis dans une paix félonne...

Malgré le froid qui lui pique les yeux,
Malgré ses doigts engourdis et brûlants,
Malgré son front où bouillonne du feu,

Cette fileuse est là filant, filant
Jusqu'au dégoût qui fait éclore en elle
Un long vertige et de fades relents...

Cette fileuse est là dont les pieds gèlent,
Dont le front cuit, dont les oreilles tintent
Et dont la faim dévore les mamelles,

Cette fileuse est là parlant aux saintes
Et récitant des *Ave,* des *Ave*
Qui sont des vœux, des appels et des plaintes,

Cette fileuse est là pour nous sauver,
Dont les deux bras sont lourds comme du plomb,
Dont tout le corps à la tâche est rivé...

Cette fileuse en délire se fond,
Laisse tomber au carreau sa quenouille,
Laisse tomber ses deux mains et son front;

Les oraisons et le fil, tout s'embrouille,
Tout s'est mêlé dans une paix félonne,
Tout a coulé dans une nuit de houille...

Mais là, dehors, en manteau qui rayonne,
Sur le tapis de neige immaculée,
Vient doucement la Reine des Patronnes,

Elle descend au fond de la vallée,
Pousse la porte, entre dans la chaumière,
Prend la quenouille et se met à filer

Comme jadis, au pays de lumière
Par où jadis le monde fut sauvé,
Elle filait, modeste filandière,

Quand l'ange vint lui dire son *Ave*.

*
* *

Il est aussi comme l'heure dernière
De Vivien, neveu du preux Guillaume,
Aux Aliscamps, la plaine meurtrière...

Que serviraient les onguents et les baumes?
Le sang vermeil s'en va par quinze trous :
L'âme va suivre et quérir son royaume.

Aux noirs païens plus féroces que loups
L'oncle a ravi le beau corps de l'enfant,
Le corps saignant frappé de quinze coups...

Au souple trot de son cheval Beauchamp
L'oncle Guillaume emporte son neveu
Hors la bataille où la Mort va fauchant.

Le calme naît, le jour éteint ses feux...
L'oncle Guillaume a couché sous un hêtre
L'enfant tout blanc, mais qui respire un peu.

Guillaume a vu ses hommes disparaître
Parmi les flots de la païennerie
En combattant pour Jésus, notre Maître :

Tous ces Chrétiens dans la Mahommerie,
Tous ces Français dans les Sarrasinois,
Tous ces féaux dans la félonnerie...

Et maintenant, les membres déjà froids,
Vivien meurt sous ce hêtre, à la nuit...
Guillaume est triste et parle à demi-voix :

M'entendez-vous, neveu, que j'ai conduit,
Quand vous étiez tout petit, autrefois,
Dans ma cité, dans Orange aux beaux fruits?

M'entendez-vous, neveu muet et coi,
Hier si gai, si leste et si hardi,
Bien que modeste et fidèle à la croix?...

M'entendez-vous, blond neveu, bel ami?
Ou si votre âme a quitté votre corps
Avant que vos péchés vous soient remis?

Je viens trop tard, bel ami, vos yeux clore :
J'aurais reçu vos paroles dernières
Et vous aurais délié de vos torts...

Et là sur moi, j'ai dans cette aumônière
Du pain bénit sur l'autel Saint-Germain...
J'aurais sur vous récité mes prières,

Puis vous aurais fait manger de ce pain,
Afin que Dieu se mêle à votre chair
Et vous nettoie de tout mauvais levain...

L'enfant sourit ; un reste de lumière
S'allume au fond de ses yeux demi-clos
Où s'amassait une noire poussière ;

Sa voix s'exhale en des souffles de mots :
Oncle hardi, Fièrebrace et Court-Nez,
Grâce à Jésus, vous venez assez tôt,

Grâce à Jésus pour notre âme incarné,
Grâce à Jésus, grâce à sainte Marie,
Grâce aux patrons que virent nos aînés...

Vous apportez le bon pain qui guérit
La lèpre obscure et les secrètes plaies...
Le Dieu clément me laisse mon hoirie.

Sire Guillaume, agenouillé, le fait,
Avec un bras, dossier rude et solide,
Se relever vers les Anges de paix...

De l'autre main, tout doucement, il guide
La faible main qui se bat la poitrine :
Puis il entend passer l'aveu candide...

Au nom de Dieu, amoureuse victime,
L'ayant absout, il l'aide à se nourrir
Du corps divin qui saigne pour nos crimes...

L'enfant couché sur l'herbe va mourir :
L'oncle Guillaume a baisé son front lisse,
Et tristement il pense à l'avenir :

La gent païenne experte en maléfices
Aura beau jeu maintenant dans ce fief
D'où par vaillance il la chassa jadis.

Morts dans la plaine ou captifs sur les nefs
Tous ses neveux, ses hommes, ses fidèles...
Plus de soldats pour obéir au chef...

Et le meilleur est couché là sous l'aile
De la mort, pur et fin comme les anges,
Déjà sortant de ses liens charnels ;

Qui défendra les campagnes d'Orange
Et la cité, les murailles, les tours,
Et les maisons, les celliers et les granges ?

Et les enfants, les femmes... et Guibourg,
Sa femme à lui, sa sœur, sa douce amie
Qui dit là-bas ses Heures, nuit et jour ?

Pour balayer cette tourbe honnie
Quel bras, mon Dieu, vous reste en nos parages ?
Comment garder votre terre bénie ?

Il rêve ainsi, Guillaume brave et sage...
Mais Vivien, l'œil aux astres fixé,
A travers l'ombre aperçoit le visage,

Les cheveux d'or, les ailes balancées,
Le long regard généreux et hardi
De saint Michel, glissant vers le blessé

Pour emporter son âme en Paradis.

*
* *

Mais il n'est pas comme ces pacifistes
Qui dans les alcôves humanitaires,
Sur les poufs des boudoirs socialistes,

Dans les salons, les gazettes, les chaires,
Chez la portière ou chez la caméristе,
Chez la danseuse à qui l'on dit « ma chère »,

Dans les salons et feuilles modernistes,
Dans les fumoirs, les cafés, les parlotes,
Chez les traitants, les bouffons, les droguistes,

Dans les fumoirs où les ventrus jabotent,
Dans les salons des dames argentines,
Dans les boudoirs des dames hottentotes,

Chez les croupiers et chez les ballerines,
Chez les larrons, chez les entremetteurs,
Chez les malins qui cachent les farines,

Chez les escrocs et les maîtres-chanteurs,
Chez les vendeurs de femmes et de titres,
Chez les gâcheurs et chez les saboteurs,

Chez les bavards, les oisons, les belîtres,
Chez le grimaud, le cuistre et le faquin,
Les charlatans, les hâbleurs et les pitres,

Dans les bordeaux vraiment républicains,
Dans les boudoirs vraiment démocratiques,
Dans la tiédeur des lits à baldaquin,

Dans le fin fond des plus louches boutiques,
Dans les parloirs, parlotes, parlements,
Dans les explications frénétiques,

Dans les débats filandreux ou déments,
Dans les débats d'oisons parlementaires,
Dans les débats où chacun hurle et ment,

Dans la musique étrange et délétère,
Dans la musique au souffle opiacé,
Dans la musique aux brumes de mystère,

Dans les accords flous et non cadencés,
Dans un concert de mous bruissements,
Dans la musique en veine de glousser,

Dans les salons unifiés dûment,
Dans les boudoirs dûment sociologues,
Dans les sérails de nos gouvernements,

Chez les vendeurs de fiches et de drogues,
Chez les vendeurs de fade épicerie,
Chez les vendeurs de nouveaux décalogues,

Dans les faux jours et les japoneries,
Dans les jardins monstrueux d'orchidées,
Dans les comptoirs et dans les coucheries,

Chez les marchands de drogues et d'idées,
Chez les marchands d'histoire et de mixtures,
Chez les marchands d'ignorance fardée,

Dans cette mort et cette pourriture,
Certe il n'est pas comme ces pacifistes
Qui pour ne point se risquer à la dure,

Pour demeurer dans leur néant boudhiste,
Pour demeurer dans leur fainéantise,
Pour demeurer de maîtres ironistes,

Qui, pour soigner leur esprit et leur mise,
Pour composer leur pénible élégance,
Pour inventer des plastrons de chemise,

Pour conserver leur place dans la danse,
Pour conserver rentes et pensions,
Pour conserver leurs jetons de présence,

Pour conserver leurs décorations,
Pour conserver leurs clientèles saoules
Et l'œil béat des populations,

Qui, pour sauver leur droit d'être des moules,
Leur volonté constante de bassesse,
Leur cœur de lièvre et leur âme de poule,

Qui pour sauver les jupons et les caisses
Et la sottise et la jobarderie
Et le gros rire et la torpeur épaisse,

Qui pour croupir au fond des eaux pourries
Vendraient nos feux, nos hameaux, nos villages,
Nos fins coteaux, nos bois et nos prairies,

Vendraient nos bœufs, nos moutons, nos pacages,
Vendraient Paris, Lyon, nos quatre fleuves,
Nos oliviers et nos chevaux sauvages,

Vendraient les cieux où nos âmes s'abreuvent,
Nos blés, nos grains et les plaines picardes
Avec les gars, les filles et les veuves,

Vendraient nos toits, nos meubles et nos hardes,
Vendraient les tours, les nefs et les vitraux
Et les clochers avec leurs savoyardes,

Et la Provence et Marseille et la Crau,
Et la Bourgogne et tout le Bordelais
Et cette Flandre où l'on boit à pleins brocs,

Vendraient aussi Ronsard et du Bellay,
L'ardoise fine et le *petit Liré,*
L'eau paresseuse où baignent les palais,

Et les jardins des rois et des curés
Et les jardins qui flanquent les chaumières
Et les jardins de quatre pieds carrés,

Ils vendraient Reims et ses anges de pierre,
Patay, Chinon, Vaucouleurs, Domremy
Et ce bûcher qu'on jette à la rivière,

Vendraient aussi les saints par Dieu commis
A nos terroirs, à nos bourgs, à nos cœurs,
Quand nous veillons ou sommes endormis,

Vendraient aussi, dans leur ignoble peur,
Denis, Martin, Geneviève et ce roi
Qui préférait le lépreux au pécheur,

Mais ils vendraient aussi les vastes bois,
Le daim qui fuit avec le cerf qui brame
Et saint Hubert, saint Fiacre et saint Éloi,

Mais ils vendraient tous les draps de nos femmes,
Leur fine aiguille et leurs lentes prières,
Mais ils vendraient les tours de Notre-Dame,

Ils vendraient Dieu sous les jeunes paupières,
Ils vendraient Dieu dans le pain et le vin,
Ils vendraient Dieu dans l'âme journalière,

Ils vendraient Dieu et tous les dons divins
Dans le labour, la semaille et la fauche,
Dans l'eau, le sel, la pâte et le levain,

Dans la main droite et même la main gauche,
Dans vos élans, vos désirs et vos joies,
Dans le fini, le possible et l'ébauche,

Vendraient aussi les sentiers et les voies,
Les lents canaux réglés comme un problème,
Tous les chemins que nos rêves côtoient,

Tout ce qui mène à tout ce que l'on aime,
A ce foyer, nid d'ombre et de repos,
Au proche puits comme au rivage extrême,

A cette église, à ces mouvants drapeaux,
Aux champs dorés, à ce champ de bataille,
Au beau vignoble, au frisson sous la peau,

Aussi vendraient la blessure et l'entaille,
Toute fierté, tout labeur, toute gloire,
Le sang, la race et la force et la taille,

Toute la gloire et toute la mémoire,
Vendraient Châlons, Bouvines et Rocroy,
Vendraient Jemmape et Lodi sur la foire,

Vendraient l'église et l'hostie et la croix,
Vendraient ce peu de sang, ce peu de race,
Ce peu de foi, de simplesse et de lois,

Ce peu d'espoir d'été sous tant de glace,
Ce peu de jour au fond de tant de nuit,
Ce coin vermeil dans la lèpre vorace,

Vendraient la ferme et l'étable et le puits,
Les fleurs du champ, les pignons de la rue
Et dans le creux de ce sillon qui fuit

Les nobles os que pousse la charrue.

*
* *

Il est aussi comme, devant les Mages,
L'Étoile qui guidait leur caravane
Au cours de ce premier pèlerinage...

Cette première fois que, sous les palmes,
Ou dans le sable rouge des déserts
Ou sur le bord des lacs salés et calmes,

Des pèlerins, dans l'ombre molle, allèrent
Se prosterner autour du Roi des Rois
Venu des cieux pour soumettre l'enfer;

Et par milliers brillaient dans les cieux cois
Et parfumés les étoiles antiques,
Mères des ans, des semaines, des mois,

Mais au-dessous l'Étoile prophétique,
La Messagère et la sainte Meneuse
Des Africains et des Asiatiques,

Mais au-dessous l'Étoile bienheureuse
Qui cheminait dès l'enfance du monde
Entre les flots lactés des nébuleuses,

Qui cheminait au loin parmi les ondes
Des grands soleils, des terres et des lunes,
Au loin, plus loin qu'où nos pauvres yeux sondent;

Qui cheminait dans les voiles de brumes,
Qui cheminait aux abîmes béants,
Qui cheminait dans les aubes de plume,

Qui cheminait depuis les premiers temps
Pour être juste à point dans ce mystère,
Pour guider l'or et la myrrhe et l'encens...

Mais au-dessous l'Étoile messagère
Brillait plus claire et plus vive et plus fine,
Glissait aux cieux plus libre et plus légère

Vers l'humble paille et l'Enfance divine.

*
* *

Il est aussi comme le soir tombant
Sur les rochers, les coteaux, les palmiers,
Les champs de blé, les cèdres du Liban,

Comme ce soir où le long d'un sentier
Deux voyageurs cheminaient d'un pas lourd,
Ayant perdu la joie et l'amitié,

Ayant perdu la tendresse et l'amour,
Ayant perdu les divines paroles,
Ayant perdu leur pain de chaque jour...

Et plus de voix qui caresse et console,
Plus de regard où Dieu même reluit,
Plus de message et plus de paraboles,

Plus de ce pain rompu, donné par Lui,
Plus de repos sur l'épaule du Maître,
Plus d'oraison le soir au bord des puits,

Plus de leçons pour les princes des prêtres,
Pour le docteur et pour le mauvais riche,
Pour l'orgueilleux, le rapace, le traître...

Les voyageurs sentent leur âme en friche,
Cette âme-là qui reçut les semences
De ce froment dont sont faites nos miches,

Les voyageurs sentent un lourd silence
Tomber dans l'air où murmurait Sa voix
Pleine de foi, d'amour et d'espérance,

Les voyageurs sentent monter le froid
Des abandons, des oublis, des détresses
Au tiède cœur dont Il faisait son toit;

Les voyageurs sentent la nuit épaisse
Bloquer les yeux qu'Il éclairait hier
Avec le feu des divines promesses,

Les voyageurs sentent dans la poussière
Peser leurs pieds qui si légèrement
L'avaient suivi de Lumière en Lumière...

Et les voici venus au croisement
De leur chemin avec d'autres chemins :
Un homme est là dans son long vêtement;

Un homme est là dans le soir incertain
Qui mêle et fond les choses peu à peu,
Un homme est là, vague, dans l'air éteint.

Ils se saluent, ils échangent des vœux,
Et les voilà tous les trois qui cheminent,
S'étant appris qu'ils vont au même lieu...

Mais l'inconnu dont l'œil perçant devine
Leurs yeux battus, leur visage défait,
Leur cœur saignant, la fièvre qui les mine,

Mais l'inconnu dans le silence épais
Les caressant d'une voix douce et claire
Palpe ce deuil et sonde ce regret...

L'un d'eux répond : « De quel coin de la terre
« Arrives-tu si tu n'as pu connaître
« Ce qui advint chez nous avant-hier?

« Donc tu sauras que Jésus, notre Maître,
« Fut mis en croix comme blasphémateur
« Voilà deux jours par les princes des prêtres,

« Et qu'il est mort, Lui Prophète et Sauveur,
« Lui le Promis, l'Attendu, le Messie,
« Lui qui versait du baume sur nos cœurs,

« Qui remplissait toutes les prophéties,
« Qui guérissait l'aveugle et le muet,
« Qui nettoyait l'âme sale et rancie,

« Qui pauvrement, petitement vivait,
« Mais qui pouvait quand nous étions nochers
« Marcher sur l'onde et remplir nos filets,

« Mais qui pouvait, par notre foi touché,
« Tirer les morts de leur dernier sommeil
« Et les vivants de la mort du péché...

« Et nul raisin ne pousse sur nos treilles
« Qui donne un vin plus doux que les paroles
« Qu'il avait fait couler dans nos oreilles. »

Or tous les trois marchant dans l'ombre molle,
Les deux amis répétaient à mi-voix
Prédictions, sentences, paraboles :

Le voyageur trouvé sanglant et froid,
L'enfant prodigue accueilli par des fêtes
Et le beau lys mieux habillé qu'un roi,

Et le pasteur attentif à ses bêtes
Qui va quérir la brebis égarée,
Et le festin des Noces qui s'apprête,

Et dans la nuit les dix Vierges parées,
Les cinq avec des Lampes pleines d'huile,
Les cinq ayant omis de s'éclairer...

Ils vont tous trois, et les récits défilent,
La lourde nuit tombe comme un suaire...
Leur deuil se fait plus tendre et plus subtil.

Ils disent tout, de la Crèche au Calvaire :
Le Maître est là qui se ranime en eux;
L'étranger semble à leur voix se complaire.

Voici l'auberge au bord du chemin creux,
Et les voici dans une salle basse
Assis à table auprès d'un petit feu.

Et de nouveau les angoisses s'entassent
Dans le silence et dans l'air enfumé...
Les deux amis courbent leur tête lasse.

Au sol gisant, près de la cheminée,
Un chien somnole et geint de temps en temps,
Une servante erre et vaque au dîner.

L'hôte leur sert pain et vin; son enfant
A pas légers s'approche quelquefois
De l'étranger muet et méditant.

Mais celui-ci, tout à coup, de la voix
Dont ils aimaient le son doux, grave et pur,
Dit aux amis : « Hommes de peu de Foi !

« Ignorez-vous que, selon l'Écriture,
« Le Fils de l'Homme accomplirait la Loi,
« Vous montrerait la voie étroite et sûre,

« Et puis serait attaché sur la croix
« Et mourrait là de la mort des voleurs
« Pour vous sauver, hommes de peu de foi !

« Ignorez-vous que malgré les veilleurs
« Il sortirait de sa tombe de pierre
« Et reviendrait pour assurer vos cœurs ?...

« Oubliez-vous ce qu'il disait hier,
« Ce qu'avaient dit les prophètes, les sages,
« Ce qu'avaient dit les pères de vos pères ?

« Ils avaient dit les coups et les outrages
« Et l'abandon, la couronne d'épines,
« Le roi moqué, les hardes qu'on partage,

« Ils avaient dit la croix sur son échine,
« Le manteau rouge et l'échelle et la lance,
« Et ce grand cri tombant de la colline. »

L'étranger parle, et la foi des enfances
Rentre soudaine au cœur des deux amis :
Voici mourir ténèbres et silence;

L'étranger parle et brille dans la nuit :
Et les amis qui baissent le regard,
Craignant le feu divin qui sort de Lui,

Voient Ses deux mains trouées de part en part
Rompre le pain comme Il faisait toujours
Quand on dînait ensemble sur le tard,

Il verse aussi, comme au soir de ce jour
Qu'Il fut vendu pour les trente deniers
Le Vin pourpré, tiède et vivant secours...

Il dit aussi : « Mon Père a des greniers
« Remplis de grain qu'on n'épuisera pas;
« Toujours du vin remplira ses celliers...

« Ne craignez rien si vous suivez Mes pas
« Malgré la nuit, la tourmente, la haine,
« La flatterie et les grossiers appas,

« Malgré l'injure et l'offense et la gêne,
« Malgré les coups, la torture et la mort,
« Malgré la honte et la geôle et les chaînes,

« Malgré Satan qui vous lèche ou vous mord,
« Malgré le jeu des oublis, des silences,
« Malgré l'envie et les princes de l'or,

« Malgré la nuit qui baigne vos souffrances
« La solitude œuvre des trahisons,
« La lâcheté qui fuit votre constance :

« Qui M'aime bien ne sent point Mon absence...
« Seriez-vous deux en Mon Nom réunis
« Que vos deux cœurs sentiraient Ma Présence.

« Mais c'est aux jours dont Je semble banni,
« C'est quand triomphe et commande la Bête,
« C'est quand le juste et le pur sont honnis,

« C'est quand le saint, le héros, le prophète,
« C'est quand la vierge et l'enfant et le preux,
« C'est quand ceux-là sont des victimes prêtes

« Que Je me tiens le plus ferme avec eux,
« Car Mon Église et Moi-même en ces temps
« Nous ne formons qu'un seul Corps glorieux. »

Il dit. Tous deux L'écoutent, haletants,
Tous deux voudraient qu'Il ne s'arrêtât plus...
Mais Il retourne au Père qui L'attend.

Il est parti vers l'aube des élus;
Et cependant leur détresse a passé :
Car Il demeure au Pain qu'Il a rompu,

Car Il demeure au Vin qu'Il a versé.

*
* *

Il est aussi l'apôtre qui d'abord
Ayant honni Dieu présent parmi nous,
Ayant marqué les Douze pour la mort,

Le rencontra ce Dieu paisible et doux
Dans un sentier, à la fin d'un voyage,
Quand le soleil s'éteint dans les cieux roux...

Et depuis lors, conservant cette image
De notre Dieu lamentable apparu,
Il va prêcher de rivage en rivage,

Il va dans ses guenilles et pieds nus
Quand il n'a point quelques mauvais souliers,
Il va, boiteux, pleurant sur ce qu'il fut,

Il va n'ayant ici d'autre foyer
Que ce foyer qui dévore son âme
Depuis qu'un Dieu saignant le fit ployer.

Les feux d'en haut lui labourent le crâne,
Les quatre vents déchirent ses haillons,
Il va baissant la tête comme un âne,

Il va n'ayant que besace et bâton,
Mais son esprit tout plein des Écritures,
Mais Dieu couché dans son cœur tout du long,

Il va boiteux sur les grand routes dures
Comme l'esprit de ce peuple romain
Qui les traça pour les races futures,

Il va marchant parmi les vieux destins
Qui gouvernaient l'homme depuis la chute
Aux flots de Grèce et sous les cieux latins,

Parmi l'orgie et les rires de brutes,
Parmi les fleurs de la molle indolence,
Parmi le meurtre et la chanson des flûtes,

Parmi les voix de ruse et de jactance,
Parmi les voix des vendeurs au marché,
Parmi les voix des vendeurs d'éloquence,

Parmi les ripailles des débauchés,
Parmi les bavardages des forums,
Parmi ce grand empire du péché,

Il va dans ce grand empire de Rome,
Petit, chétif, affamé, vagabond,
Mais dans son cœur portant le Dieu fait homme,

Clopin-clopant, dans l'empire sans fond,
De la Syrie aux rochers ibériques
Son pauvre corps de malade se fond,

Son front se gonfle ou s'ouvre sous les triques,
Il laisse un peu de sa chair dans les bourgs,
Un peu de sang sur les places publiques,

Mais chuchotant Dieu lui dit son amour
Pour lui, victime, et les autres, bourreaux,
Pour lui, qui parle, et pour eux, qui sont sourds,

Et le voilà qui va dans les haros,
Dans les sifflets des morveux et des pitres,
Dans la torpeur des hommes de bureau,

Dans le niais sourire des belîtres,
Dans l'infatuation des docteurs,
Dans ce bourbier que font l'or et les titres...

Il est mal vu des illustres voleurs,
Il est mal vu des pâles cabotines,
Il est mal vu des élégants hâbleurs,

Mais l'Homme Dieu couché dans sa poitrine
Lui dit tout bas : « Je demeure avec toi »,
Et lui, malgré la fièvre qui le mine,

Malgré ces dieux, ces hommes et ces lois,
Malgré ces délicats et ces bouchers,
Malgré ces yeux railleurs et ces yeux froids,

Il va, boiteux, dans ce champ de péché,
Tout dévoré de nielle et de ronce,
Que lui donna Jésus pour le faucher,

Il va coupant de ses rudes semonces
L'herbe d'orgueil et l'herbe de luxure,
L'herbe qui pointe et l'herbe qui s'enfonce,

Il va coupant de ses sentences durcs
L'herbe de haine et de rapacité,
L'herbe qui ronge et l'herbe qui pressure,

Il va coupant de son verbe heurté
Cette herbe folle et cette herbe crispée
Qui corrompaient le printemps et l'été...

Car Dieu lui dit au cœur : « Sois mon épée. »

*
* *

Il est aussi comme le doux sourire
De ces trois filles de la Charité
Qui préparaient des onguents, des collyres,

Des potions, des tisanes, du thé,
Du quinquina, des poudres, des sirops,
Des opiats... lorsque j'ai visité

Ce jardin frais de mousse et de sureaux,
Cette chapelle où mon guide officie,
Ces vieux en drap, ces vieilles en sarrau,

Dans le dortoir ces malades assis,
Ce parloir sombre où la Vierge rayonne,
Ces longs couloirs et cette pharmacie

Où travaillaient sans cesse les trois nonnes,
Regards baissés, doigts de nacre ou d'ivoire,
Grâce de sainte et pâleur d'anémones...

Là bien rangés aux planches des armoires,
Des pots d'étain, des pots de porcelaine
Écussonnés se vêtent de grimoires.

J'entrevoyais les époques lointaines
Où le droguiste au creux des alambics
Faisait bouillir la sauge et la verveine ;

Mais, à sa place, entre ces pots antiques
Si recherchés des dames impudiques
Pour y loger des lampes électriques,

Entre les pots de gomme ou d'émétique,
J'ai vu ces Filles de la Charité
Qui souriaient d'un sourire gothique,

Sourire doux et paisible, hérité
De la Très-sainte et Très-modeste Vierge
Qui est leur Mère en Son Éternité ;

Sourire uni comme la robe en serge,
Comme ce lin qui les recouvre d'ailes,
Comme ce jour, ce demi-jour de cierges ;

Un lent sourire où des pudeurs se mêlent,
Un mouvement de naissante prière,
L'humilité qui germe sur le zèle ;

Le persistant sourire de la pierre
Dont autrefois nos Saintes étaient faites,
Roses et lys de nos grands sanctuaires ;

Le clair sourire où la grâce simplette
D'un cœur d'enfant comme une aube s'éveille :
Sont-elles pas Luce, Agnès et Colette ?

Elles sourient en maniant bouteilles,
Mortiers, pilons, coupelles et fioles
Entre ces pots datant du Roi-soleil,

Et sur l'armoire où ces choses somnolent,
Tout blanc parmi la lumière de cire
Entre les bras de Celle qui console,

L'Enfant Jésus les regarde sourire.

*
* *

Il est aussi pareil à la brebis,
A l'âme de la sœur aux yeux modestes
Se nourrissant de lait et de pain bis

Qui va dès l'aube abattre ses mains prestes
Pour nettoyer, ordonner et blanchir,
Sur les tumeurs, les blessures, les pestes...

Dès que les cieux font mine de pâlir,
Dès qu'un carreau se teinte un peu de rouge,
Dès que les Grands commencent à dormir,

Dans la ruelle et dans le creux des bouges,
Dans le douaire obscur de la souffrance
Où rien ne luit, ne chante ni ne bouge,

Elle s'en va, seule avec l'espérance
Qui elle aussi se lève de bonne heure
Et qui ne connaît pas la nonchalance,

Et toutes deux portant la bonne humeur,
Le pain, le vin, les doux soins, les remèdes,
Toutes les deux, grande et petite sœur,

Toutes les deux grimpent aux marches raides,
Vers les taudis, vers les entassements,
Vers ceux auprès de qui le diable accède,

Toutes les deux, vite et légèrement,
Avec d'innocentes plaisanteries,
Avec de comiques effarements,

Avec de simplettes gamineries,
Avec des mots de petites bergères,
Avec de grands airs de gendarmerie,

Toutes les deux, rapides et légères,
Font le ménage et remplissent les pots,
Manient l'aiguille agile des lingères,

Toutes les deux pansent les vieux accrocs,
Pansent aussi les fentes et les plaies,
Pansent aussi les cœurs qui geignent trop...

Et ce taudis noirâtre est un palais
Quand toutes deux, trésorières de foi,
Sans marchander y répandent la paix...

Dieu, bénissez le sourire, les doigts,
Le blanc bonnet, les pas trotte-menu,
Les yeux décents et la glissante voix

De la petite sœur qui est venue
Dès l'aube avec l'enfantine espérance
Pour apporter l'Enfance de Jésus

Aux cœurs vieillis par l'antique souffrance.

*
* *

Il est aussi comme la sœur Marie
Qui, dit Jésus, prend la meilleure part
Entre les biens qu'il nous laisse en hoirie,

Quand elle vient écouter sur le tard
Aux pieds de Dieu l'éternelle parole
Et s'imprégner de l'éternel regard,

Pendant que Marthe active se désole
De rester seule à chauffer le repas
Et n'a plus âme à qui faire l'école...

Marthe est ici, chez nous, n'en doutez pas,
Mais l'autre sœur n'est jamais bien loin d'elle
Et suit Jésus de ses yeux jamais las,

Marie erre le soir dans nos venelles,
Marie entre le soir dans nos églises
Oyant toujours les choses éternelles.

En son logis Marthe se scandalise
De rester seule à nettoyer les coins,
A cuisiner, à faire les reprises...

Marthe, il est vrai, se donne du tintoin,
Mais, sans bouger, l'autre fait des ménages
Dont Dieu là-haut sait qu'il est grand besoin...

Et je la vis plus vague qu'un nuage,
Quand le vitrail éteignait ses figures,
S'agenouiller très-bas sur le dallage,

Et c'était quand tout meurt, et que fulgure
Obscurément la lampe de l'autel,
Un front de marbre, un cuivre d'encoignure.

Elle écoutait notre Maître éternel
Pour ceux qui ne veulent pas l'écouter,
Pour les distraits, les sourds et les charnels,

Pour le malin qui prend ses sûretés,
Pour l'ennuyé qui va de rive en rive,
Pour le ventru qui soigne sa santé,

Pour tous ceux-là qui pensent et qui vivent
Dans les locaux bien rangés de leur moi,
Dans le train-train des actions poussives,

Pour le coureur, l'essoufflé, le pantois,
Pour les rentiers et les fonctionnaires,
Pour les docteurs, les finauds, les matois,

Pour tous ceux-là qui, vivant de la terre,
Se croient économes et politiques,
Bons ménagers, bons clercs et bons notaires...

Mais tous ceux-là ne sont pas gens pratiques,
Vous le savez, petite sœur Marie
Qui méditez dans ces ombres gothiques,

Et vous savez que leur ménagerie
Ne gagne rien que pauvreté finale,
Que camelote et que verroterie,

Et vous savez que c'est vous sur les dalles
Où vous mettez vos agenouillements
Auprès des trois Vertus théologales,

Que c'est vous seule en vos recueillements
Qui devenez la bonne ménagère
Et qui prenez les bons arrangements,

Que c'est bien vous la parfaite bergère,
La filandière et la raccommodeuse,
Notre laveuse et notre boulangère,

Que c'est bien vous la preste balayeuse,
Que c'est bien vous qui faites la cuisine,
Que c'est bien vous qui soignez la veilleuse,

Que c'est bien vous l'épargne qui lésine,
La prévoyance et la ferme raison,
Cette fourmi sermonnant sa voisine,

Que c'est bien vous, durant cette oraison,
Notre économe et notre trésorière,
Que c'est bien vous qui faites la maison.

Sans heurt ni bruit, dans l'obscure prière,
Vous emplissez nos coffres et nos granges,
Vous emplissez la ferme et la chaumière,

Vous faites nos moissons et nos vendanges,
Faites valoir nos terres et nos fonds,
Faites ranger ce que l'ordre dérange,

Oui tout cela sans agitation,
Sans cris, sans voix, sans course dans les pièces,
Sans ameuter les populations,

Mais en douceur et sans qu'il y paraisse,
Comme un matin qui naît à la verrière,
Comme Jésus se donnant dans la messe,

Oui tout cela par la simple prière,
Par l'agenouillement devant la croix,
Par l'abandon de l'âme tout entière...

Car Dieu vaincu subit vos douces lois.

René Salomé

1914

TABLE DE CE CAHIER

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre pays 5

A notre ami Lotte 9

Notre pays est comme un doux berceau 13

Il est aussi comme une cathédrale 17
Il est aussi pareil à la maison 22
Il est aussi comme un vaste jardin 27
Il est aussi comme un aventurier 30
Il est aussi comme un repas du soir 33
Il est aussi comme une ronde au bois 37
Il est aussi comme la matinée 40
Il est aussi comme la vie étroite 44
Il est aussi comme l'âme en détresse 47
Il est aussi comme, aux jours de scandales, ... 52
Il est aussi pareil au saint archange 54
Il est aussi pareil à la fileuse 56
Il est aussi comme l'heure dernière 62
Mais il n'est pas comme ces pacifistes 67
Il est aussi comme, devant les Mages, ... 74
Il est aussi comme le soir tombant 76
Il est aussi l'apôtre qui d'abord 84
Il est aussi comme le doux sourire 88
Il est aussi pareil à la brebis 91
Il est aussi comme la sœur Marie 93

TABLE DE CE CAHIER 101

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour douze cents exemplaires de ce septième cahier et pour vingt exemplaires sur whatman le mardi 24 mars 1914.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

J. CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 8914

Dans les seize cahiers de leur neuvième série, année 1907-1908, nos cahiers ont publié :

IX-1. — CHARLES PÉGUY. — *de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne* **devant les accidents de la gloire temporelle** ..... ÉPUISÉ

IX-2. — ROBERT DREYFUS. — **Quarante-Huit,** — *essais d'histoire contemporaine*..... 3 50

IX-3. — ÉTIENNE BUISSON. — **le Parti Socialiste et les Syndicats**..... ÉPUISÉ

IX-4. — ÉMILE MOSELLY. — **le rouet d'ivoire,** — *enfances lorraines*..... ÉPUISÉ

IX-5. — JEAN DECK et G. VON WENDT. — **la représentation proportionnelle et la récente loi électorale du grand-duché de Finlande,** — *texte et commentaires*..... ÉPUISÉ

IX-6. — DANIEL HALÉVY. — **un épisode**..... ÉPUISÉ

IX-7. — RENÉ SALOMÉ. — **par le chemin des souvenances** ..... ÉPUISÉ

IX-8. — GASTON RAPHAËL. — **der Professor ist die deutsche Nationalkrankheit;** — *eine Art von bethlemitischem Kindermord*..... ÉPUISÉ

IX-9. — ROBERT DREYFUS. — *Vies des hommes obscurs.* — **Alexandre Weill,** *ou le prophète du faubourg Saint-Honoré;* 1811-1899..... 2 »

IX-10. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — I. — **une journée à la cour martiale du Luxembourg.** — *Avant-Propos de* Lucien Descaves..... 2 »

IX-11. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — II. — **un peu de vérité sur la mort des otages.** — 24 et 26 mai 1871..... 2 »

IX-12. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — III. — **quand nous faisions le « Père Duchêne ».** — mars-avril-mai 1871..... 2 »

IX-13. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — I. — **la Foire sur la Place.** — 1..... ÉPUISÉ

IX-14. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — I. — **la Foire sur la Place.** — 2..... ÉPUISÉ

IX-15. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — **Antoinette,** — *épisode*..... ÉPUISÉ

IX-16. — PIERRE MILLE. — **quand Panurge ressusoita**..... 3 50

Pour tous renseignements sur les Cahiers de la Quinzaine *et le prix de l'abonnement, demander à M. André Bourgeois, 8, rue de la Sorbonne, Paris, le tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos quinze premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; septième cahier de la quinzième série; un cahier vert de 108 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons cinq francs. — Les exemplaires sur whatman, trente francs.

HUITIÈME CAHIER DE LA QUINZIÈME SÉRIE

CHARLES PÉGUY

note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienn

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Il a été tiré de ce cahier vingt exemplaires sur whatman, dont quinze exemplaires d'abonnement. Les cinq autres exemplaires ont été souscrits par la librairie Camille Bloch, 146, boulevard Saint-Germain, Paris.

note sur M. Bergson

139997

ET LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE

à la mémoire de notre vieux maître M. Humbert
qui nous enseignait au lycée d'Orléans
une si bonne philosophie

NOTE SUR M. BERGSON

ET LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE

Tous *ces débats qui se livrent depuis deux ou trois ans sur et pour et contre M. Bergson et la philosophie bergsonienne eussent été fort éclairés, (mais voulait-on les éclairer), si on avait consenti à examiner ce que nous entendons par intellectualisme. On a feint de croire que la querelle faite à l'intellectualisme était une querelle faite à la* raison, *à la* sagesse, *à la* logique. *Et à l'intelligence.*

La philosophie de M. Bergson est presque

aussi mal comprise par ses adversaires que par ses partisans. Et ce n'est pas peu dire. D'abord la raison n'est pas la sagesse et ni l'une ni l'autre n'est pas la logique. Et les trois ensemble ne sont pas l'intelligence. Ce sont trois, — et quatre, — ordres, ce sont trois, — et quatre, — royaumes, et il y en a beaucoup d'autres. Or la révolution, l'invention bergsonienne n'a point consisté à déplacer ces royaumes mais à y opérer une révolution de l'intérieur. Et il n'est pas étonnant que cette philosophie, qui est une philosophie de l'intérieur, aboutît non point à déplacer des royaumes par un mouvement extérieur, par une translation externe, par une substitution extrinsèque, mais à les rénover, à les creuser, à les rendre eux-mêmes en y opérant une interne révolution.

La philosophie bergsonienne n'est point une physique du transfert, une mécanique,

une cinématique de la translation. C'est une organique. Et même une réorganique. Et c'est une dynamique.

Il y a des ordres, il y a des royaumes, il y a des règnes, *il y a des disciplines. Il y a la foi; il y a l'amour; il y a l'art; il y a la philosophie; il y a la morale; il y a la science. Et sans doute il y en aurait d'autres. Et même il faudrait dire qu'il n'y a pas seulement des royaumes : il y a des provinces. Et qui sont peut-être autant séparées que des royaumes. Car il n'y a peut-être rien qui soit aussi contraire aux arts plastiques que les arts musiciens. Et il n'y a peut-être rien qui soit aussi contrarié aux « sciences » mathématiques que les « sciences » naturelles. Et dans la* morale *je distinguerais peut-être une* civique *qui aurait mes préférences.*

Le bergsonisme n'est point une géographie, c'est une géologie.

Il ne s'agit point que la Bretagne soit

la Provence et que la reine Anne soit le roi René. Il s'agit que la Lorraine soit bien la Lorraine et que l'Ile-de-France soit encore plus l'Ile-de-France et soit bien le cœur et la tête.

Le bergsonisme n'est aucunement une philosophie de métathèse et de métonymie.

Ou pour parler un langage platonicien et anteplatonicien, il ne s'agit pas que l'un soit l'autre. Il s'agit d'approfondir l'un, et d'approfondir l'autre.

Le bergsonisme ne fait pas des cartes compartimentées.

De même que les révolutions de l'anatomie et de la physiologie dans les sciences naturelles n'ont point consisté à opposer le règne *animal au* règne *végétal ou réciproquement mais à poursuivre* parallèlement *dans les deux règnes une certaine*

resituation de la pensée en face de deux réalités parallèles, ainsi la révolution de la philosophie bergsonienne n'a point consisté à opposer ni à déplacer les royaumes de la pensée ni de l'être. Elle a consisté à poursuivre parallèlement *dans tous les royaumes, dans tous les ordres, dans toutes les disciplines une certaine resituation de la pensée en face de ces réalités parallèles.*

Il ne faut donc pas dire que le bergsonisme soit une philosophie pathétique ni une philosophie du pathétique ni qu'elle oppose le pathétique ou le pathétisme au logique, ou au mathématique, ou au scientifique, ou au rationnel, ou à la sagesse, ni qu'elle essaie ni qu'elle se propose de substituer le pathétique à tout cela. C'est à l'intérieur même du pathétique qu'elle opère, comme c'est parallèlement à l'intérieur du logique ou du mathématique. Car il y a un intellectualisme du pathé-

tique comme il y a un intellectualisme du logique, ou du mathématique, ou de tous les autres. Et, partout, c'est le même.

Il faut renoncer à cette idée que le pathétique forme un royaume inférieur. Il est comme les autres, il est comme dans Molière, il est inférieur quand il est inférieur, et il n'est pas inférieur quand il n'est pas inférieur. Il ne fait pas exception à ces règles générales de niveau. Il n'est point inférieur en lui-même, parce qu'il est le pathétique. Il est inférieur quand il est de mauvaise, de basse qualité. Quand il est du bas pathétique. Il n'est pas inférieur quand il n'est pas de basse qualité. On ne me fera jamais dire que le comique est un genre inférieur. Quant au tragique j'avoue que je ne vois rien d'humain qui soit supérieur au pathétique *de Sophocle et que pour un demi-chœur d'*Antigone *je donnerais les trois* Critiques *précédées d'un demi-quarteron*

de Prolégomènes. *Et par là je ne veux pas dire seulement, ce qui est entendu, que je les donnerais en beauté,* sub specie pulchri, *mais que je ne les donnerais pas moins en vérité, en réalité,* sub specie rei ac realitatis. *Et qu'il y a dans ce* pathétique *infiniment plus et autrement que dans cette* critique *une* connaissance, *un approfondissement de la nature, de la réalité de l'homme et de la fatalité.*

Il faut renoncer à cette idée que la passion soit trouble (ou obscure) et que la raison soit claire, que la passion soit confuse et que la raison soit distincte. Nous connaissons tous des passions qui sont claires comme des fontaines et des raisons au contraire qui courent toujours après les encombrements de leurs trains de bagages. On ne peut même pas dire que la passion est riche et que la raison et que la sagesse est pauvre, car il y a des passions qui sont plates comme des

billards et il y a des sagesses et il y a des raisons qui sont pleines et mûres et lourdes comme des grappes.

Il faudrait renoncer une fois pour toutes à cette idée de constituer une fois pour toutes des hiérarchies où ce seraient les différents ordres, les différents royaumes qui seraient non seulement échelonnés mais fixés dans leur échelonnement. Cette solution est une solution de paresse, cette fixation est une fixation de paresse. C'est à l'intérieur des différents ordres, des différents royaumes qu'il faut chercher, qu'il faut poursuivre, qu'il faut reconnaître des hiérarchies, des subordinations, des coordinations parallèles. De valeur, de mérite, de clair, de trouble, de distinction, de profondeur. Des hiérarchies parallèles, comparables, correspondantes, et sans doute communicantes.

Ici encore les uns et les autres se trompent, ou plutôt les uns et les autres abusent.

Mais de la même erreur et du même abusement. Au lieu de convenir qu'il y a des passions profondes et des passions superficielles les romanciers veulent que ce soit la passion, comme telle, qui soit elle-même, en son essence, profonde. Ils veulent qu'elle n'ait qu'à se montrer, à être la passion, pour être profonde. Parce qu'ils veulent qu'eux-mêmes n'aient qu'à se montrer, à traiter et même à parler de la passion pour être des profonds et des mystérieux. Et par contre et encontre les antiromanciers, les critiques veulent que ce soit la critique, comme telle, qui soit, elle-même, en son essence, claire. Ils veulent qu'elle n'ait qu'à se montrer, à être la critique, pour être claire. Parce qu'ils veulent qu'eux-mêmes n'aient qu'à se montrer, à traiter et même à parler de critique pour être des clairs et des illuminateurs. Mais moi qui n'ai aucun système et qui à cause de cela ne ferai aucune fortune, (je dis

même intellectuelle), je suis forcé d'avouer que je vois des critiques fort troubles et des pathétiques fort clairs, comme je vois des critiques profonds et des pathétiques fort superficiels.

Au fond les romanciers voudraient n'avoir qu'à être des romanciers pour être profonds. Non mes enfants, il faut, en outre, *être des romanciers profonds. Et les critiques voudraient n'avoir qu'à être des critiques pour être clairs. Non messieurs. Il faut,* en outre, *être des critiques clairs.*

Au fond c'est partout le même débat. C'est le secret de la situation faite à l'histoire et à la sociologie *et surtout aux historiens et aux sociologues* dans les temps modernes. *Les historiens veulent n'avoir qu'à être des historiens pour connaître le passé. Les sociologues veulent n'avoir qu'à être des sociologues pour connaître les sociétés de l'homme. Un instant, messeigneurs. Il y faut aussi la connais-*

sance du passé, et des sociétés, et de l'homme.

Les poètes sont infiniment plus raisonnables, (on s'y attendait), qui admettent très bien qu'il ne suffit pas de faire des vers pour être des poètes. Et s'ils ne l'admettaient pas, tout le monde l'admettrait bien pour eux.

C'est comme si il suffisait de s'habiller en soldat pour être brave. Ainsi il ne suffit pas de s'habiller en romancier et en pathéticien pour être profond. Et il ne suffit pas de s'habiller en critique pour être clair.

Il faut donc renoncer à attacher des qualités et des hiérarchies comme des tuniques toutes faites à certains ordres, mais poursuivre parallèlement la recherche de ces qualités et de ces hiérarchies, comme elles sont, sans idée toute faite, comme elles sont données, à l'intérieur des différents ordres. Et pour ainsi dire

en montant le long à l'intérieur des différents ordres.

Il faut être bête, il ne faut pas être systématique, et ceci aussi est indispensable pour ne pas faire *de carrière : il faut dire ce que l'on voit. Je vois que le pathétique des Grecs et des Français, étant classique, est infiniment plus clair que la critique allemande, qui est romantique. Ou plutôt le pathétique des Grecs et des Français est clair et la critique allemande ne l'est pas. Et la critique des Grecs et des Français, étant classique, est profonde, et le pathétique allemand, étant romantique, ne l'est pas.*

*Rien n'est aussi clair que les invocations ou que les lamentations d'*Antigone. *Rien n'est aussi clair que les stances de* Polyeucte. *Par contre rien n'est plus profond qu'une analyse et une critique platonicienne, rien n'est plus profond qu'une analyse et une critique de Pascal.*

Cessons donc d'attribuer certaines qualités à certains ordres comme des par-dessus. Mais poursuivons parallèlement à l'intérieur des différents ordres et sachons reconnaître les qualités parallèles.

Cessons donc aussi, et indépendamment de leurs situations dans les ordres, de considérer comme contradictoires en elles-mêmes des qualités qui précisément ne sont contradictoires que dans les classements des intellectuels. Où a-t-on jamais vu que le clair exclût le profond ou que le profond exclût le clair. Ils s'excluent dans les livres, dans les didactiques, dans les manuels. Ils ne s'excluent ni dans la nature ni dans cette autre nature qu'est la grâce. Ni dans la nature ni dans cette deuxième et supérieure nature qu'est la nature de la grâce. Homère, qui est la plus grande clarté, n'est-il pas aussi la plus grande profondeur. Le vieux Priam aux pieds d'Achille, qui est si l'on me

permet de parler ainsi le maximum du pathétique et du classique et pour ainsi dire le maximum de l'antique, étant le maximum de la supplication antique, ne donne-t-il pas ensemble le maximum de clarté dans le maximum de profondeur.

Ce sont les romantiques qui ont inventé qu'il fallait être trouble pour être profond et qu'il y avait une ligature, un habillement tout fait du trouble ou de l'obscur à la profondeur. Et leurs troubles appris, leurs troubles artificiels, (intellectuels), ne leur ont jamais permis d'obtenir que des profondeurs superficielles. Quand Hugo suivait sa nature, son génie classique il était profond et clair. Quand il s'esquintait pour être et à être romantique il se donnait un mal de chien pour obtenir un mystérieux en papier d'emballage.

(Je ne veux point, comme ils disent, passionner le débat, et faire des person-

nalités, et blesser personne. Mais enfin nous avons, aux cahiers *même, un critique qui est en même temps romancier. Je ne vois pas, quand il est romancier, qu'il se dévête de sa clarté, et, quand il est critique, qu'il se dévête de sa profondeur).*

Comme les romantiques ne pouvaient nier que les classiques fussent clairs, ils ont entrepris de se rattraper sur la profondeur. Ils ont voulu se faire les spécialistes de la profondeur. Mais ceux qui sont profonds ne se sont jamais dit qu'ils allaient être profonds.

Et ils ne l'ont jamais dit aux autres.

Alors les romantiques ont feint qu'il y avait une contrariété de nature entre le clair et le profond pour que, les classiques étant évidemment clairs, il fût entendu automatiquement qu'ils n'étaient pas profonds. Comme si les vers de Racine

les plus pleins de lumière n'étaient pas aussi les plus mystérieux.

Le profond et le mystérieux n'est pas forcément sombre et tourmenté. Rien n'est pur comme le pli du manteau de la prière antique.

De toutes les idées qui ont jamais été mises en forme de maximes je crois que la plus fausse est sans aucun doute celle-ci, (et elle a ceci de commun avec une autre qui viendra que elle aussi elle n'est pas de Barbey d'Aurevilly), que pour la passion tout le monde est bon. *Si je voulais parler un langage chrétien je dirais que même pour le péché tout le monde n'est pas bon. Il y a un choix et*

une élection du péché même. Les natures qui sont bons pour le péché *sont de la même nature, du même règne que ceux qui sont bons pour la grâce. Et la grâce et le péché sont deux opérations du même royaume. Beaucoup sont appelés, peu sont élus. Et en dehors il y a une immense tourbe qui ensemble n'est bon ni pour le péché ni pour la grâce. Car le péché ensemble et la grâce sont les deux opérations du salut, hermétiquement articulées l'une sur l'autre. Et en dehors il y a l'immense tourbe de ceux qui ne sont pas même capables de pécher, et que je nommerai les intellectuels ou les intellectualistes dans l'ordre du péché; de la grâce; du salut.*

Je suis convaincu qu'il en est de même dans tous les ordres et qu'il y a très peu d'êtres qui soient bons pour le bonheur comme il y a très peu d'êtres qui soient bons pour le malheur. Et en dehors il y

a l'immense tourbe des êtres qui ensemble et du même mouvement, de la même incapacité, de la même stérilité, de la même infécondité, ne sont bons ni pour le bonheur ni pour le malheur. Et que je nommerai les intellectuels dans l'ordre du bonheur.

Bien peu d'êtres sont visés, pour qui sait sa chrétienté. Et au dehors il y a cet immense royaume de disgrâce, qui consiste à ne pas même savoir de quoi on parle.

Il en est ainsi de la passion. L'amour est plus rare que le génie même. Il est aussi rare que la sainteté. Et l'amitié est plus rare que l'amour. Dire que pour la passion tout le monde est bon est aussi faux et je dirai aussi sot et je dirai aussi scolaire et aussi vite dit que de dire : Pour la statuaire tout le monde est bon, ou : Pour l'analyse mathématique tout le monde est bon. Il y a des intellectuels partout et il y a des intellectuels de tout.

C'est-à-dire : Il y a une immense tourbe d'hommes qui sentent par sentiments tout faits, *dans la même proportion qu'il y a une immense tourbe d'hommes qui pensent par idées* toutes faites, *et dans la même proportion il y a une immense tourbe d'hommes qui veulent par volontés* toutes faites, *dans la même proportion qu'il y a une immense tourbe de « chrétiens » qui répètent machinalement les paroles de la prière. Et l'on pourrait aller longtemps et passer dans tous les compartiments et l'on pourrait dire : Dans la même proportion qu'il y a une immense tourbe de peintres qui dessinent par des lignes toutes faites. Il y a aussi peu de peintres qui regardent que de philosophes qui pensent.*

Cette dénonciation d'un intellectualisme universel c'est-à-dire d'une paresse universelle consistant à toujours se servir du tout fait *aura été l'une des grandes conquêtes et l'*instauratio magna *de la philo-*

sophie bergsonienne. Il est vrai que l'immense majorité des hommes pense par idées toutes faites. Par idées apprises. Mais il est vrai aussi, de même et partout, il est vrai que l'immense majorité des hommes voit par visions toutes faites. Par visions apprises. Il y a une paresse universelle et pour ainsi dire infatigable. C'est le travail qui se fatigue, mais la paresse, mais la fatigue ne se fatigue pas. La dénonciation de cette paresse, de cette fatigue, de cet intellectualisme constant est au seuil de l'invention bergsonienne.

On me dit : Qu'est-ce que c'est que cette invention qui ne consiste qu'à dénoncer une vieille habitude. Qu'est-ce que c'est que cette nouveauté qui consiste à dénoncer et quand même elle consisterait à révéler une tare héréditaire. Qu'est-ce que c'est que ce positif *qui consiste à ne point tomber dans le* négatif. *Qu'est-ce que c'est que ce* plus *qui consiste simplement à ne*

point tomber dans le moins. *Qu'est-ce que c'est que cette acquisition, qu'est-ce que c'est que cette* conquête *qui consiste à ne pas perdre ses plus anciennes provinces.*

Et moi je demande : en connaissez-vous beaucoup d'autres. Empêcher l'homme de descendre certaines pentes, n'est-ce point un travail de géant. Empêcher l'homme de descendre certaines pentes sentimentales, certaines pentes morales, certaines pentes de conduite, n'est-ce point le travail et la plus grande partie du secret de tant d'arts et des plus grandes morales. Empêcher l'homme, déshabituer, désentraver l'homme de descendre certaines pentes mentales, si seulement on y réussissait, certaines pentes de pensée, soyons convaincus qu'il y aurait là, qu'il y avait là matière, objet à une très grande logique, à une très grande morale, à une très grande métaphysique. La liberté, dont on dit qu'elle est le premier des

biens, ne s'obtient généralement que par une opération de désentrave. Pourquoi la réalité, qui est peut-être un bien plus profond, ne s'obtiendrait-elle pas aussi par une opération de désentrave. Et pourquoi une opération de désentrave ne serait-elle pas une opération d'une extrême importance. La Révolution française a été une opération, un événement historique énorme parce qu'elle a fait semblant de désentraver le monde d'un semblant de servitude politique. Et enfin tout l'immense appareil de l'incarnation et de la rédemption n'a-t-il pas été dressé pour désentraver l'homme, pour l'empêcher de rester tombé *dans l'esclavage et j'ai presque envie de dire dans l'habitude du péché originel. Car le péché était surtout devenu une immense habitude. Et l'esclavage est l'habitude pour ainsi dire la plus habituée.*

Il faut faire attention d'ailleurs que

cette expression le tout fait, *si elle revient constamment, comme il était naturel, et comme il fallait s'y attendre, dans la philosophie de Bergson, est conduite à y revenir en deux sens assez sensiblement différents. Et que je ne vois pas que l'on ait suffisamment distingués. Quand Bergson oppose le* tout fait *au* se faisant, *(et je voudrais bien savoir comment il pourrait dire en d'autres termes), (et il faut tout de même bien de la mauvaise volonté pour ne pas reconnaître dans ce participe passé et dans ce participe présent les héritiers de deux beaux participes grecs moyens-passifs), il fait une opposition, il reconnaît une contrariété métaphysique de l'ordre de l'ordre même de la durée et portant sur l'opposition, sur la contrariété profonde, essentielle, métaphysique, du présent au futur et du présent au passé. C'est une distinction de l'ordre de la métaphysique. (C'est cette profonde et capitale idée berg-*

sonienne que le présent, le passé, le futur ne sont pas du temps seulement mais de l'être même. Qu'ils ne sont pas seulement chronologiques. Que le futur n'est pas seulement du passé pour plus tard. Que le passé n'est pas seulement de l'ancien futur, du futur de dedans le temps. Mais que la création, à mesure qu'elle passe, qu'elle descend, qu'elle tombe du futur au passé par le ministère, par l'accomplissement du présent ne change pas seulement de date, qu'elle change d'être. Qu'elle ne change pas seulement de calendrier, qu'elle change de nature. Que le passage par le présent est le revêtement d'un autre être. Que c'est le dévêtement de la liberté et le revêtement de la mémoire). Mais quand ce même philosophe parle de tout fait *dans le sens d'idées toutes faites, de pensée toute faite, il prend ce mot dans le sens où on dit un vêtement tout fait pour un vêtement de*

confection, au lieu d'un vêtement sur mesure. C'est une distinction de fabrication, d'opération, de coupe, de technique. La philosophie bergsonienne veut que l'on pense sur mesure et que l'on ne pense pas tout fait.

D'autant qu'un vêtement de confection est toujours un vêtement d'occasion. C'est un vêtement d'occasion dans le neuf au lieu d'être un vêtement d'occasion dans le vieux. Mais c'est toujours un vêtement d'occasion. C'est par occasion *qu'il va, ou qu'il est censé aller. Ce n'est point par une adaptation propre antérieure, par une coupe propre antérieure. Ce n'est point par une adaptation unique, par une coupe destinée.*

C'est une des plus grandes sources de sophismes et d'erreurs, ou, pour demeurer dans notre comparaison, je dirai : c'est un des plus grands magasins de sophismes et d'erreurs que cette négligence de consi-

dérer, cette faute de considérer, ce défaut de considérer, je veux dire que cette négligence qui consiste à ne pas considérer, à négliger de considérer que du tout neuf n'est pas forcément du tout nouveau. Beaucoup de contre sens viennent de là, et beaucoup de fautes de jugement, d'erreurs de jugement. On croit généralement qu'il suffit qu'une idée soit neuve pour qu'elle soit nouvelle. On croit qu'il suffit qu'une idée soit neuve pour qu'elle n'ait jamais servi. Quelle erreur. Elle a servi au fabricant. Quand un arbre de théâtre, quand un amour de théâtre sort de chez le fabricant, il est tout de même un vieil arbre, il est tout de même un arbre tout fait, et il est tout de même de théâtre. Il a beau être neuf, il n'est pas pour cela un vrai arbre, un arbre dans la campagne. Ce n'est pas pour cela un nouvel arbre dans le monde. Ce n'est pas une question de degrés, c'est une question

d'ordre. Homère est nouveau ce matin, et rien n'est peut-être aussi vieux que le journal d'aujourd'hui. C'est une question de nature et d'essence. De même que dans la philosophie bergsonienne le futur et à la limite le présent ne diffère pas seulement du passé chronologiquement mais essentiellement et métaphysiquement, de même une idée toute faite est toute faite en elle-même et essentiellement. Elle est fabriquée toute faite comme un arbre de théâtre est fabriqué tout fait et arbre de théâtre. Elle vient au monde idée toute faite comme un arbre de théâtre vient au monde tout fait et arbre de théâtre. Elle est en carton-pâte, elle est en papier peint. Elle est totalement étrangère à la germination, à la fécondité, à la conception. Il y a des hommes qui réinventent, des êtres qui revivent, des pensées qui reconçoivent à nouveau les plus vieilles idées. Et il y a des hommes qui font *des idées* toutes faites.

Il y a des idées qui sont toutes faites pendant qu'on les fait, **avant qu'on les fasse,** *comme les pardessus tout faits sont tout faits* pendant qu'on les fait, *comme les arbres de théâtre sont tout faits et sont arbres de théâtre* pendant qu'on les fait. *C'est une question de nature ou de factice. C'est une question de grâce ou de disgrâce. Les arbres de théâtre ne sont pas des arbres de nature diminués, usés, vieillis et qui ne sont plus bons qu'à ça. Ce sont des arbres d'un autre ordre. Ce sont d'autres arbres. Ce ne sont pas des arbres de nature aplatis sur un portant. Ce sont des arbres venus au monde plats. Ainsi une idée toute faite vient au monde plate et toute faite.*

— *Est-ce tout, me dit-on. Il s'en faut que ce soit tout. Mais je dis que quand*

même il n'y aurait que cela, et à ne considérer que cela, cela même serait capital, et ferait une grande philosophie. Le cartésianisme est une grande philosophie. Le cartésianisme est une des trois ou quatre grandes philosophies du monde. Or qu'est-ce qui a fait la fortune de la philosophie cartésienne? Je ne dis pas que cette fortune est illégitime. Je dis : qu'est-ce qui a fait cette fortune.

Laissons de côté les pharisaïsmes de l'école, les éditions solennelles de textes, les réimpressions des œuvres complètes. Laissons de côté les célébrations universitaires. Laissons de côté les commémorations officielles, et les centenaires, et les circonspections, et les faux respects scolaires. Cela aussi c'est du tout fait, des idées toutes faites. Soyons bergsoniens, et en matière de l'histoire du cartésianisme, et en matière de l'histoire du bergsonisme.

Qu'est-ce qui a fait la si haute et si grande et si juste fortune de la philosophie cartésienne. Ceux qui ont lu les œuvres complètes de Descartes ailleurs que dans les limpidités des manuels savent que toute la fortune de Descartes et de la philosophie cartésienne a été faite par quatre ou cinq lignes qui sont dans le Discours de la Méthode. *Et c'est tout. Et ces quatre ou cinq lignes, ces quatre ou cinq phrases sont précisément des préceptes pour ainsi dire de morale mentale, quelques principes* antérieurs *d'hygiène intellectuelle, des règles de* méthode *enfin, c'est lui qui le dit, non des principes ou des révélations ou des conclusions de système. C'est encore en un sens de la désentrave et de la libération. C'est même aussi de la dénonciation. Comme la philosophie bergsonienne a commencé par être une dénonciation du* tout fait, *ainsi la philosophie cartésienne a commencé*

par être une dénonciation du désordre. *La philosophie cartésienne a été essentiellement une philosophie de l'ordre comme la philosophie bergsonienne est essentiellement une philosophie de la réalité. Qu'*ensuite *Descartes ait réussi à imposer l'ordre et même l'idée d'ordre, et pour toujours, à l'univers pensant, et même à soi-même, c'est une autre question, c'est une question ultérieure. Qu'*ensuite *Bergson ait réussi à imposer à l'univers pensant, et même à soi-même, et pour toujours, la considération du réel pur, c'est une autre question, c'est une question ultérieure. Ils sont hommes. Ont-ils obtenu, obtiendront-ils une réussite totale. On ne voit pas que les philosophes soient destinés à réussir totalement plus que César ou que Napoléon. Mais il serait aisé de montrer que Bergson est infiniment meilleur bergsonien que Descartes ne fut bon cartésien. Et je dirai : Il est*

aisé de montrer que Bergson est infiniment un *meilleur bergsonien que Descartes ne fut* un *bon cartésien. Je vois partout dans Bergson le souci de la considération du réel pur. Et dans Descartes je vois de bien grands désordres.*

Discours de la Méthode *et qu'il vaut mieux écrire* discours de la méthode pour bien conduire sa raison et *pour* chercher *ou pour trouver* la vérité dans les sciences. *C'est un programme, hélas, et c'est presque un programme électoral. Et il a été presque aussi peu réalisé qu'un programme électoral. Quand au lieu de relire le programme, et surtout le titre du programme, et surtout le commencement du titre du programme on considère les résultats, qu'est-ce qu'on voit. On voit que Descartes a été un grand philosophe, un grand métaphysicien, un grand mathématicien, un grand savant. Mais un grand parmi d'autres, à son rang au même rang que*

d'autres, de la même sorte et de la même nature que d'autres, dans le même ordre que les autres, dans le même ordre de certitude et dans le même ordre de travail, nullement un homme hors pair et hors classe, un homme hors cadre, un homme à qui une soudaine méthode, brusquement apparue dans l'histoire du monde, aurait livré un secret d'infaillible et de totale certitude. Il en est de ce discours de la méthode comme des fameuses règles baconiennes.

Les tables de Bacon n'ont jamais fait faire une invention ni une découverte. Il n'y a pas d'exemple qu'une invention ni une découverte ait été faite par un officiel. Les inventeurs et les découvreurs suivent de tout autres instincts. Les inventeurs et les découvreurs courent de tout autres aventures. Les inventeurs et les découvreurs n'ont jamais été des fonctionnaires de l'enregistrement. Les tables de

Bacon n'ont jamais servi qu'aux professeurs à montrer comment une invention, (et une découverte, mais c'est toujours une invention), aurait dû être faite, après *qu'elle avait été faite. Quant à Bacon, il n'a jamais rien inventé, que les tables pour que les autres inventent. Il n'a jamais rien découvert, que les tables pour que les autres découvrent.*

Ou plutôt les tables pour que les autres aient inventé, les tables pour que les autres aient découvert.

Les tables de Bacon n'ont jamais servi qu'aux historiens des inventions à expliquer comment les inventions avaient été faites, après *qu'elles avaient été faites. Et même comment il était fatal qu'elles se fissent; et qu'elles se fissent ainsi. Ce n'était pas ça du tout. Mais l'essentiel, c'est qu'il y ait une histoire. Et surtout peut-être c'est qu'il y ait des historiens.*

Les tables de Bacon sont peut-être faites pour le contrôleur. Et pour l'inspecteur du contrôleur. Elles ne sont certainement pas faites pour le wattman.

Je n'en dirai point autant de Descartes. Il a inventé lui-même. Il a découvert lui-même. Mais le Descartes qui a inventé, le Descartes qui a découvert, le Descartes philosophe, métaphysicien, mathématicien, physicien, physiologiste, psychologue, et autres, était un philosophe et un géomètre et un mécanicien et un physicien de génie qui ne procédait pas directement du discours de la méthode, *qui n'était pas en liaison directe, en fonction continue et pour ainsi dire en création continue du* discours de la méthode. *Quoi qu'il en eût et qu'il en pensât lui-même. C'était un métaphysicien à son rang, à sa place, qui fut haute, un géomètre à son rang, un mécanicien à son rang, un physicien à son rang, parmi les premiers, nullement*

un métaphysicien, un géomètre déduit, et continûment déduit, nullement un métaphysicien, un géomètre, un mécanicien, un physicien à qui un secret de méthode, soudainement surgi dans l'histoire du monde, eût conféré cette infaillibilité promise à l'extérieur. Et je vois aujourd'hui que dans l'astronomie et la mécanique et la physique célestes on revient à l'hypothèse des tourbillons cartésiens, et j'en suis fort heureux, car ç'aura été un beau coup de génie, (mais de la divination *du génie), et je serai plus heureux encore quand on y sera revenu pour la physique générale. Mais si on y revient, (l'allemand dit : si on y* reviendra), *ce ne sera point parce que l'idée de tourbillon est claire et distincte, ce sera et parce qu'elle sera plus commode et parce qu'elle épousera de plus près de nouveaux aspects de la réalité physique. Ce n'est pas en fonction du* discours de la

méthode *que l'on réadoptera l'hypothèse des tourbillons cartésiens. Ce ne sera même pas en fonction de la physique cartésienne. Ce sera si je puis dire en proportion de la physique tout court. Et en vue de la physique tout court. On reprendra l'hypothèse des tourbillons cartésiens parce qu'elle rendra mieux compte des faits, des observations, des calculs établis* à partir *des faits et des observations. On ne la reprendra point par goût mais par force. On ne reprend jamais rien que par force. On ne la reprendra point par vertu mais par grande nécessité. On ne la reprendra point pour assurer l'ordre de la pensée, (après deux siècles et bientôt deux siècles et demi on a fini par s'apercevoir que les lois de l'attraction et de la gravitation universelle étaient généralement applicables et parfaitement calculables mais que l'hypothèse même de l'attraction à distance et de la gravitation*

à distance était parfaitement impensable, c'est-à-dire enfin que Newton est métaphysiquement impensable). (Car on voit mal comment un éther serait un conducteur parfait de l'attraction et de la gravitation, comment un éther conduirait *instantanément de l'attraction et de la gravitation à distance, comment un éther ferait des transports instantanés de forces qui seraient celles de l'attraction et de la gravitation). On ne reprendra donc point l'hypothèse des tourbillons cartésiens pour assurer l'ordre ni pour assurer la pensée ni pour assurer le discours ni pour assurer la méthode. On la reprendra parce que la réalité sera plus comme ça, ou qu'elle paraîtra plus comme ça, ou qu'on la trouvera plus comme ça.*

On ne reprendra pas l'hypothèse des tourbillons cartésiens parce qu'elle sera en règle avec le Discours de la Méthode *mais parce qu'elle sera en règle, ou que*

l'on pensera qu'elle sera en règle avec le discours de la réalité.

On ne reprendra pas l'hypothèse des tourbillons cartésiens parce qu'elle sera en règle avec Descartes, mais parce que l'on pensera qu'elle sera en règle avec la réalité.

Descartes lui-même a-t-il déduit sa métaphysique, sa physique, sa physiologie, tout son système à partir *de sa méthode. Il ne l'a pas même déduit tout entier à partir de ses principes. Il ne l'a pas même déduit tout entier à partir du* je pense. *Lui-même il disait qu'il fallait que l'expérience allât au devant de la déduction. Il entendait par là, et fort explicitement, que la déduction ou mathématique ou logique ou métaphysique et généralement philosophique pouvait aboutir et aboutissait quelquefois (ou souvent) à des cas doubles ou multiples, à des cas que Leibnitz eût nommés indifférents, c'est-à-*

dire à des cas tels que la dernière solution déduite, la solution qui se trouve la dernière dans la voie de la filiation déductive nous laisse pour ainsi dire en suspens devant deux ou plusieurs solutions effectives égales, devant deux ou plusieurs solutions réalisées ou réalisables égales, devant deux ou plusieurs solutions de réalisation du détail. C'est pour arbitrer entre ces deux ou plusieurs solutions égales, c'est-à-dire qui satisfont également aux conditions de la dernière solution déductive, que Descartes fait réintervenir l'expérience. Il admet, il veut que marchant à l'envers, recurrens, regrediens, *l'expérience remonte, (partant des faits, des phénomènes, des observations, des expériences), qu'elle aille au devant de cette voie déductive qui était restée pour ainsi dire sur le tranchant du sort.*

La réalité, en chacun de ses points, est comme une ville bloquée. L'armée royale

est partie au secours. Mais l'armée royale ne peut parvenir elle-même et il faut qu'une sortie *de la place même vienne au devant d'elle et lui donne la main. En ce point intermédiaire entre l'homme et le monde, en ce point intermédiaire entre l'esprit et la réalité, en ce point intermédiaire où s'établit la liaison entre l'armée de secours et littéralement le secours propre de la place, en ce point s'opère pour Descartes la connaissance de la vérité. Et il ne faut point douter que pour lui elle ne s'opère absolument et que cette connaissance de la vérité ne soit absolue. Personne n'a plus rien à dire. L'esprit vient d'un côté. L'objet de l'esprit vient de l'autre, et au devant. Ni l'esprit n'a plus rien à dire, ni l'objet n'a plus rien à dire.*

On me permettra d'ouvrir ici une note dans cette Note. *Il est impossible de ne*

pas considérer, avec un saisissement, combien cette théorie cartésienne est fidèlement apparentée, combien elle est parallèle à la théorie chrétienne et catholique de la grâce, à ce que nous avons le droit de nommer le mécanisme de la grâce. Comme il faut que l'expérience vienne au devant de la raison, ainsi et par un mouvement parfaitement comparable et parfaitement parallèle il faut que la liberté vienne au devant de la grâce. L'homme aussi est cette ville assiégée. Le péché aussi est ce blocus parfaitement réglé. La grâce aussi est cette armée royale qui vient au secours. Mais il faut aussi que la liberté de l'homme fasse une sortie, crumpat, *et qu'elle aille au devant de cette armée de secours. C'est ce que Péguy disait quand il disait que par la création de la liberté de l'homme et par le jeu de cette liberté Dieu s'est mis dans la dépendance de l'homme. Car il ne faut pas con-*

sidérer seulement la place frontière. Il faut considérer « Versailles et Saint-Denis ». Si la place n'est point secourue elle se perd. Mais si elle ne se secourt point elle-même par cette sortie, elle se perd.

C'est un désastre double. Si au point de connexion la sortie de la place ne donne pas la main à l'armée de secours, l'armée de secours aussi ne donne pas la main à la sortie de la place.

Si l'une armée ne trouve pas l'autre venue au devant d'elle, l'autre aussi ne trouve pas l'une.

Quand on se manque, on se manque à deux. La faute de l'homme fait manquer Dieu même. Quand la grâce ne trouve pas la liberté venue au devant d'elle, la liberté aussi ne trouve pas la grâce. Le manquement est forcément double. Quand l'homme manque Dieu, Dieu manque l'homme. Quand la place se perd, Ver-

sailles aussi, le royaume aussi perd une place.

« Même je remarquais, touchant les expériences, qu'elles sont d'autant plus nécessaires qu'on est plus avancé en connaissance ; car, pour le commencement, il vaut mieux ne se servir que de celles qui se présentent d'elles-mêmes à nos sens, et que nous ne saurions ignorer pourvu que nous y fassions tant soit peu de réflexion, que d'en chercher de plus rares et étudiées : dont la raison est que ces plus rares trompent souvent, lorsqu'on ne sait pas encore les causes les plus communes, et que les circonstances dont elles dépendent sont quasi toujours si particulières et si petites, qu'il est très malaisé de le remarquer. Mais l'ordre que j'ai tenu en ceci a été tel. Premièrement,

j'ai tâché de trouver en général les principes ou premières causes de tout ce qui est ou qui peut être dans le monde,...

... *De tout ce qui est ou qui* peut *être, là est exactement la fissure.*

... « sans rien considérer pour cet effet que Dieu seul qui l'a créé, ni les tirer d'ailleurs que de certaines semences de vérités qui sont naturellement en nos âmes. Après cela, j'ai examiné quels étaient les premiers et les plus ordinaires effets qu'on pouvait déduire de ces causes ; et il me semble que par là j'ai trouvé des cieux, des astres, une terre, et même sur la terre de l'eau, de l'air, du feu, des minéraux, et quelques autres telles choses, qui sont les plus communes de toutes et les plus simples, et par conséquent

les plus aisées à connaître. Puis, lorsque j'ai voulu descendre à celles qui étaient plus particulières, il s'en est tant présenté à moi de diverses, que je n'ai pas cru qu'il fût possible à l'esprit humain de distinguer les formes ou espèces de corps qui sont sur la terre, d'une infinité d'autres qui pourraient y être si c'eût été le vouloir de Dieu de les y mettre, ni par conséquent de les rapporter à notre usage, *si ce n'est qu'on vienne au devant des causes par les effets,* et qu'on se serve de plusieurs expériences particulières. Ensuite de quoi, repassant mon esprit sur tous les objets qui s'étaient jamais présentés à mes sens, j'ose bien dire que je n'y ai remarqué aucune chose que je ne pusse assez commodément expliquer par les principes que j'avais trouvés. Mais il faut aussi que j'avoue que la puissance de la nature est si ample et si vaste, et que ces principes sont si simples et si généraux, que je

ne remarque quasi plus aucun effet particulier que d'abord je ne connaisse qu'il peut en être déduit en plusieurs diverses façons, et que ma plus grande difficulté est d'ordinaire de trouver en laquelle de ces façons il en dépend ; car à cela je ne sais point d'autre expédient que de chercher derechef quelques expériences qui soient telles que leur événement ne soit pas le même si c'est en l'une de ces façons qu'on doit l'expliquer que si c'est en l'autre. Au reste, j'en suis maintenant là que je vois, ce me semble, assez bien de quel biais on se doit prendre à faire la plupart de celles qui peuvent servir à cet effet : mais je vois aussi qu'elles sont telles, et en si grand nombre, que ni mes mains ni mon revenu, bien que j'en eusse mille fois plus que je n'en ai, ne sauraient suffire pour toutes ; en sorte que, selon que j'aurai désormais la commodité d'en faire plus ou moins, j'avancerai aussi plus

ou moins en la connaissance de la nature : ce que je me promettais de faire connaître par le traité que j'avais écrit, et d'y montrer si clairement l'utilité que le public en peut recevoir, que j'obligerais tous ceux qui désirent en général le bien des hommes, c'est-à-dire tous ceux qui sont en effet vertueux, et non point par faux semblant, ni seulement par opinion, tant à me communiquer celles qu'ils ont déjà faites, qu'à m'aider en la recherche de celles qui restent à faire. »

Qui ne voit que par une telle brèche tout le non-déduit peut rentrer. (Si à chaque fois il faut quitter la voie déductive à un certain point de suspense, faire un saut, (où, dans quelle direction, et comment sait-on que c'est dans cette direction), et trouver le point de réalité d'où il

faut revenir à ce point de suspense). Mais une grande philosophie n'est pas celle qui n'a pas des brèches. C'est celle qui a des citadelles.

Une grande philosophie n'est pas celle qui n'est jamais battue. Mais une petite philosophie est toujours celle qui ne se bat pas.

Singulier voyage que nous propose Descartes. (Mais il est bien forcé). Singulier voyage que le voyage cartésien. C'est proprement le voyage interrompu. C'est le voyage discontinu. On descend, on s'arrête (ou on est arrêté), on saute (où, et comment), on touche un point qui sera le point d'arrivée définitif et qui pour l'instant est un point de départ momentané, on remonte, on revient au point d'arrêt, on redescend au point d'arrivée définitif. On part, on descend, on s'arrête,

on saute, on remonte, on redescend, on arrive. On va, on saute, on revient, on reva. Qu'importe. Parce qu'un voyage est singulier, parce qu'il est interrompu, parce qu'il est discontinu et même parce qu'il est partiellement rétrograde ce n'est pas une raison pour ne pas le faire. Qu'importe, si le voyage est hardi, si la tentative est féconde, si l'aventure est récompensée. Ce qui revient à dire qu'une grande philosophie n'est point une philosophie qui n'est pas contestée. C'est une philosophie qui vaine quelque part. Une grande philosophie n'est point une philosophie sans reproche. C'est une philosophie sans peur.

Une grande philosophie n'est pas une dictée. La plus grande n'est pas celle qui n'a pas de faute.

Une grande philosophie n'est pas celle contre laquelle il n'y a rien à dire. C'est celle qui a dit quelque chose.

Et même c'est celle qui avait quelque chose à dire. Quand même elle n'aurait pas pu. Le dire.

Ce n'est pas celle qui n'a pas de défauts. Ce n'est pas celle qui n'a pas des vides. C'est celle qui a des pleins.

Il ne s'agit pas de confondre. C'est dans les écoles qu'il s'agit de confondre. Il ne s'agit même pas de convaincre. Dans convaincre il y a vaincre, comme Victor Hugo aimait à me le répéter.

Confondre l'adversaire, en matière de philosophie, quelle grossièreté.

Le véritable philosophe sait très bien qu'il n'est point institué en face *de son adversaire, mais qu'il est institué* à côté *de son adversaire et des autres en face d'une réalité toujours plus grande et plus mystérieuse.*

Et cela, même le véritable physicien aussi le sait. Qu'il n'est pas institué en face du contraire physicien, mais à côté du

contraire physicien, en face d'une nature toujours plus profonde et plus mystérieuse.

Assister à un débat de philosophie ou y participer avec cette idée qu'on va convaincre ou réduire son adversaire ou que l'on va voir un des deux adversaires confondre l'autre, c'est montrer qu'on ne sait pas de quoi on parle, c'est témoigner d'une grande incapacité, bassesse et barbarie. C'est témoigner d'un grand manque de culture. C'est montrer qu'on n'est pas de ce pays-là.

Si le discours de la Méthode *a un sens, c'est bien qu'il faut aller* pas à pas *et avec une extrême prudence. Là-dessus il aboutit à une marche, à un progrès, à une démarche qui exige que l'on* saute *entre le point de suspense et le point d'arrivée.*

Si le discours de la Méthode *a un sens, c'est bien qu'il faut que la démarche de*

l'esprit à l'objet soit une déduction, un dégrès *continu. Un* aller *continu. Là-dessus le voyage cartésien réel est un aller, puis un retour et aller.*

Quand j'étais enfant, dans les provinces du Centre, toutes les fois qu'il y avait dans les jeux à mesurer une distance sur le terrain, par exemple pour les « prisonniers » aux « barres », on se gardait bien de mesurer par enjambées, parce qu'on pensait que même involontairement des enjambées pouvaient être inégales. On mesurait, (et on comptait), pied à pied, c'est-à-dire le derrière du talon du pied droit juste et modérément appuyé à la pointe de la semelle du pied gauche. Et ainsi de suite alternativement. C'était l'ancien paille, foin *des régimes déchus, devenu sous la République et depuis le gouvernement de la raison le* gauche, droite. *Et c'était* paille *qui était devenu le pied gauche, et* foin *qui était devenu le*

pied droit. Mais autrefois on comptait et mesurait par paille, foin *et non par* gauche, droite. *Or Descartes est un homme qui dans la deuxième partie du* Discours de la Méthode *veut que l'on n'avance que pied à pied et qui dans la quatrième partie, se plaçant,* allant *se placer par le* Je pense *au cœur même de l'être et du moi et de la pensée, procède pour partir au bond le plus prodigieux qu'il y ait peut-être dans l'histoire des métaphysiques.*

Dirai-je qu'il se l'est donné bonne et que peut-être il a eu besoin plus tôt qu'il ne le dit que l'expérience vînt au devant de lui pour lui faire voir quel serait son événement. Il croit qu'il a déduit les cieux, les astres, une terre. Il croit qu'il a déduit de l'eau, de l'air, du feu, des minéraux et quelques autres telles choses. Peut-être que s'il n'eût jamais vu les cieux

il ne les eût point aussi aisément déduits. Peut-être que s'il n'eût jamais vu les cieux il ne les eût point trouvés. *Et ainsi de quelques autres telles choses. Peut-être que s'il n'eût point eu une certaine expérience des cieux il n'eût point eu aussi aisément une telle connaissance de l'*événement *des cieux. Il veut qu'il n'ait eu besoin que l'expérience vînt au devant de lui que quand il a voulu descendre aux choses qui étaient plus particulières. Il est permis de se demander si l'expérience n'est point venue au devant de lui jusqu'au commencement du ciel. Il est presque permis de se demander si l'expérience n'est point venue au devant de lui jusqu'au commencement de Dieu.*

Nous qui avons vu tout le progrès et les développements de la physique depuis

*Descartes et qui les voyons tous les jours, que pouvons-nous penser d'une telle qualification et, par suite, d'une telle affirmation que les cieux, les astres, une terre, et même sur la terre de l'eau, de l'air, du feu, des minéraux et quelques autres telles choses seraient les plus communes de toutes et les plus simples, et par conséquent les plus aisées à connaître. Bien peu de physiciens aujourd'hui oseraient parler d'*aisé à connaître. *Et dans Descartes n'avais-je point raison de parler d'un certain programme électoral, et d'un certain ton d'un programme électoral. Mais qu'est-ce à dire, sinon que je trouve ici un renforcement de ce que j'avançais au commencement de cette note, que ce n'est pas parce que la méthode de Descartes est bonne qu'elle a eu une aussi haute fortune, mais parce qu'elle est une méthode. C'est pour cela qu'elle s'est inscrite dans l'histoire éternelle.*

Ce n'est point parce qu'elle est victorieuse, c'est parce qu'elle se bat. Ce n'est point parce qu'elle arrive, c'est parce qu'elle part.

C'est uniquement, au fond, parce qu'elle est résolue. On suit ceux qui marchent. Et c'est parce qu'elle marche à la française. « Ma seconde maxime, *(c'est une maxime de sa morale, mais ce que je prétends, c'est que sa méthode aussi est une morale, une morale de pensée ou une morale pour penser; ou si l'on veut tout est morale chez lui. Parce que tout y est conduite et volonté de conduite. Sa morale provisoire est une morale provisoire pour la conduite de la conduite (ordinaire, personnelle et sociale). Sa méthode est une morale instauratoire pour la conduite de la pensée. Mais l'une et l'autre sont conjointes et ont exactement le même procédé) :* « Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le

plus résolu en mes actions que je pourrais,...

Au fond sa grande maxime de méthode est aussi d'être le plus ferme et le plus résolu en ses pensées qu'il le pourrait. Et peut-être sa plus grande invention et sa nouveauté et son plus grand coup de génie et de force est-il d'avoir conduit sa pensée délibérément comme une action.

... « et de ne suivre pas moins les opinions les plus douteuses lorsque je m'y serais une fois déterminé...

Ne suivre pas moins les opinions les plus douteuses lorsqu'il s'y serait une fois déterminé,... voilà qui scandalisera tout

homme qui n'est pas philosophe et tout homme qui n'a pas de culture. C'est que des deux pôles de cette phrase, des deux temps de cette maxime c'est déterminé *qui est plus fort que* douteuses, *c'est déterminé qui est plus important que douteuses, c'est déterminé qui l'emporte.* Vim patitur. *C'est la détermination, l'assurance, la résolution qui vainc. Sa résolution n'est pas moins mentale que morale. Elle n'est pas moins de conduite mentale que de conduite morale. Elle ne joue pas moins dans l'un que dans l'autre. Dans la morale elle est censément provisoire. Dans le mental elle est liminaire et instauratoire. Partout elle est le plus profond de sa race et de son génie.*

... « que si elles eussent été très assurées : imitant en ceci les voyageurs qui,

se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir ; car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt. »

Toute la question est précisément de savoir si la pensée aussi n'est pas mieux n'importe où que dans le milieu d'une forêt. Ce que je dis, c'est que justement parce que sa morale était provisoire, jus-

tement parce qu'elle n'entrait pas dans son système, parce qu'elle n'était pas arrêtée, parce que pour ainsi dire elle n'était pas officielle, justement parce qu'il s'y est moins défendu, moins observé, c'est elle qui nous livre son secret. Son secret c'est bien d'aller toujours dans le même sens et, le soir, d'arriver quelque part.

Toute la question est en effet de savoir si la pensée elle-même n'entre point dans de certaines conditions, si elle n'est point soumise à de certaines conditions générales de l'homme et de l'être, qui sont des conditions organiques, et dont l'une précisément serait que tout vaut mieux que de tourner en rond.

Partir, marcher droit, *arriver quelque part. Arriver ailleurs plutôt que de ne*

pas arriver. Arriver où on n'allait pas plutôt que de ne pas arriver. Avant tout arriver. Tout, plutôt que de vaguer. Et que la plus grande erreur c'est encore d' « errer » : voilà sa nature même et la race de son secret.

Je ne voudrais point le rendre suspect de ce pragmatisme *que l'on a si souvent reproché à la philosophie bergsonienne, (à tort, selon moi, et un jour je le montrerai), mais enfin il est évident que la philosophie cartésienne est un système de pensée où* arriver *est d'un prix éminent, et même d'un prix unique. Tout, plutôt que de n'avoir pas de gîte ce soir.*

L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

Si la méthode de Descartes avait été bonne, au sens où lui-même l'entendait, c'est-à-dire si elle avait eu en elle, si elle

avait conduit automatiquement à une certaine certitude qu'il annonçait et qui était à vrai dire une authentique infaillibilité, elle ne l'eût point conduit immédiatement et presque dans le même temps à des propositions qui nous paraissent aujourd'hui aussi scandaleuses. (Que de déclarer que des cieux et une terre sont aisés à connaître). Où est cette évidence qui devait tout régler. Et qu'est-ce que cette évidence qui devait être universelle et qui ne dépasse pas son auteur, qui devait être éternelle et qui ne survit pas à son auteur, qui même ne vécut pas peut-être autant que son auteur. Qu'est-ce donc à dire sinon qu'une grande philosophie n'est point celle qui règle les questions une fois pour toutes mais celle qui les pose; qu'une grande philosophie n'est point celle qui prononce, mais celle qui requiert.

Descartes promet une méthode de certi-

tude et aussitôt après et presque en même temps il tombe dans des propositions qui bientôt nous paraissent scandaleuses. Ou plutôt il parvient à des propositions qui bientôt nous paraissent scandaleuses. Mais une grande philosophie n'est pas celle qui rend des arrêts. C'est peut-être celle qui rend des services. C'est en tout cas celle qui introduit des instances.

Une grande philosophie n'est pas celle qui prononce des jugements définitifs, qui installe une vérité définitive. C'est celle qui introduit une inquiétude, qui ouvre un ébranlement.

Le monde n'a peut-être pas suivi la méthode cartésienne et Descartes certainement ne l'a pas suivie. Mais Descartes et le monde ont suivi l'ébranlement cartésien.

Une grande philosophie n'est pas celle où il n'y a rien à reprendre. C'est celle qui a pris quelque chose.

Une grande philosophie n'est pas celle qui est invincible en raisonnements. Ce n'est même pas celle qui une fois, une certaine fois, a vaincu. C'est celle qui, une fois, s'est battue.

Et les petites philosophies, qui ne sont pas même des philosophies, sont celles qui font semblant de se battre.

Il s'agit bien de confondre et de convaincre. Quand c'est fini nul n'est confondu, nul aussi n'est convaincu. Mais les uns sont enregistrés, les uns sont incorporés. Les autres ne le sont pas.

Cette proposition de Descartes que les cieux, les astres, une terre, de l'eau, de l'air, du feu, des minéraux et quelques autres telles choses seraient les plus communes de toutes et les plus simples, et par conséquent les plus aisées à connaître nous paraît aussitôt saugrenue. Qu'importe. Ce qu'il faut savoir, c'est si les premiers mots de ce Discours de la Méthode *ont été le*

point d'origine d'un immense ébranlement, d'une onde, d'une immense vague circulaire dans l'océan de la pensée. Sur la face de l'océan de la pensée.

Une grande philosophie n'est pas celle qui est le premier en composition. Ce n'est pas celle qui est le premier en dissertation. C'est dans les classes de philosophie que l'on vainc par des raisonnements. Mais la philosophie ne va pas en classes de philosophie.

Une philosophie aussi n'est point une chambre de justice. Il ne s'agit pas d'avoir raison ou d'avoir tort. C'est une marque de grande grossièreté, (en philosophie), que de vouloir avoir raison; et encore plus, que de vouloir avoir raison contre quelqu'un. Et c'est une marque de la même grossièreté que d'assister à un débat de philosophie avec la pensée de voir un des deux adversaires avoir tort ou avoir raison. Contre l'autre. Parlez-

moi seulement d'une philosophie qui est plus délibérée, comme celle de Descartes, ou plus profonde, ou plus attentive, ou plus pieuse. Ou plus déliée. Parlez-moi d'une philosophie sévère. Ou d'une philosophie heureuse. Parlez-moi surtout d'une certaine fidélité *à la réalité, que je mets au dessus de tout.*

Une grande philosophie n'est pas enfin celle qui couche, et à la fois, sur toutes les positions sur tous les champs de bataille. C'est seulement celle qui, un jour, s'est bien battue au coin de ce bois :

Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.

Napoléon n'occupe plus le cimetière d'Eylau. Et il ne dresse plus sa tente au pied des Pyramides. Mais il y a eu *la campagne d'Égypte, la campagne de Russie,* les guerres d'Allemagne, *et il y a eu la campagne de France,*

Je ne veux point dans cette simple note entrer dans le fond du débat bergsonien. Si je puis le faire un jour je parlerai en chrétien et en catholique. Je parlerai sans autorité mais je ne parlerai pas sans entente et sans entendement. Que la bataille qui s'est livrée autour de Bergson soit à ce point furieuse, c'est dans l'ordre. Mais qu'elle soit à ce point livrée à l'envers, c'est une véritable gageure. On aurait beaucoup fait, on aurait peut-être tout fait si seulement on forçait les combattants à occuper leurs véritables lignes de bataille. Acies suas, non alienas, non contrarias, instruere.

Aujourd'hui je ne veux que marquer des temps. De même que Hugo est classique au premier temps et romantique au deuxième, de même une philosophie peut

être à plusieurs temps et elle est généralement à plusieurs temps. Il y a aussi l'histoire. Quoi qu'on pense métaphysiquement du système *cartésien, quand Descartes avait fait éclater sa méthode,* cum irrupisset, *quand il avait fait entrer par irruption sa* méthode, *il avait conquis sa part dans l'histoire éternelle. Quoi qu'on pense métaphysiquement du* système *bergsonien, quand Bergson a fait jaillir sa* méthode, *il a conquis sa part dans l'histoire éternelle.*

On se rejetterait en vain sur ce que la méthode de Descartes serait une méthode positive et que la méthode de Bergson serait une méthode purement négative. La méthode de Descartes n'est positive qu'en apparence. Et je dirai en appareil. Elle revient essentiellement à remonter violemment une pente et à la faire remonter à l'esprit. Je dirai à la faire remonter à l'homme. Et la méthode bergsonienne

revient essentiellement à remonter vivement une pente et à la faire remonter vivement à l'homme et à l'esprit.

Dans le sens où le cartésianisme a consisté à remonter la pente du désordre, dans le même sens le bergsonisme a consisté à remonter la pente du tout fait.

Toute grande philosophie a un premier temps, qui est un temps de méthode, et un deuxième temps, qui est un temps de métaphysique. Quand on dit que le platonisme est une philosophie de la dialectique, et le cartésianisme une philosophie de l'ordre, et le bergsonisme une philosophie du réel, on les prend tous les trois dans leur temps de méthode. Quand on dit que le platonisme est une philosophie de l'idée, et le cartésianisme une philosophie de la substance, et le bergsonisme une philosophie de la durée, on les prend tous les trois dans leur temps de métaphysique.

Le cartésianisme a été une rupture violente. Le bergsonisme a été une rupture, une déliaison vive et comme acharnée. Il y a certainement dans le bergsonisme comme un acharnement qu'il n'y a point dans le cartésianisme. Mais c'est que peut-être la rupture, la déliaison qu'il s'agissait d'opérer dans le bergsonisme était encore plus menacée, plus précaire, et d'autre part plus indispensable encore que celle qu'il s'agissait d'opérer dans le cartésianisme. Nous sommes infiniment plus liés à l'esclavage du tout fait que nous ne sommes liés à l'esclavage du désordre. L'esclavage du tout fait est infiniment plus prêt à nous reprendre que l'esclavage du désordre. Et il a des conséquences infiniment plus désastreuses. Dans le désordre même il peut y avoir des coups de fortune et même des coups d'ordre. Dans ce qui est fatigué il n'y a plus ni grâce ni jaillissement. De tout ce

qu'il peut y avoir de mauvais, l'habitude est ce qu'il y a de pire. Le cartésianisme ne remontait, ne refoulait qu'une habitude, qui était l'habitude du désordre. Le bergsonisme a entrepris de refouler toute l'habitude comme telle, toute l'habitude organique et mentale.

Et cela dans tous les ordres, dans toutes les disciplines que nous avons échelonnées au commencement de cette étude.

On a vu des batailles gagnées dans le désordre même et par le désordre, des paniques en avant. On n'a jamais vu des fatigues et des vieillesses donner par erreur des œuvres de nouveauté.

Il peut y avoir dans le désordre une certaine fécondité. L'habitude et le vieillissement essayent en vain de faire le jeune homme.

C'est ça qu'on nomme une révolution,

ce grand effort momentanément couronné. L'homme dans son fauteuil qui voit une révolution, fût-ce une révolution mentale, et qui dit : C'est pas malin, lui-même n'a rien dit. La question, dans cet ordre, n'est pas que ce soit malin. C'est que ce soit, à un certain moment de l'histoire du monde, entré dedans. Les plus grandes révolutions, dans tous les ordres, n'ont point été faites avec et par des idées extraordinaires et c'est même le propre du génie que de procéder par les idées les plus simples. Seulement en temps ordinaire les idées simples rôdent comme des fantômes de rêve. Quand une idée simple prend corps, il y a une révolution. La révolution cartésienne a consisté à arrêter la descente, à remonter l'habitude de désordre. La révolution bergsonienne a consisté à arrêter toute la descente, à remonter toute l'habitude organique et mentale.

Il en est ainsi dans tous les ordres. Ce qu'il y a de plus contrarié au salut même, ce n'est pas le péché, c'est l'habitude. Des milliers de créanciers répètent machinalement les effrayantes paroles : Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. *Qu'un seul tout à coup, soudainement éclairé, les prenne au sérieux, ces paroles, les laisse comme lui entrer dedans, c'est instantanément la plus grande révolution qu'il puisse actuellement y avoir, car c'est une révolution dans le règne de l'argent, c'est une subversion du règne de l'argent. Et c'est encore un homme de sauvé.*

Tout est dans l'incorporation, dans l'incarcération, dans l'incarnation. Et ici encore et en ceci même nous sommes forcés de parler le langage bergsonien et en ceci on n'en parlera jamais d'autre. Tout est dans l'insertion et l'insertion est extrêmement rare. De Dieu, il n'y a eu

qu'une incarnation, et des idées même il y a bien peu d'incorporations. Quand au lieu de regarder une idée en l'air, tout à coup elle est prise au sérieux, c'est cela qui est, et qui fait, une révolution. Et l'histoire ne compte que trois ou quatre de ces grands ébranlements.

Discours de la méthode pour bien *conduire* sa raison et chercher la vérité dans les sciences. *Le bergsonisme aussi est une méthode pour bien conduire sa raison. Le bergsonisme aussi a une raison. Le bergsonisme aussi est un parti de la raison. On ne voit pas ce que serait une philosophie qui ne serait pas un parti de la raison. Le bergsonisme entend même servir encore mieux la raison, car il entend pour ainsi dire la servir encore* de plus près. *Toute philosophie est évidem-*

ment et essentiellement un rationalisme. Même une philosophie qui serait, ou qui voudrait être, contre la raison, serait quand même rationaliste. Une philosophie ne peut jamais apporter que des raisons. Le cartésianisme a été dans son principe un effort pour conduire *la raison à la recherche de la vérité* dans les sciences, *(mais par* sciences *Descartes entendait évidemment une partie de ce que nous nommons* métaphysique, *et au moins les métaphysiques des sciences). Le bergsonisme a été dans son principe un effort pour* conduire *la raison à l'étreinte de la réalité. (Dans les sciences, dans les métaphysiques des sciences, dans la métaphysique). Déjà le platonisme avait été dans son principe un effort pour conduire la raison par la dialectique idéale ou si l'on veut idéique à la source même de l'être. Le bergsonisme a été un effort aussi grand, un effort du même ordre, et je*

dirai un effort dans le même sens. Il n'y a pas plus de philosophie contre la raison qu'il n'y a de bataille contre la guerre, d'art contre la beauté, de foi contre Dieu. Le bergsonisme n'a jamais été ni un irrationalisme ni un antirationalisme. Il a été un nouveau rationalisme et ce sont les grossières métaphysiques que le bergsonisme a déliées (métaphysiques matérialistes, métaphysiques médico-légales, métaphysiques neuro-physiologiques, métaphysiques sociologiques et tant d'autres) qui étant des durcissements, des scléroses, des raidissements, des ankyloses, étaient littéralement des amortissements de la raison. Toutes ces métaphysiques étaient des sabotages par dureté de la raison. Elles étaient des esquilles et des eschares. Le bergsonisme est si peu contre la raison que non seulement il a fait rejouer les vieilles articulations de la raison mais qu'il en a fait jouer des articulations nouvelles.

Les fameuses règles de Bacon n'ont introduit dans l'histoire du monde aucune fécondité. Nous ne leur devons rigoureusement rien. Ni une invention, ni une découverte, ni un mouvement de la pensée. Tous ceux qui depuis les premiers balbutiements de la pensée grecque avaient fait une invention, une découverte, un mouvement avaient sans y penser appliqué les règles de Bacon. Tous ceux avant Bacon. Mais depuis Bacon tout homme qui se lèverait de bon matin avec le ferme propos d'appliquer les règles baconiennes, et qui n'aurait que ce ferme propos, qui ne ferait jouer que ce ferme propos, ce tout homme ne ferait pour cela ni une invention, ni une découverte, ni un mouvement de la pensée. Et on n'a jamais vu une invention, une découverte, un mouvement de pensée sortir de la contemplation des

règles de Bacon. Et voilà une belle application, et non la moins importante, des tables de présence, et d'absence, et des variations concomitantes.

Si j'étais un grand philosophe je n'aurais peut-être pas le droit de raconter l'histoire suivante. D'autant que ce n'est pas une histoire et que c'est encore un mot de soldat. Mais je ne suis qu'un pauvre moraliste. Quand donc il y en avait un, au 131ème de l'arme, qui se travaillait trop ostensiblement (à faire un mouvement), (à faire un mot), il y en avait toujours un autre qui disait froidement : Surtout n'oublie pas de respirer. *Tous ceux qui ont fait quelque chose dans le monde sont des types qui n'ont pas oublié de respirer. Mais on n'a rien fait dans le monde uniquement parce qu'on s'était proposé de ne pas oublier de respirer.*

Discours de la méthode pour bien **conduire,** *c'est vraiment, c'est littéralement une méthode pour éviter l'inconduite, la mauvaise conduite. Et alors, si l'on veut, ce n'est rien, parce qu'on a toujours voulu éviter l'inconduite en matière de pensée, et si l'on veut c'est tout, parce que c'est un des trois ou quatre grands ébranlements qui se soient jamais produits dans l'histoire de la pensée. Si l'on veut, ce n'est rien, parce qu'il s'était toujours agi d'éviter l'inconduite en matière de pensée. Et si l'on veut c'est encore moins rien, parce qu'on ne l'a pas plus évitée après qu'avant, et que Descartes ne l'a pas plus évitée qu'un autre, (et c'est en ce sens que j'ai dit que Bergson est un infiniment meilleur bergsonien que Descartes n'est un bon cartésien). Et pourtant si l'on veut c'est tout, parce que c'est le cartésianisme.*

Et encore dans ce discours de la méthode il n'y a qu'une partie, sur six, la deuxième,

qui soit des règles de la méthode. En tout sept pages et demie. Et dans cette deuxième partie même il n'y a que le cœur, en tout vingt lignes, qui soit les règles de la méthode. Ce sont ces vingt lignes qui ont révolutionné le monde et la pensée. Valmy aussi est une petite bataille, un duel d'artillerie, je veux dire livrée avec de petits effectifs, et même pas livrée du tout, avec presque pas de morts et de blessés.

C'est un préjugé, mais il est absolument indéracinable, qui veut qu'une raison raide soit plus une raison qu'une raison souple ou plutôt qui veut que de la raison raide soit plus de la raison que de la raison souple. C'est un préjugé qui a cours et qui fleurit sur toute la ligne. Il règne, il est indéracinable dans toutes les disciplines que nous avons échelonnées au commencement de cette note. C'est le

même préjugé qui veut qu'une logique raide soit plus une logique qu'une logique souple. Et qu'une méthode scientifique raide soit plus une méthode, et plus scientifique, qu'une méthode scientifique souple. Et surtout qu'une morale raide soit plus une morale, et plus de la morale, qu'une morale souple. C'est comme si on disait que les mathématiques de la droite sont plus des mathématiques que les mathématiques de la courbe.

Il est évident au contraire que ce sont les méthodes souples, les logiques souples, les morales souples qui sont les plus sévères, étant les plus serrées. Les logiques raides sont infiniment moins sévères que les logiques souples, étant infiniment moins serrées. Les morales raides sont infiniment moins sévères que les morales souples, *étant infiniment moins serrées. Une logique raide peut laisser échapper des replis de l'erreur. Une méthode raide*

peut laisser échapper des replis de l'ignorance. Une morale raide peut laisser échapper des replis du péché, dont une morale souple au contraire épousera, dénoncera, poursuivra les sinuosités d'échappements. C'est une logique souple, une méthode souple, une morale souple qui poursuit, qui atteint, qui dessine les sinuosités des fautes et des déficiences. C'est une morale souple qui épuise les sinuosités des défaillances. C'est dans une morale souple que tout apparaît, que tout se dénonce, que tout se poursuit. Dans un compartimentage raide il peut y avoir impunément des manques, des creux, des faux plis. La raideur est essentiellement infidèle et c'est la souplesse qui est fidèle. C'est la souplesse qui dénonce. Contrairement à tout ce que l'on croit, à tout ce que l'on enseigne communément, c'est la raideur qui triche, c'est la raideur qui ment. Et c'est la souplesse non seulement qui ne

triche pas, non seulement qui ne ment pas, mais qui ne laisse pas tricher et qui ne laisse pas mentir. La raideur au contraire permet tout, elle ne signale rien. Dans une malle moderne vous pouvez empiler tous les voiles de lin de la supplication antique. Si ces voiles font des faux plis à l'intérieur de la malle, rien n'en paraît sur le couvercle.

Beaucoup de contre sens que l'on voit qui se répandent ou plutôt un contre sens global que l'on voit qui se répand sur le bergsonisme, sur l'ancien et le moderne, sur le classique et le romantique tomberait si l'on voulait bien une fois déclasser le raide du ferme et du dur. Ce sont les morales raides où il peut y avoir des niches, à poussières, à microbes, des moisissures et des creux de pourriture, dans des coins dans les raideurs, des dépôts, lues, *et ce que nos Latins nommaient* situs, *une moisissure, une saleté venant*

de l'immobilité, d'être laissé là. Une saleté pour avoir été laissé là. Et ce sont les morales souples au contraire qui exigent un cœur perpétuellement tenu à jour. Un cœur perpétuellement pur. Nous nous sommes lavés d'une telle amertume. *De même que ce sont les méthodes souples, les logiques souples qui requièrent un esprit perpétuellement tenu à jour, un esprit perpétuellement pur. Ce sont les morales souples et non pas les morales raides qui exercent les contraintes les plus implacablement dures. Les seules qui ne s'absentent jamais. Les seules qui ne pardonnent pas. Ce sont les morales souples, les méthodes souples, les logiques souples qui exercent les astreintes impeccables. C'est pour cela que le plus honnête homme n'est pas celui qui entre dans des règles apparentes. C'est celui qui reste à sa place, travaille, souffre, se tait.*

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce huitième cahier et pour vingt exemplaires sur whatman le mardi 21 avril 1914.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

J. CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes - 8994

DU MÊME AUTEUR

1897. — *Jeanne d'Arc*, — drame en trois pièces : — *Domremy ; les batailles ; Rouen*..... 10 »
— de la cité socialiste ..... » 10
1898. — *Marcel*, — premier dialogue *de la cité harmonieuse*.. 2 »
1900. — Lettre du Provincial ; Réponse du Provincial ; le « Triomphe de la République »..... ÉPUISÉ
— de la grippe..... ÉPUISÉ
— encore de la grippe..... ÉPUISÉ
— toujours de la grippe..... ÉPUISÉ
— entre deux trains..... ÉPUISÉ
— Réponse brève à Jaurès..... ÉPUISÉ
— Demi-réponse à M. Cyprien Lantier..... 8 »
1901. — Casse-cou..... ÉPUISÉ
— compte rendu de mandat ... ÉPUISÉ
— Mémoires et dossiers pour les libertés du personnel enseignant en France ..... 1 »
— compte rendu de congrès..... 1 »
— vraiment vrai ..... 1 »
— de la raison..... ÉPUISÉ
— lettre à M. Charles Guieysse.. 1 »
1902. — Monographies. — *Personnalités* ..... 1 »
— Personnalités. — *Monographies* ..... 1 »
— de Jean Coste ..... 1 »
— les récentes œuvres de Zola . 2 »
1903. — *la chanson du roi Dagobert*. — première chansonnée . 1 »
— *Affaire Dreyfus*. — Débats parlementaires ..... 1 »
— *Affaire Dreyfus*. — reprise politique parlementaire..... 2 »
1904. — Petites garnisons. — *Orléans ou de Montargis*..... 2 »
— Zangwill..... 2 »
— un essai de monopole..... 3 50
1905. — la délation aux Droits de l'Homme..... 2 »
— notre patrie..... 1 »
— courrier de Russie, — le 22 janvier nouveau style ..... 4 »
— les suppliants parallèles..... 2 »
— Louis de Gonzague..... 2 »
1906. — Cahiers de la Quinzaine, — *(les frères ennemis)*..... ÉPUISÉ
— de la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes ..... ÉPUISÉ
— de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne..... ÉPUISÉ
1907. — Cahiers de la Quinzaine, — *(Bar-Cochebas)*..... 2 »
— de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle..... ÉPUISÉ
1909. — à nos amis, à nos abonnés ..... ÉPUISÉ
1910. — le mystère de la charité de Jeanne d'Arc..... 3 50
— notre jeunesse..... 3 50
— Victor-Marie, comte Hugo.. ÉPUISÉ
— « les amis des cahiers »..... ÉPUISÉ
— Œuvres choisies 1900-1910 ..... 3 50
1911. — un nouveau theologien, M. Fernand Laudet..... 3 50
— le porche du mystère de la deuxième vertu..... 3 50
1912. — le mystère des saints Innocents..... 3 50
— la tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc..... 2 »
1913. — la tapisserie de Notre Dame..... 2 »
— l'argent..... 2 »
— l'argent suite 3 50
— Ève..... 10 »
1914. — Morceaux choisis des Œuvres Poétiques ..... 6 »

Plus un très grand nombre d'avant-propos formant essais, d'avertissements, dossiers, notes, publications de textes et commentaires, pour lesquels demander à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, *8, rue de la Sorbonne, Paris, le* tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos quinze premières séries.

Pour tous renseignements sur les Cahiers de la Quinzaine *et le prix de l'abonnement, demander à M. André Bourgeois, 8, rue de la Sorbonne, Paris, le tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos quinze premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce ; huitième cahier de la quinzième série : un cahier vert de 108 pages ; in-18 grand jésus ; nous le vendons deux francs. — Les exemplaires sur whatman, vingt francs.

NEUVIÈME CAHIER DE LA QUINZIÈME SÉRIE

MAXIME VUILLAUME

MES CAHIERS ROUGES

X. — *Proscrits*

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Maxime Vuillaume, — *mes cahiers rouges,* —
I. — une journée à la cour martiale du Luxembourg ..... 2 »
— — II. — un peu de vérité sur la mort des otages ..... 2 »
— — III. — quand nous faisions le « Père Duchêne »..... 2 »
— — IV. — quelques-uns de la Commune. ÉPUISÉ
— — V. — par la ville révoltée..... ÉPUISÉ
— — VI. — au large..... ÉPUISÉ
— — VII. — dernier cahier..... ÉPUISÉ
— — VIII. — deux drames..... 3 50
— — IX. — lettres et témoignages..... 3 50

DU MÊME AUTEUR

en vente à la *librairie des cahiers*

MAXIME VUILLAUME. — mes cahiers rouges au temps de la Commune. — Librairie Ollendorff 3 50

MAXIME VUILLAUME. — deux drames. — Librairie Émile-Paul 3 50

MES CAHIERS ROUGES

13998
4

X. — *Proscrits*

VINGT-ET-UNE LETTRES
DE VERMERSCH

VINGT-ET-UNE LETTRES DE VERMERSCH

Dimanche 21 mai. Les Versaillais sont, depuis quelques heures, dans Paris. Je dîne, avec Vermersch, chez Rachel, rue de Moscou. (1) Nous ignorons, lui et moi, la fatale nouvelle. Je reviens, seul, au *Père Duchêne*. Je mets en pages le journal. Le lendemain, c'est la bataille. Pour moi, le jeudi, la cour martiale du Luxembourg. L'évasion. Le départ. L'arrivée, en juillet, à Genève. Je n'ai plus revu Vermersch. Aucune nouvelle. Où est-il ? Où se cache-t-il ? J'apprends qu'il a franchi la frontière. Il a passé quelques jours à Bruxelles. Il est à Londres. Je charge un camarade de lui remettre une lettre. Pourquoi ne m'a-t-il donné signe de vie ? Enfin, il m'écrit. Désormais, nous ne cessons de correspondre. De Londres, de Liége, de Maestricht, jusqu'à ce qu'en décembre 1874, il vienne habiter près de moi, à Altorf. (2)

---

(1) Pour ce dîner chez Rachel, voir Cahier III, page 351.

(2) De ces lettres de Vermersch, toujours passionnées, quelques-unes forcenées, j'ai dû retrancher divers passages, qui mettaient en cause, de façon injuste, des camarades, des amis, que l'exil —

I

Londres, mercredi 13 septembre 71.

Mon cher ami, je suis arrivé à Londres il y a aujourd'hui huit jours, après un séjour de sept semaines en Belgique, où j'espérais faire quelque chose et où je n'ai réussi qu'à manger bien inutilement une grande partie des faibles ressources dont je disposais. C'est le plus grand pays de jésuites qu'il y ait sur la terre, où pourtant nous n'en manquons pas. Je suis ici en relations avec un éditeur à qui j'ai proposé une histoire de la Commune et qui a l'air de mordre à l'hameçon. Je lui ai aujourd'hui envoyé mon prix qui est assez élevé, il faut bien l'avouer, et j'attends sa réponse. La vie est ici fort cher et je crois fort difficile d'y trouver quelque chose, ce qu'il me faudrait pourtant, car j'ai eu la veine de perdre deux mille francs dans la bagarre, (1) de sorte que je suis resté pour tout

---

le terrible exil — avait séparés, changeant les amitiés les plus éprouvées en haines féroces. On met le pied sur le sol étranger, la tête et le cœur encore brûlants, tout meurtris de la lutte ardente dont on est à peine sorti. Bientôt les discussions s'élèvent, la discorde s'installe au camp. Les attaques les plus violentes, les calomnies les plus abominables, surgissent. La proscription de Londres fut, aux premières années, un enfer. Les meilleurs se virent cloués au pilori. Voleur, mouchard : accusations de tous les jours. Trop souvent, les lettres que m'écrivait Vermersch m'apportaient, sans fard, les échos de ces choses misérables. Supprimer tout ce qui s'y rattachait, c'était renoncer à publier les lettres, qui valent d'être mises au jour. J'ai biffé les attaques personnelles, laissant subsister les appréciations d'ordre général, qui appartiennent, malgré tout, à l'histoire de la proscription communaliste de 1871.

(1) Voir Cahier III, page 361. Les 2.000 francs qui restaient à Vermersch constituaient le reliquat de sa part des bénéfices du *Père Duchêne*.

potage avec sept cents ou huit cents francs. Heureusement que des gens chez lesquels j'ai été caché six semaines à Paris n'ont pas voulu recevoir un sou. (1)

J'ai rencontré par hasard ton ami avant-hier près de chez moi, il était avec Ranvier et deux de nos amis. Il m'a bien remis ta lettre, que j'ai lue en sa présence, mais il ne m'a donné aucun des détails pour lesquels tu comptais probablement sur lui. Nous sommes ici toute une bande, mais la division est au camp; il est question d'un manifeste aux travailleurs de France, manifeste dirigé contre l'Internationale, qu'on accuse de se transformer en aristocratie allemande. Quand je dis contre l'Internationale, c'est contre le Comité Central de Londres que je veux dire. J'ai Sornet (2) avec moi; il te serre les mains. Je ne sais trop, si mon affaire rate, ce que nous allons devenir. Nous allons voir. C'est une singulière situation que de se trouver presque sans le sou dans une ville dont on ne sait ni la langue, ni les mœurs, ni même la topographie. Enfin nous verrons bien. Il paraît qu'Humbert s'est livré à Versailles. (3) Je n'attendais pas moins de son tempérament révolutionnaire. Sornet m'a raconté que tu avais été pris et que tu avais corrompu le sergent du détachement qui te conduisait au Luxembourg, au moyen de 25 louis. Est-ce vrai ? Dans tous

---

(1) Vermersch, après avoir essuyé bien des refus, trouva asile, chez Théodore, le patron du café de la rue Monsieur-le-Prince, où fréquentaient Courbet, Vallès, Gill, etc. Vermersch nomme Théodore dans son sonnet à Courbet.

> Il entre, le voilà ! superbement coiffé
> D'un large panama qu'il pose à la patère :
> O Théodore, il fait tressaillir ton café !
> *Deus, ecce Deus !* Tremble sous son pas, terre !
>
> (*Les Binettes Rimées*, par E. Vermersch)

(2) Sornet (Léon), notre gérant du *Père Duchêne*. Nous l'appelions entre nous « l'imprimeur », chaque numéro du P. D. portant, à la dernière page, la mention : « Imprimerie Sornet, 16, rue du Croissant ».

(3) Vermersch était mal renseigné, Humbert avait été arrêté le 15 juin (Voir Cahier VI, page 301).

les cas, je te fais mon compliment d'avoir échappé aux roussins. (1)

A bientôt. Je te la serre.

EUG. VERMERSCH

Voici mon adresse :

M. William Green, 35, Houland Street — Fitzroy Square W. London.

II

Londres, mardi 12 décembre 71.

Mon cher Vuillaume, j'ai reçu tes deux lettres, et je réponds aux deux en même temps ; je suis si occupé, et, tu sais, je suis plus paresseux encore qu'occupé. J'ai reçu ta brochure, (2) et je l'ai publiée dans les numéros de jeudi et de vendredi. Bellenger, l'administrateur (tais-toi) ne m'a envoyé de douzaine d'aucune des trois brochures que j'ai annoncées plusieurs fois, mais que je n'eusse pu mettre en vente au *Qui vive !* (3) pour l'excellente raison que je n'en avais aucune. A propos, le *Qui vive !* est mort, mais rassure-toi, je reparais samedi. J'ai ici une bande d'ennemis qui me reprochent de ne m'être point battu — ce qu'ils ne savent que par moi. Il est en effet fort désagréable pour eux que

---

(1) J'ai raconté (Cahier I), les circonstances dans lesquelles je m'échappai de la cour martiale du Luxembourg, grâce au sergent qui gardait les condamnés. Je n'ai corrompu personne.

(2) *Hommes et Choses du temps de la Commune*, que je publiais alors, en petits fascicules in-32, à Genève, avec Massenet et Bellenger.

(3) Vermersch rédigea trois journaux à Londres. Le *Qui vive !* le *Vermersch-Journal* et l'*Union Démocratique*. Ces trois feuilles se succédèrent à quelques jours de distance. Le *Qui vive !* eut une soixantaine de numéros, d'octobre à décembre 1871. La collection du *Qui vive !* est à la Bibliothèque Nationale, sous la cote Lc² 3509. Le *Vermersch-Journal* sous la cote Lc² 3530.

I. — Fac-simile de la lettre de Vermersch publiée ci-dessus. Lettre numéro I, fin de la lettre et signature.

2. France, manifeste dirigé contre l'Internationale qui on accuse de la transformer en aristocratie allemande. Quand j'ai dit contre l'Internationale, j'ai voulu le Comité Central de Londres que je veux dire. J'ai soumis avec moi : il te dira les raisons, il ne sait trop de mon affaire tout ce que nous avons dernier à nous avons vous. Avec une singulière situation que de la tourner presque dans la son dans une ville dont on ne sait ni la langue, ni les mœurs, ni même la topographie. Enfin nous verrons bien. — Il paraît qu'Hendricks est venu à Versailles. Je n'attendais pas moins de son complaisamment ultra-institutionnel. — Soyez-moi heureux que tu avais été pris le que tu avais corrompu la langue du détachement qui tu conduisiais au Luxembourg au moyen de 25 louis. Gros vil. Dans tous les cas je te fais mon compliment d'avoir échappé.

Amis salutations

Ton bien tout. J. to la Serre

= Voici mon adresse :

M. William Green,
35 Howland-Street — Fitzroy-Square. W.
London

Lucy Nermersch

je ne sois pas tué ; cela les gène fort et les gènera bien davantage encore dans quelque temps. Samedi, je fais paraître quotidiennement le *Vermersch-Journal :* ça fera du train ; je t'enverrai cela, et j'y publierai ta machine (quand je l'aurai reçue !) (1) Les journaux anglais, certains du moins, sont presque aussi aimables pour moi que les journaux français, et le *Daily Telegraph* vient de faire un premier-Londres d'une colonne et demie pour demander mon expulsion. Nous verrons bien. Avec cela qu'on veut m'enlever... vois-tu ça ?... Ces imbéciles !

Je conçois que tu t'ennuies en Suisse. Mais ici on ne s'amuse guère, et il y a une difficulté terrible à se caser. Si tu veux venir, viens, mais je ne peux pas prendre sur moi de te donner un conseil à cet égard. Nous sommes ici trois ou quatre cents séparés en deux camps. Les membres de la Commune, sauf Oudet, Chalain et J.-B. Clément, vivent à l'écart, laissant là les pauvres diables qu'ils ont foutus dedans et les abandonnant à toutes les horreurs d'un troisième siège. (2)

Je t'enverrai dans un prochain courrier les strophes en question. (3) J'espère faire une petite brochure à mettre en tête des *Incendiaires*. Nous songerons à tout cela.

Mes compliments à ta femme, mes amitiés à toi, une poignée de mains aux amis — s'il en est encore !

EUG. VERMERSCH

---

(1) Une *Bataille de Mai,* dont j'ai parlé Cahier IX, page 21.

(2) Oudet, Chalain, J.-B. Clément, membres de la Commune. Il m'est impossible de faire suivre d'une notice individuelle tous les noms propres cités dans les lettres de Vermersch ; ils appartiennent tous à des personnages ayant joué un rôle dans la Révolution du 18 mars. A peu d'exceptions près, ils ont déjà figuré dans les précédents Cahiers.

(3) J'avais demandé à Vermersch des vers pour un petit journal, *le Caprice*. Voir Cahier IX, page 26. Depuis la publication de mon Cahier IX, Pilotell m'a écrit de Londres que ce fut lui, et non Slom, qui illustra le *Caprice*. Je crois cependant bien me souvenir que si le dessin principal était signé de Pilotell, Slom y fit le salon de peinture génevois. Qui découvrira un numéro du *Caprice* ?

III

Londres, 22 décembre 1871.
Vendredi soir.

Mon cher ami, comme tu as dû le voir, le *Qui vive!* a vécu, mais nous ne sommes pas morts pour cela et j'ai refait à huit jours de distance le *Vermersch-Journal*, dont le titre a fait tressauter beaucoup de gens, mais auquel on commence à se faire. J'y ai mis ton feuilleton, (1) que je corrige avec tout le soin possible. Je désire fort que tu m'en envoies la suite dans le plus bref délai. Je finis demain le septième feuilleton et je n'ai plus de copie, comme tu sais, pour le numéro suivant. Tâche que j'aie la suite pour mardi matin, c'est-à-dire mets la copie à la poste à la réception de ma lettre. Je marche ici au milieu d'une escorte de mouchards qui ne me perdent pas de vue, et il est fortement question de notre commune extradition : advienne que pourra, je m'en fous ! C'est égal, c'est fort désagréable. — Tu sais que nous entrons lundi dans la période de la Christmas, c'est-à-dire que pendant huit jours à peu près l'Angleterre va se livrer à l'ivresse la plus crapuleuse. Mardi, tout Londres sera étendu sur les trottoirs, à ce qu'on m'a dit, au milieu des vomissements du jour et de la veille, ce qui me paraît absolument distingué pour le pays qui a vu naître Brummel. B., qui est ici, me racontait que dans les work-houses, qui sont quelque chose comme nos dépôts de mendicité, les vieillards sont nourris toute l'année de haricots et de bouillie de maïs, de telle sorte qu'à la Noël, seul jour où on leur donne de la viande et de l'oie, ils s'en remplissent avec une telle férocité que tous les ans quinze ou vingt d'entre eux meurent *étouffés*. Ce fait te donne le *la* du caractère britannique. La vie matérielle prime tout

---

(1) *Bataille de Mai*, inachevée. Seuls, les deux premiers chapitres ont paru dans le *Vermersch-Journal*, qui parut du 18 Décembre 1871 au 23 Mars 1872.

ici. Si tu peux venir, viens, mais je ne t'y engage pas trop. Si dans quelque temps nous sommes riches et que je puisse t'envoyer quelque argent pour faire le voyage, je le ferai, mais la vie est au moins aussi dure ici qu'en Suisse et je ne sais que te conseiller.

Adieu. L'imprimeur (Sornet) te serre les pattes et moi aussi ainsi qu'à ta femme. Je t'envoie les autographes demandés. (1)

EUG. VERMERSCH

P.-S. — Est-ce que le doux Bazire ne serait pas à Genève avec l'idéale Nina de Callias ? J'en ai un soupçon. Je vais faire réimprimer mes *Incendiaires* pour les faire passer en lettres, comme la petite *Lanterne* de Rochefort ; je t'enverrai cela.

IV

Londres, mercredi soir. (2)

Mon cher Vuillaume, tu m'excuseras d'avoir autant tardé à te répondre ; tu as dû voir par le journal que j'entreprenais une réimpression du *Père Duchêne*, et tu sais si cela prend du temps. Nous sommes fort peu d'ouvriers, et moi, qui ai appris le métier de compositeur, je travaille autant que je le puis dès que le journal est fini, afin d'avancer l'ouvrage. Je t'envoie par le courrier la première livraison qui vient de paraître et qui contient nos cinq premiers numéros. (3) Je me suis mis ici en société coopérative avec les quatre ouvriers qui font mon journal et qui ont un petit

---

(1) Nina de Callias (voir Cahier VI, page 359) m'avait demandé, pour son album, un autographe de Vermersch. Autant que je me rappelle, Nina avait fixé son choix sur les strophes du *Nouveau Testament :*

Si de l'or flâne en mon gilet, etc.

(2) Cette lettre, non datée, est de janvier 1872.

(3) De cette réimpression, il ne parut que trois fascicules.

matériel d'imprimerie, mais tu penses que nous travaillons comme des nègres, et ce n'est qu'à force d'économie et de privation que nous pouvons arriver à nous maintenir, parce que notre outillage est loin d'être payé. Enfin, j'espère que nous arriverons tout de même à nous libérer. Le *Père* a l'air de prendre un peu ; nous avons tiré cela à 2.000. Il y a environ 300 de vendus jusqu'ici. Ce n'est pas trop mal pour le début, parce que cela se vend toujours et qu'une livraison fait vendre l'autre. Si cela donne des bénéfices, je t'enverrai une part naturellement. Si tu peux pousser cela chez toi, fais-le. On doit vendre 75 centimes. C'est expédié franco de port à 50 centimes. Ne t'occupe que des gens sûrs, parce que nous ne voulons pas risquer des dépôts et nous exposer à de doubles frais de transport. Il vaut mieux vendre *ferme* 10 exemplaires que 25 à crédit. Maintenant passons à autre chose.

Je n'ai plus reçu de copie de ta *Bataille de Mai* et tout ce que j'avais est passé. Je serais fort heureux que tu m'envoyasses la copie régulièrement, et cela paraîtrait sans aucune interruption. Quand l'ouvrage paraîtra, je pourrai certainement t'en vendre un certain nombre, car je n'ai pas besoin de te dire que le journal est à tes ordres pour telle espèce de réclame et d'annonce qu'il te plaira. Si tu veux que je te fasse une préface ou une introduction, je me mets à ta disposition : mon nom n'est pas mauvais en librairie pour le quart d'heure et tu pourrais en profiter ; enfin, tu verras ce que tu as à faire.

Je ne t'ai pas encore expédié le volume de Lissagaray (1) parce qu'il est assez difficile à trouver, ayant été tiré à petit nombre et comme essai pour provoquer l'enquête, dit la préface. Je n'ai pu m'en procurer un ici que dimanche par Longlas. (2) Je suis en train de le lire. Il y a des passages très

---

(1) *Les Huit Journées de Mai derrière les Barricades*, par Lissagaray. Bruxelles, 1871. *L'Histoire de la Commune*, du même auteur, première édition in-8, ne parut qu'en 1876.

(2) Longlas (Alphonse), membre de la Commune, élu par le douzième arrondissement. (Voir plus loin le chapitre où il est parlé de lui).

réactionnaires : condamnation des exécutions des otages, insultes à plusieurs qui ne les méritent pas, panégyrique d'autres qui ne sont que grotesques, et dont il parle avec exaltation. En somme, œuvre peu sue, empreinte d'une éloquence de rhéteur et d'une phraséologie formaliste. Une seconde édition revue et fort augmentée doit en paraître prochainement : peut-être ferais-tu mieux de l'attendre; dis-moi en attendant si je dois t'envoyer celle-ci.

Je t'ai fait expédier 100 exemplaires des *Incendiaires*, et je fais envoyer le journal à Macé. (1)

Je viens de lire en grande partie le *Coin du Voile*. (2) Je ne partage point sur ce livre ton avis. L'accusation portée contre Clément J.-B. est absurde, mais elle n'est, je pense, que le résultat d'une erreur et ne peut tromper personne. Quant à son appréciation du rôle de la Commune vis-à-vis de la Fédération, je la trouve assez juste. Ou la Commune devait proclamer et affirmer la dictature, ou elle ne devait pas confisquer au profit de quelques-unes de ses créatures l'action fédérative de la garde nationale. Méfie-toi de ton entourage. Les Lefrançais, les Malon, les Arthur Arnould peuvent avoir profité de nos sympathies connues pour Jaclard (3) pour t'attirer dans un parti qui est la queue de la minorité de la Commune. J'ai pris des renseignements sur Vergès : on ne m'en a donné que de fort bons. Fais de ton côté des recherches à ce sujet.

Il y a ici un tas de membres de la Commune : Avrial, Theisz (qu'on voit fort peu), Longuet, Oudet, Johannard, Sicard (tu t'en doutes !), Ranvier, Vaillant, Eudes, Cournet, Chalain, Dupont et son beau-frère Gérardin, qui vient d'arriver il y a huit jours de Paris, où il était caché depuis l'affaire Rossel; J.-B. Clément, Ant. Arnaud, Vallés, etc. Les

---

(1) Macé, qui, avec Thirifocq, organisa la manifestation maçonnique aux remparts, le 29 avril 1871. Voir Cahier IV, pages 115 et 119.

(2) Le *Coin du Voile, Trahison et Défection au sein de la Commune*, par Vergès d'Esbœufs, Genève, 1872 (fin 1871). Bibliothèque Nationale. Lb^{57} 1695.

(3) Jaclard (Victor), chef de la 17e légion, adjoint avec Dereure au maire de Montmartre, Clemenceau, pendant le Siège.

blanquistes sont tous ici. Mais grande division dans le camp depuis quelques jours. On accuse Eudes de viser à la dictature. Tout cela ne vaut pas les quatre fers d'un chien. J'ai l'horreur des imbéciles et je te déclare franchement que si à la prochaine je vois, à la tête, des niais comme cette fois-ci, je ne m'en mêlerai pas : je ne veux plus revenir en exil et je n'y retournerai pas : si je m'engage dans la mêlée encore une fois, je serai tué ou nous réussirons. Merci, j'ai de l'Angleterre par-dessus la tête et je n'y ferai pas un second voyage forcé.

Tâche de réussir là-bas. Il faut sortir de cette moutarde : nous y sommes bougrement, et quand j'entends dire à ce tas de sots à cause desquels nous y sommes enfoncés : quand nous reviendrons..., ou la prochaine fois nous ferons, ou nous ne ferons pas ceci..., j'entre dans des accès de rage à en crever. Si le peuple est assez bête pour nommer encore ces gaillards-là, on ne le mitraillera jamais assez. Il y a des infamies intellectuelles pour lesquelles on n'est jamais trop châtié.

Inutile de te dire que je suis toujours ici l'objet de la réprobation quasi-universelle. J'ai une trentaine d'individus avec moi : le reste m'exècre, j'en suis enchanté. Un des plus acharnés contre moi était le sieur X., un ancien sous-officier de notre bataillon de francs-tireurs : ce monsieur est en fuite ; on l'avait employé dans une maison de Glasgow, il y a crocheté une commode et, de même que le bonapartiste des *Châtiments*,

> Nul mortel n'a jamais, de façon plus cynique,
> Assouvi le désir des chemises d'autrui.

Un autre est le citoyen X., ex-chef de légion, qui me reproche fort de ne m'être pas battu. Ce héros s'était rendu le mercredi matin aux Prussiens, de sorte que lorsqu'on arriva dans son arrondissement, on ne trouva pas plus de chef de légion que sur ma main.

Adieu, ma vieille. Serre la main à ton père et fais mes amitiés à ta femme. Vite de la copie ! Et écris en même temps. A toi.

EUG. VERMERSCH

V

Londres (sans date). (1)

Mon cher Vuillaume, je vais t'envoyer sur l'autre page quelques vers pour ton journal; tu signeras ça E. V.; c'est inédit et ça fera partie d'un livre qui sera intitulé : *La Symphonie Pastorale*. Je n'ai jamais publié de vers sous des pseudonymes, mais si tu crois que mon nom effraie, publie ceux-là sous mes seules initiales : je ne veux plus m'appeler Almaviva ou le chevalier de La Morlière. (2) J'ai été bien longtemps à te répondre et j'ai été cependant bien des fois sur le point de t'écrire, mais il survenait toujours quelqu'un qui m'entraînait, et la lettre était toujours reculée de quelques jours, jusqu'à aujourd'hui : je n'ai pas de journal demain et j'ai quelques minutes à moi. Je te remercie de ton volume des *Hommes et Choses*. Je ne puis prendre d'un coup un paquet de cette force, mais si tu m'en envoyais une trentaine, je suppose, il serait possible que je trouvasse à les placer ici à 1 sh. 6 ou à 2 shillings, et je t'en enverrai l'argent. Je crois qu'un envoi par chemin de fer te coûterait moins cher que par la poste : enfin, tu verras. J'ai reçu les cinq premiers fascicules de ton troisième chapitre (de la *Bataille de Mat)*, mais je ne veux rien publier avant d'avoir la valeur de vingt feuilletons, de quinze au moins. Ces coupures et ces interruptions lassent l'attention du public qui ne veut pas se reporter à trois semaines en arrière pour relire ce qu'il a déjà lu et dont il ne se souvient plus que vaguement. J'ai quitté mon titre, je m'appelle l'*Union Démocratique* et je ne fais plus un mot de politique, à part le bulletin qui est un résumé où je ne me donne

---

(1) Cette lettre, non datée, est de mars 1872.

(2) Pseudonymes dont Vermersch avait signé certains de ses articles, de 1866 à 1870. Vermersch publia dans le *Figaro*, sous la signature La Palférine, une série de portraits, dont l'un, celui du duc de Brunswick, fut suivi de poursuites.

même pas la peine d'apprécier les questions. Je m'empêche de mourir de faim, et c'est tout; il faut absolument que nous trouvions de l'argent, bien que le journal prenne du développement et que les Anglais commencent d'y mettre des annonces — mais je fais ici mon troisième siège. Ranvier est ici, mais j'ignore son adresse. Si tu veux m'adresser les lettres, je trouverai cependant un moyen de les lui faire parvenir. Il y a un siècle que je ne l'ai vu. C'est un homme fini pour la révolution, un séide de Karl Marx... Une grande nouvelle : Félix Pyat vient d'arriver, il y a aujourd'hui quinze jours. Il était jusque là resté caché à Paris. Je vais le voir ces jours-ci. C'est le seul homme capable de présenter sous un jour qui nous soit favorable les faits accomplis. — Ici, calme plat. Inutile de te dire que je suis le confesseur de la proscription, et que tous les cancans m'arrivent par la porte la plus directe. — Rien à faire à Paris, du moins je ne le crois pas : (1) nous sommes condamnés à mort, par conséquent morts civilement, ce qui veut dire que nous ne pouvons ni nous marier, ni reconnaître nos bâtards, ni servir de tuteurs, ni ester en justice et autres privilèges du citoyen français. Si tu veux essayer cependant, je serais bien aise de connaître les résultats de ta tentative, parce que j'agirais de mon côté s'ils étaient favorables. J'estime, je te l'ai dit, qu'on nous doit de 5.000 à 6.000 francs à l'association, 4.500 au moins; soit pour chacun de nous environ 900 à 1.000 ou 1.200 francs, mais au moins 900 francs. Cette goutte d'eau ne serait point mal reçue dans notre enfer et nous l'avons bien méritée, n'ayant pas été mauvais riches, même pour ce Lazare qui était Simon. (2) — Je t'enverrai peut-être quelque chose sur Londres. Je te recommande de corriger les vers avec un grand soin, j'y tiens beaucoup. C'est une des meilleures choses que j'ai faites.

---

(1) J'avais eu l'intention de faire poursuivre, en restitution de ce qui nous était dû, nos infidèles associés (les deux vendeurs) du *Père Duchêne*. Voir à ce sujet Cahier III, page 354.

(2) L'un des deux vendeurs du *Père Duchêne*, nos associés. Voir Cahier III, page 270.

— Je ne t'ai pas dit : je suis amoureux comme un fou : je voudrais me marier; si j'avais une position, ce serait fait à la fin du mois. Je n'ai pas besoin de te dire qu'elle est charmante, tu te doutes bien d'avance que c'est un ange, n'est-ce pas ? Enfin, elle m'a dit qu'elle m'aimait, et je ne pense plus qu'à cela toute la journée. Je crois décidément que je vais tomber dans le pot-au-feu après avoir sauté dans la poële à frire.

Adieu, je te serre la main ainsi qu'aux amis.

EUG. VERMERSCH

P.-S. — Envoie-moi deux numéros de ton journal afin que je puisse *lui* en envoyer un.

VI

Londres, lundi 12 août 1872.

Mon cher Vuillaume,

Voilà des mois que de jour en jour je remets de t'écrire de sorte que je suis presque honteux de le faire aujourd'hui ; je ne sais pas si tu loges toujours à la même adresse, mais enfin je t'envoie ma lettre à tout hasard, pensant bien qu'elle finira par t'arriver. Sornet s'est placé comme professeur du côté de Windsor, dans une pension où il n'est pas trop mal sous le rapport du vivre et du couvert, mais où il n'a jusqu'à présent rien gagné. Il est ce qu'on appelle au pair, et les Anglais, dont l'hospitalité n'est nullement écossaise, en usent ainsi avec les Français le plus souvent qu'ils peuvent.

Je ne sais si on t'envoie toujours le journal, que j'ai quitté il y a deux mois (1) et dans lequel je n'ai plus voulu rien être, parce que si j'avais écouté ces messieurs, j'aurais fini par faire une gazette aux fleurs de lys ou aux pattes de coq

(1) L'*Union Démocratique*, qui avait succédé au *Vermersch-Journal*.

orléanistes, de sorte qu'un beau matin j'ai pris mes clicques et mes clacques, et j'ai dit à ces bonshommes : Arrangez-vous comme vous voudrez, je m'en lave les mains et je vous donne six heures pour trouver un autre rédacteur. D'où colère, comme tu penses. Le journal est fait maintenant par deux jeunes gens qui savent lire et écrire et faire les quatre règles élémentaires de l'arithmétique. Voilà la situation de l'*Union Démocratique,* qui du reste vend à présent quelque chose comme trois cents numéros par jour. — Pour moi je me suis retiré dans mon fromage de Hollande, où je travaille à une *Histoire de la Commune* qui sera fort considérable : deux forts volumes de cinq cents pages in-octavo, sans pièces officielles. (1) Je vis cahin-caha grâce à un ami qui est ici et qui m'empêche de crever de faim. Mais je vendrai mon *Histoire*, et, comme dit Schaunard : des jours meilleurs luiront pour notre belle France et pour nous. Tu seras bien aimable de m'envoyer toutes les notes intimes que tu pourras trouver sur la Révolution : je compte avoir fini ce travail au mois de décembre. Dans ta prochaine lettre, envoie-moi aussi le titre de tous les ouvrages parus à Genève sur la Commune : je connais les livres de Lefrançais et de Malon, la brochure de Gambon : *la Dernière Révolution*, ton livre sur les *Hommes et Choses* (il est fort regrettable que la suite ne paraisse pas). Dis-moi s'il y a d'autres choses, parce que je lis tout ce qu'on a fait. Tu verras un ouvrage très curieux : je cogne dur et ferme, parce qu'il ne faut pas qu'un seul de ces hommes

---

(1) Le 10 juillet 1872, Vermersch écrivait à Charles Gérardin : « Tâche de me préparer des notes sur la sortie avec Rossel le 1er avril. Je travaille à mort. Après-demain je vais en être aux élections de la Commune, 26 mars. C'est atroce de longueur, toute cette histoire de deux mois. » Vermersch ne termina jamais l'Histoire qu'il avait entreprise. J'ignore en quelles mains sont tombés les feuillets déjà rédigés. Pilotell, après la mort de Vermersch, acquit du beau-père de Vermersch, M. de Somer, divers manuscrits. Il n'y trouva que quelques notes sur le fort d'Issy et sur Raoul Rigault. Vermersch y malmenait fort l'ancien procureur de la Commune. « La mort, écrivait-il, n'est pas une excuse. » (Il sera question plus loin de Charles Gérardin).

revienne, et que le peuple qui, je crois, restera bête jusqu'à la fin des siècles, n'a que trop de tendance à leur pardonner, malgré le tort immense et irréparable qu'ils lui ont fait. Je vois ici fort peu de monde : Theisz, Camélinat, Brunel, Roullier, Hector France, Ch. Gérardin, Longlas, et c'est à peu près tout. Si, Lemoussu encore et quelques blanquistes, Clavier et les Caria... Ah ! on en voit de drôles et on en apprend de belles ici ! Quand je réfléchis à tout cela, c'est toujours le mot de Pourceaugnac entre ses deux médecins qui me vient aux lèvres : Avec qui m'a-t-on mis ici ? — C'est vrai. On rougit de s'être compromis avec un tas de gens qui sont la honte de l'intelligence humaine, des imbéciles, des filous, des mouchards, et le reste ! — Et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'ils comptent revenir ! Tu verras si je fais bonne garde ! Je serai comme un chien en travers du chemin, et s'ils passent, je te réponds que ce ne sera pas faute que je n'aurai pas aboyé. A part ceux que je t'ai dit, je ne vois personne, et dans quelques semaines je vais quitter l'endroit où je suis et aller dans un autre bout de Londres pour voir moins de monde encore. On se perd, et on use sa personnalité au contact de tous ces hommes qui ne comprennent rien ni à la marche historique, ni au développement politique de la Révolution, et le meilleur moyen de se conserver intact dans l'exil, c'est de vivre dans la solitude, seul avec ses pensées et ses livres, de travailler, de méditer et d'apprendre ce que les événements nous ont fait voir que nous ne savions pas. J'ai la conviction que la proscription de Genève ne vaut pas mieux que celle de Londres — moins encore peut-être. Ce sont les doctrinaires, les modérés, la droite de la Commune. On doit en dire et en faire de jolies là-bas ! Arthur Arnould doit déteindre sur tout le monde, et chacun doit y parler en zézayant comme lui. Ici c'est un pêle-mêle, un tohu-bohu, une confusion, une cour du roi Pétaud à faire se tordre de rire un caricaturiste. Ils ont fondé des clubs, des réunions, des loges, des cercles — cercle des études sociales, cercle des prolétaires, Commune révolutionnaire (ça, c'est une société secrète : il n'y a que tout Londres qui le sache, juge un peu !), loge de la Fédération, loge de la Révolution, etc., etc. Naturellement

celui-ci exclut celui-là qui fulmine contre cet autre qui appelle ce quatrième mouchard qui traite le cinquième de traître qui demande des comptes à ce sixième qui ayant emporté la caisse boit, mange, rigole et se fout des cinq autres comme de l'an quarante. Te rappelles-tu que je te disais déjà sous la Commune : « Si jamais nous devenions réactionnaires, quel joli charivari nous ferions, rien qu'en disant la vérité ! » Mais nous ne savions rien alors, et ce n'est qu'aujourd'hui que nous pouvons juger des gens sans nous tromper sur leur valeur véritable. A présent, l'opinion a beaucoup changé à mon égard. Tu sais qu'il y a six mois je n'étais pas bon à pendre; aujourd'hui, on revient; de plusieurs côtés ils m'ont fait beaucoup d'avances pour me faire entrer dans leurs cercles, leurs loges, leurs tralala. Merci, grand merci ! Ma bonne étoile m'a permis de m'en retirer avant d'en avoir pris les ridicules, et je n'aurai garde d'y remettre jamais un pied. J'entends la révolution d'une tout autre façon que ces messieurs qui s'imaginent qu'en rentrant en France ils vont trouver sur les routes des monuments triomphaux au fronton desquels seront écrits ces mots :

Au citoyen X, qui ne lui a fait tuer que 30.000 hommes,
Le peuple parisien reconnaissant.

Il faut en vérité être bête à manger en un jour toute la paille qu'un âne mange dans un an ! Et tu crois qu'ils étudient, qu'ils apprennent quelque chose ! Vas-y voir ! S'ils revenaient, ils seraient encore plus imbéciles que la première fois, si c'est possible. Ah ! tout cela est triste, et si on n'avait pas l'espérance que le peuple les démasquera, on ne saurait pas même en rire, comme Figaro, de peur d'être obligé d'en pleurer.

Adieu, mon vieux, écris-moi un de ces jours à l'adresse ci-dessous où je ne serai plus que trois semaines : M. William Green, 34, Howland Street, Fitzroy Square, London.

Ne donne point cette adresse, à moins de m'en prévenir auparavant, parce que je ne veux être en rapport avec per-

sonne. Fais mes compliments aux amis, s'il en reste, et mes amitiés à ta femme.

Je te serre bien cordialement les mains.

EUG. VERMERSCH

VII

Londres, 10 décembre 1872.

Mon cher ami, j'ai beaucoup tardé à te répondre, et du reste cela ne doit pas t'étonner, car tous les deux nous faisons partie de la grande armée des paresseux. A vrai dire, je te croyais mort, parce que trois mois sans lettre de moi alors que je fais un journal, (1) cela se comprend; mais un homme qui ne fait rien, comme toi, ou du moins qui n'a pas un travail journalier, cela est plus difficile à pardonner. Je t'attendais toujours : ne te voyant pas venir, je me disais : en voilà encore un qui fait le mort. Enfin te voilà, et tout est bien qui finit bien. Je dois m'empresser de te dire, si tu ne le sais déjà, que j'ai quitté depuis six mois environ l'*Union démocratique* qui depuis mon départ n'a fait que tomber de plus en plus et a fini par être remplacé par l'*Avenir* qui a vendu moins encore, je crois, bien qu'il fût infiniment mieux fait, et qui a fini par disparaître faute de fonds, après son vingt-cinquième ou trentième numéro, je ne sais au juste. C'était Hector France, le directeur ou le commandant (c'est tout un) de la caserne Lobau sous la Commune, qui en était le rédacteur en chef. C'est un très gentil garçon, très honnête, et qui porte fièrement — trop fièrement, peut-être, car il empêche de l'aider — les embarras de l'exil. J'aurais désiré que son journal réussît et j'en avais écrit le premier article et deux autres tartines par la suite; mais il est assuré pour moi, maintenant,

(1) Vermersch, comme il me l'écrit dans la lettre du 13 mai 1873, qui vient plus loin, rédigeait alors, pour l'éditeur Madre, *le Grelot*, hebdomadaire illustré.

qu'aucun journal français ne peut vivre à Londres, quelles que soient les conditions de bon marché dans lesquelles il est fait. La seule façon de gagner les Anglais serait peut-être d'être bonapartiste. France, je crois, n'avait pas plus que moi l'intention de se mettre cette corde au cou. Donc, insuccès certain. D'ailleurs son journal, en affectant le ton de la libre discussion, avait d'un côté bien des points qui s'écartaient de la voie révolutionnaire, — je veux dire des moyens actifs, et d'autre part se rapprochait des errements parlementaires avec lesquels nous n'avons rien à faire que je sache : de sorte que ni les farouches ni les modérés n'étaient satisfaits et que la vente n'allait pas. Le journal devait tomber : c'est ce qu'il a fait : il a bien fait.

15 décembre.

Tu vois, je t'écris à petites journées : aussi bien ce que tu m'as demandé, je ne puis te l'envoyer. Les gazettes trop soucieuses de ma gloire ont en effet annoncé que j'avais publié une histoire de la Commune, et j'ai reçu même, à ce sujet, il y a quinze jours, une lettre d'Italie qui me demande d'en faire la traduction. Mais le fait est que je n'ai publié jusqu'à présent aucune histoire de la Commune. J'en prépare une, mais elle est loin d'être finie, et depuis près de cinq mois, je n'y ai pas touché. J'avais même pris des engagements avec un libraire de Paris, mais l'état de siège, le gouvernement Vinoy, et la douceur de la police thiériste lui ont suscité des craintes qu'il m'a été d'autant plus impossible de lever que ma mort civile m'empêche d'ester en justice et de lui faire un procès dans les règles. J'en suis à la sortie du 3 avril. Si tu as des renseignements à m'envoyer, envoie hardiment. Cela sera fait en manière de mémoires familiers, et je te laisse à penser s'il y aura des éreintements, car, en somme, il faut bien que je te l'avoue, je ne vois que nous qui ayons toujours eu raison dans cette insurrection déplorable. Le peuple lui-même n'est pas exempt de reproches : pour la première fois en révolution il a manqué absolument de sens politique : il n'a eu aucun de ces grands mouvements dont je crois que c'est faire

trop d'honneur à Marat que de les lui rapporter entièrement. Il n'a même pas eu la présence d'esprit de faire un 6 octobre 89; non pas il est vrai cette fois pour ramener le Roi, qui était l'Assemblée de 71, mais pour étouffer à Versailles même toutes les possibilités de trahison. Quant aux journées de Mai, je crois qu'il faut beaucoup rabattre de l'enthousiasme qu'elles ont provoqué. Quand je leur compare les journées de Juin où le peuple lutta cinq grands jours sans un seul canon, avec des armes féodales, avec quelques cartouches, mangeant à peine et ne buvant que du vin très mouillé d'eau, je trouve que la gloire des fédérés est loin d'être comparable à celle de ces pauvres diables qui étaient bien l'armée de la misère, « attaquée, provoquée, et mise à l'état de légitime défense ». Non, je ne puis me rappeler ces forces énormes dont nous disposions, et penser que le peuple, par sa bêtise, c'est le vrai mot, les a laissées se perdre sans aucun profit : tant d'ineptie révolte celui qui médite un peu sur le passé et qui lui demande le mot de l'avenir. Au fond, il n'avait qu'une chose à faire, comme nous le lui avons conseillé dans le *Père Duchêne*, jeter bas la Commune et reprendre lui-même la direction de la Révolution qui n'était plus qu'un cheval de selle pour le grotesque bourgeoisisme des Arnould, des Lefrançais, des Malon et consorts. Il ne l'a pas fait, et c'est justice qu'il ait été vaincu. Plus je réfléchis à tout cela, et plus je me convainc qu'il n'y a jamais de malheurs immérités. Le monde est aux idées : peu importe après cela le moyen qu'elles emploient pour triompher. Moi, tu sais, je suis pour la force. Je la trouve légitime, et je dis que Thiers est le seul bonhomme qui ait compris la situation : Thiers et le *Père Duchêne* avaient exactement au fond la même politique : la force. Le Président royal de la république impériale sentait, lui, bourgeois, que l'insurrection du 18 Mars, si elle triomphait, arriverait forcément à poser des questions d'où dépendrait la vie de la bourgeoisie. C'était véritablement la théorie de Darwin mise en pratique : la concurrence vitale et le combat pour l'existence. Ou la bourgeoisie devait faire place au prolétariat de plus en plus envahissant, ou le prolétariat devait

être émondé pour qu'il n'étouffât point la bourgeoisie : ça, ce n'est pas de la politique, c'est de l'histoire naturelle : ou l'ivraie tue la moisson, ou le laboureur arrache l'ivraie : le plus simple paysan sait cela, et Thiers fut ce paysan-là. C'est pour cela qu'il remporta la victoire, c'est pour cela qu'il eut le sens commun, et qu'à son point de vue je l'approuve, et dis qu'il était de son devoir, à lui bourgeois, d'agir ainsi. Le *Père Duchêne* avait bien compris cela aussi, et quand nous demandions des têtes, nous étions dans les simples indications du bon sens politique, car le dilemme était bien nettement posé : ou vous, — ou nous. Le peuple, aussi bien que la bourgeoisie, était dans le cas de légitime défense; et dans ce cas la loi elle-même reconnaît le droit de tuer son adversaire. Je travaille en ce moment-ci à quelques petites brochures que je ferai paraître sans doute dans deux mois et que je t'enverrai : cela s'appellera : *la Dictature, la Force, le Droit au vol.* J'expliquerai un peu plus longuement ce que je ne fais que t'indiquer ici. Je déduirai toutes les conséquences du droit indiscutable de la force, et nous verrons bien. On me chassera peut-être d'Angleterre, mais alors j'irai ailleurs et nous aviserons à ce qu'il y a à faire. Tu sais que je n'ai pas beaucoup l'habitude de me laisser déconcerter, mais je suis curieux de voir ce que diront les aristos anglais qui sont bien les plus terribles des propriétaires et les plus attachés au mien, quand je proclamerai hardiment le droit du pauvre à s'emparer de tout ce qui lui est nécessaire pour vivre, fût-ce à main armée, fût-ce par l'assassinat. Je crois que nous rirons bien. Dans cette histoire de la Commune, je développerai également toutes ces idées. Je montrerai là, aussi bien que dans ces brochures, l'unanimité des auteurs à affirmer le droit à la force : c'est le grand cheval de bataille de tous les théoriciens de la politique transcendante, et je montrerai un accord qu'on n'a pas soupçonné jusqu'ici entre Hobbes, J. de Maistre, Marat et Proudhon. Ce sera curieux. Et avec cela, oui, je t'en réponds qu'il y aura des jugements sévères : au fond, je ne vois pas qui épargner. Tous ont péché ou par lâcheté ou par imbécillité, et ça a la prétention de revenir, ça se met dans l'idée que ça remon-

tera au pouvoir. Tas de peigne-culs! C'est bon à être gardeurs de dindons, et ça veut conduire le peuple. Je vais te faire des peintures de tous ces gaillards-là, au fur et à mesure que leurs noms se présenteront sous ma plume, je ne te dis que ça. Car ce sont eux qui sont coupables de tout, et s'il n'avait pas eu l'exemple des grands, comme dit Massillon, si impudemment étalé sous les yeux, il est probable que le peuple eût pris lui-même une autre attitude. Mais il y avait une douce réciprocité de sentiments médiocres entre les gouvernants et les gouvernés, de sorte que la moindre volonté entière et certaine devait bientôt l'emporter sur les uns et les autres. Maintenant encore, je me demande ceci : s'il y avait eu pendant la révolution de 1871 un homme assez ferme et assez résolu pour s'emparer du pouvoir, mais dans le but seulement de servir la révolution, et qu'il eût fait dresser dans Paris quelques guillotines où il eût fait faucher par milliers les têtes de la bourgeoisie, est-ce que Versailles n'aurait pas tremblé et ne serait pas, pour tout de bon, entré dans les voies de conciliation? Pour moi, je le crois, et je pense que lorsque nous étions perdus c'était le seul moyen d'éviter le grand massacre. Quelque égoïsme qu'eût d'ailleurs le gouvernement versaillais, il eût reculé, et nous fussions sortis de Paris par une capitulation avec les honneurs de la guerre, ou un armistice rendu certain par des garanties. Virgile a raison : le seul salut qui reste aux vaincus, c'est de n'en espérer aucun. Nous n'en serions pas où nous en sommes si nous avions su désespérer à temps.

Le journal *La Fédération* (1) est mort de sa belle mort. C'était l'œuvre du beau Landeck, du gracieux Vésinier et du profond politique Oudet. Cela a duré six numéros, et tu as pu juger dans quelle langue et avec quelle adresse tout cela était écrit. Décidément pour faire un civet il faut un lièvre et pour faire un journal, un journaliste. Si tu me demandes ce que j'en pense, il ne me sera pas fort difficile

(1) La collection de la *Fédération* est à la Bibliothèque Nationale, sous la cote Lc^2 2558.

de te répondre : j'estime qu'il y a une campagne formidable à faire contre les hommes de la Commune, mais qu'il y a manière et manière de le faire : il faut que l'enquête, puisque c'était une manière d'enquête que voulait faire la *Fédération*, soit faite sérieusement et ne prenne pas le caractère d'une simple engueulade. Si ces messieurs avaient le bon sens de rester tranquilles et de tâcher de faire la seule chose qui soit désormais dans leur rôle : se taire, le mieux serait de les oublier et de les laisser oublier. Mais puisqu'ils ont la prétention d'occuper encore l'opinion de leurs intéressantes personnes, il faudrait que quelqu'un leur mît une bonne fois le nez dans leur imbécillité ou leur malhonnêteté, — car c'est triste à dire, il y a des voleurs, et pas mal, — afin qu'on ne se souvienne plus d'eux que pour les envoyer au bagne, ou au mur, à la prochaine. Certes, je n'ai aucun scrupule; je n'eusse pas demandé mieux qu'on mît aux mains du peuple la banque et les études d'avoués et de notaires, car alors la liquidation sociale était inévitable; mais de là à mettre des couverts et de la vaisselle plate dans son gilet, tandis que les bougres allaient se faire casser la gueule aux remparts, je trouve qu'il y a une rude distance. Aussi, quand on me demandait ce que je pensais de la *Fédération*, je disais : « Mais il faut voir, il faut attendre; ça ne commence pas trop mal! » et qu'on me disait comme à toi : « Ça retombe sur nous tous, ça fait les affaires de la réaction! », je te déclare que j'ai répondu : « Permettez! Chacun comprend la révolution à sa façon et je crois l'entendre autant que qui que ce soit; mais je le confesse hautement : j'accepte la solidarité des incendies de Paris, de l'exécution des otages, etc., mais je n'accepte aucune solidarité avec la bande des grinches qui occupaient les hautes dignités de la Commune. » Voilà ma pensée tout net.

24 Décembre.

Voilà bien du temps que cette lettre est commencée : de temps en temps j'y ajoute un bout comme tu vois, et j'attends pour te l'envoyer que ces quatre pages soient pleines. Il faut du temps.

Sornet vient de revenir à Londres il y a un mois ou six semaines : il était parti depuis huit mois dans la province comme instituteur, mais tu sais, c'est le diable ici que d'être instituteur. On vous couche, on vous blanchit, on vous donne à boire et à manger; mais pour de l'argent, inutile d'y penser. C'est à peu près l'habitude : on ne paie pas les maîtres de français, — et cependant on en trouve autant qu'on en veut; ce n'est pas étonnant, il y a tous les dix ou quinze ans maintenant des émigrations qui donnent à l'Angleterre une quantité de Parisiens, et comme il n'est pas dans leurs mœurs de se rendre à l'étranger avec autant d'argent que les monarchiens, il faut bien qu'ils fassent quelque chose pour vivre. Beaucoup n'ont pas d'état manuel : ils donnent des leçons de leur langue, d'où abondance de professeurs, et, comme disent les économistes, encombrement du marché et baisse des salaires.

C'est toi qui m'as appris que Vallès était à Genève. Je ne le voyais pas. Et il se tenait ici fort à l'écart. Il avait de l'argent, et n'aimait guère voir ceux qui n'en avaient pas. Tu sais mon opinion sur lui, et je crois t'avoir raconté qu'au temps du *Cri du Peuple* où j'écrivais tous les jours, j'étais payé cent sous par jour alors que chaque numéro rapportait sept ou huit cent francs de bénéfice. Ce sont là nos révolutionnaires. — Du reste, il fait partie de la bande des Membres de la Commune qui ont fait des héritages depuis les journées de Mai : c'est singulier que tous ces bougres-là puissent hériter, alors que nous, ne pourrions pas toucher un centime si nos parents mouraient. On voit de drôles de choses en révolution, et après surtout. (1)

Il est rare que je voie du monde, car je ne suis plus amoureux : je suis marié. Depuis le 5 septembre. Nous vivotons. J'ai trouvé à Paris un petit journal (2) qui me donne deux cents francs par mois. Pour le moment, il faut bien se contenter de cela. C'est juste suffisant, mais encore

---

(1) Ici, Vermersch est injuste, comme souvent. Vallès avait hérité d'un inconnu, admirateur de son œuvre, nommé Caillebotte.

(2) Le *Grelot*, journal illustré. Voir Cahier IV, page 139.

suis-je bien heureux de l'avoir. Je vis très solitairement, dans mon coin. Je travaille un peu; le British Museum est la grande ressource. Sans lui, l'Angleterre ne serait pas habitable. Je tripote beaucoup l'histoire de la Révolution; j'ai fait ces derniers temps quelques conférences qui m'ont rapporté un peu d'argent, pas énormément, mais enfin vingt et quelques francs chacune, et j'en ai fait quatre : Th. Gautier, Blanqui, A. de Vigny et les journées de Juin 48. Actuellement, j'en prépare six autres que je commencerai vers le milieu ou la fin de janvier ou un peu plus tard. Je traiterai Danton, M. de Robespierre, Marat, Hébert, le général Hoche, le général Bonaparte; et peut-être ce travail me conduira-t-il à une étude plus approfondie de la Révolution, dont l'histoire, je m'en convainc de jour en jour, est encore loin d'avoir été écrite. J'aurai déjà quelques bases, car je ne parle pas mes conférences, je les lis.

A l'heure où je t'écris, tout Londres est en révolution pour la Christmas, et moi-même je suis en train de surveiller la cuisson d'un plum-pudding que j'ai confectionné ce matin. Car il faut te dire que je suis devenu depuis mon séjour à Londres un cuisinier émérite. (1) Tu verras cela si tu passes un jour le détroit, — à moins qu'avant cela nous ne nous retrouvions à Paris, ce qui vaudrait mieux encore.

Je t'envoie par cette lettre un exemplaire des *Incendiaires :* c'est le dernier qui me reste : quant à l'Histoire, ce sera pour plus tard.

Adieu ma vieille, je te serre les mains, et à bientôt, espérons-le.

EUG. VERMERSCH

VIII

Londres, 4 avril 1853.

Mon cher ami, je t'envoie dans cette lettre les deux premières de mes brochures, *la Force* et *la Dictature*. Je

(1) Voir Cahier IV. Vermersch à Altorf, page 139.

t'avais déjà envoyé *la Force* à Lausanne à l'ancienne adresse, et je te priais dans la lettre qui l'accompagnait de me faire connaître à quel libraire de Genève je pourrais m'adresser pour faire un dépôt général en Suisse. Il est urgent de veiller un peu à la propagande, parce que les journaux français, habituellement si prompts à s'occuper de tout ce qui me concerne, ne donnent cette fois pas signe de vie, bien que les brochures leur aient été expédiées, et ils semblent avoir enfin compris que le parti le plus avantageux pour eux est d'organiser la conspiration du silence. Vois si à Genève tu connais quelqu'un de sérieux avec lequel mon éditeur pourrait entrer en relations, — quelqu'un qui paie, bien entendu. Ça se vend un peu ici, et ça se vendra mieux par la suite quand un plus grand nombre aura paru : pour tout ce qui se publie en séries, il y a toujours des collectionneurs. La troisième paraîtra dans une quinzaine, et je te l'enverrai aussitôt.

Je suis fort heureux que tu aies enfin réussi à te caser — loin du bruit surtout. (1) C'est ce qui vaut le mieux. Il faut absolument se mettre à l'écart des potins, des bavardages, des tripotages, — s'isoler. Il y a longtemps que j'ai pris ce parti, bien que la solitude soit difficile à accepter dans cet insupportable pays de fumée de charbon et de brouillard. Heureusement, il y a ici la meilleure bibliothèque du monde, et cela console. Je me suis convaincu en lisant récemment les différentes histoires de la Révolution que tous ceux — sans exception — qui ont touché à cette période de notre histoire nationale, n'y ont absolument rien compris. Les uns sont fous de Danton, les autres de Robespierre, de Saint-Just, de Camille Desmoulins, et ils n'ont pas vu que la vraie Révolution n'a pas été le fait de quelques personnages plus ou moins célèbres, mais bien la manifestation du peuple insurgé, des soixante districts d'abord, des quarante-huit sections ensuite, de la Commune de Paris,

---

(1) Depuis février, j'étais à Altorf, à la direction de l'Entreprise du percement du tunnel du Gothard. J'y restai jusqu'en juillet 1878, où je partis pour Gênes.

d'Hébert, de Cloots, de Chaumette, de Marat, du Club de l'Évêché, avec Dobsent, Varlet, Gusman et les autres qui émanaient directement des petites gens, du petit peuple, de la vile multitude, de la « canaille ». Tous ces historiens, bourgeois comme ils étaient tous, ne pouvaient s'éprendre que de bourgeois, et comme dit Mme de Staël : « Ils ont pris les acteurs pour la pièce. » C'est pourquoi je voudrais faire une histoire de la Révolution, moi aussi, une histoire considérable — une vingtaine de volumes — qui racontât le peuple révolutionnant. On y verrait les faits sous un jour complètement différent de celui sous lequel on les a vus jusqu'ici, et je crois que ce serait une œuvre fort utile. Je montrerais que la Révolution, dans ce qu'elle eut de meilleur, ne pouvait rien avoir à faire avec la tradition individualiste et autoritaire tout ensemble de Rousseau; mais qu'elle fut l'expression de la philosophie humaine de Diderot et de d'Holbach. Nous remettrons l'Être suprême dans sa boîte, et camperons la Raison à Notre-Dame. Quand je lis tous les documents de cette époque — il y en a ici par dizaines de mille au British Museum — je vois combien il était utile à la réaction de confier la rédaction de l'histoire à des faussaires, de façon à lui faire ignorer ou à lui faire maudire le nom de ceux qui étaient véritablement dans le mouvement. Si je puis mener à bien ce travail-là, j'ai idée que ce sera curieux.

J'accepte de grand cœur ta proposition de venir passer quelque temps en Suisse, mais je ne le pourrai point en juin, attendu que je crois que ce sera à peu près à cette époque que ma femme accouchera; mais vers le mois de septembre, si je parviens à faire une affaire avec un bonhomme de Paris à qui on va bientôt porter un volume de poésies. Je prends mes chemises et mes chaussettes et je prends le bateau avec enthousiasme, parce que voilà trop longtemps que nous ne nous sommes vus.

Je ne vais plus rester que deux semaines à peu près dans mon domicile actuel : en t'envoyant d'ici quinze jours ma troisième brochure, je te ferai savoir ma nouvelle adresse que j'ignore encore moi-même.

Adieu, mon vieux. Je te serre bien cordialement la main

ainsi qu'à ta femme, et rappelle-moi au bon souvenir de ton père s'il a effectué son voyage au moment de la réception de cette lettre.

EUG. VERMERSCH

IX

Londres, 13 mai 1873.

Mon cher Vuillaume, je t'écris quelques mots à la hâte en t'envoyant la troisième brochure qui vient de paraître, car je dois livrer, ou plutôt je devrais livrer la quatrième, *la Grève*, après-demain, afin de faire la mise en vente samedi en huit. Tu verras le *Droit au Vol :* il y a là-dedans des choses assez curieuses relativement au paupérisme en France. Tâche de me répondre au plus vite sur la question d'un libraire suisse, parce que quel que soit le nombre d'exemplaires vendus, cela monte avec le reste.

Tu as bien deviné : en effet je rédige une bonne partie du *Grelot*, et entre autres choses, les « Camées politiques » que je ne continue pas à cause du procès dont la lecture du journal a dû t'instruire et que m'ont suscité indirectement les mouchards, illettrés d'ailleurs, du ... (1) Je suis trop connu dans ce genre d'articles pour ne pas éveiller vite les soupçons ; mais j'ai un tas de pseudonymes qui me permettent de dire ce que je veux à peu près aussi librement et aussi franchement que je le ferais sans masque.

J'ai plusieurs sujets de romans sur la planche ; tout cela dort faute de placement. Nous en causerons quand nous serons ensemble, car le développement d'un thème moderne demande trop d'espace pour pouvoir tenir dans le cadre d'une courte lettre comme celle-ci, mais dans tous les cas j'ai une réserve et nous pourrons bien pêcher un sujet approprié au genre du journal.

---

(1) Ici le titre d'un journal parisien

Comme toi, j'ai pensé à faire quelque chose en forme de « mémoires ». Je ne sais si cela aurait chance de succès; enfin, nous verrons. Tu sais que j'avais traité, ou du moins je crois te l'avoir dit, avec un éditeur parisien pour une Histoire illustrée de la Commune, mais sans la signer bien entendu. Cette affaire est remise jusqu'à une époque indéterminée, car la censure refuse sous l'état de siège de laisser paraître quoi que ce soit — en fait de dessins — qui ait trait à la Révolution du 18 Mars; et d'autre part il est probable que l'amnistie suivra d'assez près la levée de l'état de siège, si elle ne coïncide pas avec elle, pour qu'il soit préférable d'attendre que je puisse publier avec mon nom. De toute façon, il n'y a rien à faire pour l'instant, et j'ai quitté la partie parce que si, comme disent les économistes, « la demande détermine la production », je ne sais rien d'aussi fastidieux que d'amasser des stocks de marchandises sans leur prévoir de débouchés.

Les élections d'avant-hier ont un caractère très significatif — beaucoup plus significatif même, à mon sens, que celles de Paris du 27 mai. (1) Il n'y a au moins cette fois aucun rémusatiste. Sur les cinq, il y a un bonapartiste, mais j'aime mieux cela qu'un républicain couleur Grévy : ici, on sait tout de suite à qui on a à faire. Les prochaines élections prendront probablement la tournure de celles de dimanche, à moins que la droite ne remporte d'ici là une victoire parlementaire décisive qui aurait pour effet de tronquer le suffrage universel, ce qui serait à souhaiter. Car du jour où le peuple ne votera plus, comme il lui faut absolument un dérivatif, il s'insurgera : je préfère le voir voter avec des pavés qu'avec des bulletins.

A part ce que j'ai fait, il n'y a à peu près rien de publié à Londres par des réfugiés. Ce qui a paru est surtout relatif au Conseil général de l'Internationale : la plus intéressante de ces brochurettes est le manifeste sur la Guerre civile (rédigé par Marx). Enfin je te ferai une

---

(1) Vermersch commet ici un *lapsus*. Il faut lire : du 27 *avril*, date à laquelle Barodet fut élu à Paris contre Rémusat.

espèce de catalogue de ce que je trouverai dans ma prochaine, c'est-à-dire dimanche en huit probablement.

Adieu, ma vieille, je te serre les mains bien cordialement.

EUG. VERMERSCH

X

Londres, 3 juin 73, soir.

Mon cher Vuillaume, je t'envoie ci-joint ma quatrième brochure, *La Grève*, où je soutiens une théorie dont on ne s'est guère avisé encore, et que cependant je crois la bonne : je n'aurai sans doute pas pour moi les grands bénéficiaires de l'Internationale; mais pour moi les grands bénéficiaires de l'Internationale sont un peu comme les épinards, je ne les aime pas et j'en suis bien aise, car si je les aimais je les fréquenterais, et comme je ne puis pas les souffrir, etc...

Je viens de changer de domicile : je reste actuellement Prince of Wales Road, 115, Kentish Town, London. J'ai pris une petite maison avec le père de ma femme, de sorte que je suis maintenant tout à fait chez moi. On nous a meublé un étage, et je ne paie pas plus cher : double avantage. Il fallait cela : je compte que ma femme accouchera dans un mois environ, et nous n'avions Belveder Crescent qu'une chambre où nous étions empaquetés comme des harengs dans la caque. Maintenant nous sommes dans les feuilles; il y a un petit jardin derrière, et je me dispose à élever des poules et des lapins comme un bon petit bourgeois qui n'a rien à se reprocher.

Tu as vu la façon absolument cocasse dont Thiers a été tiré par les jambes en bas de son fauteuil présidentiel : cela a causé, à ce qu'on m'a dit, quelque déception dans le camp de nos jolis révolutionnaires qui se sont mis tristement à déboucler leurs malles. Ces imbéciles croyaient que le moment approchait, avec une vitesse de trente lieues astronomiques à la seconde, de retenir leur place au steamer. Et voilà Mac-Mahon qui d'un coup de botte vient renverser brutalement tous ces châteaux de cartes ! C'est prodigieux le nombre de gens qui sont stupides ! Mais il

est vrai qu'à Paris on ne nous le cède pas. Si tu as vu les journaux républicains du peuple le plus spirituel de la terre, tu sais à quoi t'en tenir sur leur intelligence politique pendant ces derniers jours. « La République n'a pas souffert, au contraire, car le nouveau président ne changera rien... » — Ces c..., qui s'imaginent que nous sommes en République ! Il suffit qu'on leur serve un ragoût de vieilles bottes décoré du nom d'esturgeon à la casserole, pour qu'ils s'écrient que jamais ils n'ont mangé de meilleur esturgeon. — Nous en avons pour du temps encore avec des bélitres de cette espèce !

Adieu, ma vieille, je te serre bien cordialement les mains ainsi qu'à ta femme et aux amis. — Écris-moi le plus vite que tu pourras.

EUG. VERMERSCH

P.-S. — Garde-moi, pour m'écrire, mon nom de Madame H. Stewart, parce qu'il est inutile de donner mon adresse à n'importe quelle administration — des postes ou de police.

XI

Londres, 13 juin 1873.

Mon cher Vuillaume, j'ai reçu tes deux lettres avant-hier soir. Car j'ai appris seulement l'arrivée de la première en lisant la seconde, et je n'ai été la chercher que le soir à Belveder Crescent où elle était arrivée depuis longtemps, mais où on n'avait eu l'intelligence que de la conserver. Je t'ai fait expédier par Barjau qui est mon éditeur les cinquante brochures.

Je n'ai pas encore vu ton article de la *Liberté* que tu devais m'envoyer et que j'attends toujours. (1) Je ne t'envoie pas l'*Histoire de la Commune* de Vésinier pour plusieurs

(1) La *Liberté* de Bruxelles, où je publiais le récit de mon passage à la Cour martiale, sous le titre *Six heures à la Cour martiale du Luxembourg*. La collection de la *Liberté* de Bruxelles est à la bibliothèque du Musée social.

raisons, la première c'est qu'elle est en anglais, la seconde c'est que je ne l'ai pas, la troisième, c'est que ce n'est qu'une compilation des décrets de la Commune, commentés de quelques notes très écourtées, et que les journaux anglais, les rares qui en ont rendu compte, l'ont jugée en des termes tels qu'on peut résumer à peu près ainsi leur appréciation : « Faut-il être assez bossu de corps et d'âme pour oser passer sous le nez du public des productions littéraires de ce calibre. » Donc tu vois que ce serait une œuvre de misanthropie que de propager des ouvrages ainsi bâtis. — A propos, le jeune et gracieux Vésinier a complètement disparu de l'horizon. Ne sais quand reviendra. Comme Malborough. C'est dommage. L'hiver passé, les proscrits allaient beaucoup dans une société fondée par les réfugiés de 1851, où l'on donnait des conférences — moi-même j'en ai fait une sur la *Décadence de la Bourgeoisie*. On y fumait beaucoup de pipes, ou y buvait un peu moins qu'on y fumait, non que l'envie en manquât, et on y répondait au conférencier, quand le conférencier, d'humeur douce, et bonne âme, voulait bien s'y prêter. Vésinier y venait régulièrement — pour discuter. Vésinier a toujours aimé discuter. C'est son plus beau titre de gloire. Il venait donc au *Spread Eagle* (c'était la taverne où la Société siégeait), et il venait toujours escorté d'une femme pas trop laide, surtout pour la femme d'un bossu, et qui eût fait en 93 une jolie « furie de la guillotine », comme disaient les Thermidoriens. L'heure de fièvre venue, le gracieux Vésinier se levait — pour discuter. Malheureusement, il arrivait quelquefois que la discussion devenait violente, et qu'on se montrait les dents, et Vésinier les a presque aussi longues que les bras. On s'avançait sur l'ex-rédacteur de l'*Officiel* d'un air menaçant : alors commençait le rôle de la petite « furie ». Ses yeux étincelaient, et d'un geste énergique repoussant le malheureux Vésinier sur sa banquette, elle se jetait bravement en avant, comme pour le combat. On cédait poliment à l'héroïne, tandis que Vésinier, indigné, mais anéanti, reprenait haleine, — pour rediscuter encore. — Hélas ! que j'en ai vu tomber de conférences ! — Après quoi le président levait la séance.

Ce que tu me dis du complot génevois (1) ne m'étonne nullement. C'est prévu, et il faut être bête comme on ne devrait pas l'être pour donner encore dans des panneaux semblables. J'en dirai carrément mon avis dans ma brochure sur la *Société Secrète* qui sera la sixième. Je suis en train de travailler à la cinquième qui traite de la *Propagande Révolutionnaire*. C'est, comme tu le penses bien, une guerre à cette propagande qu'on a voulu nous faire faire jadis, et qu'on voudrait encore faire faire à d'autres : la Révolution par l'idée. Pour moi, il n'y a qu'une propagande raisonnable, celle que voulait Cloots : la propagande armée, c'est-à-dire : Vous allez penser comme moi, ou des coups. C'est celle-là qu'on nous a toujours faite, et je ne vois pas pourquoi nous ne nous en servirions pas à notre tour, puisqu'elle a toujours si bien profité à nos ennemis. Je dis donc que la propagande ne doit plus rouler sur les doctrines et que le peuple connaît maintenant suffisamment ses droits, qu'elle doit avoir pour but de lui apprendre la politique et la guerre, les moyens de combattre, de vaincre et de ne pas se laisser escamoter sa victoire. Le reste est de la faribole. Tu verras, j'arriverai bien à formuler un corps de doctrine, qui se tiendra et qui en vaudra bien une autre, et je veux être le théoricien, et même le praticien, de la force. Tu me parles de faire une brochure qui s'appellera *la Guerre*. Je croyais t'avoir expliqué la façon dont j'entendais établir la série de ces opuscules révolutionnaires. Je veux d'abord faire douze brochures qui seront plus tard réunies en un volume, cela s'appellera *les Principes*. Outre les brochures que tu connais, *la Propagande Révolutionnaire* et *la Société Secrète*, il y aura *l'Insurrection*, *la Politique*, *l'Homme*, *la Constitution*, *les Doctrines Moralistes* (deux brochures) : 1re *Doctrines politiques ;* 2e *Doctrines sociales*. Cela posé, et ayant comme on dit fixé le terrain, supposant la révolution faite, je passe à l'organisation de la Commune révolutionnaire et en même temps à la mise en activité des services

(1) Il est question plus loin, au chapitre *Visite*, de ce complot ridicule et suspect.

publics au lendemain d'une insurrection triomphante, parce qu'il ne s'agit pas de chasser un gouvernement, il faut encore fournir à la population de l'eau, du gaz, un service de voirie, des vivres, une police, etc. Il faut en un mot que le peuple sache gouverner, et il ne saura gouverner que lorsqu'il aura étudié l'ancienne administration. Dis-moi donc de combien d'hommes tu aurais besoin pour organiser un service postal dans Paris. Tu n'en sais probablement rien — ni moi non plus. Combien en faudrait-il pour le service des cimetières, pour les télégraphes, pour les prisons? Si on me le demandait en ce moment, je serais fort embarrassé de le dire. Il faut cependant, si nous étions portés au pouvoir, que nous le sachions. Le Comité central se vante d'avoir organisé les services publics le 18 Mars en quelques jours. Il ment effrontément. Il y avait unanimité dans la population. S'il avait rencontré le moindre obstacle dans l'opinion, il ne nous aurait donné ni un litre d'eau, ni un mètre de gaz, tant était grande son ineptie. Il faut que cela cesse, et que nous sachions faire nos affaires nous-mêmes. Tous les révolutionnaires devraient apprendre *avant* l'insurrection à se rendre utiles *après* l'insurrection. — En troisième lieu viendrait *la Guerre*. Douze autres brochures. Vingt-quatre peut-être, je ne fais que commencer l'étude du sujet. Il est vaste. Je ne l'étudie qu'après l'organisation de la Commune et la victoire de l'insurrection, parce qu'il est démontré par l'histoire que les insurrections qui triomphent sont tellement l'expression de l'opinion générale, qu'elles sont victorieuses avant d'avoir combattu et sans avoir besoin de combattre. Mais, un peu après, la réaction se produit, et c'est alors qu'il est nécessaire de savoir distinguer une bombe d'une mitrailleuse, ce que le Comité central d'artillerie de la Commune ne soupçonnait pas. — Tu vois ce que j'ai l'intention de faire et que je sais parfaitement où je vais. Du reste, nous causerons de tout cela quand je viendrai en Suisse, — en septembre probablement — mais tu sais dès à présent que pour moi il n'y a pas d'autre guerre raisonnable que la guerre civile, parce que c'est le combat pour l'existence — *struggle for life*, comme dit Darwin.

Je ne sais guère ce que disent les réfugiés de mes brochures, car j'en vois peu. Je ne m'en inquiète guère : ce n'est pas pour eux que je les écris, et ce n'est pas pour beaucoup de monde. Je veux simplement poser une affirmation, asseoir quelques principes, puisque jusqu'ici tout le monde a semblé agir au hasard. Mais laissons cela pour le moment.

Tu sais que j'ai bien l'intention de venir en Suisse, en septembre comme je viens de te le dire. Ma femme n'est pas encore accouchée, mais je m'attends à sa très prochaine délivrance. Une fois que ce sera fini, il faut que j'attende un peu, que je voie vivre cet enfant, s'il veut vivre, et que j'assure un peu mes derrières, comme on dit. Je suis en train de faire un grand roman, afin de payer un peu mes frais de voyage, et de laisser une provision ici : car il faut penser à tout. Je gagne ma vie, mais juste; et il faut que je tâche d'avoir un supplément de ration comme les soldats en campagne. Tout cela viendra à son heure; et, quoi qu'il arrive, je viendrai toujours d'ici à trois mois voir le pays où Razoua respire. (1)

Je n'ai pas encore envoyé à Rogeard; mais j'enverrai ces jours-ci.

La *Fédération* ne paraît plus. Du reste, ce qui en a paru suffit, et au delà.

La Commune de 93 est un poème, — annoncé, mais non encore commencé. Ce sera l'éloge des Hébertistes et des Sections bien entendu; car, comme disait Hébert : « Tout ce qui a été fait de bon dans la Révolution l'a été par les sans-culottes. »

Adieu, mon vieux, je te serre bien cordialement les mains ainsi qu'à ta femme que j'aurai bien du plaisir à revoir. Quant à ta fille, quoique je sois un peu son parrain, je ne la connais pas encore, mais je pense que bon sang ne peut mentir et que ce sera une gaillarde qui n'aura pas froid

---

(1) Vermersch avait violemment — et injustement, comme pour beaucoup d'autres — attaqué Razoua dans le *Qui Vive!*

aux yeux, comme disait l'autre : nous ferons sauter plus tard tout cela sur nos genoux — si nous vivons!

Tibi,

E. VERMERSCH.

P.-S. — Je n'ai pas chez moi d'exemplaire des *Incendiaires*, c'est pourquoi je ne t'en envoie pas par la présente. Quand je viendrai en Suisse, je te mettrai sur tes *copies* — c'est le mot anglais — tout ce que tu voudras, quoique ça n'en puisse pas beaucoup augmenter la valeur. Mais d'ici là, je ferai mieux; si tu désires une dédicace, je te dédierai « officiellement » mon poème sur la *Commune de 93*, — quand il sera fait.

Pousse hardiment les brochures du côté de chez Jaclard, avec lequel il serait peut-être bon d'entrer en relations, parce que c'est un homme intelligent avec qui on pourrait sans doute s'entendre — si l'opportunité d'une entente se faisait un jour sentir, ce qui peut arriver.

Que devient Protot?

Vale et me ama.

EUG. V.

XII

Londres, 7 juillet 1873.

Mon cher Vuillaume, je ne t'écris pas, je t'envoie seulement à la hâte la cinquième brochure dont je te fais mettre à la poste 25 exemplaires. Je t'écrirai ces jours-ci pour t'annoncer la naissance d'un enfant. Nous l'attendions il y a une douzaine de jours; il paraît qu'il ne veut plus se décider. Mais enfin, il me semble que la semaine ne se passera pas sans qu'il y ait du nouveau.

Je suis plongé jusqu'au cou dans un fouillis inextricable de scélératesses, filouteries et autres tours de passe-passe qui doit former mon roman sur lequel je travaille à force; car, pas de roman, pas de voyage en Suisse.

Ils vont bien, à Paris, avec le refus du *Roi s'amuse* d'Hugo; il y a encore de beaux jours pour la haute comédie.

Sornet m'a dit que ta *Cour martiale* était finie dans le dernier numéro de la semaine passée. (1) J'attends toujours et, comme sœur Anne, ne vois rien venir. A quand ?

La brochure que je t'envoie ne fera pas plaisir à un certain nombre de communards, à ce que je crois, mais elle a à mon sens l'avantage de bien exposer la situation telle que nous l'avaient faite les sus-dits galonnés du 18 Mars, et de replacer la question de la propagande sur son véritable terrain.

Je n'ai pas ta lettre en main, de sorte que je n'y réponds pas aujourd'hui. Ce sera pour la prochaine fois.

Adieu, ma vieille, je te serre bien cordialement les mains, et me recommande au bon souvenir de ta femme.

EUG. V.

XIII

Londres, 4 septembre 1873.

Mon cher Vuillaume, tu as raison, je suis un grand paresseux. J'ai jusqu'ici remis de jour en jour le soin de t'annoncer la naissance de mon fils, et je suis d'autant plus coupable que j'ai l'intention de te demander pour parrain — parrain à la d'Holbach, s'entend, car le gars ne sera pas plus baptisé qu'un payen ; mais il est bon que si je tourne de l'œil un de ces matins, il y ait quelqu'un qui sache qu'il existe et qui ne le laisse pas tourner du côté de « l'Infâme ». — Il sera donc déclaré sous les noms Maxime-Cornélius-Horace. On a quarante-deux jours en Angleterre pour faire cette déclaration. Tout s'est admirablement passé du côté de la mère aussi bien que de celui de l'enfant, et c'est un gaillard qui promet d'être solide. Tu verras cela si, comme je le pense, tu viens faire un tour par ici l'année prochaine. — Quant à moi, mon pauvre vieux, mon voyage est remis :

(1) Le dernier numéro de la *Liberté* de Bruxelles.

la naissance de cet enfant a emporté le peu d'économies que j'avais faites, et je n'ai pas trouvé pour mon roman les conditions qui m'eussent permis d'aller contempler les Alpes. Mais ce sera certainement pour le mois d'avril : la saison était du reste fort avancée, je crois, pour entreprendre un voyage en Suisse, dont on sent mieux le paysage aux premières heures du printemps. Mon roman est placé, mais au *Grelot*, et comme il tiendra assez de place, la partie politique y est diminuée d'autant, et ma collaboration en ce genre, du même coup restreinte ; somme toute, l'éditeur, au lieu de le prendre pour le publier en séries, le prend pour son journal; j'y gagne une augmentation de 15 francs par semaine sur mes appointements ordinaires, — et, ma foi, j'ai accepté, parce que, dans la situation où nous nous trouvons, on est bien obligé d'en passer par la volonté des libraires.

On parle fort par ici du Congrès de l'Internationale, qui est complètement désorganisée — heureusement. Tu sais, ou tu ne sais pas, qu'après la Commune, les malins de l'Hôtel de Ville, ou ceux qui passaient pour tels, s'étaient réunis autour de Karl Marx pour qui le grand pontificat semblait décidément éternel... — A mon arrivée à Londres, j'avais été voir X..., qui me prit par la main et me conduisit chez Karl Marx. Je n'étais pas fâché de connaître le Dieu. Il me reçut de façon très affable, — comme on reçoit un homme dont le journal se vend sans réclames à soixante mille exemplaires, et qui peut être un instrument utile. Il s'assit à côté de moi et causa avec moi presque exclusivement, bien qu'il y eût quatre ou cinq autres personnes dans le salon. Je me tenais sur mes gardes, parce que je connais la tactique des chefs de secte, qui font comme Blanqui, et vous interrogent pendant six heures s'ils restent six heures avec vous. Je n'aime pas qu'on me vide comme un poulet. Aussi, au lieu de me laisser mettre sur la sellette, je cherchai à le faire parler, et il me lâcha à une demi-heure l'une de l'autre ces deux phrases caractéristiques, car pour moi elles sont trop significatives pour qu'elles ne soient pas les pivots de son action politique : « La société est obligée historiquement de passer par la dictature

ouvrière », et « Les races latines sont appelées à disparaître. » — Je le répète, ces deux phrases, dites à un intervalle d'une demi-heure l'une de l'autre, me frappèrent fort, et je cherchai l'association d'idées qui les avait jointes l'une à l'autre, et j'arrivai à peu près à cette conclusion : « Toi, mon cher, qui crois à la disparition des races latines et qui es un Allemand ; toi qui crois à la dictature ouvrière et qui es un bourgeois; tu dois avoir pour but d'arriver à t'emparer de la direction du parti ouvrier, et si tu y parviens, tu emploieras toutes tes forces à l'extension du pangermanisme... » (1) Et, en effet, est-ce que toutes ces grèves, la seule chose qu'ait faite l'Internationale, n'ont pas complètement tourné au profit des races germaniques ? Tu sais par ma quatrième brochure ce que je pense de la grève au point de vue révolutionnaire ; j'ajoute : il faudrait dans la pratique, pour faire réussir une grève, une puissance de résistance très considérable ; or les races latines, qui sont des races d'initiative, sont tout à fait dénuées de cette force d'inertie, tandis que les races germaniques, massives, dépourvues d'élan, en sont particulièrement douées. Les unes feront leur révolution activement, les autres passivement ; les unes sont d'attaque, les autres de solidité, et ce qui sert les secondes nuit nécessairement aux premières à cause de l'opposition de leurs tempéraments. Cette diversité des tempéraments n'agit pas seulement sur leur vie politique : la façon dont elles produisent en est encore la conséquence. Jamais les Germains n'arriveront à l'élégance, à la grâce, à la légèreté et au goût des Latins : leur travail est coté à un prix inférieur, et ils n'écouleront leurs produits, et ils n'utiliseront leurs bras que si les bras et les produits des Latins viennent à manquer. Ils ont donc tout intérêt à ce que les Latins chôment et se mettent en grève. Ils arrivent alors par bandes, défont leurs ballots de marchandises et retroussent les manches de leurs blouses pour faire voir leurs muscles : ils vendent et ils travaillent

(1) Bien entendu, je laisse à Vermersch toute la responsabilité de ses déductions.

à moitié prix, car ils ont moins de besoins que les Latins ; leur force de résistance leur permet de se priver de ce qui fait le génie particulier et le talent inventif de leurs adversaires : il y a dans leur cerveau deux fois moins de phosphore à brûler que dans la tête des autres hommes. Quand j'eus fait ces réflexions, je me gardai de retourner de nouveau chez Marx ; je ne fis part à personne de toutes ces pensées... Tout à coup arrive le Congrès de La Haye : crac, on ne sait pas pourquoi, tout le monde est bouleversé, et à leur retour à Londres, Ranvier, Cournet et autres publient une brochure pour se séparer du conseil général : je te l'enverrai si tu veux. Enfin la discorde est au camp. Il n'y a plus que Frankel, La Cecilia, Wroblevski, Lemoussu, qui tiennent encore. Aussi je crois que le Congrès de Genève, qu'on me dit organisé à l'instigation de Marx et consorts, n'aura pas beaucoup d'adhérents à Londres.

9 septembre.

On m'a justement prêté ces jours-ci une brochure considérable — 137 pages en petit texte — qui n'est qu'une immense diatribe de Marx contre Bakounine et l'Alliance de la Démocratie socialiste. On y sent que Marx se trouve en présence d'un adversaire redoutable et qu'il trouve bons tous les moyens capables de le renverser.

J'ai l'intention de faire une brochure d'actualité : je veux passer en revue la situation politique française à l'intérieur et à l'extérieur, c'est-à-dire l'esprit national dans ses représentants, d'une part, et de l'autre la proscription communaliste. Le titre résumerait mes conclusions et serait : *Pas d'amnistie !* — Ma thèse, tu vois cela d'ici, est que les révolutions sont toujours perdues par les amnisties, qui ramènent à la surface des déportés, des exilés ou des réfugiés qui n'ont rien appris dans leur absence forcée, et qui se font de leurs persécutions, qu'ils ne doivent attribuer qu'à leur maladresse, des titres à un commandement où ils ne devraient jamais paraître. On a fait sous l'Empire trois mois de prison, on a passé deux ans à Blidah, et parce qu'on s'est reposé à Sainte-Pélagie, et parce qu'on s'est

engraissé dans une des plus jolies villes de l'Afrique, on réclame une place de député, un siège à la Commune; car figure-toi bien ceci que ces misérables qui ont été le Gouvernement de 71 veulent l'être encore, et qu'on me citait récemment ce mot de X. : « Je ne reviendrai à Paris qu'avec la position dont j'en suis parti. » — Eh bien ! j'estime qu'il faut en dire sa pensée — et c'est ce que je me propose de faire.

24 septembre.

Tu vois que je t'écris tout à fait à petites journées, et que c'est plutôt un journal qu'une lettre que je t'envoie.

En parcourant ta lettre, je vois ce que tu me demandes : ce que j'ai fait à l'entrée des Versaillais. — Il m'est arrivé ce qui est arrivé à beaucoup de gens, — à tout le monde à peu près, — c'est-à-dire que j'ai appris leur entrée le lundi matin. Or je n'avais pas couché, ce jour-là, à mon domicile habituel (1) et je me réveillai dans un quartier envahi, avec des troupes dans les rues qui avoisinaient celle où j'étais et des balles qui venaient s'aplatir au coin de mes fenêtres. Je m'informai chez la concierge, qui savait qui j'étais, du mouvement des troupes versaillaises : on me les peignit comme possédant déjà les deux tiers de Paris, et on m'affirma que la bataille ne durerait pas vingt-quatre heures. Ce qui du reste était depuis longtemps une opinion formée chez moi. Je me trouvais loin de mes affaires habituelles et de mon milieu, complètement isolé au cœur d'une position perdue, ne connaissant personne là où j'étais. Il me fut donc impossible, sans armes, sans amis, sans une cartouche, de tenter quelque chose, attendu que, n'appartenant à rien, je n'avais même pas de point de ralliement. Mais je dois déclarer que, même sans me trouver dans une impossibilité physique de faire quelque effort, je ne me serais très probablement pas battu, pour la raison que je ne serai jamais le soldat d'une cause désespérée. Je serai bien de

(1) Ce passage a été reproduit dans le Cahier III, page 355.

l'action le jour de l'insurrection, mais pas le jour de la déroute, — à l'heure du : « En avant! » mais non à celle du sauve-qui-peut!... Du reste, à quoi bon! Nous avons été vaincus, donc nous n'avions pas la force, et tu sais ce que je pense de ceux qui n'ont pas la force?... C'est qu'ils n'ont pas le droit non plus, dont elle n'est que la manifestation visible. Nous n'étions pas mûrs et nous avons voulu aller trop vite. Il faut que les lois suivent le progrès des mœurs, et nous avons voulu changer les lois sans avoir eu le courage de changer les mœurs. Nous avons été aussi vicieux, aussi corrompus, aussi lâches, aussi débauchés et aussi avides que nos ennemis. Au lieu de supprimer d'un coup, quand nous le pouvions, les hommes qui représentaient les mœurs anciennes, la morale traditionnelle, nous les avons laissé vivre, et nous avons voulu implanter à côté des vieilles doctrines une morale nouvelle, des mœurs jeunes et des lois qui en fussent l'expression. Nous avons manqué de force, aussi bien individuellement qu'en face, et il est vraiment remarquable — et cela suffirait pour expliquer la défaite — que cette révolution soit la seule où le peuple se soit tu. Le gouvernement qui surgit après une insurrection ne tarde pas à en perdre la note; il a beau sortir des entrailles mêmes de la foule, il en perd bientôt le *la*, si la masse n'intervient pas continuellement pour le rappeler au diapason. Si en 89 et dans les années suivantes, il s'est accompli un petit progrès, ce n'est ni au Jeu de Paume qu'on le doit, ni à qui que ce soit des hommes des trois assemblées législatives, c'est au 14 Juillet, aux 5 et 6 Octobre, au 20 Juin, au 10 Août, aux journées de Septembre, aux 2 Juin et 31 Mai, et si Marat est le grand politique de la Révolution, c'est qu'il avait senti que toute force, toute morale et toute intelligence résidaient dans le peuple pris dans sa collectivité, et qu'il répéta dans son journal et dans ses divers écrits politiques cette vérité immortelle : « Le peuple dans son entier ne peut jamais se vendre, ni se tromper. » — Vois même en 48, si la Révolution dure, si un effort social se tente, avant le grand et sublime égorgement de Juin, c'est parce que le peuple, agissant en vertu de sa vertu insurrectionnelle, intervient dans les premiers

temps, au 17 Mars, au 16 Avril, au 15 Mai : que n'eût-il pas fait, s'il n'avait pas croupi dans la boue du règne de Louis-Philippe, si pendant dix-huit ans il n'avait pas eu d'autre morale que la morale des marchands de cochons, comme disait Proudhon à Bastiat! On l'avait émasculé, énervé avec le patchouli du scepticisme voltairien, ou saoulé avec le petit bleu et les soupes économiques du Christianisme humanitaire. Sa théorie égalitaire, il allait la chercher dans l'Évangile de Jésus, et non dans le *Tribun du Peuple*, de Babeuf. Il aimait mieux la rapière de ce grand fracasse de Barbès que les armes de précision de Blanqui. Mais que dis-je? Est-ce que Blanqui lui-même, plongé dans sa cellule, bénédictin de la Révolution pendant si longtemps, n'avait pas perdu le sens de la raison populaire! Cette journée exécrable du 17 Mars où il contint le peuple prêt à broyer l'Hôtel de Ville sous son talon et à accrocher aux lanternes les futurs fusilleurs de Juin, — cette journée du 17 Mars restera éternellement sur son nom comme une tache bien autrement infâme que le 31 Octobre. Il n'avait qu'à laisser faire, — et la foule, sûre de son instinct, nous eût délivrés de ces Garnier-Pagès, de ces Marie, de ces Louis Blanc et de leurs complices. C'est le crime de Blanqui, — d'avoir voulu une fois en sa vie, détourner l'énergie populaire, au lieu de la conduire : il avait vécu loin des masses; revenu à elles, il ne les a plus comprises; on ne se soustrait pas impunément à l'action combinée des diverses forces vitales de la foule, et la foule qui a le tort de choisir pour chef au jour de l'insurrection un homme longtemps éloigné d'elle et qu'elle a depuis longtemps cessé d'électriser de son contact, doit s'attendre à le voir combattre ses intentions au lieu de les servir. Le peuple de 48 fut donc vaincu pour avoir oublié sa propre raison, son principe et sa force; mais du moins en eut-il l'instinct; du moins essaya-t-il de réagir contre la fatalité qui l'entraînait; du moins chercha-t-il à intervenir dans l'administration de ses affaires qu'il voyait péricliter. Mais le peuple de 1871, lui, ne fit rien. Cette facile journée du 18 Mars terminée, il se contenta de subir la direction, et je me trompe, c'est la dictature que je veux dire, des deux gouvernements qui se

mirent à sa tête. Il avait tellement oublié ce qu'il était, il avait tellement perdu le souvenir de son essence : la force, de son infaillibilité comme masse, que le jour où il voulut aller à Versailles, le 19 Mars, au lieu de suivre son instinct, il écouta la voix de Boursier (1) qui lui disait : « Restez donc chez vous, on n'osera jamais venir vous y attaquer. » — Et pendant qu'on le trahissait ouvertement, qu'on lui rendait dérisoirement ses objets du Mont-de-Piété ne dépassant pas vingt francs, qu'on le laissait fusiller obscurément sans même faire un exemple sur les otages scélérats qu'on tenait, il ne bougea pas, tant il s'ignorait lui-même, tant il savait peu qu'il n'a d'autre principe, d'autre raison d'être que la force; il resta là tranquille jusqu'aux grandes boucheries; il ne marcha ni sur le Comité central, ni sur la Commune; on le laissait crever de faim quand on avait la Banque sous la main, et il ne fit pas même « l'émeute du savon »; quand il voulait faire face à l'ennemi du dehors, il se sentait au dos la conspiration des ennemis du dedans, et il ne fit même pas des journées de Septembre; quand nous nous efforçâmes de lui souffler dans la langue d'Hébert la pensée de Marat, il ne nous comprit pas, il ne vit que notre forme comique et n'entendit rien à nos conseils sérieux, il ne brisa pas l'os qu'on lui jetait pour en sucer la moelle... Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que nous ayons été battus? La merveille serait que nous ne l'eussions pas été, car les fondements même de la logique politique en eussent été ébranlés.

Mais laissons cela; je crois que je finirais bien par faire un discours — peu propre à être contenu dans le cadre d'une lettre.

Je ne puis te donner de détails sur l'achat de nos collections par Polo, (2) — car je ne sais pas encore la façon dont Simon a procédé. Je t'ai déjà dit qu'il nous est redevable du règlement du dernier numéro; du règlement de

---

(1) Boursier, membre du Comité Central du 18 mars.

(2) Polo, directeur du journal hebdomadaire illustré *l'Éclipse*, célèbre par les dessins d'André Gill. Simon et Aubouin étaient nos deux vendeurs et associés.

12.000 collections à 35 centimes l'une, de 400 francs en sous qui restaient au bureau et de 52 rames de papier à 29 francs qui se trouvaient en cave, et qu'il a vendues à l'*Avant-Garde*, à ce qui m'en est revenu. Des 12.000 collections, 7.000 seulement étaient vendues. Voici donc ce dont il est débiteur vis-à-vis de l'association :

52 rames à 29 francs.....	Fr.	1.508
Sous restés en caisse.....		400
N° 68 non réglé estimé (au bas mot).....		1.300
7.000 collections à 350 francs le 1.000.....		2.450
Total.....	Fr.	5.658

Mettons qu'il ait perdu sur le papier, que le N° 68 ait même été inférieur à 1.300 francs, mettons tout ce que tu voudras, il est toujours redevable d'au moins 5.000 francs à l'association. Je ne sais si Aubouin a trempé dans l'affaire ou non. Toujours est-il que nous avons là chacun un stock de 1.000 francs qui dorment en nous attendant. Tous les clichés existaient, à l'exception des vingt premiers numéros; mais comme on venait de les recomposer, j'en avais fait frapper des empreintes, de sorte qu'il n'y avait qu'à couler les clichés : les réimpressions ont dû se faire avec la plus grande facilité. — Quant à Polo, voici ce que j'en sais. Quand il fut arrêté, des employés de l'*Éclipse* vinrent me trouver et me supplièrent d'user de mon influence pour le faire relâcher. J'allai trouver Protot, de qui dépendait alors le maintien de tous les écrous; je lui parlai de cette affaire et j'obtins qu'il irait au bureau de l'*Éclipse* en venant me voir au *Père Duchêne* dont les bureaux étaient en face de l'imprimerie Vallée, comme tu te rappelles. Protot vint, me demanda mon sentiment sur l'arrestation de Polo; je lui dis que je la croyais oiseuse, attendu qu'il y avait bien d'autres gens à arrêter, et qu'il valait mieux s'assurer des gens manifestement hostiles que des indifférents, comme je croyais que l'était Polo... J'en touchai également un mot à Vermorel, et le lendemain, je crois, Polo était relâché... Un peu après, il quitta subrepticement Paris, confirmant ainsi les soupçons que la préfecture avait eus sur lui; mais en somme sa fuite n'avait pas

besoin d'être expliquée par une trahison, il suffisait pour la comprendre de connaître son caractère... Maintenant, sais-tu comment Polo me récompensa de l'avoir fait mettre en liberté? Quelques jours après l'entrée des Versaillais, au moment où l'on me cherchait pour toute autre chose que pour me faire manger des fraises au champagne, Polo fit faire, ou du moins accepta et édita une brochure par Mahalin (Émile Blondet, de l'*Éclipse*), sous le titre : *Histoire anecdotique et biographique du Père Duchène,* où je suis traîné dans la boue.

Voilà ce qu'on gagne à obliger certaines gens.

Un mot à propos de X. : ne te livre à lui que très médiocrement. C'est un garçon dont la vanité n'est égalée que par l'incapacité. C'est un des types de l'Internationale internationalisante. Beaucoup de paroles, peu de faits, point d'ouvrage. Le poil dans la main, le verre aux lèvres, le grelot dans la tête, et c'est tout. Avis à ta personne.

Adieu ma vieille; je te serre bien cordialement les mains ainsi qu'à ta femme. La mienne me charge de vous exprimer à tous deux ses amitiés.

EUG. VERMERSCH

XIV

Dimanche, 10 mai 1874.

Mon cher Vuillaume,

Je t'écris quelques mots à la hâte pour te donner ma nouvelle adresse que voici : M. Duchesne, Black Horse Hotel, Gomshall, Near Guilford, Surrey (England).

... Je vais t'envoyer bientôt mes *Partageux*, précédés d'une petite préface dans laquelle je somme les gredins de la Commune révolutionnaire de me traduire en justice, attendu que je les accuse tous, individuellement et collectivement, de vol ou de complicité de vol. Nous allons voir si ces drôles répondront — car je me fous de faire un ou deux ou trois mois de travaux forcés pour diffamation,

mais je les traînerai en plein soleil, et je les démasquerai en public cette fois.

Mes amitiés à ta femme, — à toi, poignée de main — et à bientôt.

EUG. VERMERSCH

XV

Mardi, 18 août 1874.

Mon cher Vuillaume,

J'ai attendu de tes nouvelles ces jours-ci, mais n'en voyant pas venir, je me décide à écrire... Je suis absolument décidé à quitter l'Angleterre où je me fais tellement vieux que je finirais, si j'y restais quelque temps encore, par atteindre bientôt les limites de la décrépitude. Je quitterai ce pays du diable, et du spleen, dans trois semaines au plus, — dès que mes dispositions seront prises, en un mot. La vie m'est devenue ici insupportable, et il faut que j'en change, sous peine de me crétiniser à fond, ce qui n'est pas encore tout à fait nécessaire. Mon projet est d'aller en Belgique — dans le sud de la Belgique — de sorte que nous ne serons pas très loin l'un de l'autre. Bien entendu que je te confie ce projet, mais que je ne le confie qu'à toi, et que sous aucun prétexte tu dois n'en parler à qui que ce soit, attendu que je ne veux rester en correspondance avec personne, à l'exception de toi et de Sornet (qui entre parenthèses va devenir mon beau-frère) et que je ne garderai pas même de relations directes avec les parents de ma femme. C'est te dire que je veux avoir la tranquillité la plus complète, — que je me retire de tous les potins et scies de Londres et d'ailleurs, — et que j'ai l'intention de commencer, comme toi, à m'occuper sérieusement de mes affaires. Depuis la Commune, je suis absolument sans nouvelles de ma famille; je ne sais ni qui vit, ni qui meurt; j'ai écrit deux fois à Lille, à l'honorable Mazure, ex-chef du cabinet de Gambetta, rédacteur en chef du *Progrès du Nord*, et

avec lequel j'étais en bons rapports avant la guerre; je lui ai demandé de me fournir ces renseignements d'état-civil : je n'ai reçu aucune réponse. Mes lettres ont-elles été saisies à Lille; je n'en crois rien : il est probable que Mazure aura eu peur de se compromettre, bien que je lui donnasse une adresse anglaise où sa réponse n'aurait couru aucun danger. De sorte que je ne sais ni si ma mère est morte, ni si une tante — dont j'ai à attendre un héritage très important — est morte; ni, enfin, dans quelles dispositions on est actuellement chez moi à mon égard. Tu conçois, mon fils, que je commence à prendre de l'âge, et que je suis un peu trop sur la branche pour que je sois fort rassuré sur ma position : il faut que cela change. Il le faut absolument. Je suis d'auprès de Lille, mon beau-frère a sa campagne près d'Ypres, et une fois en Belgique, je m'arrangerai bien pour aller savoir où j'en suis. Mais encore faut-il que j'y sois. Maintenant, n'envoie plus tes lettres à la même adresse : que ta prochaine porte cette suscription : M. Duchesne, Post-Office, Chere, Near Guilford, Surrey (England).

Adieu, vieux, je compte te lire bientôt. Une fois là-bas, nous recommencerons une correspondance plus suivie, — car nous avons un peu négligé de nous écrire depuis quelque temps, moi surtout, — mais tu as dû t'apercevoir que cela tenait un peu à mon état moral et à mon grand découragement, à ma grande lassitude plutôt, qu'il m'était impossible de dissimuler.

Je te serre bien cordialement les mains et me rappelle au bon souvenir de ta femme.

EUG. VERMERSCH

XVI

Mardi, 25 août 1874.

Mon cher Vuillaume, j'ai reçu ce matin ta lettre qui m'a fait un grand plaisir parce qu'elle me donne l'espérance de pouvoir bientôt quitter ce pays. Il est possible que je dise adieu à l'Angleterre, samedi en huit. Quoi que tu en dises,

je crois le séjour de la Belgique possible, à la condition qu'on n'y fasse pas parler de soi, et qu'on n'ait pas l'imprudence d'y prendre de faux nom, parce qu'en ce cas on se fait immédiatement appliquer une condamnation de quinze jours à un mois de prison, suivie d'expulsion dès qu'elle a été purgée. Je ne sais cependant pas si je m'y fixerai d'une façon définitive; mais quoi qu'il en soit, il faut absolument que j'y reste quelque temps, pour arranger les affaires de famille que je t'ai dites. Il faut, si possible, que je sauve les bribes dernières de ma fortune — que je détruise du moins les influences malsaines qui pourraient me nuire considérablement pour l'avenir. Tu conçois du reste que si je vois les miens, je ne serai pas sans me faire remettre aux ailes un certain nombre de plumes, — ce dont j'ai grand besoin. Dans tous les cas, nous serons beaucoup plus près l'un de l'autre, car c'est à Liége que j'ai l'intention d'aller demeurer momentanément. Il faudra bien arriver à une solution, d'une façon ou d'une autre, — ou le diable sera bien malin, et il aura la queue bien solidement attachée au bas des reins si, à force de la lui tirer, je ne parviens pas à la lui arracher. — On fait de plusieurs côtés le diable pour que je retourne à Londres, jusqu'à Regnard, (1) avec lequel je suis en fort bons termes, qui m'écrit que je suis une des espérances de la Révolution et que ma présence à Londres est nécessaire. Tu penses si je coupe dans ces ponts, et si, une fois ma résolution prise, je suis homme à me laisser harponner par qui que ce soit. Néanmoins, je ne dis rien, je fais semblant de rien, et je laisse pisser le mouton, comme on dit. Mais je suis bien décidé à m'en aller, et je ferai des pieds et des mains pour opérer, moi aussi, mon évasion. Au fond, je ne sais pas ce que tous ces gaillards-là veulent de moi, et à quoi je puis leur être bon; mais depuis quelque temps, c'est un déchaînement, et je ne pense pas que ce soit pour mon nez qu'on veut me retirer d'ici, — si on n'avait rien à me faire faire

(1) Albert Regnard (Dr), secrétaire général de la Préfecture de Police.

ou à tirer de moi, on me laisserait bien tranquille. Je n'ai plus beaucoup d'illusions, et j'apprends tous les jours à connaître le monde — ce qui n'est pas précisément amusant.

Une fois là-bas, la vie étant beaucoup meilleur marché qu'ici où elle est atrocement chère, je réaliserai bien quelques sous pour pousser jusqu'à ta case, — si je ne me décide pas à aller vivre de ton côté.

Adieu et à bientôt; je vous serre les mains bien cordialement à ta femme et à toi.

EUG. VERMERSCH

XVII

Lundi matin, 31 août, 7 h.

Mon vieux, je reçois ta lettre à l'instant et j'y réponds immédiatement pour te prévenir que je quitterai l'Angleterre samedi, et ce village-ci vendredi dans l'après-midi. Si donc, au moment où tu recevras la présente, ta lettre n'était point partie, ne l'envoie pas, car je crois qu'elle ne me trouverait peut-être plus. Je t'écrirai aussitôt mon arrivée à Liége, et c'est là que tu pourras m'adresser ta réponse. J'ai un peu d'argent pour faire le voyage et vivre quelques temps là-bas, — mais une somme très insuffisante pour le temps que je dois vivre avec (pardon! voilà que je parle déjà belge!), — enfin une somme très insuffisante pour aller jusqu'à l'époque où j'en devrai toucher une autre. Enfin, nous verrons bien. Je suis heureusement en ce moment en fort bons termes avec mon éditeur de Paris, et c'est lui qui m'avance quelques semaines pour mettre mon projet à exécution.

Rien pour le moment. Personne ne se doute encore que je m'en vais tourner prochainement le dos à l'Angleterre. Cela vaut mieux. Sauf choses très importantes, je ne t'écrirai sans doute plus avant d'être arrivé là-bas!

Adieu, vieux, mes meilleures amitiés à ta femme et à toi.

EUG. VERMERSCH

XVIII

Liége, 8 septembre 74.

Mon cher Vuillaume,

Comme tu vois, par cet en-tête, me voilà installé ici. Pour combien de temps? Cela dépendra de la police belge qui me chassera peut-être, auquel cas, je ferai un beau tapage. La ville me plaît fort, et j'y voudrais vivre si possible. Je suis installé dans un petit appartement de deux pièces donnant sur la place Saint-Lambert, une des plus belles de la ville. Je paie 35 francs par mois. Nous avons eu une traversée de vingt et une heures, avec une mer assez grosse. L'enfant et la femme ont été malades, mais je suis plus résistant, — et pour moi, tout s'est bien passé. Inutile de te dire ce que je pense du peuple et de l'administration belges : c'est l'organisation du vol par l'État et par les particuliers. — Mais une fois installé, je crois que tout ira mieux, et que la vie y est meilleur marché qu'en Angleterre; on ne plume que le pigeon voyageur. — Je suis dans les meilleures dispositions de travail; et j'espère que je vais abattre de la besogne comme il faut. Je vais faire du roman à mort, — du roman de métier —; j'en ferai un peu plus tard *d'études* pour moi, — et je compléterai trois volumes de poésies qui sont assez avancés : ce sera du pain sur la planche pour quand nous rentrerons, — si nous rentrons. — Voilà de beaux projets! Pourvu que le guignon ne vienne pas encore tout renverser. J'ai l'intention d'être ici bien tranquille, et cependant on m'y fera peut-être des misères. Il y a toujours des gens qui éprouvent le besoin d'en embêter d'autres.

Inutile de te dire que je suis parti de Londres tout à fait incognito. Trois personnes seulement sauront où je suis : Caria, Clavier et le beau-père. C'est tout. Tu vois que je pourrai être tranquille, si on ne vient pas me tracasser d'un autre côté. C'est le moment de pratiquer des coupes

sombres dans sa pensée, et d'en faire un joli feu de joie, histoire de se faire de la braise : je vais abattre des volumes de romans à tour de bras.

Adieu, vieux, dis-moi ce qui se passe chez toi, comment on va, de quelle façon tournent tes affaires. Si tout va bien, j'irai te voir certainement à la première fonte des neiges, et ce jour-là, tes poulets n'auront qu'à bien se tenir : mais nous ne leur tordrons pas le cou, nous le leur couperons, c'est moins anglais.

Je te serre les mains bien cordialement, et me rappelle au bon souvenir de ta femme.

EUG. VERMERSCH

Écris à cette adresse : Madame D. de Somer, 1, rue Gérardrie, Liége (Belgique).

Sais-tu qui je rencontre à Bruxelles en descendant du train! Pilotell, expulsé d'Italie et se rendant à Londres. Nous avons passé l'après-midi de dimanche ensemble, à flâner, à boire des chopes de faro, à manger des plats de moules : passe-temps bruxellois!... O poésie!... Je l'ai mis en garde contre la clique.

XIX

Liége, lundi, 21 septembre 1874.

Mon cher Vuillaume,

J'ai reçu hier soir ta lettre, et je t'en remercie fort. Elle ne pouvait venir plus à propos, car ce matin nous aurions été obligés d'aller voir la femme vénérable que nous décorons du nom de tante, et ce que nous avions à lui porter n'était guère lourd.

Je ne t'écris pas aujourd'hui, attendu que j'aurai à t'écrire demain, pour te donner des nouvelles, au sujet d'une visite que je viens de recevoir, il y a une heure. J'avais été faire ma déclaration le lendemain de mon arrivée ici, et j'avais

été fort bien reçu. Treize jours se sont passés très tranquillement. Aujourd'hui, comme je viens de te le dire, j'ai reçu la visite d'un sbire, très poli d'ailleurs, me priant de passer demain, de dix heures à une heure, — si j'ai le temps! — chez le commissaire de mon quartier. Passé cette heure, a-t-il ajouté, je ne le trouverais plus... Comme si j'y tenais!... Enfin, je vais voir, si c'est pour m'inviter à tourner les talons, — ou si c'est pour me demander mes moyens d'existence, et le temps que je compte passer ici, — ce qui après tout est possible. — C'est égal, — outre les frais! — cela m'embêterait singulièrement de m'en aller d'ici. Je te tiendrai au courant de cela.

Adieu, vieux, à demain.

Je te serre les mains cordialement et fais mes amitiés à ta femme et aux tiens.

EUG. VERMERSCH

Liége, 24 septembre 74.

Mon cher Vuillaume,

Je ne t'ai point écrit avant-hier parce que le même soir du jour où je t'ai écrit ma dernière lettre, l'agent est revenu me prévenir que mon audience était remise au surlendemain. J'y suis donc allé hier. Il n'est nullement question de m'expulser. J'ai trouvé un commissaire de police, très poli, — plus poli qu'ils n'ont l'habitude de l'être, — et qui m'a demandé si j'étais l'auteur du *Père Duchêne*. Je répondis que oui. Il s'enquit ensuite de mes moyens d'existence et des journaux où j'écrivais, disant qu'il était nécessaire qu'on sût quelles étaient mes ressources, et que c'était une formalité imposée à tous les étrangers. Je répondis à ses questions, et ce fut tout. Rentré chez moi, ma femme me dit que j'avais eu tort, qu'il aurait mieux valu quitter le pays, que l'administration belge ne faisait ces questions que pour en transmettre les réponses aux autorités françaises et que cela amènerait la suppression des journaux où j'écrivais. Les femmes sont toujours ainsi. Mais je ne m'inquiète pas pour si peu. Je retournai chez mon commissaire, et je le sondai à cet égard : je lui dis même que si

cette note devait être transmise à la France, je préférais quitter la Belgique, et que la note fût considérée comme non avenue. Il me répondit qu'il ne pensait pas que j'eusse à m'inquiéter, que cette note lui avait été demandée par le chef de la Sûreté Générale dont l'attention avait été éveillée par mon nom, mais qu'il était d'usage de faire en Belgique un dossier à tous les étrangers, pour le cas où ils viendraient à contrevenir aux lois du pays, et qu'il ne croyait pas que je fusse excepté de la règle commune. « Je ne vous cache pas, a-t-il dit, que vous devez vous attendre, à cause de votre nom que vous avez fait un peu terrible, à une surveillance plus assidue que les étrangers ordinaires; mais je crois que si vous n'avez l'intention que de vous tenir tranquille, on ne cherchera point à vous inquiéter. » — En somme, c'est possible. C'est une garantie pour les autorités belges que j'aie mes moyens d'existence en France, car de cette façon je n'ai qu'à dépenser mon argent chez eux, et n'ai à publier ici rien qui puisse les inquiéter, ni même à écrire dans les journaux belges. Du reste, je crois que la police française n'ignore pas de quoi je vis et où je travaille : quantité de gens savaient à Londres que je collaborais au *Grelot*, et il eût, je crois, suffi que trois personnes le sussent, pour que le consulat en fût informé. Je pense donc que je n'ai pas trop à m'inquiéter de ce côté : quel intérêt auraient à cette dénonciation les autorités d'ici, tant que je me tiens coi en Belgique? Néanmoins, donne-m'en ton avis.

Cette ville me plaît fort; on y est très bien, et la vie est assez bon marché. Pour vivre, il faudrait tout à la fois faire des économies, et augmenter ses ressources. C'est à quoi je vise. Mon éditeur va probablement dans la première quinzaine d'octobre aller en Angleterre, et il m'a promis de revenir par la Belgique afin de me voir et de s'entendre avec moi sur une affaire ou deux que je lui ai proposées. Mon vieux, si, outre ma collaboration, je pouvais lui coller en douceur un petit roman à publier en livraisons, mon affaire serait en assez bonne voie. Je crois qu'il va se mettre éditeur, et s'il en était ainsi, j'attraperais bien quelque chose de ce côté. C'est charmant à faire, le roman;

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Rien de bien nouveau pour le moment. Tout le monde va à peu près bien. Je pense qu'il en est de même chez toi. Vous avez là-bas l'air des nouvelles qui vont les bulles, mais qui rend malades les bons.

Mes amitiés à ta femme et à toi ma meilleure poignée de main.

Ton, Verlaine

XI

Liège, 2 novembre 1[illegible]

Bien cher Vallette,

J'ai été seul à le répondre, c'est vrai, mais il est survenu des événements qui m'ont suffisamment occupé. Il y a mais les jours, j'ai eu une attaque pour à sortir du royaume. Cela dans les trois jours. J'ai été à l'administration de la Sûreté générale à Bruxelles pour obtenir un délai de trois jours et les ai obtenus. — Mais qu'est ce nouveau. Bref j'ai dû partir tout de suite pour aller à Bruxelles, laissant ici ma femme et mes bagages. Je suis à Liège aujourd'hui par hasard, et en cachette, bien que le chef de la police de la ville m'ait dit que j'y pourrais rester quand je voudrais, en voyageur. Je ne sais encore à quoi me tenir. Tu les bohèmes habitants de la ville, et un député à la Chambre belge m'ont promis de faire des démarches pour moi. — Je t'en attends le résultat, à moins qu'on ne prenne une résolution définitive au Luxembourg où je suis actuellement. J'y suis provisoirement sur ma parole qu'il n'est rien moins que sûr, mais mal d'assez bonne grâce. — Et puis, tu sais, après le Siège de Paris, on n'est plus difficile sur rien. J'ai presque envie de logement dans la rue Bonne-Eau, mais rien n'est encore décidé, je ne me déterminerai complètement que lorsque en parant ville, si saurait je n'ai pas une réponse, ou si même des personnes favorables de mon entourage qui est un charmant homme, qui qu'il aime pour moi le Prince Duchâtel par devoir

révolutionnaire. Bref, voilà la situation; tu vois qu'elle n'est pas d'une gaîté folle, et que j'ai une dose d'ennuis suffisante pour un homme seul.

Je suis heureux de voir, mon vieux, que ta position prend un aspect moins anguleux. Il serait temps que nous pussions tous nous mettre un peu à l'abri des coups de vent dans une anse quelconque. Je croyais pour ma part être tranquille ici où je ne m'occupais de rien, et voilà qu'on me prie de tourner les talons. Mais « patience ! », comme disait Panurge. J'admire ton flegme à me parler d'aller en Suisse. Pour aller là-bas, mon vieux, il faut compter au moins 150 francs, et je n'ai guère d'économies, comme tu peux penser. Nous sommes à peine remis de notre voyage d'Angleterre qui nous a coûté gros. Il ne faut donc point songer à cela, — pour de longs mois encore, du moins. En quittant Liége j'ai eu du moins une fiche de consolation : le bibliothécaire de l'Université, bien que connaissant mon cas, m'a autorisé à continuer d'emprunter des livres à la Bibliothèque et à les emporter à Maëstricht. Mais cela durera-t-il et ne cédera-t-il pas à certaines pressions ou insinuations ? Voilà ce qu'on peut toujours se demander. Si les choses restent en état, je pourrai toujours travailler un peu à Maëstricht à mon *Histoire de la Révolution*. — Te dire, n'est-ce pas, combien je suis embêté, est inutile : tu le devines, du reste. On est toujours comme l'oiseau sur la branche, sans savoir jamais où se fixer.

Le jeune Maxime devient grand. Il marche seul, — pas beaucoup encore, mais dans deux ou trois semaines ce sera une affaire réglée. Il a neuf ou dix dents, un appétit d'enfer, et d'assez bonnes dispositions malicieuses, si je n'étais pas là. La mère le gâte un peu, mais enfin il n'y a pas trop à se plaindre de lui, — et il sera, je crois, suffisamment intelligent pour ne pas se laisser vendre des salsifis pour des asperges.

Adieu, mon vieux, je t'écrirai dans le commencement de la semaine prochaine soit pour te donner des nouvelles satisfaisantes des démarches de mes hommes, soit pour te communiquer ma nouvelle adresse.

Je te serre les mains bien cordialement ainsi qu'à ta

femme, à qui ma femme me prie de faire ses meilleurs compliments.

EUG. VERMERSCH

P.-S. — Inutile de parler de mon expulsion, tu sais.

Je retournerai sans doute dimanche à Maëstricht. Ma femme viendra m'y rejoindre mercredi.

XXI

Aix-la-Chapelle, jeudi 3 h. 1/2 après-midi.
(Décembre 1874).

Mon cher Vuillaume, je reçois ta lettre. Merci. Je ne saurais te dire combien elle m'a fait plaisir, — car je retrouve en toi le meilleur et le plus fidèle... Tant d'autres, hélas! s'en sont allés. Les bonnes nouvelles ne viennent jamais seules; presque en même temps, est arrivée une dépêche de ma femme annonçant que de l'argent demandé à Paris venait d'arriver, et qu'elle viendrait me rejoindre ici ce soir. Nous partirons donc, avec le jeune Max bien entendu, soit demain soir, soit samedi à 7 heures du matin. Voici mon itinéraire d'après la carte, jusqu'à présent; je le maintiendrai, je crois, certainement jusqu'à Bâle : Cologne, Mannheim, Bâle. C'est le plus direct. Quasi une ligne droite, après Cologne. Je verrai s'il y a un train direct de Mannheim à Lucerne; en ce cas je le prendrais. Dans tous les cas, Cologne, Mannheim et Bâle. Je te télégraphierai ou de cette ville ou de Lucerne... Pourvu qu'il n'arrive pas d'anicroche!... Je n'ai plus confiance, je doute de tout et de moi-même, et je suis comme une bête battue mal à propos, et tout ensauvagée. — Enfin, il faut espérer que tout cela touche à son terme; il en est grand temps. J'ai une masse de travaux sérieux, importants, qui auront une réelle valeur littéraire, que je te montrerai, et qui, faute de calme, depuis des années restent en chantier. C'est la

charrue, laissée au milieu du sillon, des Géorgiques. L'époque du labour est bonne, pourtant !

Adieu, vieux. Merci mille fois de ta bonne lettre. Nous nous embrasserons dimanche, j'espère. En attendant, ma meilleure poignée de main à toi, — et mes amitiés les plus cordiales à ta femme.

EUG. VERMERSCH

Quelques jours après m'avoir écrit cette lettre, Vermersch débarquait, avec sa femme et son jeune enfant, à Fluelen, où je l'attendais. Une demi-heure après, il était à Altorf. Dès le lendemain de son arrivée, nous déjeunions tous ensemble. Que de choses à se dire; depuis que je l'avais quitté, le dimanche 21 mai, chez Rachel ! Vermersch ne resta guère plus d'une année à Altorf. Il alla se fixer à Genève, où, de nouveau, les disputes firent rage autour de lui. Il repartit pour Londres. Le 9 octobre 1878, il était terrassé par la folie. (1)

---

(1) Voir Cahier IV, page 135, et Cahier VII, page 131.

MEMBRES DE LA COMMUNE

CHARLES GÉRARDIN

Novembre 1913. Charles Gérardin. L'ami de Rossel. Avec Ranvier, Félix Pyat, Léo Melliet, Antoine Arnaud, fait partie du premier Comité de Salut public. Quand Rossel, déféré à la cour martiale après sa lettre de démission, s'évade de l'Hôtel de Ville, Charles Gérardin l'accompagne. On ne le revoit plus à la Commune. Fin 1871, il est à Londres. Vermersch, dans les lettres publiées plus haut, me parle à diverses reprises de Gérardin. Depuis de longues années, je n'ai pas entendu prononcer son nom. Le hasard d'une conversation m'apprend que Gérardin vit en Seine-et-Marne, à Bellot. Je lui écris. Je lui rappelle que nous nous sommes rencontrés, pendant la Commune, en compagnie de Rossel, l'ami du *Père Duchêne*. Il me répond, m'invitant à venir causer du passé. « Je serai enchanté — me dit l'ancien membre du Comité de Salut public — de vous faire les honneurs de ma Butte, où dans une solitude peuplée de souvenirs, j'achève modestement la vie du paysan d'Erckmann-Chatrian. »

Quelques jours après, je grimpais, avec Gérardin, le rude chemin de la Butte Montpoix, qui domine le village de Bellot. Tout au sommet, à l'entrée du bois, un

pavillon isolé, dit « la Fontaine aux Lièvres ». Nous voici, tous deux, assis autour du poële. Gérardin me dit tout d'abord sa vie, mal racontée par les biographes d'après la défaite. Maxime du Camp, dans ses *Convulsions*, fait naître Gérardin dans la Marne, à Vitry-le-François. Jules Clère, dans ses *Hommes de la Commune*, n'indique pas le lieu de naissance. Même mutisme du Larousse et du Vapereau. Charles Gérardin est Alsacien. Il est né à Saint-Louis (Haut-Rhin) en 1843. Tout jeune, il fait son apprentissage de graveur à Mulhouse, chez le père de Charles Keller. (1) Gérardin et Keller se lient d'une amitié qui durera toute la vie. Tous deux ardemment patriotes, tous deux profondément ulcérés par les défaites qui ont livré leur pays à l'étranger. Gérardin ignorait, quand je lui écrivis pour la première fois, la mort de Keller.

Voyez-vous toujours, —
m'écrivait-il, —
ce grand et brave
Charles Keller? C'est chez son père, en 1859, que j'ébauchai mon apprentissage de graveur. Envolé à Paris, je n'ai revu Keller qu'après l'amnistie. C'était au « Dîner de l'Est », réunion bougrement patriotique, où une cinquantaine de « wackes » (2) du bon coin communiaient dans la même sainte et robuste haine du Germain féodal...

Au début du Siège, Gérardin fait partie du 257e bataillon de la garde nationale. Élu capitaine,

---

(1) Voir Cahier IX, page 34. Charles Keller est mort en juillet 1913, à Nancy.

(2) Nous étions au lendemain des incidents de Saverne, où le lieutenant von Forstner avait traité de *wackes* (vagabonds) les recrues d'Alsace-Lorraine.

on lui offre, après le 31 Octobre, le commandement du bataillon. Il refuse. Il s'engage dans les Éclaireurs de la Seine, dont le champ d'opérations est entre Le Bourget et Bondy. Il assiste à diverses affaires, la dernière, le 21 janvier, à Nonneville. La capitulation. Gérardin, à la requête de la Municipalité, s'occupe d'assistance à la mairie du dix-septième (Batignolles), arrondissement qu'il habite depuis plusieurs années. Malon, Buisson (les deux frères), Paul Martine (1) sont de ses amis. Le 26 mars, Charles Gérardin est nommé, avec Varlin, E. Clément, Chalain et Malon, à la Commune. Varlin, nommé dans trois arrondissements, opte pour le sixième (Saint-Sulpice); il est remplacé par Aminthe Dupont, (2) beau-frère de Gérardin.

Rossel

Parlons d'abord de Rossel, —

me dit Gérardin.

Ce fut mon vieil ami Martine qui lui écrivit au camp de Nevers, pour l'appeler à Paris. Martine me l'a affirmé à diverses reprises. Rossel, dans ses *Papiers Posthumes*, ne nomme pas Martine. Mais ouvrez cet exemplaire du livre, et voyez la note qui accompagne le texte, note écrite de la main de Martine. « J'écrivis — lit-on dans les *Papiers Posthumes*, page 86, (3) — à un homme intelligent qui avait pris une part

(1) Paul Martine. Voir Cahier VIII, page 68. Paul Martine est mort en 1913.

(2) Dupont (Aminthe), l'un des accusés du procès de Blois, condamné à quinze ans de prison. Elu membre de la Commune (dix-septième arrondissement). Membre de la Commission de Sûreté générale. Réfugié à Londres, il commit l'imprudence de se rendre à Paris, où il fut arrêté. Condamné aux travaux forcés, il rentra à l'amnistie.

(3) Rossel. *Papiers Posthumes*. Paris. E. Lachaud, éditeur, 1871.

active aux mouvements populaires dans Paris depuis le début de la guerre. Il me répondit par des renseignements précis, etc. » Au bas de la page, un renvoi, de la main de Martine : « Allusion flatteuse à notre correspondance. Signé : Paul Martine. »

Où Martine avait-il connu Rossel ? A Colmar, où il avait été professeur ? A sa sortie de l'École normale ? A Metz, lorsque Rossel y était élève à l'École d'application ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que Martine reçut Rossel à Paris. Il me le présenta aussitôt. Rossel fut, le 22 mars, nommé chef de notre 17e légion. (1)

Le premier fait d'armes de Rossel, que j'accompagnais avec Malon, fut, dans la nuit du 1er au 2 avril, la marche sur Courbevoie. Une reconnaissance de cavalerie avait délogé du rond-point un bataillon fédéré. Rossel avait projeté de passer la Seine au pont d'Asnières, et d'aller, en suivant la ligne du chemin de fer, reprendre la position perdue.

Nous partîmes des Batignolles, avec à peu près un millier d'hommes. Rossel en tête, l'écharpe rouge sur son vêtement civil. Moi au milieu de la colonne. Malon à l'arrière. Nous suivions les talus, plantés d'acacias. Tout alla bien jusqu'à ce que nous ayons passé le pont d'Asnières. Brusquement, après avoir dépassé Bécon, des coups de fusil partent. Ce sont nos francs-tireurs du 91e, qui tirent, sans ordre, sur un ennemi invisible. La panique s'étend. Quand on s'aperçoit qu'elle est injustifiée, il est trop tard. Les bataillons se retirent en désordre, malgré nos appels énergiques. Rossel, que je vis en rentrant à Paris, était navré. Je sus le lendemain qu'il avait été arrêté, puis relâché. Le 3 avril, le jour de la sortie de Flourens, Bergeret, Eudes et Duval, il fut installé, comme chef d'état-major de Cluseret, au Ministère de la Guerre.

---

(1) Dans le *Coin du Voile* (où il y a beaucoup à laisser de côté), V. d'Esbœufs (colonel Vergès) écrit (page 30) : « Le citoyen Rossel était présenté par M. Martine, agrégé d'histoire, jeune homme distingué, connu de la plupart des membres du conseil (de légion), et remarqué par ses nombreux discours dans les clubs politiques. »

Dombrovski et Wroblevski

Dès que je fus nommé membre de la Commune, —

continue

Charles Gérardin, —

je résolus de diriger tous mes efforts sur la défense militaire. La sortie malheureuse de Bergeret, Eudes et Duval démontrait, et au delà, que nous manquions totalement d'hommes de guerre. Je songeai à Dombrovski, que j'avais rencontré, pendant le Siège, en compagnie d'un autre Polonais de ma connaissance, Micielski. La lecture, que fit Dombrovski à cette entrevue, d'un travail sur les débuts de la guerre et sur la défense de Paris, écrit dans un français étrange, mais cependant d'une remarquable lucidité, me fit apprécier l'homme à sa juste valeur.

Le 4 avril, Dombrovski, que j'avais fait prévenir par Micielski, déjeunait chez moi. J'ignorais qu'il fût déjà, à ce moment, chef d'une légion quelconque. Il attendait, me dit-il, le moment de se battre pour prendre rang. Il se rendit immédiatement auprès de Cluseret et de Rossel. Le 6 avril, Dombrovski était nommé au commandement de la place de Paris, en remplacement de Bergeret — trop tard, hélas, pour pouvoir s'opposer aux folles et tragiques équipées du 3 avril.

Je revis Dombrovski quelques jours après, quand il commandait sur la rive droite. Dans un élan admirable, il avait repris Neuilly jusqu'à la Seine. Il me dit qu'il manquait d'un général pour conduire les opérations du Sud.

Je lui demandai ce qu'il pensait de Wroblevski, dont m'avait parlé avec grands éloges Micielski.

La réponse de Dombrovski fut tellement flatteuse à l'égard de Wroblevski, que je fis inviter ce dernier à me venir voir.

Wroblevski jouissait, parmi ses compatriotes, combattants de l'insurrection polonaise de 1863, d'un prestige militaire mérité. D'une bravoure à toute épreuve, on racon-

tait qu'il avait, avec une demi-douzaine de lanciers, traversé toute la Lithuanie. Il avait le corps tatoué de coups de lance. Très sobre, comme Dombrovski.

A mes premières ouvertures, Wroblevski refusa net le commandement que je lui offrais. Comme je lui faisais part du jugement porté sur lui par Dombrovski, il en parut touché. Il me déclara qu'en toute autre circonstance, il serait très heureux de se battre à ses côtés, même sous ses ordres. Mais il répugnait à l'idée de se mêler d'une guerre civile entre Français.

— Il s'agit, — lui dis-je, — de sauver la République menacée par Versailles.

Je regardais son acceptation comme si précieuse pour la Commune, que je n'hésitai même pas à le menacer d'arrestation, s'il persistait dans son refus.

— Avec nous ou contre nous, — lui dis-je. Dans le second cas, mon devoir est de vous arrêter.

Enfin, Wroblevski céda.

La réunion de la rue des Dames

Je passais la plus grosse partie de mon temps aux avant-postes. J'allais très peu à l'Hôtel de Ville. Je m'étais vite aperçu qu'on y discourait beaucoup trop, et qu'on y agissait fort peu. La seule préoccupation eût dû être cependant la conduite des opérations militaires. C'était là un de nos fréquents sujets de conversation, aussi bien avec Rossel qu'avec Dombrovski. A mon avis, le salut était dans la formation d'un comité, pris aussi bien hors de la Commune que parmi ses membres, composé d'hommes énergiques, actifs, se donnant tout entiers à la défense. Ce fut là le germe du Comité de Salut public, dont je prononçai le premier le mot, au cours d'un incident de séance, à l'Hôtel de Ville. C'est ce qui me valut de faire partie du premier Comité, élu le 1er mai.

A la veille de la proposition qui fut faite à la Commune, dans sa séance du 28 avril, nous eûmes, Rossel, Dombrovski, Wroblevski et moi, une réunion rue des Dames, aux Bati-

gnolles. Dombrovski y prit le premier la parole. Il représenta la situation militaire telle qu'elle était, c'est-à-dire très compromise. Avec la coexistence de la Commune et du Comité Central, toute action efficace et toute organisation étaient impossibles. Il posa ce principe, que les chefs d'une révolution aussi grande que la révolution communaliste devaient être capables de conduire leurs électeurs au combat. Il ajouta qu'il considérait la majorité des membres de la Commune comme incapables à tous les points de vue de remplir cette condition, et que le triomphe étant impossible avec eux, il fallait vaincre sans eux. Sa conclusion fut: la dictature d'un groupe d'hommes jeunes et énergiques, l'appel aux volontaires, le casernement des troupes, l'application de la loi martiale aux traîtres et aux lâches, et, enfin, dès l'organisation parfaite des volontaires, c'est-à-dire en huit ou dix jours, commencement des opérations sur le Sud et manifeste à la France. La discussion fut calme et de courte durée. Nous étions, tous les quatre, — Rossel, Dombrovski, Wroblevski et moi, — du même avis. Comme nous n'étions assurés que de 6.000 combattants, il fut convenu de renvoyer l'action après la nomination du Comité de Salut public.

Vous savez, —

ajouta Gérardin, —

que, sur cinq membres du Comité à élire, je fus le seul désigné de ceux sur lesquels nous pouvions compter. Je continuai donc à faire ce que j'avais fait depuis mon élection à la Commune, à consacrer le meilleur de mes efforts à la défense.

Peu de jours après, les relations de Rossel et Dombrovski devaient se refroidir. Dombrovski reprochait à Rossel de ne pas lui envoyer les hommes et les munitions qu'il réclamait. L'acquittement, par le conseil de guerre de Versailles, du directeur du Comité d'artillerie, a, depuis, suffisamment expliqué les raisons secrètes de l'inexécution des ordres. Deux jours avant l'arrestation de Rossel, le 8 mai, j'arrivai au Ministère de la Guerre juste au moment où Dombrovski venait s'enquérir par lui-même de la situation. L'entre-

tien entre Rossel et Dombrovski débuta assez froidement. J'intervins pour renouer les sympathies. Il fut décidé que Bergeret et Eudes seraient chargés de l'organisation d'un certain nombre de régiments, qui seraient casernés et tenus à la disposition de Dombrovski. Mais les événements devaient bientôt se précipiter. Le lendemain 9, Rossel démissionnait.

L'évasion

Le 10 mai, la Commune, après avoir voté, la veille, l'arrestation de Rossel, décide qu'il sera livré à la Cour martiale, et, en attendant, enfermé à Mazas. Rossel est venu à l'Hôtel de Ville. Il attend à la questure, sous la garde d'Avrial, qui le laisse seul pour retourner en séance. Le vote émis, — Malon et moi avons voté contre, — je vais rejoindre Rossel, que je trouve dans la chambre bleue (1) servant de permanence aux membres du Comité de Salut public. J'instruis Rossel. « Vous n'avez pas, lui dis-je, l'intention de remettre votre honneur entre les mains des membres de la Cour martiale, dont certains vous sont connus. C'est moi qui vous ai introduit dans ce guêpier. C'est à moi de vous en sortir. Partons. »

Nous quittâmes la chambre bleue. La voiture qui avait amené Rossel à l'Hôtel de Ville était restée devant la porte extérieure. La sentinelle, reconnaissant Rossel, présenta les armes. Nous montâmes dans la voiture qui nous emporta rapidement jusqu'au pont des Saints-Pères, et, par la rue Bonaparte, au Quartier Latin. Rossel, qui s'était foulé le pied dans une récente chute de cheval, était chaussé d'une bottine et d'une pantoufle. Nous nous arrêtâmes pour acheter une paire de souliers légers. Nous nous quittâmes au Jardin de Cluny, d'où il alla se refugier dans un hôtel du boulevard Saint-Germain.

---

(1) C'est dans cette chambre bleue, dite chambre de Valentine, que le 23 mai, fut porté Dombrovski, mortellement blessé rue Myrrha. Voir Cahier IX, pages 115 et suivantes.

Nous eûmes bientôt des nouvelles l'un de l'autre. Delescluze, qui nous avait conservé à tous deux ses sympathies, nous envoyait fréquemment un jeune ingénieur, Charles Heuzey, qui fut, m'a-t-on dit, pris et fusillé à la caserne Lobau. Delescluze me faisait dire d'attendre. J'avais hâte de prendre de nouveau part à l'action. J'écrivis à Dombrovski. Je lui dis que je ne serais pas fâché de me battre incognito aux avant-postes. Il me fit répondre de ne pas me montrer au quartier général, si je ne voulais être arrêté, mais que, dès l'organisation achevée des nouveaux régiments, Rossel et moi devions avoir chacun un corps à commander dans l'opération d'ensemble qui serait tentée.

Quatre jours après cette réponse de Dombrovski, les Versaillais étaient dans Paris. Dombrovski devait tomber, le 23 mai, à la barricade de la rue Myrrha. Le 28 novembre 1871, Rossel était fusillé à Satory. Depuis notre évasion de l'Hôtel de Ville, je ne l'avais pas revu.

ALPHONSE LONCLAS

Juin 1913. Une lettre de Lonclas. Je n'ai pas rencontré Lonclas depuis des siècles. Depuis 1875, où il vint nous surprendre, Vermersch et moi, à Altorf. (1) Franchement, je ne croyais plus le revoir. Tout de suite quand on m'apporte sa carte, passe devant mes yeux sa silhouette d'autrefois. Carré des épaules, la face pleine et rose, barrée d'une moustache châtain clair, l'uniforme de colonel chef de la 12e légion. Quelques jours après, je le retrouve, la rosette rouge à franges d'or des membres de la Commune à la boutonnière. Lonclas a été élu à la Commune aux élections complémentaires d'avril. Tous ces souvenirs se pressent en moi, quand il me tend la main, la moustache blanchie, — il a soixante-dix-sept ans, — mais l'œil brun toujours vif.

Nous causons. Je lui rappelle notre course à la

---

(1) Voir Cahier IV, page 140.

Furka, il y a juste trente-huit ans. De toute la bande joyeuse qui grimpait allègrement vers le glacier, nous restons seuls... Vermersch mort deux années après... Lautard, — notre « badinguet » d'Altorf, — mort... Les autres, morts aussi, disparus, vieux, terrés dans quelque coin...

La Commune... Les amis... Voilà une heure que nous bavardons.

— Au fait, — dis-je au vieux camarade, — comment as-tu été nommé à la Commune? Quel coup d'éclat t'a valu ce suprême honneur?

— Je t'enverrai cela.

Chef de la 12e légion

Quand éclata le 18 Mars, —

m'écrit Lonclas, —

j'étais capitaine de la 1re compagnie de marche du 73e bataillon de la garde nationale du douzième arrondissement, quartiers des Quinze-Vingts et de Bercy.

Aussitôt que la nouvelle de la victoire de Montmartre m'est connue, je me dirige à la hâte vers l'avenue Daumesnil, près du boulevard Mazas, lieu habituel de réunion du bataillon.

Le bataillon est là, au complet. Onze compagnies. En tout 1.200 hommes, bien armés, résolus.

Les officiers viennent à moi.

— Citoyen capitaine, me disent-ils, le commandant vient d'envoyer sa démission. Il refuse de marcher. Il est avec le gouvernement. Nous vous prions, en votre qualité de plus ancien capitaine, de le remplacer.

J'accepte. Je fais battre l'assemblée. On fait l'appel. On forme le cercle. Je prononce une petite allocution.

Je venais à peine de remercier les officiers du 73e de leur marque de confiance, dont j'étais fier, qu'un délégué du Comité Central, accompagné de Géresme, — qui devait être nommé à la Commune aux élections du 26 mars, — se présente.

— Le capitaine Lonclas ?

— C'est moi, citoyen.

— Eh bien ! je vous annonce, au nom du Comité Central, que vous êtes nommé chef de la 12e légion. Je vous invite à aller immédiatement prendre le commandement de cette légion, rue d'Aligre, à l'École des garçons. Vous vous entourerez des délégués de tous les bataillons fédérés de votre arrondissement. Vous avez pleins pouvoirs et vous prendrez toutes les mesures d'ordre nécessaires. Vous en référerez ensuite au Comité Central, dont vous dépendez exclusivement.

Une acclamation salue ces paroles. Tout le bataillon crie :

— Vive la République ! Vive le Comité Central !

Je passe le commandement du bataillon au capitaine Declerc, chevalier de la Légion d'honneur, homme très énergique, très loyal, véritable type du soldat, et je pars pour la rue d'Aligre, escorté de quelques-uns de mes hommes.

C'est ainsi qu'en moins d'une heure, je fus successivement capitaine, commandant et colonel chef de légion. Avancement extraordinairement rapide, comme tu vois.

Il y avait toutefois une raison à cela, comme va te le montrer le récit suivant.

Les canons de la gare de Lyon

Vers la fin de février, j'avais été avisé par un sergent du 73e, employé au P.-L.-M., que de nombreux canons en bronze, ainsi que leurs affûts, avaient été soigneusement emballés dans des caisses, et qu'ils allaient être pro-

chainement expédiés en province, par ordre du gouvernement.

Ces canons provenaient de la souscription populaire à 25 centimes, ouverte pendant le Siège dans les colonnes du *Siècle*. Ils étaient donc la propriété collective des souscripteurs.

Il s'agissait de s'emparer de ces canons et de les placer, afin qu'ils ne fussent pas livrés aux Prussiens, sous la garde jalouse et vigilante de la garde nationale.

Une expédition fut décidée. On m'en donna le commandement, que j'acceptai avec enthousiasme.

Plusieurs officiers du 73e s'offrirent à m'accompagner.

Je leur déclarai que je me rendrais d'abord, seul, sans escorte, auprès de l'ingénieur des ateliers du P.-L.-M., rue de Rambouillet, pour lui demander de prendre possession des canons. Si, au bout d'un quart d'heure, je n'étais pas de retour, c'est que j'aurais été retenu prisonnier. Dans ce cas, les ateliers devaient être envahis par nos hommes, les canons enlevés de vive force et transportés dans un terrain vague de la rue Crozatier, qui avait été choisi par nous comme parc d'artillerie provisoire.

Le programme fut mis à exécution.

Je me présentai seul à la barrière de bois servant de clôture aux ateliers.

Arrêté par le concierge, je signifiai à ce dernier que je désirais parler d'urgence à M. X., ingénieur.

On prévint l'ingénieur qui était à table.

Je le vois encore, sortant, tête nue, la serviette à la main, dans la vaste cour, à l'extrémité de laquelle était son pavillon d'habitation.

Brièvement, mais sur un ton qui ne comportait pas de réplique, je sommai l'ingénieur, au nom du Peuple, de me remettre les canons qu'il détenait et qui, sans doute, — ajoutai-je, — allaient être livrés à l'ennemi.

— Je n'ai pas de canons, — me répondit l'ingénieur. — Et du reste, si j'en avais, je ne les livrerais pas à vous, capitaine, qui n'avez aucun mandat du gouvernement.

— C'est bien, monsieur, répondis-je. Le mandat que vous désirez, je me le donne à moi-même, et voici ceux qui vont

II. — Alphonse Longlas, membre de la Commune (élu par le douzième arrondissement).

Longlas porte sur cette photographie, (inédite), le costume de colonel, chef de la 12e légion, nommé le 28 février 1871, par le Comité Central.

II

le mettre à exécution sur-le-champ, puisque vous refusez d'obtempérer à ma légitime demande.

Je fis un signe.

Les gardes nationaux, alignés en bataille le long de la barrière, avaient compris. En un clin d'œil ils ont renversé la barrière, envahi la cour, et, sous la conduite du sergent qui m'avait signalé l'endroit où étaient remisés les canons, se sont dirigés vers les ateliers.

Les caisses furent vite défoncées. Les canons, sortis de leur prison, sont montés sur leurs affûts. Les gardes s'attellent aux brancards en poussant des hourrahs.

C'est au galop que les canons sont traînés jusqu'à la rue Crozatier, où ils sont parqués, sous la protection du 73e bataillon.

L'opération n'avait pas duré une demi-heure.

Pendant l'enlèvement des canons, — une trentaine de pièces, — je parlementais toujours avec l'ingénieur, qui levait les bras au ciel et me suppliait de lui laisser un reçu de la livraison forcée.

— Je ne cède qu'à la force, répétait l'ingénieur.

Je signai le reçu qui m'était demandé. Je le signai au nom du peuple de Paris, représenté par le 73e bataillon de la garde nationale, dont j'avais exécuté les ordres.

L'enlèvement des canons du P.-L.-M. fut accueilli dans tout le faubourg Saint-Antoine par une explosion d'enthousiasme. On venait de tous les côtés me féliciter de ce brillant exploit. (1)

Ma compagnie tint à honneur de monter la première garde autour de notre butin. Chaque jour, les compagnies du 73e se relevaient l'une après l'autre.

Le Comité Central fut avisé.

---

(1) L'exploit de Lonclas se place dans l'après-midi du 28 février, la veille de l'entrée des Prussiens. Charles Yriarte, dans son livre *Les Prussiens à Paris et le 18 Mars*, page 44, publie la dépêche suivante : « Secrétaire général de la préfecture de police à préfet aux affaires étrangères, 28 février, 3 h. 25 m. soir. Les gardes nationaux du douzième arrondissement prennent les armes. Le 73e a formé les faisceaux avenue Daumesnil. Ces gardes nationaux prétendent avoir trouvé à la gare de Lyon trente et un canons cachés... »

Quelques jours après, sur son ordre, les canons étaient transportés au parc de la rue Basfroy, siège du Comité.

Je reçus bientôt un ordre de comparution devant un juge d'instruction. J'étais inculpé de vol au préjudice de l'Etat, pour une somme de 260.000 francs.

Je m'abstins, bien entendu, de répondre à la convocation.

Les événements allaient se précipiter.

Au 18 Mars, les canons, qui avaient quitté la rue Basfroy, faisaient partie du parc des Buttes-Montmartre.

Au mois d'avril, ils furent descendus sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

C'est à eux que je dois d'avoir été, en une demi-heure, commandant, puis colonel chef de légion.

C'est à eux aussi, — car ils m'avaient rendu populaire dans mon arrondissement, — que je dois d'avoir été, aux élections complémentaires du 16 avril, — élu à la Commune par les électeurs révolutionnaires et patriotes du douzième.

VICTOR CLÉMENT

L'un des membres les plus obscurs et les plus modérés de la Commune. (1) Élu par le quinzième arrondissement. Signataire du manifeste des Vingt-Deux de la minorité. Très brave homme, d'une honnêteté scrupuleuse, il confie à son patron — Clément était ouvrier teinturier — dès l'entrée des troupes, les 10.600 francs qui restent en caisse à la mairie. A la Commune, il parle peu. Dans son quartier, il est aimé de tous. C'est un conciliateur. Ce fort Jurassien, trapu, large d'épaules, de taille élevée, est un doux. Il fait payer le traitement des frères de la Doctrine chrétienne. Il protège les religieuses. Son défenseur, Me Gatineau, rappelle, dans sa plaidoirie devant le conseil de guerre, que son client a sauvé un prêtre, l'abbé Minot, au péril de sa vie.

---

(1) Il y avait, à la Commune, trois élus du nom de Clément. — J.-B. Clément, élu par le dix-huitième arrondissement (Montmartre). — Emile Clément, élu par le dix-septième arrondissement (Batignolles). Cet Emile Clément fut arrêté par ses collègues, quelques jours avant l'entrée des troupes et incarcéré. On avait reconnu, à l'examen de son dossier, qu'il avait offert ses services à la Police de l'Empire. — Victor Clément, élu par le quinzième arrondissement (Grenelle), celui dont nous nous occupons ici.

Victor Clément déclare qu'il a combattu le décret des otages et la formation d'une cour martiale. La pièce suivante est toute entière de la main de Victor Clément. Elle doit avoir été rédigée par lui au cours de sa détention à Versailles, et remise à Me Gatineau, pour les besoins de sa défense.

Composition de la Commune

A son début, (1) par suite de doubles d'élections et de refus, la Commune comptait 65 membres, que l'on peut classer ainsi. Majorité 45 membres environ, mais hétérogène, composée de blanquistes et de jacobins ayant pour chefs et orateurs Delescluse et Félix Pyat. Mais qui peu de temps après se laissa complètement dominer par la préfecture de police qu'elle soutint *per fas et nefas* contre les attaques sérieuses et quelquefois acharnées de la minorité.

Comme valeur intellectuelle, à part Delescluse, instruit, intelligent, mais sectateur inflexible de Robespierre et du jacobinisme de 93, ce qui influait évidemment sur la rectitude de son jugement, et Félix Pyat, révolutionnaire fantaisiste, comme Delescluse, infatué de la tradition de 93, qu'il imita et copia souvent à la Commune, politique romantique mais loin des sentiments généreux des Girondins, difficile à classer, et enfin le jeune Grouchet, un élégant jacobin, ennemi juré de l'autonomie communale et du principe fédératif, plein d'une haine bien cordiale pour les fédéralistes, d'une valeur intellectuelle médiocre, possédant pour toute science politique quelques lambeaux de rhétorique jacobine, n'ayant jamais ouvert un livre d'économie politique et antipathique à la révolution sociale au degré suprême.

---

(1) Nous avons scrupuleusement suivi, même dans ses erreurs orthographiques (Delescluse pour Delescluze, Grouchet pour Grousset), le manuscrit de Victor Clément.

A part ces trois personnalités, les autres membres composant la majorité étaient de l'ignorance et de l'incapacité la plus absolue, mais en revanche d'une violence de tempérament sans bornes, nerveux jusqu'à l'épilepsie, rugissant au moindre mot de conciliation, de modération ou de transaction, qualifiant immédiatement de traître et de réactionnaire les membres de la minorité qui se permettaient de blâmer les actes de la préfecture de police, arrivés enfin à ne voir le salut que dans ces deux moyens : arrêter et emprisonner tout ce qui paraissait hostile, et contraindre à se battre la garde nationale, et fusiller tout garde récalcitrant, et d'une confiance absolue dans la valeur de ces moyens.

Il est à remarquer que cette majorité si violente, n'a jamais eu le courage de se soustraire à l'influence occulte du Comité central et à ses prétentions parfaitement accusées de diriger malgré la Commune et selon ses vues le mouvement du 18 Mars. Les prétentions du Comité central se firent jour très peu de temps après la réunion de la Commune, cette tactique et ces empiètements n'échappèrent pas à la minorité, qui par l'organe de Lefrançais et de Jourde insistèrent énergiquement pour que cette influence occulte fût brisée. Mais alors le Comité central temporisait, il envoyait son délégué Arnold donner des explications, alors on exposait à la Commune qu'il y avait malentendu, que la Commune se méprenait sur le sens des démarches et prétentions du Comité central, qu'il était incapable de rien faire contre elle, bien au contraire il était prêt à s'incliner en toute occasion devant sa souveraineté. Déclarations hypocrites auxquelles l'un de ses membres, le cuisinier Lacord jetant le masque, donnait un formel démenti en déclarant quelques jours plus tard en pleine séance que le Comité central entendait traiter de puissance à puissance. La majorité laissa dire et Lacord ne fut pas arrêté.

Le Comité central comme corps politique avait conservé l'habitude de se mettre en communication avec le public par la voie d'affiches sur papier blanc, ce qui donnait à ses communications un caractère officiel. Pour enlever ce caractère aux affiches du Comité central, la Commune

rendit un décret déclarant que les communications officielles seules seraient affichées sur papier blanc, le Comité n'en tint aucun compte et continua et la Commune ne fit jamais respecter son décret.

Enfin un beau jour, quinze jours à peu près avant la fin de la Commune (le Comité) envoie à la Commune une notification faite (sur) un ton impératif et menaçant, par laquelle il demandait la direction absolue de la guerre, et la note portait qu'une délégation du Comité central attendait la réponse séance tenante. Félix Pyat, délégué par la Commune, accorda tout. Il trouva dans une salle tous les chefs de légion réunis, avec l'intention bien arrêtée, et que d'ailleurs ils dissimulaient à peine, d'enlever la Commune. J'ai su le lendemain, par le chef de légion du quinzième arrondissement, que les légions, de concert avec le Comité central, devaient, en cas de refus, dissoudre la Commune et installer le Comité central à l'Hôtel de Ville.

Le premier acte impolitique de la Commune, ou plutôt des généraux de la Commune, et qui compromit gravement le mouvement du 18 Mars, fut la tentative sur Versailles. A partir de ce jour on put prédire avec assurance la défaite de la Commune et sa chute, qu'elle-même par la suite n'a pas peu contribué à accélérer. Cette sortie fut bien en effet l'œuvre des généraux présomptueux de la Commune, car cette résolution fut prise par ces messieurs sans consulter la Commune autrement que par un simple avis. Si la Commune eût été prévenue il est certain que la minorité se fût formellement opposée, en vain c'est très probable. Mais elle eût conformé sa conduite à son programme.

La minorité voulait sincèrement le triomphe de l'autonomie communale, mais ses revendications se bornaient à Paris, laissant aux autres groupes le soin de suivre son exemple (1) et de revendiquer à son exemple les libertés communales, et d'autre part bien résolue à ne faire aucune pression sur l'Assemblée, d'autant plus que l'Assemblée elle-même n'avait pas mis en question la forme républicaine.

---

(1) Les mots « suivre son exemple » sont rayés sur le manuscrit de Victor Clément.

Une semblable agression ne reposait sur aucun motif légitime et compromettait avec la Commune le principe fédératif. Mais il a été démontré plus tard que la majorité jacobine n'entendait pas du tout restreindre son action à Paris, qu'elle voulait le pouvoir fort, très fort, imposant à la France son programme et le faisant prévaloir par tous les moyens que la centralisation mettait à sa disposition.

La majorité a blâmé énergiquement la tentative sur Versailles, mais non point comme contraire à ses principes et à sa manière de voir, non pas comme illégale ou injuste, mais comme ayant été mal conçue, mal dirigée, en un mot à cause de sa non réussite. Dès ce jour, les tendances autoritaires et dictatoriales de la majorité ne se dissimulèrent plus. Vinrent immédiatement après, une recrudescence d'arrestations, la loi sur les otages, et enfin tous les actes arbitraires combattus par la minorité et qui devaient aboutir à la scission. Je dois dire à l'honneur de Lefrançais qu'il a combattu la loi sur les otages avec chaleur, éloquence, beaucoup de logique et de bon sens politique, mais la majorité était incapable d'écouter dix minutes un orateur qui n'abondait pas dans son sens.

Minorité 20 à 25 membres, presque tous socialistes, parmi lesquels une quinzaine communistes très modérés et très pacifiques, puis 4 à 5 socialistes mutualistes de l'école de Proudhon et 3 ou 4 néo-socialistes, parmi lesquels il faut compter Jourde. La minorité avait franchement arboré le drapeau communal et voulait faire triompher ce principe par des mesures de large tolérance politique et quelques réformes économiques que la lutte armée les a empêchés de produire, attendu que la production industrielle et les transactions commerciales en dehors des commandes faites par la Commune étaient complètement suspendues, et puis elles ne pouvaient être réalisables qu'après la victoire.

En résumé, la Commune presque tout entière était essentiellement gouvernementaliste et très éloignée du programme anonyme sorti du sein des masses le 18 Mars (Paris libre).

Cela ne surprend pas celui qui connait la valeur politique du *suffrage universel.*

V. Clément

Le hasard qui a fait tomber cette pièce dans les mains de M. Henri Saffrey, qui a bien voulu me la communiquer, apportait en même temps à ce dernier un autre document, un certificat délivré à Victor Clément par le curé d'Arbois (Jura), dont le membre de la Commune du quinzième arrondissement était originaire.

Je soussigné, prêtre, aumônier des Filles de Marie d'Arbois (Jura), certifie que pendant tout le temps qu'il a habité Arbois, c'est-à-dire pendant l'espace de près de trois ans, Monsieur Victor Clément a toujours eu la conduite d'un honnête homme et d'un bon père de famille, qu'il a même rempli ses devoirs de catholique, que pendant le même temps, aucune parole de blâme ne m'est revenue sur son compte, et que ses compatriotes ont toujours regretté, à cause de ses qualités personnelles, la part plus ou moins sérieuse qu'il a pu prendre à des principes peu conformes à ses habitudes plutôt généreuses que révolutionnaires. En foi de quoi je délivre la présente attestation pour lui servir dans les circonstances pénibles où il se trouve.

Arbois, le 23 juillet 1871.

L'abbé Fuant,
Aumônier des Filles de Marie d'Arbois.

L'honnête ouvrier teinturier — que son tempérament modéré ne désignait guère, il faut le reconnaître, à la fonction révolutionnaire dont l'avaient investi les électeurs de Grenelle — ne fut condamné qu'à six mois de prison. Il ne fit plus parler de lui depuis.

DANS LA BATAILLE

DUVAL ET LA SORTIE DE CHATILLON

(2, 3 et 4 avril 1871)

Dimanche 2 avril. Un ciel splendide. Toute la matinée, le rappel a battu. Depuis la veille, on sait que la marche sur Versailles est décidée. Duval s'est mis d'accord avec Bergeret et Eudes. La Commission exécutive a cédé aux objurgations des nouveaux généraux, qui ont plaidé vigoureusement devant elle l'attaque immédiate. D'abord fixée au 1er avril, la date a été reportée au lendemain 2. L'intendance a reçu l'ordre d'envoyer des vivres et des munitions. Elle s'acquittera du reste fort mal de cette mission.

Duval dispose de toutes les forces des treizième, quatorzième et quinzième arrondissements. Depuis longtemps déjà, il a pris ses dispositions en conséquence. Dès le 16 mars, — deux jours avant la tentative de reprise des canons, — il a provoqué une réunion des délégués de bataillons du quatorzième, rue de la Maison-Dieu, salle Paysant. Il s'y est rendu, accompagné du citoyen Beaufils, son secrétaire. Il a pris la parole, expliqué comment il comprenait, le cas échéant, la résistance.

Le 18 mars, le 136e bataillon, commandant Ledrux,

descend, avec Duval et les bataillons du treizième, vers la Préfecture de police, qui est occupée. A six heures et demie du soir, toute la rive gauche, jusqu'à la Cour des Comptes, est au pouvoir de Duval. A peine installé comme délégué à l'ex-Préfecture de police, Duval songe à la marche sur Versailles.

Duval est, par-dessus tout, un homme d'action. Depuis la capitulation, il commande au treizième. C'est lui le véritable général. On lui obéit. Il n'y a plus d'autre autorité que la sienne. Brave, énergique, il n'est pas fait pour parler, mais pour agir. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, blond, les yeux bleus, le front découvert, — il a 30 ans, — tous ceux qui l'approchent sont vite conquis. Cet ouvrier fondeur est un homme. Il en eût fallu quelques-uns de cette trempe à la Commune. Duval périra, — fusillé par ordre du général Vinoy, — dans cette première sortie, qu'il a préparée lui-même, et qu'il considérait d'avance comme la plus assurée des victoires.

Nous avons demandé au citoyen Louis Ledrux, qui fut membre du conseil de la 14e légion, commandant du 136e bataillon, et ensuite colonel commandant du fort de Vanves, de nous dire les péripéties de cette sortie de Châtillon, où Duval devait laisser la vie.

En colonne pour l'attaque

La 14e légion, —

nous dit le citoyen Ledrux, —

la plus rapprochée du plateau de Châtillon, où rendez-vous avait été pris, avait déjà rejoint son poste dans la soirée du dimanche 2 avril.

Quand Duval y arriva, vers cinq heures, avec Chardon, (1) il y trouva les *Volontaires de Montrouge*, qui, sur l'initiative du citoyen Lachapelle, avaient pris la garde à l'arrière du plateau. Les 103e et 136e étaient également installés.

Successivement, arrivent les 104e, 146e, 217e, du quatorzième arrondissement; le 102e et le 133e, du treizième.

Enfin, le quinzième fournit aussi son contingent. Le 131e arrive dans la soirée, suivi, au cours de la nuit et de la matinée du lundi 3, par les 137e et 165e.

Vers neuf heures du matin, les membres de la 14e légion, Lucien Henry, (2) Sebourgue, Roquejoffre, rejoignent Duval. En même temps qu'eux, Schneider, des *Volontaires de Montrouge*, Henri Menet, officier de chasseurs à pied rallié à la Commune le 18 mars. Pendant toute la durée de l'action, Menet se tint près de Duval.

Ni vivres, ni munitions. L'intendance n'avait rien envoyé. A la formation de la colonne d'attaque, vers midi, aucune disposition spéciale n'avait été prise. Toute la nuit s'était passée autour des feux de bivouac, les *Volontaires* faisant bonne garde sur les lisières du camp.

Aucune œuvre de défense n'avait été entreprise sur le plateau, évacué par nos troupes au début de l'investissement. Les Prussiens avaient creusé, du côté sud, de larges fossés, qui avaient été à demi comblés. Sur la droite, un long mur crénelé, à demi écroulé.

Duval passa une partie de la nuit dans une maison, située au coin de la route qui descend du plateau vers Paris, sans plus se préoccuper de la faiblesse de ces remparts en ruines. N'est-il pas convaincu du succès! Il croit arriver à Versailles sans combat.

Dès l'aube, Duval se rend sur le front de bandière, accompagné de ses officiers d'état-major. Il coiffe le képi

---

(1) J.-B. Chardon, membre de la Commune, nommé, comme Duval, par le treizième arrondissement. Colonel commandant la Préfecture de police. Voir Cahier IV, pages 99 et suivantes.

(2) Lucien Henry devait être fait prisonnier, en même temps que Duval.

aux six galons et aux étoiles de général. Par-dessus son uniforme, il a revêtu une capote d'artilleur, sans galons.

A neuf heures et demie seulement, arrivent trois pièces de 7, qui ne peuvent être mises en route, les attelages devant retourner à Paris pour ramener d'autres pièces.

Duval fait mettre les compagnies de marche en colonne. Les sédentaires resteront au plateau.

Vers dix heures et demie, arrivent les derniers bataillons. A ce moment, on peut songer à prendre contact avec le corps d'armée du général Eudes, qui manœuvre à la droite du plateau, et à former avec lui un crochet solide, que protégeront les forts du sud, les redoutes des Hautes-Bruyères et du Moulin-Saquet et le Petit Bicêtre.

A onze heures et demie, la colonne est formée. Elle s'engage sur la route de Versailles dans l'ordre suivant :

En tirailleurs, les *Volontaires de Montrouge*. Environ 250 hommes.

En colonne : le 104e bataillon (quatorzième arrondissement), commandant Mézirard, ancien combattant de Juin 48; le 133e (treizième); le 136e (quatorzième), commandant Ledrux; le 103e (quatorzième), commandant Lecœur; le 146e (quatorzième); le 131e (quinzième); le 217e (quatorzième); le 127e (quinzième); le 165e (quinzième), et le 102e (treizième).

Soit, dix bataillons, formant ensemble un effectif de 2.500 à 3.000 hommes, y compris les *Volontaires de Montrouge*.

La marche en avant et la retraite

La colonne arrive sans encombre à la redoute du Petit-Bicêtre, où quelques coups de feu, — les premiers, — sont échangés entre les avant-postes versaillais et nos tirailleurs. Bientôt, l'ennemi se retire, regagnant Plessis-Piquet à gauche, la ferme de Villacoublay à droite.

D'accord avec le commandant du 136e, le commandant du 103e, Lecœur, détache deux compagnies et garde les deux autres en réserve.

Entre la redoute du Petit-Bicêtre et les Quatre-Chemins, Duval, Lucien Henry, Schneider, Maugé, Henri Menet,

rejoignent la colonne. Lucien Henry conduit une pièce de 7. Maugé, une mitrailleuse. Henri Menet est à cheval; par trois fois, il galopera vers le plateau pour hâter l'envoi d'artillerie, de munitions et de vivres. Arrivent successivement Leprince, Badinier, de la 14e légion, avec un caisson de projectiles pour la pièce de 7.

Il est environ midi et demie quand nous atteignons les Quatre-Chemins. C'est là que la route « impériale » n° 186, reliant Sceaux à Versailles, coupe la route n° 54 allant de Châtillon à Bièvres, en traversant le Plessis-Piquet et Petit-Bicêtre. Au même point, un chemin, situé à environ 150 mètres de Villacoublay, se dirige vers les bois de Meudon-Chaville, au lieu dit Porte de Verrières.

Duval donne l'ordre de faire reposer la colonne.

Il entre dans la première maison à gauche, sur le mur de laquelle on lit, en grosses lettres : *Duval, horticulteur.*

Quelques officiers s'informent près de lui de l'heure à laquelle on pourra distribuer les vivres.

— Les vivres, répond Duval, sont au plateau. Ils y resteront. Nous déjeunerons à Versailles.

On fait halte.

Le 136e et le 131e se sont établis le long des fossés du petit chemin qui mène au bois de Chaville. Le 133e et le 146e se sont avancés sur la route, à une cinquantaine de mètres de la ferme de Villacoublay. Les *Volontaires de Montrouge* ont appuyé à gauche, laissant le village découvert. Le 103e, à quelque distance des maisons, couvre la droite, en tirailleurs. Les bataillons restés à l'arrière forment réserve sur la route de Châtillon.

Il est une heure et demie quand Duval donne l'ordre de la marche en avant.

A peine les troupes ont-elles remis sac au dos, qu'une vive fusillade éclate, dirigée contre les *Volontaires de Montrouge*, et partant du petit bois, en avant de Vélizy.

La pièce de 7 et la mitrailleuse sont rapidement mises en batterie, au coin de la ferme, sur la route, à droite.

Le 136e traverse au pas gymnastique les baraquements et les maisons, et se met en contact avec l'ennemi, qui n'est pas à plus de 200 mètres.

Le 131e rejoint rapidement la ligne de bataille, et se place devant les tirailleurs du 103e, qui, de ce fait, passent en deuxième ligne.

Les *Volontaires de Montrouge* esquissent un mouvement tournant sur la gauche, autour d'un ancien parc d'artillerie laissé par les Prussiens. Ces derniers ont abandonné là quelques affûts et des pièces d'artillerie hors d'usage. Derrière les *Volontaires* se déploie le 133e. Le 146e et le 137e prennent position dans un bâtiment du village.

Tous ces mouvements ont été exécutés, sans entente préalable, sur la seule initiative des chefs de bataillon. Quand la fusillade partit du bois de Vélizy, nos troupes marchaient en colonne. Elles n'avaient rencontré jusque là qu'un semblant de résistance au Petit-Bicêtre. Chacun prit les dispositions qui répondaient le mieux à son emplacement sur le terrain, au moment de l'alerte.

Le 136e était le plus en avant, au centre, tout près de la ferme. Les gardes s'étaient couchés dans les sillons. Le 146e et le 133e tiraient au-dessus d'eux. La distance était si courte, de cette première ligne aux Versaillais, qu'un garde du 126e, le citoyen Moura, fut frappé de deux balles de revolver à la mâchoire.

La fusillade dura vingt ou vingt-cinq minutes. Nous avions déjà une trentaine d'hommes à terre, dont trois morts.

Duval s'était posté sur notre droite, en arrière d'un ancien baraquement prussien, ambulance ou casernement.

A gauche, Maugé tenait bon avec sa mitrailleuse. Quant à la pièce de 7, elle dut cesser le feu, faute de munitions. Elle n'avait tiré qu'une dizaine de fois. Lucien Henry la reconduisit au plateau, à cheval sur la culasse.

Tout à coup, la sonnerie : *En retraite!* se fit entendre.

Le 136e et les *Volontaires*, qui étaient très menacés, maintinrent cependant l'ennemi assez longtemps pour permettre aux bataillons de regagner la redoute du Petit-Bicêtre, sans être poursuivis.

J'ignorais par qui avait été donné l'ordre de sonner la retraite. Je rejoignis bientôt Duval, au passage d'un petit chemin creux. Triste et muet, il regardait s'éloigner devant

lui, sur la pente qui mène au Petit-Bicêtre, les bataillons en désordre.

La retraite s'effectua sans autre péril, couverte par les bataillons d'avant-garde et par la mitrailleuse de Maugé, qui épuisa toute sa provision de projectiles.

Vers quatre heures, les troupes arrivaient au plateau. Une désagréable surprise les y attendait. La 14e légion, qui avait suppléé tant bien que mal à l'inertie de l'intendance, avait bien envoyé un convoi de vivres. Mais les bataillons restés à l'arrière s'étaient empressés, pendant que les autres se battaient, de les accaparer.

La prise du plateau

A peine les derniers tirailleurs étaient-ils arrivés au plateau, qu'une bordée d'obus s'abattait au milieu de nos troupes. N'ayant rencontré personne au Petit-Bicêtre, les Versaillais en avaient profité pour s'y réinstaller et pour tâter le terrain jusqu'à Châtillon.

Les tirailleurs s'élancent en avant. Lachapelle, des *Volontaires*, fait mettre en batterie une pièce de 7, sur la gauche, contrebattant une pièce versaillaise embusquée à l'angle d'une propriété, sur la limite du Plessis-Piquet.

Maugé installe la mitrailleuse au milieu de la route, entre le plateau et le Petit-Bicêtre, tirant sur cette dernière position, tandis que les deux ou trois cents gardes nationaux qui, spontanément, ont marché de l'avant, font reculer les éclaireurs de Versailles.

A six heures et demie, le Petit-Bicêtre était de nouveau à nous. On se compta. Deux cents à peine. Pour les commander, le commandant du 136e, et un capitaine du 131e.

Les gardes voulaient conserver la position et y passer la nuit, comptant, en faisant prévenir Duval, recevoir des renforts. Le commandant du 136e les en dissuada, redoutant avec raison une nouvelle déception. Accompagné de deux typographes de son bataillon, les citoyens Husson et Garnier, il regagna le plateau, pour rallier son bataillon.

La nuit était venue. Le plateau était presque désert. Ceux qui restaient s'étaient groupés autour de la maison occupée par Duval et son état-major.

Là étaient réunis : Chardon, Schneider, Henri Menet, Lucien Henry ; Lebourgue, Collier, de la 14e légion ; Lecœur, Mézirard, Ledrux, chefs des 103e, 104e et 136e. Pas un membre du Comité Central n'était là. Duval, assis près d'une table, semblait désemparé. A peine répondait-il aux quelques questions qui lui étaient posées, en vue des mesures à prendre pour la nuit. Il ne s'était pas reposé depuis quarante-huit heures. Il paraissait exténué. Il refusa de quitter le plateau pour se mettre à l'abri sous le feu des forts. Il avait certainement déjà pris la résolution de ne pas rentrer vivant à Paris.

Duval ne pouvait plus avoir le moindre espoir de sortir vainqueur de la lutte qu'il avait entamée. Il ne pouvait même plus se défendre. Dès leur retour au plateau, les bataillons qui avaient tenu tête aux Versaillais à Villacoublay, exténués, n'ayant rien pris depuis la veille, s'étaient hâtés, pour se ravitailler, vers Paris. Cette rentrée en masse avait encore été précipitée par l'arrivée sur le plateau d'une longue troupe de femmes et d'enfants qui, aux premiers coups de canon, sentant que la bataille grondait pour de bon, étaient accourus aux nouvelles, franchissant, sans qu'il leur fût opposé d'obstacle, les portes de Montrouge, Vanves et Châtillon.

Ainsi se termina, —

nous dit, en finissant son récit, l'ancien commandant du 136e, —

cette journée du 3 avril.

Le lendemain, à l'aube, Duval était cerné, avec la poignée de défenseurs restés autour de lui, par les troupes du général Pellé. Le 136e, qui avait quitté le plateau pour se ravitailler, était, au même moment, réuni place de la Mairie du quatorzième, prêt à repartir. Muni d'un laissez-passer de Duval, j'avais rejoint dans la nuit mon bataillon, avec mission de le reconduire au plateau. La nouvelle de la défaite étant parvenue, je restai à la disposition de la

14e légion, qui me chargea de conduire un convoi de munitions au fort de Vanves. Le lendemain, je prenais le commandement du fort, que je gardai jusqu'au 2 mai.

La mort de Duval

La mort de Duval est connue. La colonne de prisonniers, — après exécution sommaire, sur le plateau même, des soldats de l'armée, trouvés parmi les fédérés, — reprend cette route de Versailles qu'ils ont suivie la veille. Au Petit-Bicêtre, la colonne se trouve en face du général Vinoy, entouré de son état-major.

Vinoy fait faire halte. La colonne s'arrête, tout près de cette même maison qui porte l'inscription : *Duval, horticulteur*, où s'est arrêté la veille Duval.

Duval se désigne lui-même par les insignes de général de son képi.

Vinoy fait un signe.

Le général vaincu sort des rangs, enjambe un petit fossé, et va se placer, tout droit, face au peloton déjà formé. Il est fusillé, avec deux de ses officiers.

— Les noms de ces deux braves, — me dit Ledrux, — n'ont jamais, que je sache, été publiés. Lecœur et Maugé. Lecœur, chef du 103e bataillon (quatorzième arrondissement). Maugé, de la 14e légion. Lecœur et Maugé n'avaient pas été désignés pour le peloton. C'est en voyant Duval sortir des rangs et aller résolument vers la mort, qu'ils prirent la résolution de le suivre et de mourir à ses côtés. Mézirard, qui était parmi les prisonniers, m'a, depuis, confirmé le fait. Il avait, près de lui, Lucien Henry, qui dut d'être sain et sauf à la précaution qu'il avait prise d'arracher ses galons. Duval, à son témoignage, tomba, sans proférer une parole. Celles que divers écrivains lui ont attribuées, en réponse aux apostrophes de Vinoy, Mézirard ne les a pas entendues. Il n'a vu que le geste de Vinoy. Le geste qui désignait à Duval la place où le peloton vint le rejoindre.

Conversation avec Rigault

A propos de cette fin héroïque du général de la Commune, voici ce que m'a raconté Raoul Rigault, le 24 mai, au moment où le Panthéon allait être attaqué. Je lui demandais s'il avait revu Madame Duval qui, quelques jours auparavant, était venue me voir à la *Sociale*.

Le soir du 4 avril, —

me dit Rigault, —

nous étions à table à la Préfecture. Avec nous, Madame Duval, venue pour rencontrer Chardon et savoir de lui des nouvelles de son mari.

Nous étions à la fin du dîner quand on me remet un pli... La nouvelle, apportée par un prisonnier échappé, de la fusillade de Duval.

Comme on m'interroge :

— Ce n'est rien, dis-je, tout va bien...

Mais mon émotion m'a trahi. Je le sens aux regards qui sont fixés sur moi.

— Ce sont des nouvelles de mon mari? demande la jeune femme... Quand revient-il?

Et devant mon silence :

— Vous ne me dites pas la vérité? Vous ne voulez pas me la dire.

Nous nous levons de table. Madame Duval me suit dans une pièce voisine... Je lui communique l'affreuse nouvelle... La pauvre femme éclate en sanglots...

Trois heures après m'avoir fait ce poignant récit, Raoul Rigault tombait, le crâne fracassé, à l'angle de la rue Royer-Collard et de la rue Gay-Lussac. (1)

---

(1) Sur la mort de Rigault, voir Cahier IV, pages 21 et suivantes.

AUX ARCHIVES DE LA SEINE

Aux Archives de la Seine. Il y a là de nombreux cartons, pleins de pièces de 1871, retrouvées dans les mairies. (1) Ordres, bons de réquisitions signés pendant la bataille, lettres, documents de tous ordres. Quelques-uns fort intéressants. Certains, maculés, piétinés, ramassés on ne sait où, sous les tables, derrière les pavés peut-être. Involontairement, en maniant ces vieux papiers, mes mains tremblent. Ce bon de réquisition, signé du chef de la barricade de la rue Saint-Maur, aux tout derniers jours de la lutte suprême, n'est-ce pas du sang qui a laissé sa tache noirâtre...

A la mairie du onzième

Voici une curieuse communication datée du 23 mai, le mardi de la Semaine. La Commune est encore à l'Hôtel de Ville. Ce n'est que le lendemain, mercredi, dans la matinée que, chassée par l'incendie, allumé par

(1) Ces cartons m'ont été signalés par M. Lucien Lazard, l'aimable et érudit archiviste. Je l'en remercie ici bien cordialement.

le gouverneur Pindy, l'assemblée se transportera à la mairie du onzième arrondissement. Et, pourtant, ce mardi déjà, il semble, à la lecture de cette pièce, que le projet de s'installer au onzième était dans la pensée de quelques-uns. La lettre est adressée, sur papier à l'en-tête du Ministère de la Guerre, par le colonel Henry, chef d'état-major au Ministère de la Guerre depuis le 16 mai, à Lefebvre, certainement Lefebvre-Roncier, sous-chef d'état-major, juge suppléant à la Cour martiale.

MINISTÈRE
DE LA GUERRE

Paris, le 23 mai 1871.

Mon cher Lefebvre,

Nous sommes à la mairie du 11e avec le délégué Viard, qui avait été également obligé de se retirer. Je vous en conjure, que le Délégué arrive immédiatement, car il y a urgence, un coup de main sur l'Hôtel de Ville, fort possible, compliquant tout à fait la situation.

Salut et Fraternité.
HENRY

Aussitôt le délégué parti, dirigez-nous le personnel et le matériel. Nous avons déjà quelques timbres.

Le délégué Viard ne peut être que Viard, membre de la Commune, délégué au Commerce, que l'approche des troupes fait fuir de son Ministère. Le Délégué dont on réclame la présence au onzième, c'est Delescluze.

Aux barricades

Voici maintenant, sur des feuilles volantes, des reçus de munitions, des réquisitions, tous datés des derniers jours, timbrés de multiples cachets.

Le reçu suivant est délivré à l'église Ambroise, qui servait d'arsenal. Non loin de là, le lendemain jeudi 25 mai, Delescluze ira chercher la mort.

Église Ambroise

—

Reçu 6 tonneaux de cartouches Chaspot.

Le délégué à l'armement,
J. PERTY, capit.

24 mai 1871.

Timbre. Mairie du XIe
République Française
Commune de Paris

Du jeudi 25, quand, du Château d'Eau, les troupes tirent sur le boulevard Voltaire :

COMMUNE DE PARIS

—

ORDRE

A tous les chefs de barricades, de faire créneler les maisons, à trente mètres en avancée des barricades, de faire ouvrir des passages à travers les maisons et de les faire occuper.

Paris, le 25 mai 1871.

Cette pièce est revêtue de quatre timbres. Un timbre noir : *Le général commandant la Place. P. O. le colonel chef d'état-major.* Un timbre rouge : *Le colonel commandant l'Hôtel de Ville, membre de la Commune.* Un deuxième timbre rouge : *République Française. Commandant militaire de l'Hôtel de Ville.* Pas de signature.

Un paquet de bons à demi déchirés, étoilés de taches de boue. Bons pour des dîners, à porter aux barricades de la rue du Chemin-Vert et autres, à l'État-Major (dîners à 1 fr. 50), tous datés du jeudi 4 prairial (25 mai).

Quelques-uns de ces bons, sur papier à en-tête du Ministère de la Guerre, sont revêtus d'un timbre rouge : *La Commission de la Guerre, membres de la Commune.*

Autre paquet de bons. L'un d'eux, émanant du 192e bataillon.

192e BATAILLON

—

Bon pour quarante rations pour la barricade de la rue Saint-Maur, au coin de la rue Saint-Ambroise.

25 mai 1871.

Le sergent-major,
C. MERCIER

Ce bon porte le timbre de la XIe Légion. En travers, cette mention : *Vu et approuvé, le délégué à la Sûreté générale :* TH. FERRÉ.

Voici un bon pour les volontaires fédérés :

1er BATAILLON
DES VOLONTAIRES FÉDÉRÉS

—

Bon pour trente litres de vin.

Paris, le 26 mai 1871.

Le commandant par intérim,
A. DEMOINY

Un cachet : *Commission de la Guerre.*

Autre bon :

271e BATAILLON, 2e COMPAGNIE
24 mai 1871

Bon pour 1/4 de litre de vin, pour quatre-vingts rations, soit vingt litres, pour le service de la barricade du boulevard Richard-Lenoir et Voltaire.

Le capitaine,
SIMON

Deux timbres rouges : *Comité de Salut Public* et *Commission des Subsistances.*

Voici maintenant, dans la masse des autres pièces, un ordre, tout entier écrit de la main de Gustave Tridon, membre de la Commune, relatif aux obsèques des fédérés tombés dans les combats des premiers jours d'avril :

Ordre au citoyen Corelet de s'entendre avec les ambulances et hospices afin d'organiser, pour demain six, l'enterrement solennel des hommes morts pour la Patrie et la République, dans les glorieuses journées du 3, du 4 et du 5.

Pour la Commission exécutive :

G. Tridon. — Félix Pyat. — Ch. Delescluze

Un timbre rouge : *République Française. Commune de Paris. Commission exécutive.*

Églises et Réfractaires

Une pièce, tirée du carton de la mairie du quatrième arrondissement (Hôtel de Ville) :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté. Egalité. Fraternité
—
COMMUNE DE PARIS
IVe arrondissement
Mairie de l'Hôtel de Ville
—

Le Curé de l'église Saint-Paul ou son remplaçant est prévenu qu'à partir de demain mercredi 17 mai courant, il devra mettre, *chaque soir*, à la disposition du Comité de Vigilance du 4e arrondissement, l'édifice communal où se fait le service religieux.

Il pourra disposer de cet édifice, pendant la journée, pour son service religieux ordinaire.

Paris, 16 mai 1871.

(Non signé)

La pièce suivante ne porte pas de date. C'est un procès-verbal de saisie effectuée à cette même église Saint-Paul :

République Française

—

COMMUNE DE PARIS
Mairie de l'Hôtel de Ville

—

Les objets suivants saisis :

1° Chez le suisse de l'église Saint-Paul : 1 saint ciboire, 1 ostensoir, 1 timbale, 1 boîte à sacrements,

2° Dans l'église, chambre d'un autre suisse : 1 panier contenant 1 calice avec sa patène, 1 saint ciboire, 1 custole *(sic)*,

Ont été mis par nous en consignation au citoyen membre de la Commission municipale du 4e arrondissement.

De nombreuses pièces témoignent du zèle avec lequel étaient poursuivis les réfractaires, qui fuyaient l'enrôlement dans les bataillons fédérés.

VILLE DE PARIS

—

3me arrondissement
MAIRIE DU TEMPLE

—

Paris, le 3 mai 1871.

Citoyens,

Je porte à votre connaissance la communication suivante :

Le citoyen Oulier, Camille, demeurant avec la dame qui tient le café d'Apollon, rue François-Miron, ne fait pas partie de la garde nationale et n'en ayant *(sic)* jamais fait partie.

Salut et fraternité.

Pour le Comité d'enquête militaire,
D. Lompré

Cachet : *Fédération Républicaine de la Garde nationale. Conseil de Légion. 3e arrondissement.*

Rien ne nous renseigne sur ce qui arriva, dans la suite, au citoyen Oulier. Mais la pièce suivante, qui se rapporte à une autre poursuite, nous dit assez le sort qui lui fut réservé :

COMMISSARIAT
DE L'HOTEL DE VILLE
—
COMMISSION EXÉCUTIVE

Paris, le 9 mai 1871.

Ordre de conduire le citoyen Pigeon à la 4e Légion, pour l'incorporer dans le premier bataillon de marche à partir.

Incorporé au 33me.

Le commissaire civil,
E. De la Chapelle

Cachet rouge : *Commune de Paris. Hôtel de Ville. Commissaire civil.*

Le citoyen réfractaire fut donc dirigé, avec le 33e, aux avant-postes.

Deux pièces encore. La première, funèbre. Une liste de cadavres sortis de la Morgue et portés à différents cimetières. Pièce sans signature ni cachet.

Passy.....	reçoit	41	cadavres de la Morgue.		30 mai
—	—	180	—	—	. 28 mai
Sud (Montp.)	—	99	—	—	. 27 mai

En trois jours, la Morgue envoie, pendant la bataille des rues, 320 cadavres d'hommes tués ou fusillés.

L'autre pièce, — la dernière que nous publierons ici, — est l'ordre d'enlever les munitions abandonnées au Père-Lachaise par les artilleurs fédérés.

DIRECTION D'ARTILLERIE DE VERSAILLES

Arrondiss^t de Vincennes
PLACE DE VINCENNES

Vincennes, 9 juin 72.

NOTE

Prière à M. le Conservateur du Cimetière de l'Est de remettre au porteur de cette note les 42 obus de 7 qui, d'après l'ordre ministériel du 4 juin 72, doivent être pris par le service de l'artillerie.

Par ordre :

Le capitaine de service,
A. LIONNET

Il y a certainement une erreur de date dans cette pièce. Il faut lire 1871. Les obus du Père-Lachaise n'auraient pas attendu une année à la Conservation.

Il existe encore bien des choses intéressantes dans les cartons des Archives de la Seine.

Dans le carton réservé au onzième arrondissement, j'ai rencontré une lettre de Greffe, le menuisier organisateur de la *Libre Pensée,* (1) fusillé rue Haxo, le vendredi 26 mai. La lettre adressée au maire du onzième, Mottu, est datée du 23 novembre 1870. Greffe proteste contre l'accusation d'avoir appartenu à la police de l'Empire. Le papier sur lequel Greffe écrit porte l'entête : *Greffe, rue Keller, 28. La Libre Pensée de Paris.*

(1) Voir Cahier II, pages 189 et suivantes.

ALPHONSE HUMBERT

J'ai quitté Humbert, dans l'après-midi du lundi, au *Père Duchêne,* rue du Croissant. Le mercredi, quand le Panthéon allait être attaqué, je l'ai aperçu, sur le pont au Change. C'est à peine si nous avons pu échanger quelques paroles brèves. Je ne l'ai plus revu. Qu'a-t-il fait ? Vers le milieu de juin, encore caché place de l'École-de-Médecine, j'ai lu, dans un journal, qu'il venait d'être arrêté... Huit ans de bagne. Nous ne devions plus nous serrer les mains qu'au retour de Calédonie.

Ce que j'ai fait, —

me raconte Humbert. —

J'ai suivi, jusqu'au dernier jour, la bataille. La plus terrible journée, celle dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, fut celle du jeudi, celle qui vit Delescluze marcher à la mort, — celle où je vis, blessé sur le boulevard Voltaire, à Saint-Ambroise, Lisbonne...

La veille, le mercredi, tard dans la soirée, j'étais monté avec quelques amis, jusqu'au petit belvédère qui surmonte la mairie du onzième. Quel spectacle ! Paris en feu... Les flammes rouges, déchirant le terrifiant voile noir qui

s'échappait des monuments incendiés... Les Tuileries, la Préfecture de police, l'Hôtel de Ville...

— Bravo ! Bravo ! crions-nous... Vengez-vous !

Toute la journée du jeudi, nous courûmes de barricade en barricade... Le soir, vers six heures, nous prenons un rapide repas dans un restaurant, tout près de Saint-Ambroise... De la fenêtre, nous voyons s'avancer un groupe de combattants... Delescluze est avec eux. Il chemine de son pas coutumier, s'appuyant de sa canne, vêtements sombres et chapeau haut de forme. Au croisement du gilet, un bout d'écharpe rouge. La face est ravagée, d'une blancheur de cire... Comme il passe à portée de nos voix, nous lui crions que nous allons le rejoindre. Il ne paraît pas nous entendre. Nous descendons.

A quelques pas, nous croisons Jourde, Avrial, Johannard, — tous trois, l'écharpe rouge en sautoir, — Lissagaray, qu'accompagne un grand garçon, roux, à stature d'athlète, un ingénieur alsacien, depuis quelques jours à Paris, où il vient se battre, nous dit-il, « pour son plaisir ».

Ce grand garçon roux, c'est Charles Keller. (1)

Nous nous dirigeons vers le Château-d'Eau... Un groupe de gardes escortent une civière, sur laquelle repose un blessé. Franckel. Penchée sur le visage, tout pâle, de Franckel, une grande et belle fille blonde aux traits énergiques, au fin profil. Une Russe. Mademoiselle Dimitrieff.

Nous sommes à cinquante mètres du Château-d'Eau. Les balles frappent les murs, avec des coups secs, comme des coups de marteau répétés... Le sol est jonché de branches d'arbres, tranchées net par les projectiles.

La barricade. Deux murs de terre et de pavés, d'à peine deux mètres de haut. Au milieu, un passage... Couchés ou accroupis sous les portes, collés aux devantures des boutiques, des gardes armés...

A l'angle gauche du boulevard et de la place, une maison, le long de laquelle court un large balcon. Montons-y... Toute la place est sous nos yeux... La fontaine déchirée,

---

(1) Voir plus haut, page 82.

éventrée. Au pied de la barricade, au-dessous de nous, dans le crépuscule qui tombe, trois taches noires... trois morts étendus.

Nous tirons du balcon... Un tir bien inoffensif... Nous avons pris en bas, aux faisceaux, de vieux fusils à tabatière, qui crachent et s'encrassent à chaque coup... Johannard brise de rage son fusil sur le balcon...

Un bruit de musique. Une valse. Cela vient du fond de l'appartement. C'est notre grand Alsacien. Il a rencontré, en parcourant les pièces, un piano, et le voilà qui martelle à grands coups l'instrument.

Retournons à la mairie.

La fusillade crépite toujours. Brusquement, un juron sonore. L'alsacien est touché à la jambe... Nous le conduisons à petite vitesse à Saint-Ambroise. Vingt bras se sont offerts pour nous y aider.

Chemin faisant, notre blessé, que la fièvre commence à travailler, délie sa langue... Il parle, il parle... Il nous raconte que s'il est venu à Paris, ce n'est pas qu'il veut se battre, comme il nous l'a dit tout à l'heure, « pour son plaisir ». Il veut venger son pays natal, livré à l'étranger par l'Assemblée de Versailles...

A Saint-Ambroise, on nous donne des nouvelles... La mort de Delescluze... Dès qu'elle avait mis le pied dans la fournaise, la petite escouade qu'accompagnait Delescluze s'était dispersée. Lui, avait continué de marcher, seul, sans se soucier de savoir s'il était, ou non, suivi. Il avait franchi le passage de la barricade, fait quelques pas sur la place. Et il était tombé... Un des trois cadavres que nous avions vus du balcon de la maison d'angle était le sien. Les deux autres, ceux de deux braves qui avaient tenté de le relever.

C'est Lisbonne qui nous fait ce récit. Lisbonne blessé, couché sous sa grande capote grise, salie de terre et de sang.

Je ne devais plus revoir Lisbonne qu'aux bagnes calédoniens, où, campé sur ses béquilles — un éclat d'obus lui avait ouvert la cuisse — il narguait la chiourme qui nous gardait...

Le lendemain, vendredi, j'étais rue Haxo, (1) quand on fusilla les cinquante otages, avec Jourde, Avrial, Lissagaray, Larochette, — nous ne nous étions guère quittés. Mais tu as déjà raconté cela...

Voilà ce que me dit Humbert. Pendant qu'il se battait au boulevard Voltaire, j'attendais, au Luxembourg, le peloton qui fût venu me prendre, à mon tour, sans l'heureux et inattendu hasard qui me fit sortir de l'affreuse Cour martiale. Vermersch, — je l'ai dit autre part, — avait été dès le lundi cerné, rue de Moscou, chez Rachel, où nous avions dîné le dimanche soir... Rachel. La blonde et belle fille de l'admirable strophe du *Grand Testament*.

---

(1) Voir Cahier II, page 205.

ALEXANDRE GIRAULT

Mon vieil ami A. Girault (1) qui fut, en Calédonie, le compagnon de bagne d'Humbert, de Da Costa, Lucipia, Fortin, Giffault, de tant d'autres, presque tous disparus, m'a fait le récit des poignantes péripéties qu'il traversa, après la bataille, jusqu'à son arrestation et à sa condamnation aux travaux forcés à perpétuité par le 3e conseil de guerre.

Au Père-Lachaise et à Belleville

Le samedi 27 mai, —

me dit Girault, —

on ne rencontrait plus, dans Belleville, que de très rares officiers fédérés en uniforme. Les plus jaloux de leurs galons avaient endossé la jaquette ou un vêtement quelconque. Je descendis, la soirée déjà commencée, vers le Père-Lachaise, où j'entrai par la petite porte qui donnait sur les jardinets et les bosquets, du côté de la rue des Gâtines. Je me trouvai en

(1) Voir plus loin, en tête des *Notes et Rectifications*, la lettre que m'adresse Girault, à propos des récits du Cahier II (Jecker et rue Haxo). Girault fut député de Paris en 1896.

face des chasseurs qui avaient envahi le cimetière par la rue des Rondeaux. Quelques fédérés purent s'échapper par cette porte, peu après que je l'eus franchie. Quant à moi, je me vis forcé, pour échapper aux soldats qui tiraillaient, de me diriger vers le bas du cimetière. Je fus bientôt acculé, avec une poignée de combattants, à la terrasse qui surplombe le boulevard Ménilmontant, du côté de la rue des Amandiers. La perspective n'était pas sans péril. Heureusement j'étais jeune et agile. Je sautai sur le boulevard, et je m'enfuis par la rue des Amandiers, dont les barricades étaient absolument désertes. Les hommes à brassards tricolores commençaient à se montrer. J'avais, dans ma fuite, gardé mon fusil armé de sa baïonnette. J'eus la joie de piquer fortement les côtes d'un de ces messieurs qui faisait mine de me barrer la route. Il ne demanda pas son reste.

Je remontai à Belleville, où, rue Haxo, je retrouvai Clavier, Liberton, Mercier et Roussel (des bombes). (1) Je leur racontai mon excursion au Père-Lachaise. Nous essayâmes alors, dans le désarroi général, d'entraîner les fédérés vers les barricades du bas du vingtième et vers celles du onzième, qui, disait-on, tenaient encore du côté du Château-d'Eau. Clavier et Roussel avaient mis leur écharpe bleu et rouge de commissaires de police. Nous conduisîmes les combattants que nous pûmes réunir jusqu'à la rue de Puébla, où était une batterie d'artillerie, puis nous revînmes rue de Bellevue, où une poignée d'hommes tenaient tête héroïquement aux troupes qui étaient déjà aux Buttes-Chaumont. Je rencontrai là Rouillon, (2) qui faisait le coup de feu.

Il était tard. Tout semblait irrémédiablement perdu. Les Prussiens s'étaient, disait-on, rapprochés de l'enceinte. Le cercle formé par l'armée de Versailles se rétrécissait de plus en plus. Les troupes étaient au boulevard de Belle-

---

(1) Clavier, commissaire de police de Picpus-Bel-Air. Liberton, commandant des francs-tireurs du douzième, Mercier, attaché au commissariat. (Voir Cahier II, récits Jecker et rue Haxo). Roussel, arrêté en mai 1870, pour l'affaire des bombes.

(2) Rouillon, blanquiste.

ville, aux Buttes-Chaumont, au Père-Lachaise, à la porte de Romainville, où elles ramassaient les prisonniers par centaines. On leur amenait les fuyards arrêtés par les Prussiens.

L'asile

Nous songeâmes à chercher un abri. Terrible interrogation : où aller? Tous quatre, nous étions loin de nos quartiers respectifs. Il fallait tout d'abord nous débarrasser de nos vêtements militaires et de nos insignes. Nous allâmes chez un frère de Liberton, où nous trouvâmes la sœur de ce dernier. Habile couturière, elle enleva rapidement la bande rouge de mon pantalon, qui était prise dans la couture, et se mit en devoir de la recoudre à la machine. Je jetai mon képi, que je remplaçai par une casquette. J'avais eu la bonne idée, après l'affaire du vendredi, rue Haxo, de ramasser, chez Debène, (1) un pardessus d'été qui ne semblait plus avoir de propriétaire. Il compléta mon costume.

Pendant que nous procédions à ces transformations, les obus continuaient de se croiser au-dessus de la maison. A l'instant même où nous repassions le seuil, une haute cheminée de briques, frappée par un projectile, s'abattit sur le pavé.

Je me dirigeai, désormais en costume civil, vers la mairie de Belleville. Il était près de dix heures du soir quand j'y arrivai. Je n'en sortis que le matin, avec Trinquet, Ranvier, Laloge (2) et quelques autres. Les culottes rouges descendaient par la rue de Belleville en tirant sur nous. Je pris par la rue des Rigolles, et je tournai brusquement dans la rue de la Mare. Il était temps. Les coups de fusil se croisaient autour de moi.

---

(1) Debène, le marchand de vins-restaurant de la rue Haxo qui faisait face au jardin où furent fusillés les otages. (Voir Cahier II, récit Haxo, page 203)

(2) Trinquet, Ranvier, membres de la Commune. Laloge, qui mourut au bagne de la Calédonie; son fils fut député de Neuilly.

Nous nous étions donné rendez-vous chez le frère de Liberton. Le quartier fut occupé en même temps que nous y arrivions. Les perquisitions commençaient — et les fusillades. Il fallait nous cacher. Liberton frère nous conduisit au sous-sol de sa maison, jusqu'à un étroit caveau à moitié plein de copeaux, éclairé par un petit soupirail donnant sur la cour. Nous y passâmes la nuit, Clavier, Mercier et moi. Au petit jour, nous entendîmes résonner les coups de crosses de fusil sur le pavé. On fouillait la maison. Nous nous glissâmes sous les copeaux. Un revolver de chaque main — celui de Clavier et le mien — j'attendis, résolu à faire feu au premier danger et à vendre chèrement notre vie.

Nous entendîmes les soldats, qui descendaient les marches conduisant au sous-sol. Un coup de crosse frappa une porte, qui nous sembla toute proche de celle du caveau... Les pas s'éloignèrent... Nous étions oubliés.

Le frère de Liberton vint, quelques minutes après, nous délivrer. Il nous expliqua comment nous avions été sauvés. Au bas de l'escalier, il y avait une porte qui, en s'ouvrant, masquait complètement la porte du caveau. C'est contre cette porte que les soldats avaient frappé de la crosse de leurs fusils. Ils avaient ensuite visité les caves, mais ils n'avaient pas eu l'idée de chercher derrière la porte qu'ils avaient laissée ouverte.

— Eh bien, dit Clavier en quittant le caveau, nous avons eu une fière chance!

Par la ville ensanglantée

Il fallait toutefois changer d'asile. Les dénonciations étaient à craindre, dans ce quartier où tout le monde sait ce qui se passe.

Nous voici donc dehors. Nous descendîmes la rue des Couronnes, puis la rue des Trois-Couronnes, aujourd'hui rue d'Angoulême. Au coin du passage Vaucouleurs, il nous fallut enlever des pavés de la barricade, sur l'injonction des hommes à brassard tricolore mêlés aux soldats. Nous

obéîmes de la meilleure grâce du monde. Même injonction rue d'Angoulême. Enfin, Clavier m'ayant quitté, je me réfugiai chez un ami où je passai la nuit, et où je restai plusieurs jours.

De grand matin — pour éviter les perquisitions — je partais pour la ville, que je parcourais d'une extrémité à l'autre. On fusillait toujours. Les rues étaient semées de morts — et de mortes. De longs convois de prisonniers, dirigés sur Versailles — ou sur l'un des abattoirs, le Parc Monceau, le Luxembourg, où les morts s'entassaient. Rue de Verneuil, sur le trottoir d'une maison voisine de celle qu'habitait ma mère, — dans cette maison avait habité Urbain, le membre de la Commune, — un patron serrurier avait repris son travail, aidé de deux ouvriers, dont l'un avait fait partie d'un bataillon fédéré. Ce dernier ayant été dénoncé, on vint le prendre, et, non content de l'arrêter, on arrêta le patron et l'autre ouvrier. Tous trois furent fusillés à leur porte... Je poussai jusqu'au Panthéon, mais je m'éloignai vite. Le Luxembourg était trop près. Derrière les grilles se promenaient les soldats. C'était la cour martiale.

Je ne rentrais que le soir. Quand j'étais trop fatigué de mes pérégrinations forcées, j'allais pêcher à la ligne sous le pont Royal. C'est la seule fois de ma vie que j'aie pêché à la ligne.

L'arrestation et l'interrogatoire

Le 7 juin, je quittai Paris avec un ami. Mon objectif était Trappes, où je connaissais quelqu'un. Nous entrâmes, après une heure de marche, dans un bouchon où nous nous fîmes servir du pain et du fromage. Fort heureusement, nous eûmes affaire à une brave femme, qui, se doutant, on ne sait à quel indice, que nous étions en fuite, nous servit dans une petite salle isolée. « La salle commune, nous dit-elle, n'est pas sûre pour les Parisiens. » Nous dormîmes dans les foins, d'un œil seulement, car, à diverses reprises, des gendarmes à cheval passèrent sur la route. Nous étions

près de Buc, quand nous entendîmes des tambours et des clairons. Nous rentrâmes sous bois. Enfin, nous arrivâmes à Trappes, où mon ami me quitta.

Un mois se passa. J'étais retourné à Paris, d'où, non sans difficultés, j'étais reparti pour Redon où j'avais un parent. C'est là que, le 10 juillet, je fus arrêté. A trois heures du matin, j'entendis frapper à la porte. A peine avais-je eu le temps de songer à me dissimuler dans la ruelle de l'alcôve, qu'une main arrachait violemment les draps et me présentait le canon d'un revolver d'ordonnance. C'était Varin, le secrétaire de l'officier de paix que j'avais arrêté sous la Commune. J'avais aussi mon revolver. Mais je pensai qu'en m'en servant, j'allais compromettre bien inutilement ceux qui m'avaient donné asile. Je n'avais plus qu'à me vêtir.

— Pour vous arrêter, dis-je à Varin, je n'ai eu besoin ni de cinq personnes, ni de revolver. J'étais seul et sans arme.

On me conduisit à Versailles, et de là à Paris, où je fus conduit au bureau du commissaire de police Gützviller, place du Trône, le même bureau que nous avions occupé pendant la Commune. J'y revis, dans un coin, la caisse dans laquelle j'avais empilé moi-même les objets du culte et les pièces d'orfèvrerie trouvés au couvent de Picpus, et que Clavier, dont la négligence était extrême, avait oublié d'expédier à la Monnaie.

Le commissaire Gützviller m'envoya, sous escorte d'une vingtaine de chasseurs à pied, à Mazas. Le 9 septembre, j'étais à Versailles, où je comparus devant le capitaine instructeur, un gros homme, rouge, apoplectique.

— Vous étiez capitaine au 204e bataillon ?

— Je n'ai, — répondis-je, — jamais appartenu à ce bataillon.

— Je vous dis que si! reprit rageusement le capitaine.

Et comme il voulait à toute fin me démontrer que j'étais bien capitaine de ce bataillon, impatienté, et fort peu endurant de mon caractère :

— Et moi je vous dis que non. C'est mon dernier mot.

Ce ne devait pas être le dernier. Le capitaine s'entêtant, je finis par lui lancer le mot de Cambronne, et je lui tournai le dos.

Je fus, en sortant de comparaître, conduit à la salle 3, où je rencontrai Fontaine, Mirault, que je revis au bagne, Raimbaud, un vieux camarade blanquiste, et Michot, le ténor de l'Opéra.

Toute la journée, je me promenais avec l'un ou l'autre des amis que j'avais retrouvés là. On enfonçait dans la poussière jusqu'aux chevilles, entre les paillasses alignées — des paillasses dont la toile n'était pleine que de débris de paille et de vermine.

Michot et quelques autres chanteurs amateurs avaient organisé des concerts — la soldatesque s'était déjà quelque peu humanisée. Officiers et sous-officiers qui nous gardaient venaient écouter sous les fenêtres, quand chantait Michot. Un soir qu'il faisait vilain temps, ils entrèrent dans la salle. Le chanteur se tut tout à coup. On souffla les chandelles. Le lendemain, les chants étaient interdits.

Au bagne !

Enfin, le 13 novembre, je comparus devant le troisième conseil de guerre, présidé par le colonel De la Porte. Me Laviolette était mon défenseur. Laviolette ne cachait pas ses sympathies pour les prisonniers. C'est à lui que le capitaine Charrière, qui représentait le ministère public, dit que sa place était plutôt au banc des accusés qu'à celui de la défense.

Je fus condamné aux travaux forcés à perpétuité, les circonstances atténuantes m'ayant été accordées, grâce à la voix du président. En entendant prononcer cette condamnation, à laquelle j'eusse préféré la mort, mes yeux s'emplirent de larmes ! Le bagne ! à perpétuité ! C'était bien pis que la fusillade à Satory.

Deux jours après j'étais transféré à la maison de correction de Versailles, où j'attendis mon départ pour la Nouvelle-Calédonie.

UNE LETTRE INÉDITE DE DELESCLUZE

On connaît l'admirable lettre que Delescluze, au moment de marcher à la mort, écrivit à sa sœur. (1)

Mon ami Henri Saffrey veut bien me communiquer une autre lettre inédite de Delescluze, également adressée à celle qu'il chérissait d'une si tendre affection.

---

(1) Cette lettre, écrite, le jeudi 25 mai, à la mairie du onzième, a été reproduite dans de nombreux ouvrages, entre autres, l'*Histoire de la Commune,* de Lissagaray (édition Dentu, page 362). Elle figure, en fac-simile, à la page 262 de l'album de Dayot : *Le Siège, l'Invasion; la Commune.* En voici le texte :

Ma bonne sœur,

Je ne veux ni ne peux servir de victime et de jouet à la réaction victorieuse.

Pardonne-moi de partir avant toi qui m'as sacrifié ta vie.

Mais je ne me sens plus le courage de subir une nouvelle défaite après tant d'autres.

Je t'embrasse mille fois comme je t'aime. Ton souvenir sera le dernier qui visitera ma pensée, avant d'aller au repos.

Je te bénis, ma bien-aimée sœur, toi qui as été ma seule famille depuis la mort de notre pauvre mère.

Adieu, adieu, je t'embrasse encore.

Ton frère qui t'aime jusqu'à son dernier moment.

CH. DELESCLUZE

La « réaction victorieuse », dont la mort tragique du dernier Ministre de la Guerre de la Commune n'avait point assouvi les haines, ordonna l'arrestation de Mademoiselle Delescluze, qui fut conduite, prisonnière, à Versailles.

Cette lettre n'est pas datée. Elle a certainement été écrite, la bataille des rues déjà commencée, le mardi ou le mercredi, avant que la Commune se transportât à la mairie du onzième.

L'enveloppe porte l'en-tête imprimé : *Commune de Paris. Comité de Salut Public,* et la suscription : Mademoiselle Delescluze, 71, rue des Saints-Pères. Elle est revêtue de deux cachets rouges : l'un, *Cabinet du Ministre de la Guerre;* l'autre, *Garde nationale de la Seine. État-major général.*

Voici le texte de la lettre :

Ma bonne sœur,

Ne m'en veux pas si je ne suis pas allé à la maison ni hier ni aujourd'hui.

Tu connais les événements qui se sont passés et tu ne comprendrais pas que je quittasse mon poste en pareille circonstance.

Sois tranquille. Tout finira bien, je te le promets.

Sois donc forte et courageuse comme tu as l'habitude de l'être et avant peu nous serons en position de reprendre côte à côte notre paisible existence. Je n'aurai plus de fonction et je reprendrai ma plume.

Je n'ai pas trop à me plaindre de ma santé, malgré la fatigue que me fait éprouver l'absence presque continue de sommeil.

Excuse-moi si je ne cause pas plus longtemps avec toi, mais tant de détails m'accablent que je suis obligé de m'arrêter.

Ton dévoué et affectionné frère

CH. DELESCLUZE

LES OTAGES DE LA ROQUETTE

Le mercredi 24 mai, Édouard Roullier, qui avait dîné à la Roquette avec François, directeur de la prison, fut témoin de tous les incidents qui précédèrent l'exécution des six otages. Il accompagna jusqu'au mur, au pied duquel ils furent fusillés, le cortège des exécuteurs.

Le soir, vers onze heures, Roullier vient, avec Theisz, retrouver son ami Ernest Moullé, réfugié rue des Trois-Couronnes. Il raconte à Moullé les péripéties de la soirée tragique.

Sur ce témoignage, que j'ai enregistré à la page 114 du cahier IX — *Lettres et Témoignages* — Ernest Moullé m'écrivit récemment à deux reprises.

Paris, 2 février 1913.

Mon cher Vuillaume,

Je reviens un peu sur le massacre du mercredi à la Roquette.

Le récit que m'a fait Roullier, trois heures au plus après l'événement, scandé par intermittence du salut des quatre canons valides du Père-Lachaise — un — deux — trois —

quatre — ils tiraient l'un après l'autre, puis se reposaient quelque temps, constitue un document impartial dont la véracité saute aux yeux.

« Je ne sais qui a commandé, disait Roullier. Je ne sais même pas si on a commandé. Je sais que tous ceux qui étaient là ont tiré, tous, excepté moi. »

Son appréciation sur le moment de faiblesse de l'archevêque était dénuée de toute méchanceté, car il ajouta immédiatement :

« Après tout, je ne sais pas quelle tête j'aurais eue si j'avais été à sa place. »

Parmi les autres exécutés, c'est le président Bonjean qui le frappa le plus par son calme et sa dignité...

ERNEST MOULLÉ

Ernest Moullé, après avoir lu la « Note de Mégy » publiée dans le même cahier IX, m'écrit de nouveau :

Enghien, 14 septembre 1913.

Mon cher Vuillaume,

Le récit sauvage de Mégy confirme indirectement celui de Roullier. Oui, quelqu'un essayait de sauver les otages. Et c'était Roullier, aidé de François.

L'idée de repousser le premier ordre, parlant de trente prêtres, en objectant qu'il y en avait beaucoup moins à la Roquette, fut de Roullier.

Qu'espérait-il ? Qu'espérait François ?

Ils n'en savaient rien eux-mêmes. Ils cherchaient à gagner du temps. On ne sait pas ce qui peut survenir.

Ils en gagnèrent en effet. Plus d'une heure, dit Mégy.

Mais, quoi ! C'était écrit.

Quant à l'attitude que Mégy prête à ces malheureux, je n'en crois rien. C'est une assertion de jacobin aveuglé par son sectarisme et qui, du reste, aime parader et phraser.

La version de Roullier qui, malgré son révolutionnarisme,

était généralement impartial, est la vraie. Elle me fut, du reste, servie, vous le savez, toute chaude.

Il ne me souvient nullement que Roullier m'ait jamais parlé de Mégy à propos de la Roquette. Je crois que celui-ci était tout simplement confondu dans la masse des fusilleurs...

ERNEST MOULLÉ

Ces deux intéressantes lettres viennent s'ajouter au dossier de l'enquête que j'ai poursuivie sur l'affaire de la Roquette. Ernest Moullé était, avec Roullier, membre de la Commission du travail et de l'échange. J'ai parlé, à maintes reprises, dans ces cahiers, de Roullier. Vallès en parle dans son *Insurgé*. Roullier, qui suivit la bataille jusqu'au dernier jour, était rue Haxo quand, le vendredi, on y amena les cinquante otages. J'ai noté, dans mon cahier II, — *Un peu de vérité sur la mort des otages,* page 204, — son attitude de protestation, la même que celle qu'il avait observée, le mercredi, à la Roquette.

En août 71, il écrivait de Londres à Moullé :

« J'aurais voulu vous raconter toutes les fusillades que j'ai vues, après celle de l'archevêque. La fatalité a voulu que je les visse toutes, jusqu'au samedi, trois heures de l'après-midi. Je ne vous dis que cela : horreur, et justice cependant. »

Dans une autre lettre, datée de janvier 1872, Roullier traite avec quelque dureté les fusilleurs de la Roquette et de la rue Haxo, « qui fusillèrent, — écrit-il à Moullé, — de leurs fusils vierges des barricades, ceux qu'offi-

ciellement, on aurait dû juger avant ». Et, comme s'il était obsédé par le souvenir des choses terribles auxquelles il a été mêlé, il ajoute : « Ah! mon cher, vous ne savez pas tout ce que j'ai vu, et tout ce que j'entends encore. Assez. » (1)

---

(1) Je possède plusieurs lettres de Roullier, au style rude, mais pleines de réflexions parfois savoureuses, quand on se rappelle que leur auteur, « savetier » comme il signait avec orgueil, avait fondé, dès 1869, une *Ligue des antiproprios* (voir cahier V, page 259). En janvier 72, Roullier écrit : « Plus on sort de France, plus on devient chauvin. Il n'y a encore qu'une France, et surtout qu'un Paris. » Ah ! c'est que tous nous les aimions, et plus encore depuis que nous en étions séparés, cette France, ce Paris !

III. — Fac-simile de la lettre de Delescluze publiée ci-dessus.

LE DERNIER COUP DE CANON DE LA COMMUNE

Dimanche 21 décembre 1913. Mon vieil ami Ernest Moullé et moi, montons, à petits pas, la rue d'Angoulême. A l'angle de la rue Saint-Maur, c'est là que, le dimanche 28 mai, entre trois heures et demie et quatre heures, tonna, pour la dernière fois, le canon de la Commune.

Plus haut. Une petite place, plantée d'une double rangée d'arbres. Sur le côté gauche, un pavillon à deux étages, aux fenêtres closes derrière des volets dont la peinture grise s'écaille de vétusté. La vieille maison est prête pour la démolition. En 1871, le pavillon portait le numéro 19 de la rue des Trois-Couronnes. Il était habité par le beau-frère d'Ernest Moullé, propriétaire de la fabrique d'appareils à gaz, — la maison A. Bengel, — voisine. Les bâtiments de la fabrique ont disparu. Le pavillon aux volets gris porte le numéro 81 de la rue d'Angoulême.

— Depuis quatre jours, —

me dit Moullé, —

je couchais dans le bureau de la fabrique. Theisz, (1) avec un de ses frères et Roullier, vinrent m'y retrouver, le mercredi soir, vers onze heures. Ils y passèrent la nuit sur des matelas étendus sur le parquet. Le lendemain jeudi matin, de bonne heure, ils me quittèrent pour rejoindre leurs amis à la mairie du onzième, où était la Commune.

Le soir du jeudi, mes parents et moi dûmes nous réfugier dans les caves. Les obus pleuvaient, venant on ne sait d'où. La barricade de la rue d'Angoulême, qui n'était qu'à une centaine de pas de notre pavillon, tirait sans relâche. Son tir balayait la rue, toute droite, jusqu'au boulevard du Temple. Cela dura jusqu'au dimanche.

Ce jour-là, vers trois ou quatre heures, alors que nous étions au rez-de-chaussée, nous entendîmes une voiture rouler sur la place. Une voiture! On n'en a plus entendu depuis quatre jours. Elle s'arrête. Je monte rapidement au premier. Je soulève le rideau de la fenêtre, tenez, là — (Moullé m'indique du doigt) — je vois deux hommes descendre d'un fiacre. Je connais un de ces hommes. Ranvier. (2) Il porte l'écharpe rouge. Il se dirige vers la rue d'Angoulême, où il s'engage, très certainement pour gagner la barricade... Encore un coup de canon, qui me semble formidable... Et puis, plus rien. Le silence. C'était fini. Nous avions entendu le dernier coup de canon de la Commune.

---

(1) Theisz (Albert), membre de la Commune, élu par le dix-huitième arrondissement. Délégué à la Direction des Postes (6 avril). Membre de la Commission du travail et de l'échange (22 avril).

(2) Ranvier (Gabriel), membre de la Commune, élu par le vingtième arrondissement. Membre du Comité de Salut public (2 mai).

Les soldats !

Cinq minutes. Longues comme des siècles. La place est déserte. Les portes des maisons et les fenêtres fermées. Les volets ouverts. L'habituelle consigne.

Un pompier. Un pompier de banlieue probablement, ou des départements. Long, maigre, tenue de feu, casque invraisemblable, la large ceinture de cuir serrant la blouse. Son regard scrute les toits. Pâle, résolu, il marche à grandes enjambées dans la direction du boulevard Ménilmontant.

Un soldat. Le fusil en avant, le doigt sur la détente. Courbé légèrement, il regarde à droite, à gauche, en face. Il fait une dizaine de pas. Derrière lui, un deuxième éclaireur. Un troisième... Peu à peu, la place s'emplit de soldats... Les boutiques se sont ouvertes. Les habitants, rassurés, envahissent les trottoirs. Pas un cri. Pas une manifestation. Aucun enthousiasme, mais aucun sentiment d'hostilité. A dire vrai, ce qui domine, malgré les inquiétudes individuelles, c'est une impression de soulagement. Quatre jours d'une vie de taupes. Ah ! il a été long, le cauchemar...

Et puis, s'il avait transpiré dans le quartier que, là-bas, du côté de la Seine, il existait des abattoirs d'hommes, on savait aussi le massacre de la Roquette, celui de la rue Haxo. L'incendie des docks de la Villette nous avait illuminés toute une nuit. A quoi ne pouvait-on pas s'attendre, de la part de gens que la froide férocité de M. Thiers avait exaspérés ?

Moi-même, — mon cher Vuillaume, — j'étais content que cela fût fini. Je n'avais plus guère à craindre que pour moi, et non pour sept personnes, plus moi.

On sonne à la porte du 19. Deux coups discrets, familiers. Mon frère. Depuis deux jours, il suit, pas à pas, les troupes envahissantes. Maintenant seulement, il ne s'est pas heurté à l'inflexible « on ne passe pas ». Il a pu arriver jusqu'à nous. Il nous apporte des nouvelles de la famille

disséminée dans Paris, rue Vavin, rue Taitbout, ailleurs. Il repart pour donner des nôtres. Il nous dit l'atrocité des représailles.

Faisons comme tout le monde. Sortons.

L'occupation

Nous descendons la rue des Trois-Couronnes. Ma sœur, sa fille, mon beau-frère, moi, un neveu. Un franc-tireur de Tours qui m'a suivi à Paris et qui était avec moi au Panthéon, Victor Templé, (1) nous accompagne. Nous tournons à droite, dans la rue Saint-Maur. Même spectacle que rue d'Angoulême. Beaucoup de monde sur les trottoirs. Les soldats sont peu nombreux. Par groupes, accompagnés de sous-officiers, ils pénètrent dans les allées et les cours. Nous les voyons ressortir, sans prisonniers. Pas de délateurs dans ce quartier. Les troupes qui l'occupent sont certainement de formations postérieures à Sedan et à Metz. Il n'y a pas là de « retours d'Allemagne », chauffés à blanc par leurs officiers bonapartistes et abhorrant le Parisien républicain et « outrancier »...

Une vieille femme nous dit qu'il y a des morts et des blessés dans l'église Saint-Joseph... De larges flaques de sang rougissent les pavés autour de la grande barricade de la rue Saint-Maur... Mais nous n'avons aucune envie d'aller vérifier ces dires, et nous retournons vers la maison.

Le Lieutenant

Nous sommes assis, au rez-de-chaussée, dans la salle à manger. On heurte fortement à la porte de la rue. Une crosse de fusil, sans aucun doute. La bonne sort et revient :

— C'est un officier avec des soldats, qui veulent parler au maître de la maison.

Mon beau-frère se lève pour aller au-devant. Nous nous

---

(1) Voir Cahier IX, page 113.

étudions à une attitude calme pour recevoir la visite des soldats... Dix minutes se passent. Mon beau-frère revient, seul, la figure rassérénée.

— Ce lieutenant, nous dit-il, est très aimable. Il n'a pas voulu entrer dans le pavillon. Il a jeté un coup d'œil sur le jardin et m'a demandé si les bâtiments du fond étaient mes ateliers. Il est sorti en me disant : « Excusez-moi pour le dérangement. » Il dit ensuite à ses hommes : « En avant, il n'y a pas de canailles ici. »

Et mon beau-frère, riant franchement, cette fois :

— Attrape, Ernest.

Ernest, c'était moi. Je trouve bien l'épithète au moins inconsidérée. Mais je n'ai nulle envie d'aller soumettre mes observations au lieutenant. Du reste, je puis partager l'épithète avec Templé, qui a été employé de la Commune, et qui, le mercredi, était à la barricade de la rue Soufflot. Je puis la diviser aussi avec deux ouvriers de la maison, qui, dans un coin des ateliers déserts, s'occupent à un travail de réparations bien intéressant, si l'on en juge au sérieux qu'ils y mettent.

Le soir, les perquisitions continuent, avec ce même caractère de simples précautions militaires. Elles devinrent inquisitoriales et haineuses le lendemain, à la réinstallation de la police. Mais alors, ceux qui se croyaient sérieusement menacés avaient pu se mettre à l'abri — au moins momentanément...

Le quartier Saint-Maur, après cette accalmie — relative — d'un jour, fut décimé. Les cadavres s'entassèrent bientôt derrière l'abside de Saint-Joseph. C'était là l'abattoir.

GENÈVE ET ALTORF

PILOTELL

Pilotell. Le grand Pilotell. Nul ne sait ce qu'il est devenu. Les journaux ont raconté qu'il a été fusillé. (1) Je l'ai vu, pour la dernière fois, le mercredi 24 mai, un quart d'heure avant l'attaque du Panthéon, debout, sa carabine d'artilleur en bandoulière, sur le balcon de la maison qui fait l'angle de la rue Soufflot (aujourd'hui Taverne du Panthéon). Nous avons échangé, de loin, un salut... Depuis, plus de nouvelles... Le voilà arrivé... Un flot de souvenirs... Le *Père Duchêne* de Maroteau, où, en décembre 69, je rencontre, pour la première fois, Pilotell, Humbert, Vermersch, Passedouet... La maison de Victor Noir, où, le jour même du drame, je vois Pilotell, assis au pied du lit sur lequel repose le mort, achevant, les larmes aux yeux, le dessin que publiera le lendemain le *Rappel*. L'élection Rochefort au Quartier Latin... Le Quatre Septembre. Le 31 Octobre. Le 22 Janvier, où je rencontre Pilotell, avec cette même carabine qu'il portera, quand sonnera l'heure de la bataille... Et Sainte-Pélagie! Les bonnes journées!... Sainte-Pélagie, où sont, avec Rochefort : Paschal Grousset, Charles Da Costa, J.-B. Clément, Vermorel,

(1) Le *Siècle* du mercredi 31 mai 1871 a écrit, entre autres : « Nous avons cru reconnaître les cadavres de Brideau et de Pilotell au coin de la rue des Ecoles. »

Mourot. Dans la cellule, à laquelle on a donné le nom d' « Arche de Noé », Piconel, que vient visiter, le dimanche, toute une ribambelle d'enfants. Piconel, qui a été condamné à trois mois de prison comme gérant du *Misérable* de Passedouet, (1) sera, au 18 Mars, membre du Comité Central. A la division politique, — deux rangées de cellules ouvrant sur un long corridor, — Trinquet, François, Roullier, Lissagaray. Pas un n'a manqué à la Commune... François, directeur de la Roquette, livrera, à son corps défendant, les otages, et n'en sera pas moins fusillé à Satory. Passedouet mourra en Calédonie. Vermorel, blessé grièvement au Château-d'Eau, mourra en juin à l'hôpital de Versailles... Mais, trêve aux souvenirs... Voilà Pilotell. Poignées de mains. Embrassades. Effusions. Comment a-t-il échappé ?

L'évasion

— Tu sais, —

me dit Pilotell, —

que, dès les premiers jours de la répression, les journaux racontèrent que j'avais été fusillé. A Poitiers, où mon père, Eugène Pilotelle, (2) archéologue éminent, jusqu'à sa mort, en 1862, fut conseiller à la Cour, on criait sous les fenêtres de l'appartement où habitait ma mère : « Le *Petit Journal!* demandez l'exécution de Pilotell ! » Un jour ma mère s'évanouit. Neuf mois, je restai caché, rue d'Hauteville. Ma retraite n'était connue que d'une seule personne, mon cousin Villiaumé, l'historien de la Révolution. Enfin, je pus quitter Paris. C'est au brave

(1) Le *Misérable*, une des petites feuilles éphémères de 1870, avait succédé à la *Misère*. (Voir Cahier V, page 257)

(2) Pilotell avait, en arrivant à Paris, retranché l'e final de son nom. Il reprit à Londres son nom de Pilotelle.

docteur Robinet (1) que je dois la liberté et la vie. C'est lui qui me fit remettre un mot d'introduction près d'un de ses amis, à la Ferté-sous-Jouarre. Dénoncé presque aussitôt mon arrivée, je dus fuir à la hâte et prendre le premier train pour Nancy, le pays de mon père, dans cette chère Lorraine qu'il aimait tant. Je fis le voyage en compagnie d'un soldat, qui raconta, tout le long du chemin, ses exploits de la Semaine de Mai. Mon sang bouillait. Enfin, nous arrivâmes.

De Nancy, je devais partir pour Vic, aujourd'hui prussien, à midi. J'allai retenir ma place à la diligence. Après une petite promenade dans Nancy, où mon père avait eu de grandes propriétés, je revins à la diligence qui était attelée. Le commissaire de police était là avec un agent. — Monsieur, me dit le commissaire, je désirerais voir vos papiers. J'en avais plein mes poches, des papiers... des papiers de commerce que m'avait donnés l'ami du docteur Robinet. Ces papiers étaient au nom de M. G..., voyageur en meules de moulin. Le commissaire, après avoir feuilleté ces papiers, me dit : — Mais, vous n'avez pas de passeport. — A quoi bon, répondis-je, je vais à Vic pour la journée pour voir un client. — Non, Monsieur, répartit le commissaire, vous avez retenu votre place dans la diligence depuis deux jours ! — Vous êtes complètement dans l'erreur, dis-je : voici le chef du bureau de départ; interrogez-le. — Quand Monsieur a-t-il retenu sa place? demanda le commissaire. — A huit heures et demie ce matin; il a laissé sa valise pour aller se promener en attendant le départ. — C'est bien, conclut enfin le commissaire. Et il tournait toujours, méfiant, autour de la voiture. Je montai prendre ma place. — Que s'est-il donc passé? me demanda un jeune homme qui s'était assis près de moi. — Oh! rien! Peut-être bien que le commissaire croyait avoir affaire à un communard! Le commissaire dut entendre mes paroles, qui me sauvèrent. La voiture se mit en marche.

---

(1) Le docteur Robinet, l'historien de Danton. Adjoint, sous le Siège, à la municipalité du sixième arrondissement (Saint-Sulpice).

Genève et Altorf

Nous étions arrivés à peu de distance de la nouvelle frontière. — Est-ce là? demandai-je à mon voisin. — Oui. Avez-vous des bagages? — Seulement une petite valise. — Moi je n'ai rien. Si vous m'en croyez, nous descendrons, un peu plus loin, avant d'arriver à la douane prussienne, où l'on est obligé d'attendre que les malles aient été ouvertes. Nous descendîmes et passâmes, sans que personne y prît garde, la frontière à pied. J'étais libre. Je ne pus m'empêcher de crier, sur ce sol prussien : Vive la France! — C'est bien imprudent! me dit mon compagnon, qui jetait autour de nous des regards apeurés. — Vous ne savez pas, lui dis-je, eh bien, le commissaire avait raison; il aurait dû m'arrêter. Et je contai à mon nouvel ami — il avait dix-huit ou vingt ans et une bonne figure — toute la vérité. — Comme je suis heureux! me dit-il; permettez-moi de vous conduire jusqu'à la maison des personnes si honorables auxquelles vous êtes recommandé. Je fus reçu par ces dernières comme le fils de la maison. On m'engagea toutefois à ne pas séjourner trop longtemps à Vic, et à me diriger sur la Suisse, où je serais en sûreté. Je dus prendre le train à Avricourt, où il me fallut éviter le côté de la gare qui était resté français. J'arrivai à Strasbourg, puis à Bâle, et à Genève, où me voilà... Sais-tu qui j'ai embrassé le premier? Le général... Le petit Ducrocq. (1) Il lui a fallu prendre son élan et faire un saut pour se pendre à mon cou.

Genève

Tous les jours, désormais, je vois Pilotell. Au café du Nord. Au café d'Orient. Au café de la Poste. On passe sa vie au café, condamnés à l'inaction, discutant, disputant, ressassant les mêmes histoires... Est-ce la majorité ou la minorité qui perdit la Commune? Un tel était-il à telle barricade ou n'y était-il pas? Si un tel

---

(1) Jules Ducrocq, que nous appelions « le Général ». Voir Cahier V, page 223 et Cahier VII, page 35.

était, par hasard, un mouchard!... Tristes jours. La misère aidant, l'exil, les premiers enthousiasmes éteints, devient un enfer... Je rencontre, par-ci, par-là, Pilotell, chez Nina, — la belle Nina de Callias, — alors à Genève avec Edmond Bazire. Pilotell dessine. Je le vois encore, par une belle après-midi, face au lac tout miroitant, occupé à peindre, sur une assiette destinée au grand feu, une admirable Salammbô enlacée par le python... Je me vois aussi, dans ma chambre de la rue Guillaume-Tell, étendu tout de mon long sur le carreau, servant de modèle à Pilotell pour son eau-forte de Rigault mort. L'eau-forte a été publiée dans l'album *Croquis et Caricatures.* (1)

Rigault et la Minorité

Il n'est guère de jour où nous ne causions des amis. Des disparus. Des morts. De ceux avec qui nous avons vécu, côte à côte, pendant les terribles jours. Des incidents des deux mois.

A propos de Rigault, —

me raconte un jour Pilotell, —

voici un fait fort peu connu. Connu seulement de moi et de Da Costa. L'incident se passe au moment où les membres dits de la « minorité » de la Commune affirment chaque jour davantage leur opposition aux résolutions prises par leurs collègues de la « majorité ».

---

(1) *Avant, Pendant et Après la Commune.* CROQUIS ET CARICATURES à l'eau-forte, par Pilotell, ex-directeur des Beaux-Arts, ex-commissaire spécial de la Commune. Imprimerie Delatre (s. d.), Howland Street, 23. W. London. Tiré à 50 exemplaires. Dans la table qui figure en tête de l'album, Pilotell ajoute à son nom le calembour connu : *Pille-Hôtel.* Ou, comme il me le disait, *Pille-Autel.*

Genève et Altorf

Une après-midi, Rigault m'envoie chercher dans mon bureau — une pièce étroite où il y avait encore, sur la cheminée, des bombes genre Orsini, fabriquées par la police de l'Empire. Il y avait aussi un adorable groupe de Pradier, et des caricatures de Napoléon III et de Plon-Plon.

Je trouvai Rigault dans son cabinet. Il était très agité. Me regardant par-dessus son lorgnon :

— Pilotell... Tu vas prendre avec toi trente hommes, des hommes sûrs. Tu iras à l'Hôtel de Ville et tu m'attendras. Je serai là dans une heure avec Da Costa. Il s'agit d'arrêter toute la minorité de la Commune. On devrait passer par les armes tous ces jean-foutres-là... Puis-je compter sur toi?

— Oui.

J'allai à l'Hôtel de Ville. Je laissai mes hommes dans la cour, et je montai, seul, attendre Rigault. J'étais là, depuis un quart d'heure, assis à l'entrée de la salle des séances de la Commune, quand Arthur Arnould, qui était de la minorité, vint à moi :

— Mais, citoyen Pilotell... vous n'êtes pas membre de la Commune? Que faites-vous ici?

— Vous allez le savoir dans un instant.

Mais ni Raoul Rigault, ni Da Costa ne vinrent me rejoindre. Je dus m'en retourner comme j'étais venu — avec mes trente lascars.

— Quand cela se passait-il? demandai-je à Pilotell.

— Vers le 25 avril... Rigault prenait souvent de grandes résolutions. Mais il en était détourné aussitôt. C'est ainsi qu'après la mort de Duval, il voulait faire fusiller immédiatement les curés arrêtés. Il n'en fit rien.

Empire et Commune

En août 72, je pars pour Lausanne, d'où je reviens à Genève. En février 73, je quitte définitivement Genève pour Altorf, où je reste jusqu'en juillet 1878. L'Italie (Gênes), la Russie, encore l'Italie. Je ne reviens en

France qu'en 1887. Je retrouve Pilotell à Paris, en 1910. Il loge rue Serpente, dans un vieil hôtel meublé du Quartier. (1) Le beau Pilotell d'autrefois a grisonné. La luxuriante chevelure s'est éclaircie. L'œil est toujours vif. La mémoire limpide. Nos causeries recommencent, au hasard des promenades dans ce vieux Quartier Latin que nous aimons tant tous les deux. C'était ici le café de la Renaissance, où furent arrêtés les accusés du procès de 1868, Protot, Sornet, Humbert, Levraud, d'autres. Là, le café de la Salamandre, où nous allions en 1869. La brasserie Saint-Séverin : chez Glaser, notre rendez-vous du Siège. C'est là, à la terrasse du Soufflet — un peu rajeunie — que nous avons vu, le soir du 13 août 1870, le soir de l'affaire de La Villette, Eudes et Bridault, cinq minutes avant qu'un mouchard volontaire, un étudiant nommé L., les dénonçât...

— Quand tu m'as vu, pour la première fois, chez la mère Gaittet, (2) —

me dit Pilotell, —

il y avait déjà cinq ans que j'étais à Paris. C'est en 1864 qu'envoyé à Paris par la ville de Poitiers, avec une pension de 600 francs, j'entrai à l'École des Beaux-Arts, dans l'atelier de Gérôme. Mais je n'y restai pas longtemps. Je renonçai à la peinture pour m'adonner tout entier à l'art de la caricature. Le *Charivari*, l'*Éclipse*, la *Vie Parisienne* accueillent mes dessins. Je fonde

(1) En face du vieil hôtel Serpente, au-dessous du balcon d'une maison moderne, est apposée au mur une vieille enseigne : « Hôtel de la Serpente ». Cette plaque intriguait fort Pilotell, qui dissertait longuement sur les origines de « la Serpente », sa voisine.

(2) L'imprimerie Gaittet, rue du Jardinet, disparue. Voir Cahier III, page 266.

la *Caricature* — la première — qui me vaut, le 8 décembre 1869, deux mois de prison, pour un dessin, montrant la République endormie, avec cette légende : « A quand le Réveil? » Autre condamnation, le 8 avril 1870, à un mois de prison, pour un dessin sur feuille volante : une tête de guillotiné, avec cette légende : « La Peine de Mort est un crime. » J'avais déjà été condamné, en 1868, à quinze jours de prison, pour cris séditieux : « Vive la République! » Avec une condamnation à mort du 9 janvier 1874, par le 3e conseil de guerre, cela fait quatre condamnations. J'avais, en 1866, fait un frontispice pour *Notre-Dame de Paris*, qui me valut une lettre de Victor Hugo. Qnand je fis, en 1866, mon *Panthéon des Grands Hommes*, la grande lithographie qui est dans l'escalier du Musée Victor-Hugo de la place des Vosges, Victor Hugo m'écrivit encore. Je possédais une dizaine de lettres de lui, qui m'ont été dérobées dans les perquisitions que l'on fit, après la défaite, dans mon logis de la rue Saint-André-des-Arts, 47. Victor Hugo m'envoya, en même temps qu'à Maroteau, dès leur apparition, ses *Travailleurs de la Mer*. Un jour de dèche, nous vendîmes les six volumes sous l'Odéon. Tu connais ma deuxième *Caricature* de 1871, puisque tu y fis l'article du numéro 3. Vallès avait fait celui du premier numéro, et J.-B. Clément celui du numéro 2. Tout cela est à Carnavalet.

Londres

— Et quand je fus parti de Genève?

— Je quittai, moi aussi, la Suisse. J'allai à Milan, où je dessinai dans les journaux italiens : *il Trovatore*, *il Mondo artistico*. Je fondai le *Milan-Caprice*. Je fis des couvertures pour les grands éditeurs de musique Ricordi. Je travaillai chez un lithographe. De Milan, j'allai à Gènes, à Florence. Je revins à Milan. On m'expulsa du territoire italien. Je dus fuir par le Luxembourg, la Hollande. A La Haye, je fus jeté dans le canal par la police du prince d'Orange. Je vais à Bruxelles, puis à Rotterdam, où, en septembre 1874,

je m'embarquai pour l'Angleterre. (1) Je débarquai à la Tour de Londres, à six heures du matin, par un épais brouillard, avec 3 shellings en poche. Je n'ai jamais eu le cœur si serré de ma vie. La peur d'une misère profonde m'envahit. Fort heureusement, mes pressentiments me trompaient. C'était le succès qui m'attendait.

En 1876, j'expose au « Royal Academy » trois pointes sèches, les portraits de Beaconsfield, de Plimsoll et de la comtesse Dudley. Le théâtre m'attire, et je dessine un grand nombre de costumes pour les principales scènes de Londres et de New-York. Je collabore au « Lady's Pictorial », où j'inaugure les interviews illustrées. J'ai fait les portraits de toutes les grandes dames de l'Angleterre, sans en excepter la Reine... Pendant vingt ans, j'ai exercé, je puis le dire, une influence considérable sur la mode anglaise... Tout cela, c'est le passé. D'autres sont venus. Les nouveaux procédés ont tué le dessin... Aujourd'hui, je gagne péniblement ma vie à restaurer de vieilles gravures pour les marchands du quai Saint-Michel... Mais je puis dire, sans faux orgueil, que j'ai derrière moi un beau bagage artistique... Je ne regrette rien... Ah ! si. Je regrette la superbe collection maratiste que j'avais réunie, à grands frais, quand j'étais riche. J'ai dû la vendre, et ç'a été là mon plus grand crève-cœur...

De Marat à Jeanne d'Arc

— J'ai possédé, —

continue Pilotell, —

la plus belle, ou l'une des plus belles collections, — avec celle de F. Chèvremont, que je fis donner au British Museum par son possesseur, — des œuvres et des portraits de Marat. J'ai possédé le fameux numéro 681 de l'*Ami du Peuple*, teint du sang de Marat, et qui avait été donné par Albertine Marat au colonel Maurin; il était entré ensuite dans la collection du comte de La Bédoyère. J'ai découvert et traduit les deux

(1) Voir plus haut, page 71, la lettre de Vermersch.

ouvrages médicaux de Marat, publiés en anglais à Londres en 1775 et 1776. J'ai publié chez Champion le fameux placard adressé « aux bons Parisiens » par Marat, et imprimé par Feret dans la nuit du 25 au 26 août 1792, lorsqu'on apprit à Paris la capitulation de Longwy. J'ai passé dix ans de ma vie à écrire un ouvrage sur Marat. C'est le manuscrit que tu as entre les mains... Et j'ai dû me séparer de tout cela... Ma collection est aujourd'hui en Amérique. Elle m'avait coûté plus de trente mille francs. Elle en vaut aujourd'hui cent mille, peut-être davantage... Mais l'argent ne fait rien à l'affaire...

Mon cousin Villiaumé, que j'allais voir souvent rue Joubert, où il demeurait, possédait, lui aussi, de très curieuses reliques de Marat, pour qui il avait un véritable culte. Albertine Marat lui avait fait présent d'une collection complète de l'*Ami du Peuple*, annotée de la main même de Marat... Villiaumé était le fils de la sœur de mon père. Toute notre famille était de la Lorraine, de Nancy, Commercy, Ligny, famille puissamment riche, qui possédait d'immenses forêts. Villiaumé m'avait donné toute la lignée de la famille, remontant au frère de la Pucelle. Quand le père de Villiaumé mourut, en avril 71, les journaux rappelèrent qu'il était un des arrière-petits-neveux de Jeanne d'Arc. (1) Il paraît même, toujours d'après Villiaumé, que je pourrais m'appeler Georges Pilotelle de Sorcy d'Arc... Descendant de Jeanne d'Arc... descendant authentique, tu vois...

Nous étions entrés au Soufflet. Longtemps, ce soir-là, nous causâmes des vieux jours... de la bataille du mercredi, de la barricade de la rue Racine, de l'attaque du Panthéon... de Rigault, mort, étendu au pied de la barricade de la rue Royer-Collard... Inoubliables jours... Nous en causerions encore dans le tombeau, si nous y étions voisins...

---

(1) Voir Cahier VIII, page 31, note en bas de page. Lire *père*, au lieu de frère de notre historien.

VISITE

Genève. Juillet 1872. — « Viens me prendre avant midi à l'Hôtel de la Poste, où je suis depuis hier soir. Déjeunerons. » C'est Gustave Puissant qui m'envoie ce mot amical. Puissant ici! Joie! Des nouvelles de Paris! Je dégringole mon escalier de la rue Guillaume-Tell. Suis à l'hôtel de la Poste en cinq minutes. Voilà Puissant, debout sur le seuil. Une accolade au vieil ami.

— Tu restes...

— Huit jours.

Nous aurons le temps de causer. A fond. Nous ne nous sommes pas vus depuis le Siège...

J'ai rencontré pour la première fois Gustave Puissant au *Père Duchêne* de Maroteau. Décembre 1869. Tout de suite, bien qu'il y eût entre nous une dizaine d'années de différence, nous avons été amis. Le soir, nous allions causer, — Vallès, Humbert, Maroteau, Enne, d'autres, — dans le petit logis que Puissant occupait rue Grégoire-de-Tours, avec sa femme et sa fillette. Puissant, dès que nous frappions à l'huis, venait ouvrir... Debout sur la table, une dame-jeanne d'un

marc exquis. Un marc de Bourgogne, qui lui était envoyé de son pays, d'Auxerre.

Puissant, quand je le vis au *Père Duchêne,* dans la vieille imprimerie de la mère Gaittet, était déjà célèbre dans les milieux littéraires. Une étoile de la *Rue* de Vallès. Il lui avait suffi, pour conquérir la renommée, d'écrire une nouvelle, plutôt brutale, *les Écrevisses du Petit Auguste.* (1)

Les huit jours se passent en promenades et en causeries. J'ai présenté Puissant aux camarades d'exil. Nous déjeunons, un jour, chez Kinceler, (2) avec Arthur Arnould (3) que Puissant a connu à la *Marseillaise* de Rochefort. J'ai encore le mot de Puissant qui m'invite au déjeuner :

Mercredi matin, 24 juillet 1872.

Je croyais te voir hier soir au café pour t'aviser d'une modification apportée à notre projet de déjeuner. Ne t'ayant point rencontré, j'arrive au galop à la *Marmite* pour t'y laisser ce cri d'alarme. (4)

N'achète rien ce matin et présente mes excuses à Lavalette, (5) que j'avais invité, je crois. La partie est remise à demain.

Aujourd'hui je déjeune chez Kinceler avec Arnould. Ne pouvant offrir de l'argent à Kinceler, je lui ai donné le nécessaire pour acheter un gigot, que nous mangerons chez

---

(1) Voir la *Rue* hebdomadaire. N° 1. (1er juin 1867)

(2) Kinceler, attaché au Ministère de la Marine pendant la Commune.

(3) Arthur Arnould, membre de la Commune (quatrième arrondissement).

(4) La *Marmite Sociale*, restaurant coopératif, fondé à Genève, rue du Rhône, par les réfugiés de la Commune.

(5) Lavalette, membre du Comité Central.

lui, afin que sa femme profite de l'aubaine. L'ouverture des mâchoires s'effectuera à dix heures et demie au plus tard. Viens nous rejoindre.

N'oublie pas de m'excuser auprès de Lavalette, et s'il devait venir trop tard ce matin à la *Marmite*, laisse-lui un mot. Tantôt quand j'aurai passé à la poste, je verrai ce que nous pouvons faire demain.

A toi

G. Puissant

Puissant repart. Nous allons le conduire à la gare.

— Veinard ! tu vas revoir Paris !

Le train avait disparu depuis longtemps déjà, que nous regardions toujours du côté de Bellegarde — du côté de la France.

Mai 1873. Je suis à Altorf depuis trois mois. Je reçois un mot de Puissant :

Paris, 17 mai 1873.

Fais-moi le plaisir de me renseigner sérieusement sur les histoires de conspiration, d'arrestations, de bombes, de complots, de je ne sais quoi encore, que tous les journaux colportent à l'envi et vous flanquent sur le dos.

Prompte réponse, n'est-ce pas, et écris-moi de temps à autre. N'oublie pas de me donner ton adresse. Si vous devez avoir un Congrès international quelque part, avise-moi un peu à l'avant : je me ferai envoyer par quelque journal et j'irai vous serrer la main.

A toi

G. Puissant
77, rue de la Butte-Chaumont.

Ai-je répondu à Puissant ? Que lui ai-je répondu ? Je n'en sais rien. J'ai dû me renseigner tout d'abord près des amis de Genève. Je retrouve une lettre, datée du 21 mai — quatre jours après la lettre de Puissant —

lettre à moi adressée de Genève par Fesneau, (1) à qui j'ai certainement écrit :

Genève, 21 mai 1873.

Mon cher Vuillaume,

Des arrestations — m'écrit Fesneau — ont été faites ici, se rattachant à une conspiration policière, créée et poussée par de soi-disant proscrits, attachés à l'administration de la rue de Jérusalem. Des imbéciles se sont laissé prendre au piège de drôles que nous avons chassés comme malpropres. Bien entendu aucun de nos amis, aucun proscrit honnête et sérieux n'a pris part à cette canaillerie imbécile. Il s'en est suivi l'expulsion de quelques-uns et la mise en liberté des autres, tant était ridicule l'affaire, tant sur le rapport du personnel que sur l'objet de la conspiration même.

Cœurderoy et Cyrille ont été aussi expulsés, mais ils n'ont en rien coopéré à l'œuvre des mouchards et des niais, comme bien vous pensez. Le gouvernement de Genève a appuyé leur expulsion sur des plaintes de citoyens genevois à la police.

De Razoua et de moi la meilleure poignée de main fraternelle.

FESNEAU

Je retrouve une autre lettre de Puissant, datée du 29 juin 1873. Je lui ai écrit pour le prier de demander de ma part, à Polo, directeur de l'*Éclipse,* où dessine Gill, un exemplaire de la réimpression de notre *Père Duchêne* de la Commune. Polo peut bien me faire ce cadeau. Les exemplaires, — qu'il vend à bon prix, — ont été tirés pour lui sur les clichés à nous appartenant, restés à notre imprimerie de la rue du Croissant.

---

(1) Fesneau, proscrit, ancien président, pendant la guerre, de la Ligue du Midi.

IV. — Il est là!... Sous trois pas un enfant le mesure!

(Dessin inédit de Georges Pilotell, pris le 16 mai 1871, à cinq heures et demie du soir, une heure après la chute de la colonne Vendôme)

Polo, —

m'écrit Puissant, —

n'a pas voulu lâcher la collection du *Père Duchène* pour toi. Tu sais quel grincheux est Polo, et tu ne t'étonneras pas de son refus...

Polo, arrêté sous la Commune (par Pilotell), avait, on le voit, la rancune tenace. Puissant poursuit, en me donnant des nouvelles de Calédonie. Je les transcris telles quelles :

J'ai assez souvent des nouvelles de Calédonie —

m'écrit Puissant.

La mère Maroteau donne des leçons à ma fille. Maroteau est toujours malade et à l'hôpital. (1) La plus grande douleur pour eux tous, c'est d'être complètement séparés et de n'avoir jamais de nouvelles les uns des autres. Grandier, du *Rappel*, est le plus heureux de tous : on lui a envoyé une caisse énorme pleine de linge, de médicaments, de mouchoirs, chaussettes, aiguilles, boutons, plumes, encre, papier, tabac, etc., etc. A la moindre infraction, on roue les déportés à coups de bâton...

De cette même lettre, ce passage :

Si j'avais une carte de Suisse, je verrais où est Altorf, et si mes moyens me permettent d'aller jusque là. En revenant de Vienne où j'irai probablement en août, je pousserai peut-être jusqu'à Genève. Si d'Altorf à Genève il n'y a qu'un jour de trajet, peut-être risquerais-je la route. Ceci est à voir, et quand tu m'écriras, tu me donneras l'itinéraire.

---

(1) Maroteau mourut à l'hôpital de l'île Nou le 17 mars 1875. Voir la *Commune vécue* de Da Costa, III, pages 274 et suivantes.

Je n'ai conservé aucune autre lettre de Puissant.

Je ne devais plus le revoir. Quand je vins à Paris, pour la première fois depuis 1871, Puissant avait disparu. Dans les premiers mois de 1879, la nouvelle sinistre s'était propagée. Puissant *en* est. Un coup de foudre. Quand on m'écrivit cela de Paris, j'en aurais pleuré. Lui, le plus dévoué des amis... Non, ce n'est pas possible... Il lui eût été facile alors de nous faire arrêter tous, après la Commune. Il savait nos adresses. Celles de nos amis. Encore une fois non...

C'était vrai cependant. Le malheureux avait avoué. Toujours la triste histoire. Une faute. L'alternative entre le déshonneur et l'engagement de rendre des services.

Un jour — longtemps, longtemps après, en 1908 — je causais, avec mon vieil ami Lacaze, le vendeur du *Figaro* et du *Temps,* qui avait fait avec nous, en 1870, le *Journal du Peuple.* (1)

— C'est un malheureux — me disait Lacaze. Il vit toujours. Vieux et retiré dans un asile de vieillards, près de Saumur. (2) Nul ne sait, comme moi, ce qu'il a souffert, depuis trente ans. Je lui écris de temps à autre. Je lui envoie quelque argent pour son tabac et ses menus frais. Sa fille, qu'il adorait, est morte. « L'enfant n'est plus », m'écrivait-il. Sa faute? Déjà, avant sa venue à Paris, à Auxerre...

---

(1) Le *Journal du Peuple*, quotidien, 8, rue du Croissant. De juillet à septembre 1870. — Rédaction : Louis Noir (frère aîné de Victor Noir), Alphonse Humbert, G. Puissant, Francis Enne, Georges Cavalier, Maxime Vuillaume.

(2) Puissant mourut dans cet asile, où il vivait sous un faux nom, en 1908. Voir la chronique de Jules Claretie, *l'Homme sans nom,* dans le *Temps* du 26 novembre 1908. Voir aussi ma chronique de l'*Aurore* du 30 novembre 1908.

Et je songeais aux visites de Puissant à Genève, à ses lettres, à ses demandes de renseignements... Devant cette immense infortune, mon cœur se serrait malgré tout. Quelle expiation !

— Quand vous lui écrirez, dis-je à Lacaze, dites-lui bonjour pour moi.

Pendant le Siège

Puissant était resté à Paris pendant tout le Siège. Lacaze l'hébergeait dans une chambre de bonne de la maison qu'il habitait.

J'ai retrouvé, aux Archives de la Seine, dans un de ces cartons dont j'ai parlé plus haut, une curieuse lettre de Puissant, adressée à Tolain, alors adjoint à la mairie du onzième arrondissement :

Paris, 25 novembre 70

Cher monsieur Tolain,

Muni de la lettre de recommandation ci-jointe, que m'avait remise pour vous Andrieu, notre ami commun, je me suis présenté tantôt à la mairie du onzième arrondissement et n'ai point eu la chance de vous y rencontrer.

Vous me connaissez et vous savez qui je suis. La littérature ne fait pas son foin à cette heure, je songe donc à me pourvoir ailleurs. Boucher municipal, (1) inspecteur de boucherie ou des marchés, cantinier national, marchand de pommes de terre, enfin une place quelconque qui me permette de nourrir ma famille, j'accepterais tout pour le

(1) Puissant fut, pendant quelques semaines, boucher municipal dans le sixième arrondissement, rue de Buci (ou de l'Ancienne-Comédie). Voir mon article du *Matin*, *les Héroïques Femmes de Paris*, du 19 novembre 1913.

moment. Voyez si vous avez à votre disposition une de ces places et soyez assez obligeant pour m'aviser en cas d'affirmative.

A vous cordialement :

G. Puissant,
Ex-rédacteur de la *Marseillaise*
2, rue de l'Arrivée,
près la gare de l'Ouest.

Et, pendant que je feuilletais le dossier des Archives de la Seine, cherchant quelque autre lettre de Puissant — que je ne rencontrai pas — mon souvenir se reportait aux promenades que nous faisions, Puissant et moi, en juillet 72, à Genève, sur les bords du lac. Du lac superbe, où se reflétait un ciel blanc, légèrement estompé de brouillard. Puissant s'arrêtait émerveillé... Il cherchait le mot. Le mot qui peint, rapide, expressif.

— Une jatte de lait ! s'écria-t-il.

L'auteur des *Écrevisses du Petit Auguste*, ce matin-là, fut un homme heureux.

ALTORF

Genève. Février 1873. Je suis revenu à Genève, après mon expulsion de Lausanne. (1) La misère. Une quarantaine de francs par mois d'articles au supplément du dimanche de la *Gazette de Lausanne.* L'avenir n'est pas couleur de rose... Une lettre de l'entrepreneur du Gothard, Louis Favre, à qui j'ai été chaudement recommandé. Favre est à Genève, dans sa propriété du Plongeon, aux Eaux-Vives. Il m'invite à l'y aller voir. Accueil amical. Favre me raconte en riant, assis tous les deux devant une bouteille de vin blanc vaudois, qu'en 48 il a quelque peu pris part à la bataille de Juin. Ancien contremaître charpentier, il est arrivé à être le premier entrepreneur du monde. Il a assumé la lourde et glorieuse tâche de percer de part en part, sur une longueur de 14.920 mètres, le grand souterrain du Gothard. Va-t-il m'accepter dans son personnel?

— C'est entendu, — me dit-il en me serrant la main au départ. On vous écrira de mes bureaux d'Altorf, dès que j'y serai arrivé.

---

(1) Voir Cahier IV, page 132.

Quelques jours après, lettre d'Altorf. C'est fait...

J'emprunte mon voyage. Ma garde-robe est assez râpée. Je n'ai, pour toutes coiffures, qu'une vieille toque de fourrure et un chapeau haut de forme — comment a-t-il survécu! Je coifferai ce haut de forme.

Lucerne. Le lac des Quatre-Cantons. Il neige. Le compartiment de troisième classe du bateau — c'est tout ce que j'ai pu me payer — est empesté de fumée âcre. Les paysans fument et font un tapage d'enfer. Je monte sur le pont. J'aime encore mieux la neige... Je suis tout blanc. Mon chapeau est un bloc de glace. (1) Le timonier me considère avec stupeur. Quel est donc ce passager, en haut de forme, — coiffure d'une rareté extrême dans ces parages, — qui n'a même pas de quoi se payer des secondes!... Brunnen. La chapelle de

---

(1) Ces souvenirs de la traversée du lac des Quatre-Cantons me rappellent le voyage, autrement angoissant, que fit, de Londres à Anvers, mon vieil ami Aristide Barré, l'artiste ciseleur, ami de Rogeard, avec qui il avait été expulsé de Vienne en 1873. (Voir *Lettres de Rogeard*, Cahier IX, pages 27 et suivantes) Barré était retourné à Londres. On lui avait fait espérer qu'à Bruxelles, il trouverait des travaux rémunérateurs. Mais comme il l'écrit dans les fort intéressants souvenirs manuscrits qu'il m'a communiqués, « le jour des vaches maigres était venu ». Bref, il n'avait plus d'argent. Ici, je copie ses souvenirs : « Puisque vos finances sont à sec, me dit un ami, allez donc aux docks, vous y trouverez un navire qui fait le service de Londres à Anvers, il vous transportera pour un prix dérisoire. En effet, il me fut demandé, pour le voyage, dix shillings (12 fr. 50), pour ma femme et moi. C'était donc une faveur inestimable. Hélas, ce bateau était rempli de bois et d'essences qui exhalaient des odeurs déconcertantes. Albert Leduc nous assistait à notre départ, qu'il appelait un suicide. Sur ce navire, jamais aucun voyageur ne s'était aventuré. Il était long et étroit et peu apte à subir l'assaut des lames qui, lorsque nous eûmes dépassé Woolich, devinrent violentes et dures et faisaient danser le vieux bateau comme s'il eût été atteint de délire et de folie. Ce fut un voyage atroce. Ma femme et moi étions seuls dans une

Guillaume Tell. Le Grütli. Toute l'histoire du héros légendaire défile à mes yeux. Fluelen. Altorf. L'hôtel de la *Clef d'Or*. Des mains se tendent. D'avance, cet excellent Favre m'a annoncé. Je me sèche. Je quitte mon haut de forme glacé et je coiffe ma toque de fourrure... Ah! le bon repos, après tant d'orages.

Altorf. La vie tranquille. Cinq années durant, elle s'écoulera, heureuse. Tout entier au travail de tous les jours, je suis, pas à pas, les progrès de l'œuvre gigantesque. L'avancement quotidien de la galerie souterraine. La nature des roches traversées. Les mille incidents. Un jour, c'est une poche toute tapissée de cristaux — depuis combien de milliers et de milliers de siècles sont-ils là — qu'un coup de fleuret de la machine a ouverte. Un autre jour, un filon d'or collé, en feuilles

---

petite salle étroite, ballottés par un tangage que l'état de la mer rendait douloureux. Par instant, le bateau faisait des culbutes inquiétantes; mais nous étions résignés à notre sort. A un moment je n'y tins plus, la respiration me manquait dans cette atmosphère viciée, et, comme un individu qui guette sa proie, je visais la porte pour monter sur le pont, quand tout à coup je fus projeté avec une violence inouïe contre un meuble chargé de linge et d'ustensiles. Ceux qui ont vu des clowns traversant des cerceaux en papier se rendront compte de ma culbute improvisée : tout me dégringolait sur la tête; je restai, pantelant, anéanti, sur le parquet. Enfin, je pus saisir la porte et je tentai de l'ouvrir; mais une vague me frappa au visage, m'inondant tout entier. Ce fut ainsi pendant de longues heures. Le destin, qui veillait probablement sur nos deux existences, nous permit enfin d'entrer dans le port d'Anvers, où nous échouâmes comme deux épaves, loques tremblantes et épuisées. » D'autres péripéties attendaient Barré à Bruxelles, puis à Cologne, à Nuremberg, jusqu'à ce qu'enfin il arrivât à Vienne, où d'importants travaux de ciselure, entre autres le grand bouclier, — le combat des Lapithes et des Centaures, — qui figura à l'Exposition universelle de 1878, et qui remporta le diplôme d'honneur, l'attendaient.

légères, sur la blancheur du quartz... Élisée Reclus, qui rédige, à la Tour de Peilz, sa *Grande Géographie Universelle,* m'écrit, souvent, pour me demander quelques renseignements sur la région, sur nos travaux. J'ai là, sous la main, une cinquantaine de lettres du grand savant. Lettres brèves. Les progrès du tunnel. La température souterraine observée, etc.

Brunnen. Le dimanche, nous allons excursionner. Dans la montagne. Sur le lac. Un jour, nous nous sommes arrêtés à Brunnen. Nous sommes attablés, causant, dans les jardins de l'un des grands hôtels du rivage. Brusquement, au balcon du premier étage, une apparition. Un homme debout. La taille haute, le masque froid encadré d'une crinière grise dont les mèches retombent sur le front, la lèvre dédaigneuse. Un frisson court dans mes veines... L'homme, c'est Jules Favre.

Les Capucins. Hiver de 1874. Représentation théâtrale à Altorf. Des amateurs de la ville jouent *la Fille du Régiment.* Nous sommes assis, au deuxième ou troisième rang. Vermersch (qui m'a rejoint à Altorf) maugrée. Devant lui, deux capucins, en robe marron, énormes — leur couvent est au flanc de la montagne — lui barrent entièrement la vue. Je lui glisse à l'oreille : « La revanche des otages. » Et nous rions.

Bex. Été de 1875. Au Congrès des Sciences naturelles qui s'est ouvert à Bex (Valais). Nous courons, en excursion scientifique, les bois. Ma grande frayeur est de me trouver en France, la frontière savoisienne n'étant

pas éloignée. C'est ce que je crois du moins. Le docteur Forel, (1) qui m'a invité au Congrès, me rassure.

Le lendemain, déjeuner chez le docteur Forel, à Morges. L'éminent professeur me montre la belle collection d'armes de bronze qu'il a recueillies dans les deux stations lacustres voisines, en face de sa propriété.

Genève. 1876. Visite à Daniel Colladon, le vieux savant — il n'avait pas loin de soixante-quinze ans — qui fit, avec Sturm, en 1827, les fameuses expériences sur la propagation du son dans l'eau, sur le lac de Genève. Daniel Colladon, qui a dirigé l'installation des compresseurs d'air du Gothard, est l'ingénieur conseil de l'entreprise. La maison est pleine de livres, d'appareils de toute sorte. Il y a là plus d'un demi-siècle d'études sur les points les plus divers des sciences physiques et mathématiques. J'avais formé le projet de me mettre au travail, de passer mon doctorat ès sciences. Colladon m'y encourageait. Hélas, je n'en fis rien.

Déjeuné avec Razoua chez Rochefort. Nous allons, je ne sais plus pourquoi, à la Bibliothèque. Pendant que je cherche les renseignements qui me sont utiles, Rochefort feuillette un dictionnaire de la Noblesse. Désignant du doigt le dernier des Rochefort dont le dictionnaire fasse mention : « Ça commence à se gâter », dit-il en riant.

Serré la main de Perrier, (2) à son magasin de la

---

(1) Docteur F.-A. Forel, savant naturaliste suisse, né à Morges en 1841, mort dans cette ville en 1912. Historiographe du lac Léman.

(2) Voir Cahier IV, pages 115 et 122. Perrier, en même temps qu'il exerçait ses fonctions administratives au onzième, était capitaine dans un bataillon fédéré.

Corraterie. Perrier a toujours quelque trouvaille à vous montrer — une lettre, une gravure — une histoire à vous raconter. Quand Perrier — qui a été quelque chose à la mairie du onzième pendant la Commune — mourut, en 1910, il légua à sa ville natale, Ars-en-Ré, les collections et l'argent nécessaire, une quarantaine de mille francs, à la construction d'un musée, qui les abriterait. Ses exécuteurs testamentaires, Protot et un ami de Perrier nommé Ruel, firent construire le musée. J'ai devant les yeux le catalogue du « Musée communal d'Ars-en-Ré, offert par Jules Perrier à ses concitoyens ». 960 numéros : tableaux, gravures, lithographies, dessins, albums, etc. Les cendres de Perrier, incinéré à Genève, devaient, d'après les clauses testamentaires, être mises dans une urne qui serait elle-même scellée dans la muraille du musée. Protot et Ruel exécutèrent les volontés de Perrier. Au cours du voyage qui les conduisit à l'île de Ré — me racontait Protot — ils faillirent, à un croisement de voie, oublier l'urne dans le train. Le petit bateau sur lequel avaient été embarquées les énormes caisses renfermant les trésors artistiques de Perrier fut sur le point de faire naufrage. Enfin, on arriva à bon port...

Juillet 1878. — Départ d'Altorf.

1878-80. — San Pier d'Arena (Italie), où j'apprends la mort de Vermersch. Gênes... Rentrée des proscrits.

NOTES ET RECTIFICATIONS

NOTES ET RECTIFICATIONS

EN RELISANT MES NEUF PREMIERS CAHIERS

Cahier II. — Un peu de vérité sur la mort des otages

Une Lettre d'Alexandre Girault. — Quand je relus, pour rédiger ces quelques notes, mon Cahier II, je priai mon vieil ami A. Girault, qui m'avait apporté tant de précieux renseignements sur la terrible journée du vendredi 26 mai, de le relire, lui aussi, et de me signaler les passages sujets à revision.

Alexandre Girault est le G. de l'affaire Jecker et de la rue Haxo. Condamné aux travaux forcés à perpétuité, il fit ses neuf ans de bagne à l'île Nou, avec Humbert, Maroteau (qui y mourut), Lucipia, Fortin, Da Costa, Giffault, dont il a été parlé à maintes reprises dans ces Cahiers. Rentré en France après l'amnistie, Girault fut, en 1896, envoyé à la Chambre par les électeurs de Belleville. Après avoir siégé une législature, il ne se représenta pas.

Girault, sous le Siège, avait fait partie du 25e bataillon du 29e régiment de marche (colonel de Fonvielle).

Sous la Commune, il fut capitaine d'armement du 270e bataillon fédéré, et secrétaire du commissariat de police (Clavier, commissaire) du douzième arrondissement (Picpus-Bel-Air). Il prit une part active à l'affaire Jecker et à l'affaire de la rue Haxo.

Voici la lettre que m'écrit Girault :

Paris, 1er décembre 1913.

Mon cher Vuillaume,

J'ai relu, comme vous me l'avez demandé, votre *Un peu de vérité sur la mort des otages*. Cela m'a ramené à une douzaine d'années en arrière, quand, à la Roquette, disparue, nous refaisions, pas à pas, Fortin, vous et moi, le chemin suivi par l'archevêque et ses cinq compagnons, des cellules où ils étaient enfermés, au mur de ronde au pied duquel ils tombèrent.

A ce drame du mercredi 24 mai, je n'ai point assisté.

Mais j'ai assisté, le vendredi, à la fusillade de Jecker, que nous étions allés chercher, avec Clavier, Liberton, Boufflers et Mercier, à la Roquette. Boufflers, ou de Boufflers, était bijoutier; Mercier, mécanicien; attachés, tous deux, comme moi, au commissariat de Picpus. Vous ne les aviez désignés que sous leurs initiales *B.* et *M.*

J'ai assisté à l'affaire de la rue Haxo. J'ai suivi le cortège des otages, sans le quitter une seule minute, de la prison au mur.

Pas un des incidents de cette journée tragique ne m'a échappé. Ils sont encore vivants dans ma mémoire comme au premier jour.

Toutes nos conversations, je les retrouve dans vos récits. Celles que nous eûmes rue de la Chine, où tomba Jecker. Celles que nous eûmes rue Haxo, en face du mur où furent fusillés les cinquante otages.

Vous me demandez si vous avez quelque chose à rectifier.

Je vous réponds, mon cher Vuillaume, tout simplement : Non. Votre récit de Jecker, celui de la rue Haxo, sont

exacts en 1913, comme ils l'étaient en 1908, lors de la publication de votre Cahier II.

Je puis le dire. J'étais là.

A vous affectueusement.

A. GIRAULT

Cahier IX. — Lettres et témoignages

Une lettre de L. Pindy. — Le citoyen L. Pindy, ancien membre de la Commune, ancien gouverneur de l'Hôtel de Ville, nous adresse la lettre suivante, en réponse aux déclarations du citoyen Vaillant (pages 91 et 92 du Cahier IX) :

La Chaux-de-Fonds, 31 octobre 1913.

Citoyen Vuillaume,

Notre ami commun Lucien Descaves m'ayant avisé que vous accepteriez de ma part une rectification aux dires de mon ancien collègue Vaillant, je viens donc protester à mon tour contre ses allégations, déclarant mensonger le récit que j'ai fait (Cahier VIII, page 171) des derniers moments de Delescluze.

Je vous réitère que ce récit est l'expression de la plus stricte vérité, et je passe aux arguments de Vaillant.

Il ne m'a pas vu, dit-il, à la mairie du onzième, ni le mercredi ni le jeudi ; or, j'y suis arrivé le mercredi 24, entre onze heures et midi, avec les quelques hommes restés les derniers avec moi à l'Hôtel de Ville.

J'expliquais à Delescluze et aux membres présents les raisons qui m'avaient amené à quitter mon poste, lorsque arriva Ferré venant de la Préfecture ; il me blâma vivement d'avoir allumé trop tôt l'Hôtel de Ville et d'avoir ainsi risqué de lui couper la retraite.

Je répliquai que le Comité de Salut public n'aurait pas dû donner le mauvais exemple en abandonnant le premier la Maison du Peuple, dont je n'avais accepté le commandement qu'à condition que nous y serions tous le jour de la

défaite : c'est alors que Delescluze prononça ces paroles que j'ai déjà citées : « Pindy a raison, c'est là que nous aurions dû tous mourir. »

Où donc était Vaillant à ce moment ?

Le même jour, un conseil de guerre quelconque avait décidé de faire sauter le pont d'Austerlitz, et Roselli-Mollet, colonel du génie, venait de sa part me demander de la dynamite dont il devait y avoir une provision à la mairie. La recherche (dont je ne puis ici raconter les détails) de cet explosif me mit en rapport avec au moins une cinquantaine de citoyens du onzième, y compris les membres du Comité de Vigilance de l'arrondissement dont peut-être quelques-uns existent encore, mais que je ne connais pas : je ne puis donc nommément faire appel à leur témoignage, mais j'y étais et les dénégations de Vaillant n'empêcheront pas cela.

Les citoyens Lefrançais et Lissagaray, dans les ouvrages qu'ils ont fait paraître sur la Commune, ont d'ailleurs signalé ma présence à la mairie les 24 et 25 mai.

Je reviens à ma nomination de délégué à la guerre, qui s'est produite comme je vous l'ai écrit, et j'ajouterai, n'en déplaise à Vaillant, que mon ami *Varlin n'assistait même pas à cette séance*. Il n'y fut donc pas désigné pour remplacer Delescluze.

Passons au voyage à Vincennes; que nos collègues et le représentant des Etats-Unis n'aient eu qu'une charrette pour les y conduire me semble un peu fort, mais comme je n'ai pas assisté à ce départ, je m'abstiens de commenter le fait; ce qui est certain, c'est qu'un fiacre était à la porte de la mairie lors du second départ et que le citoyen américain était à l'intérieur lorsque Delescluze y monta.

Où était donc Vaillant à ce moment encore ? Demandait-il un laissez-passer à Ferré ? Je n'en sais rien, mais en tout cas, s'il est retourné à Vincennes, comme il le dit, il n'a pu y trouver Delescluze qui était avec nous à la mairie, et ce n'est pas à lui, mais à Arnold et à moi qu'il a serré la main en sortant de fiacre et en nous disant adieu.

Reste l'affirmation qu'il m'aurait vu pour la dernière fois le mercredi matin à l'Hôtel de Ville.

Ici je me demande si c'est un manque de mémoire chez Vaillant, ou s'il existe une légende imaginée pour disculper le Comité de Salut public et la Commune d'avoir ordonné l'incendie. Dans ce dernier cas, que Vaillant se rassure : Depuis quarante-deux ans j'ai eu à parler ou à écrire bien des fois de ce fait, et jamais la pensée ne m'est venue de me soustraire à la responsabilité qui m'incombe : j'ajoute seulement que tous mes collègues, qu'ils le veuillent ou non, en sont solidaires avec moi, car, en somme, je n'ai fait qu'exécuter l'engagement que j'avais pris le 1er avril, et que l'assemblée accepta, puisqu'il n'y eut aucune protestation : « C'est que nous serions tous là au dernier moment quand je ferais sauter la maison. »

La question de l'évacuation avait été effleurée devant moi, la veille; j'avais énergiquement protesté contre cette idée, et c'est après mon départ que fut prise la résolution de se transporter au onzième.

Je ne m'étendrai pas ici sur les arguments que j'invoquais en la circonstance, leur place sera ailleurs (mais que d'atroces massacres eussent été évités! et quelle fin glorieuse pour la Commune si l'on m'avait écouté!); je ne veux que dire à Vaillant que ni lui, ni Eudes ne se trouvaient à l'Hôtel de Ville, vers sept heures du matin, quand je revins de ma tournée aux barricades; le déménagement avait été effectué pendant la nuit et il était complet.

Citoyen Vuillaume, j'arrête ici ces explications déjà bien longues, et qui soulèveront peut-être à leur tour d'autres contradictions.

Je vous adresse mes anticipés remerciements pour la gracieuse hospitalité que vous voulez bien m'accorder et vous envoie mes cordiales salutations.

L. Pindy, *essayeur-juré*,
8, rue Léopold-Robert, La Chaux-de-Fonds (Suisse).

J'ai communiqué cette lettre à Édouard Vaillant, qui maintient formellement ses déclarations.

Le 136e bataillon de Montrouge. — M. Justin

Bellanger, directeur de la bibliothèque et du musée de la ville de Provins, appartint, en qualité d'engagé volontaire, au 136e de marche, dont nous avons parlé aux pages 129 et suivantes du Cahier IX. Nous détachons de la très intéressante lettre que nous adresse M. Justin Bellanger, les passages suivants : le premier relatif à la mort du commandant Bonlaron (et non Boularon), l'autre à Eugène Despois :

A Montretout, ainsi que le dit très exactement M. Vuillaume, la conduite du 136e de marche fut des plus honorables. 8 morts et blessés, tel fut le bilan de ses pertes. Mais la plus cruelle de celles-ci, ce fut celle du commandant lui-même. Bonlaron, non pas au moment de la retraite, mais vers midi (si ma mémoire ne me trompe pas), en passant d'un arbre à l'autre pour placer ses tireurs, fut atteint d'une balle au ventre. Pendant qu'on l'emportait dans la plaine, du côté des brancardiers, en descendant la côte, il reçut une seconde balle qui l'atteignit au côté. Il mourut le lendemain à l'hôpital du Gros-Caillou. Tout le monde le regretta. Sa mort fut glorieuse et méritait, ce me semble, d'être rappelée.

Voici ce que dit M. Justin Bellanger d'Eugène Despois, dont nous avons déjà parlé à diverses reprises ici :

J'ai très particulièrement connu, admiré et aimé cet écrivain de grand mérite doublé d'un citoyen de grand caractère. J'ai été son élève à *Louis-le-Grand* (rhétorique) et aussi à Sainte-Barbe où il conférenciait au temps de Labrouste et de Guérard. On sait quelle fut l'ardeur de ses convictions républicaines et surtout la noblesse avec laquelle il renonça courageusement pour elles à une situation exceptionnellement brillante que ses talents lui avaient faite dans l'Université. Quand le suffrage des citoyens fut appelé à élire un nouveau maire pour le quatorzième arron-

dissement, je fus délégué, moi troisième, par nos camarades du bataillon pour aller offrir à Despois la promesse de nos suffrages en sa faveur, s'il y consentait. Il habitait rue Saint-Jacques. Nous le trouvâmes à son bureau, en face de son écritoire, grave et doux, comme il était toujours. Il nous écouta fort gracieusement et nous remercia de même, s'excusant sur son incapacité absolue pour le métier d'administrateur et son défaut complet d'aptitude aux affaires. « Prenez un épicier, il en saura plus long que moi ». Ce fut exactement ce qu'il nous dit en nous congédiant. Je lui répondis par je ne sais plus quelle citation de Juvénal, son poète favori, et en entendant ce vers il me regarda plus fixement et me reconnut. On échangea quelques mots sur le passé, et ce fut ainsi que Despois en refusant la mairie du quatorzième donna un exemple de sagesse qui eût dû être suivi par beaucoup d'ambitieux de ce temps-là.

C'est en toute sincérité que je vous écris ces lignes, et je serai heureux si vous les considérez comme un témoignage de l'exceptionnelle attention avec laquelle je lis vos précieux cahiers. Je vous présente mes bien cordiales salutations.

JUSTIN BELLANGER

Cahiers I à IX

I. 83, ligne 21, au lieu de débiteur, lire *créancier*. — II. 138. Pour Beaufort, voir les cahiers VIII et IX. — II. 171. Les noms désignés seulement par les initiales G. B. et M. (note) sont rétablis dans la lettre ci-dessus d'Alexandre Girault. — II. 179. Le mur de Jecker a disparu. — IV. 82 Dernière ligne. Au lieu de proscription : *prescription*. — IV. 135, ligne 1. Au lieu d'octobre, lire *décembre*. — VII. 101, ligne 4. Au lieu de neuf heures soir, lire *matin*. — VII. 147 (note). Au lieu de Alfort, lire *Altorf*. — VIII. 31 (note). Au lieu de Villiaumé, frère, lire *père*. — VIII. 57 (note). Au lieu de Laverdays, *Leverdays*. — VIII. 197. Table alphabétique. Rectifier : Guillaume. 64. 66. 67 ; Guillaume (James) 69. — IX. 115, ligne 6 du renvoi (1), au lieu de comptoir de

zinc, *comptoir*. — 131. 133 et table alphabétique, au lieu de Boularon : *Bonlaron*. — 134, ligne 7. Au lieu de député, *déporté*.

Réponse

Le journal *la Petite Presse* du 3 mars 1872 publiait la note suivante :

Un épisode de la grande cérémonie qui a eu lieu avant-hier à Londres, à l'occasion du rétablissement du prince de Galles.

Deux individus qui avaient réussi à entrer dans Saint-Paul, ont eu une si singulière tenue, qu'on a dû les expulser.

Comme ils se débattaient, on les a conduits chez le magistrat, et, là, il a été constaté qu'on avait affaire à deux Français, dont l'un était Maxime Vuillaume, l'ex-rédacteur du *Père Duchesne*.

Je ne relèverais pas cette note imbécile, si l'abbé Vidieu (page 282 de l'édition in-8° de son *Histoire de la Commune)* ne l'avait reprise, sans me nommer, mais en me désignant clairement.

Je n'ai qu'un mot à répondre. Je n'ai jamais mis les pieds dans la cathédrale Saint-Paul. Je ne suis jamais allé à Londres. (1)

---

(1) Le correspondant londonien en 1872 de la *Petite Presse*, voyant ma signature dans le *Vermersch-Journal*, qui publiait alors ma *Bataille de Mai*, en avait conclu que j'étais à Londres. Or, j'étais à Genève, d'où j'envoyais ma copie. (Voir les lettres de Vermersch). La *Petite Presse* m'avait, en juin 1871, poursuivi déjà de ses dénonciations. (Voir Cahier VI, page 296)

Je relis, une dernière fois, avant de clore ces pages, les lettres de Vermersch publiées plus haut. Leur ton de violence, en certains passages, ne surprendra personne de ceux qui ont vécu, à Londres ou à Genève, les heures douloureuses, parfois terribles, de l'exil, avec ses colères, ses exaspérations, ses injustices. Aux autres lecteurs, je dois quelques explications. Pour lire les lettres de Vermersch, pour les comprendre et les juger avec impartialité, il faut les replacer dans le cadre où elles ont été écrites. La proscription communaliste est, à Londres, séparée en deux camps. Des deux côtés, des hommes qui ont, tous, fait leur devoir, des hommes d'une conviction et d'une honnêteté farouches. Et, pourtant, ces hommes s'accablent des pires invectives. Hier encore, soldats des mêmes batailles, ils étaient frères. Aujourd'hui, ennemis implacables, ils se menacent mutuellement des représailles les plus féroces, si jamais la victoire, encore une fois, les ramène au pouvoir. Pour se renseigner sur ces tristes jours, il suffit de consulter les journaux de l'exil : le Qui Vive! *la* Fédération — *surtout. C'est dans cette atmosphère de disputes et de suspicions que Vermersch vit, qu'il m'écrit. Lui-même est furieusement pris à partie. « Je suis — m'écrit-il, lettre IV, janvier 1872 — l'objet de la réprobation quasi-universelle. » Les haines se dressent contre lui avec une telle âpreté qu'on en vient aux voies de fait. Comment, écrivant dans cette fournaise, ne serait-il pas violent, injuste, forcené! Il rend coups pour coups. Il ne retient plus sa plume. Croit-il tout ce*

qu'il écrit! Ceux qu'il vilipende, ses amis de la veille, ont été la bravoure, le désintéressement, l'honnêteté scrupuleuse. Il les a vus à l'œuvre. Ils sont sortis, la tête haute, de l'Hôtel de Ville, pauvres comme lorsqu'ils y étaient entrés. Pauvres : leur pauvreté, leur misère même, visible à tous, est l'honneur de leur exil. Vermersch sait tout cela. Et il accuse toujours. Il crie son exaspération. Si, dans les lettres que, de Genève, j'échange avec lui, je tente de l'apaiser, ce sera en vain. Enfin, il quitte Londres, en apparence calmé. Il vient passer une année à Altorf, près de moi. Il s'en ira bientôt à Genève, où les disputes l'accapareront de nouveau. Il retourne à Londres, déjà frappé par le mal qui va l'emporter. Ces quelques explications, je les devais aux lecteurs des lettres de Vermersch, à ceux qui — fort heureusement pour eux — n'ont pas connu l'exil. Encore un mot. J'aurais pu ne pas publier ces lettres. Ce n'est pas sans réflexion que je me suis décidé à les mettre au jour. Elles constituent un document, précieux malgré tout. Quelques-unes, nul ne le niera, sont fort belles. Elles ne pouvaient rester dans l'oubli. (1)

---

(1) LETTRES DE VERMERSCH. Page 19, ligne 14, au lieu de Maëstricht : *Aix-la-Chapelle*. — Page 25, renvoi (3) et page 31, ligne 3 : Les vers de Vermersch, publiés dans le numéro 1 (9 mai 1872) du *Caprice* (qui m'est communiqué à la dernière heure) ont pour titre : *Après une audition de la Symphonie pastorale*. Les dessins du journal sont signés *Flou* (Pilotell) et *André* (Slom). — Page 61, ligne 18, au lieu de « en face », lire *en masse*.

LES DEUX INDEX

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL

DES NOTICES BIOGRAPHIQUES INDIVIDUELLES

Les noms en *italiques* sont ceux des membres de la Commune.

Arnould (Arthur). — 164.

Chardon (J.-B.). — 109.

Dupont (Aminthe). — 83.

F.-A. Forel (Dr). — 177.

Jaclard (Victor). — 29.

Kinceler. — 164.

Lonclas (Alphonse). — 28.

Polo. — 63.

Ranvier (Gabriel). — 146.

Robinet (Dr). — 155.

Sornet (Léon). — 21.

Theisz (Albert). — 146.

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL

DES NOMS PROPRES CITÉS

Les noms en *italiques* sont ceux des membres de la Commune.

A

Almaviva. — 31.

Andrieu. — 171.

Arnaud (Ant.). — 29. 81.

Arnold. — 101. 184.

Arnould. — 29. 35. 39. 158. 164.

Aubouin. — 63. 64.

Aumale (d'). — 74.

Avrial. — 29. 88. 126. 128.

B

B. — 26.

Babeuf. — 62.

Badinier. — 111.

Bakounine. — 59.

Barbès. — 62.

Barjau. — 50.

Barodet. — 48.

Barré. — 174. 175.

Bastiat. — 62.

Bazaine. — 74.

Bazire. — 27. 157.

Beaconsfield. — 161.

Beaufils. — 107.

Beaufort. — 187.

Bellanger. — 186. 187.

Bellenger. — 22.

Bengel. — 145.

Bergeret. — 84. 85. 88. 107.

Blanqui. — 44. 57. 62.

Blondet. — 65.

Bonaparte. — 44.

Bonjean. — 140.

Bonlaron. — 186. 188.

Boufflers. — 182.

Boursier. — 63.

Brideau (et non Bridault). — 153. 159.

Brummel. — 26.

Brunel. — 35.

Brunswick. — 31.

Buisson. — 83.

C

Caillebotte. — 43.

Camélinat. — 35.

Caria. — 35. 70.

Cavalier. — 170.

Chalain. — 25. 29. 83.

Champion. — 162.

Chardon. — 109. 114. 116.

Charrière. — 135.

Chaumette. — 46.

Chèvremont. — 161.

Claretie. — 170.

Clavier. — 35. 70. 130. 132. 133. 134. 182.

Clemenceau. — 29.

Clément (E.). — 83. 99.

Clément (J.-B.). — 25. 29. 99. 153. 160.

Clément (V.). — 99. 100. 102. 103. 104.

Clère (Jules). — 82.

Cloots. — 46. 52.

Cluseret. — 84. 85.

Cœurderoy. — 166.

Colladon. — 177.

Collier. — 114.

Corelet. — 121.

Courbet. — 21.

Cournet. — 29. 59.

Cyrille. — 166.

D

Da Costa (Ch.). — 153.

Da Costa (G.). — 129. 157. 158. 169. 181.

Danton. — 44. 45. 155.

Darwin. — 39. 53.

Dayot. — 137.

Debène. — 131.

Declerc. — 93.

De la Morlière. — 31.

De la Porte. — 135.

Delatre. — 157.

Delescluze. — 89. 100. 118. 119. 121. 125. 126. 127. 137. 138. 143. 183. 184.

Delescluze (Mme). — 137. 138.

Demoiny. — 120.

Dentu. — 137.

Dereure. — 29.

Descaves. — 183.

Desmoulins (Camille). — 45.

Despois. — 186. 187.

D'Holbach. — 46. 56.

Diderot. — 46.

Dimitrieff (Mme). — 126.

Dobsent. — 46.

Dombrovski. — 85. 86. 87. 88. 89.

Du Camp (Max.). — 82.

Duchesne. — 65. 67.

Ducrocq. — 156.

Dudley. — 161.

Dupont (Am.). — 29. 83.

Duval. — 84. 85. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 158.

Duval (Mme). — 116.

Duval (horticulteur). — 111. 115.

E

Enne. — 163. 170.

Erckmann-Chatrian. — 81.

Eudes. — 29. 30. 84. 85. 88. 107. 110. 159. 185.

F

Favre (Jules). — 176.

Favre (Louis). — 173. 175.

Feret. — 162.

Ferré. — 120. 183. 184.

Fesneau. — 166.

Flourens. — 84.

Fontaine. — 135.

Fonvielle (de). — 181.

Forel (Dr). — 177.

Forstner (von). — 82.

Fortin. — 129. 181. 182.

France (Hector). — 35. 37. 38.

Franckel. — 59. 126.

François. — 139. 140. 154.

Fuant. — 104.

G

G. — 155.

Gaittet. — 159. 164.

Galles (prince de). — 188.

Gambetta. — 66.

Gambon. — 34.

Garnier. — 113.

Garnier-Pagès. — 62.

Gatineau. — 99. 100.

Gautier (Th.). — 44.

Gérardin (Ch.). — 29. 34. 35. 81. 82. 83. 85. 87.

Géresme. — 93.

Gérôme. — 159.

Giffault. — 129. 181.

Gill. — 21. 63. 166.

Girault. — 129. 181. 182. 183. 187.

Glaser. — 159.

Grandier. — 169.

Green (William). — 22. 36.

Greffe. — 124.

Grévy. — 48.

Grouchet (pour *Grousset*). — 100.

Grousset. — 153.

Guérard. — 186.

Guillaume. — 187.

Guillaume (James). — 187.

Guillaume-Tell. — 175.

Gusman. — 46.

Gützwiller. — 134.

H

Hébert. — 44. 46. 54. 63.

Henry (Lucien). — 109. 110. 111. 112. 114. 115.

Henry (colonel). — 118.

Heuzey. — 89.

Hobbes. — 40.

Hoche. — 44.

Hugo (Victor). — 55. 74. 160.

Humbert. — 21. 125. 128. 129. 153. 159. 163. 170. 181.

Husson. — 113.

J

Jaclard. — 29. 55.

Jeanne d'Arc. — 162.

Jecker. — 129. 130. 181. 182. 187.

Johannard. — 29. 126. 127.

Jourde. — 101. 103. 126. 128.

Juvénal. — 187.

K

Keller. — 82. 126.

Kinceler. — 164.

L

L. — 159.

La Bédoyère. — 161.

Labrouste. — 186.

Lacaze. — 170. 171.

La Cecilia. — 59.

Lachapelle. — 109. 113.

La Chapelle (de). — 123.

Lachaud. — 83.

Lacord. — 101.

Laloge. — 131.

Landeck. — 41.

La Palférine. — 31.

Larochette. — 128.
Larousse. — 82.
Lautard. — 92.
Lavalette. — 164. 165.
Laviolette. — 135.
Lazard. — 117.
Lebourgue (pour Sebourgue). — 114.
Lecœur. — 110. 114. 115.
Ledrux. — 107. 108. 110. 114. 115.
Leduc. — 174.
Lefebvre. — 118.
Lefebvre-Roncier. — 118.
Lefrançais. — 29. 34. 39. 101. 103. 184.
Lemoussu. — 35. 59.
Leprince. — 111.
Leverdays. — 187.
Levraud. — 159.
Liberton. — 130. 131. 132. 182.
Lionnet. — 124.
Lisbonne. — 125. 127.
Lissagaray. — 28. 126. 128. 137. 154. 184.
Lompré. — 122.
Lonclas. — 28. 35. 91. 92. 93. 95. 97.
Longuet. — 29.
Louis Blanc. — 62.
Louis-Philippe. — 62.
Lucipia. — 129. 181.

M

Macé. — 29.
Mac-Mahon. — 49. 74.
Madre. — 37.
Mahalin. — 65.
Maistre (J. de). — 40.
Malborough. — 51.
Malon. — 29. 34. 39. 83. 84. 88.
Marat. — 39. 40. 44. 46. 61. 63. 161. 162.
Marat (Albertine). — 161. 1 2.
Marie. — 62.
Maroteau. — 153. 160. 163. 169. 181.
Martine. — 83. 84.
Marx (Karl). — 32. 48. 57. 59.
Massenet. — 22.
Massillon. — 41.
Maugé. — 110. 111. 112. 113. 115.
Maurin. — 161.
Maxime ou Max (fils de Vermersch). — 56. 76. 77.
Mazure. — 66. 67.
Mégy. — 140. 141.
Melliet (Léo). — 81.
Menet. — 109. 110. 111. 114.
Mercier. — 130. 132. 182.
Mercier (C.). — 120.
Mézirard. — 110. 114. 115.

Michot. — 135.

Micielski. — 85.

Minot. — 99.

Mirault. — 135.

Mottu. — 124.

Moullé. — 139. 140. 141. 145. 146. 149.

Moura. — 112.

Mourot. — 154.

N

Napoléon III. — 158.

Nina de Callias. — 27. 157.

Noir (Louis). — 170.

Noir (Victor). — 153. 170.

O

Orange (prince d'). — 160.

Orsini. — 158.

Oudet. — 25. 29. 41.

Oulier. — 122. 123.

P

Panurge. — 76.

Passedouet. — 153. 154.

Paysant. — 107.

Pellé. — 114.

Perrier. — 177. 178.

Perty. — 119.

Piconel. — 154.

Pigeon. — 123.

Pilotell. — 25. 34. 71. 153. 154. 156. 157. 158. 159. 161. 167. 169. 190.

Pilotelle (Eug.). — 154.

Pindy. — 118. 183. 184. 185.

Plimsoll. — 161.

Plon-Plon. — 158.

Polo. — 63. 64. 65. 166. 169.

Pradier. — 158.

Protot. — 55. 64. 159. 178.

Proudhon. — 40. 62. 74. 103.

Puissant. — 163. 164. 165. 166. 169. 170. 171. 172.

Pyat. — 32. 81. 100. 102. 121.

R

Rachel. — 19. 78. 128.

Raimbaud. — 135.

Rancier. — 21. 29. 32. 59. 81. 131. 146.

Razoua. — 54. 166. 177.

Reclus. — 176.

Regnard. — 68.

Rémusat. — 48.

Ricordi. — 160.

Rigault (Raoul). — 34. 116. 157. 158. 162.

Robespierre. — 44. 45. 100.

Robinet. — 155.

Rochefort. — 27. 153. 164. 177.

Rogeard. — 54. 174.

Roquejoffre. — 109.

Roselli-Mollet. — 184.

Rossel. — 29. 34. 81. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89.

Rouillon. — 130.

Roullier. — 35. 139. 140. 141. 142. 146. 154.

Rousseau. — 46.

Roussel. — 130.

Ruel. — 178.

S

Saffrey (Henri). — 104. 137.

Saint-Just. — 45.

Schaunard. — 34.

Schneider. — 109. 110. 114.

Sebourgue. — 109. 114.

Sicard. — 29.

Simon. — 32. 63. 120.

Slom. — 25. 190.

Somer (de). — 34.

Somer (Mme D. de). — 71.

Sornet. — 21. 27. 33. 43. 56. 66. 159.

Staël (de). — 46.

Stewart. — 50.

Sturm. — 177.

T

Templé. — 148. 149.

Theisz. — 29. 35. 139. 146.

Théodore. — 21.

Thiers. — 39. 40. 49. 147.

Thirifocq. — 29.

Tolain. — 171.

Tridon. — 121.

Trinquet. — 131. 154.

U

Urbain. — 133.

V

Vaillant. — 29. 183. 184. 185.

Valentine. — 88.

Vallée. — 64.

Vallès. — 21. 29. 43. 141. 160. 163. 164.

Vapereau. — 82.

Varin. — 134.

Varlet. — 46.

Varlin. — 83. 184.

Vergès (d'Esbœufs). — 29. 84.

Vermersch. — 17. 19. 20. 21. 22. 23. 25. 27. 30. 31. 33. 34. 37. 43. 44. 47. 48. 49. 50. 54. 55. 56. 58. 65. 66. 67. 69. 71. 72. 75. 77. 78. 81. 91. 92. 128. 153. 161. 176. 178. 188. 189. 190.

Vermorel. — 64. 153. 154.

Vésinier. — 41. 50. 51.

Viard. — 118.

Vidieu. — 188.

Vigny (de). — 44.

Villiaumé. — 154. 162. 187.

Vinoy. — 38. 108. 115.

Virgile. — 41.

Vuillaume. — 5. 9. 22. 27. 31. 33. 47. 49. 50. 55. 56. 65. 66. 67. 70. 71. 72. 75. 77. 139. 140. 147. 166. 170. 182. 183. 185. 186. 188.

W

Wroblevski. — 59. 85. 86. 87.

X

X. — 30.

X. — 30.

X. — 57.

X. — 60.

X. — 65.

X. — 94.

Y

Yriarte. — 97.

LA TABLE

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine ... 5

DU MÊME AUTEUR en vente à la *librairie des cahiers* 9

MAXIME VUILLAUME. — mes cahiers rouges.... 13

X. — *Proscrits* 15

vingt-et-une lettres de Vermersch..... 17

Londres et Angleterre 20

I. — Fac-simile de la lettre de Vermersch publiée ci-dessus. Lettre numéro I, fin de la lettre et signature..... 23

Liége..... 70
Aix-la-Chapelle 77

membres de la Commune 79

CHARLES GÉRARDIN..... 81

Rossel..... 83
Dombrovski et Wroblevski..... 85
La réunion de la rue des Dames..... 86
L'évasion..... 88

ALPHONSE LONCLAS..... 91

Chef de la 12e légion..... 92
Les canons de la gare de Lyon 93

II. — Alphonse Lonclas, membre de la Commune, (élu par le douzième arrondissement).
Lonclas porte sur cette photographie, (inédite), le costume de colonel, chef de la 12e légion, nommé le 28 février 1871, par le Comité Central..... 95

VICTOR CLÉMENT..... 99

Composition de la Commune..... 100

dans la bataille..... 105

DUVAL ET LA SORTIE DE CHATILLON..... 107

En colonne pour l'attaque..... 108
La marche en avant et la retraite..... 110
La prise du plateau..... 113
La mort de Duval..... 115
Conversation avec Rigault..... 116

AUX ARCHIVES DE LA SEINE..... 117

A la mairie du onzième..... 117
Aux barricades..... 118
Églises et réfractaires..... 121

ALPHONSE HUMBERT..... 125

ALEXANDRE GIRAULT..... 129

Au Père-Lachaise et à Belleville..... 129
L'asile..... 131
Par la ville ensanglantée..... 132
L'arrestation et l'interrogatoire..... 133
Au bagne!..... 135

UNE LETTRE INÉDITE DE DELESCLUZE..... 137

LES OTAGES DE LA ROQUETTE..... 139

III. — Fac-simile de la lettre de Delescluze publiée ci-dessus..... 143

LE DERNIER COUP DE CANON DE LA COMMUNE 145

Les soldats ! 147
L'occupation 148
Le Lieutenant 148

Genève et Altorf 151

PILOTELL 153

L'évasion 154
Genève 156
Rigault et la Minorité 157
Empire et Commune 158
Londres 160
De Marat à Jeanne d'Arc 161

VISITE 163

IV. — Il est là !... Sous trois pas un enfant le mesure !
(Dessin inédit de Georges Pilotell, pris le 16 mai 1871, à cinq heures et demie du soir, une heure après la chute de la colonne Vendôme). 167

Pendant le Siège 171

ALTORF 173

notes et rectifications 179

EN RELISANT MES NEUF PREMIERS CAHIERS 181

Cahier II. — Un peu de vérité sur la mort des otages 181
Cahier IX. — Lettres et témoignages 183
Cahiers I à IX 187
Réponse 188

Je relis, une dernière fois 189

les deux index 192

INDEX *alphabétique général* des notices biographiques individuelles..... 195

INDEX ALPHABÉTIQUE GÉNÉRAL *des noms propres cités*..... 197

la table..... 207

TABLE DE CE CAHIER..... 209

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce neuvième cahier et pour trente exemplaires sur whatman le mardi 9 juin 1914.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

J. CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 9006

Dans les seize cahiers de leur huitième série, année 1906-1907, nos cahiers ont publié :

VIII-1. — CHARLES PÉGUY. — **petit index alphabétique** *de nos éditions antérieures et de nos sept premières séries (1900-1906)*, — **table analytique très sommaire** *de notre septième série (1905-1906)* ..... 2 »

VIII-2. — ROMAIN ROLLAND. — *Vies des hommes illustres.* — **la vie de Michel-Ange.** — II. — *l'abdication* 3 »

VIII-3. — CHARLES PÉGUY. — **de la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes** ÉPUISÉ

VIII-4. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 1. — *Sables mouvants* ..... ÉPUISÉ

VIII-5. — CHARLES PÉGUY. — **de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne**.. ÉPUISÉ

VIII-6. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 2. — *l'enlisement*..... ÉPUISÉ

VIII-7. — CHARLES-MARIE GARNIER. — **les sonnets de Shakespeare,** — *essai d'une interprétation en vers français.* — I..... 2 »

VIII-8. — JEAN BONNEROT. — **le livre des livres,** — *fragments* ..... 2 »

VIII-9. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — IV. — **la révolte.** — 3. — *la délivrance*..... ÉPUISÉ

VIII-10. — EDMOND BERNUS. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — I..... 2 »

VIII-11. — JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **Bar-Cochebas,** — *notre honneur.* — CHARLES PÉGUY. — **Cahiers de la Quinzaine**..... 2 »

VIII-12. — EDMOND BERNUS. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — II.... 2 »

VIII-13. — HENRIETTE CORDELET. — **Swift**..... 2 »

VIII-14. — EDMOND BERNUS. — **Polonais et Prussiens,** — *de la résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne.* — III.... 2 »

VIII-15. — CHARLES-MARIE GARNIER. — **les sonnets de Shakespeare,** — *essai d'une interprétation en vers français.* — II..... 2 »

VIII-16. — GEORGES SOREL. — **les préoccupations métaphysiques des physiciens modernes,** — *avant-propos de* Julien Benda..... 2 »

Pour tous renseignements sur les Cahiers de la Quinzaine *et le prix de l'abonnement, demander à M. André Bourgeois, 8, rue de la Sorbonne, Paris, le tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos quinze premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce ; neuvième cahier de la quinzième série; un cahier blanc de 216 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs cinquante. — Les exemplaires sur whatman, trente francs.

DIXIÈME CAHIER DE LA QUINZIÈME SÉRIE

FRANÇOIS PORCHÉ

Nous

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

DU MÊME AUTEUR

aux **CAHIERS DE LA QUINZAINE** :

A chaque jour, poèmes, un cahier (juin 1904).

à la Librairie du **MERCURE DE FRANCE** :

A chaque jour, poèmes, édition augmentée, un volume.
Au loin, peut-être..., poèmes, un volume.
Humus et poussière, poèmes, un volume.

à la Librairie **CHAMPION** :

Prisme étrange de la maladie, poème, une plaquette hors commerce, (collection *Les Amis d'Édouard*).

aux Éditions de la **NOUVELLE REVUE FRANÇAISE** :

Le dessous du masque, poèmes, un volume.

chez **CAMILLE BLOCH** :

Péguy et les Cahiers.

Les poèmes que l'on va lire ont été publiés pour la première fois dans des revues et dans les différents volumes de Porché. Je les ai rassemblés ici et pour

nous, parce qu'ils partaient de la même veine et qu'il était aisé de voir cette veine courir au travers de toute une œuvre.

Je remercie grandement nos confrères et amis du Mercure de France *et de la* Nouvelle Revue Française *qui nous ont permis avec une parfaite bonne grâce de nous saisir de ces textes et de les publier.*

Charles Péguy

Nous

J'AI *songé bien des fois à mon lointain ancêtre,*
A celui qui reçut le nom qu'il m'a légué
Du sordide troupeau de porcs qu'il menait paître
Dans la forêt obscure et, de là, boire au gué.

La vase des marais en séchant sur sa guêtre
Alourdissait, le soir, son grand pas fatigué,
Ou bien le gueux courait les bois pieds nus peut-être,
Hirsute, à demi fol et sauvagement gai.

Serf de condition sans en porter les chaînes,
Il a passé ses jours à rêver sous les chênes,
Et maintenant il n'a plus même de tombeau.

Mais, dans mon cœur, comme un reproche à ma faiblesse,
Il revit. A chacun l'orgueil de sa noblesse!
— Il faut aimer ton nom, mon fils, car il est beau.

NOS PROVINCES

NOS PROVINCES

I

A TRAVERS CHAMPS

Le bruit à l'étranger court que la France est folle,
Déchue. Encore quoi? Malade. Est-ce tout? Non.
Morte. Morte à jamais, la nation frivole!
Bien pis, pour entacher l'honneur de son doux nom :
« Ah! le vice, dit l'un, c'est ce qui l'a tuée! »
Et l'autre : « Enterrons-la, cette prostituée! »

Viens donc, et donne-moi ta main,
Ma chère âme étrangère,
Je te montrerai le chemin
De ma terre légère.

Viens, tout l'azur est avec nous,
Les herbes hautes sont fleuries,
Les grandes marguerites des prairies
Baiseront tes genoux!

Vois comme ils ont des tailles fines,
Nos peupliers d'argent,
Comme le front de nos collines
A l'air intelligent!

Après la torpeur des longs rangs de vignes,
De petits bois nous font accueil,
Et partout des buissons entrecroisent leurs lignes
Où se repose l'œil.

Quelle nature est plus humaine,
Quelle belle a moins de dédain
Que la France où l'on se promène
Comme en un jardin?

Elle pourrait être inutile,
Étant si jolie,
Mais non, la coquette est fertile
Pour mieux séduire, par folie!

Folle, en effet, la France est folle,
Sa folie est l'esprit qu'elle a :
Toute chose est folle, qui vole,
Mais savoir voler, tout est là!

II

A TABLE

Et de ce peuple fou le bon sens me confond.
Veux-tu voir, sous nos murs ajourés en dentelle,
Ce qui, quand le mauvais destin les démantèle,
Ne bouge pas? veux-tu toucher le sol profond?
Prends mon bras. C'est ici le cœur de notre vie;
On t'attend : la table est servie.

C'est une table ronde avec sa nappe blanche.
La lumière de la croisée
Comme un regard du ciel sur la nappe est posée,
Sanctifiant la gourmandise du dimanche.

Le vin joyeux, dans un flacon,
Darde un œil qui vous brave,
Car le vin est gascon,
Mais le pain reste grave.

Et sur le buffet j'aperçois
Des gâteaux qui sont mes amis d'enfance,
Du temps qu'on me disait : « François,
Rappelle-toi bien ma défense :
N'y touche pas ! »
Et je leur souriais pendant tout le repas.

Chère femme, assieds-toi parmi nous, et contemple
Cette salle à manger, à sa manière un temple,
Et de tous le plus vénérable. Oh ! si j'ai pris
Pour de l'ennui, souvent, le grand air de scrupule
Qu'ont ces murs familiers, si j'ai cru la pendule
Radoteuse et le temps ailleurs moins long, moins gris,
C'est qu'il faut qu'un jeune homme ait versé bien des larmes,
Qu'il ait, au loin, rêvé du pays plus d'un soir,
Pour comprendre un vieux meuble et lui trouver des charmes.

Vieux buffet, le service à thé, sur ton dressoir,
Brille au complet depuis cent ans. Ta prud'homie
A mis au rang des saints la sainte Économie.
Avare ? non, mais dame ! un peu serré. — Quand même,
Pour la fidélité de ton cœur ancien,
Pour ton ventre de bon petit paroissien,
Vieux buffet que je raille, au fond comme je t'aime !

On te devine exact, honnête, mesuré,
Moitié tabellion, moitié brave curé,
Et, dans ton vernis clair, on dirait que se plisse
Un visage narquois pétillant de malice.

Lorsqu'on mange la soupe en famille, l'on sent,
Dans le recueillement de la faim qui s'apaise,
Que, sur les fronts baissés, le silence qui pèse
A l'autorité d'un doigt tout-puissant.

Instants sacrés que ceux où l'on met en commun
Le besoin le plus fort de la vie, où chacun
Apporte, en s'approchant de la table paisible,
Son cœur comme un hôte invisible!

Le soir, quand le sommeil me troublait la paupière,
Et quand j'étais petit, comme notre soupière
Me paraissait énorme et comme sa vapeur
Tournoyait et montait! Quel volcan! j'avais peur,
Mais une peur si douce, un peu feinte et rusée,
Que mon âme excitait pour en être amusée!
Oh! les points lumineux des cristaux, autant d'yeux!
Et j'imaginais l'Ogre en rêvant d'une bouche
A la mesure de la louche,
Et mon père et ma mère étaient pour moi des dieux.
Je les vois tels qu'alors ils trônaient sous la lampe :
Tout près de moi, si près que mon cœur est au chaud,
Puis, tout à coup, parlant par énigmes, très haut,
Très loin, parmi l'encens de la soupe qui trempe...

Chère, s'il se pouvait que, par-dessus les blés,
Les vignes et les bois, en ce moment, tu vinsses
Dans toutes les maisons de toutes les provinces,
Par familles, partout, tu verrais attablés,
Disputeurs, mais unis dans les jours de souffrance,
Les petites gens du peuple de France.

La table de famille, on s'y fâche, on y boude,
Mais en rond l'on y fait la chaîne, coude à coude,
Autour d'un dieu lare en qui chacun croit :
L'Honneur, le vrai dieu des âmes françaises,
Et chaque coup du sort rend le cercle des chaises
Plus résistant et plus étroit.

Entrez, l'étrangère, entrez dans la ronde,
Mangez et buvez !
Vous voyez, c'est nous la honte du monde,
C'est nous les Français dépravés !

On médit de nous parce qu'on envie
Ce grain de sel fin,
Cet esprit qui donne en France à la vie
Un goût si bon qu'on en a faim.

Goûtez donc, ma chère, à tous nos plats, mais
Si l'on vient vous dire
Que nous nous mourons, il faudra sourire.
C'est tout. Ne l'oubliez jamais.

III

LA PETITE VILLE

La ville où je naquis, un fleuve étroit l'arrose ;
L'eau coule sous le pont comme une claire prose,
Et mire honnêtement dans son calme miroir
Et le doit et l'avoir :
Elle enregistre un arbre, un mur, sur son passage,
Et fait ainsi l'addition du paysage.

La ville où je naquis a de petits pavés
Carrés, durs, enfoncés, cimentés dans la terre,
Tous proprets et contents d'être si bien lavés,
Et blâmant le caillou qui roule, solitaire.

Le clocher, par-dessus le poste de l'octroi,
Regarde avec effroi
Un chemin qui longe une vigne.
Il s'inquiète, il lui fait signe :
« Reviens donc ! » Mais le fou ne l'entend même pas,
Et disparaît au haut des collines, là-bas...

Bonne vieille demoiselle Prudence,
Quand passe un chariot dehors, sur ta crédence
La porcelaine tremble, et ton cœur tremble aussi.
Ta chatte fronce le sourcil ;

L'âme des choses sort à moitié du sommeil,
Sourit, étonnée, au soleil,
Puis, lasse d'un effort si grand, replonge
Dans les ondes mortes du songe.

Bonne vieille demoiselle Vertu
Qui fais la chasse à la poussière
Et qui me tenais en brassière,
T'en souviens-tu ?
J'admire tes planchers brillants comme des glaces ;
Tu remets avec soin les chaises à leurs places,
Sitôt les visiteurs partis ;
Et moi qui jadis me blottis,
Enfant, contre ta chaste robe,
Bien qu'ayant perdu ma candeur,
Je te dois de garder un fond naïf et probe
Et le respect de la pudeur.

IV

LA CÔTE D'ARGENT

I

Un petit coin de terre est mon seul juge au monde.
Là, pied à pied, les pins combattent avec l'onde
Pour la possession du sable. J'obéis
Au doux charme voilé de ce vague pays,

Bien qu'il m'ennuie un peu, parfois, comme un poème
Trop sincère qui trop ressemble à mon cœur même.
O ciels marins que, tout enfant, j'ai regardés,
Nuages par la brise incessamment cardés,
Fils flottants de la pluie au loin, jaune lumière
Dorant sur un fond noir les tuiles des maisons,
C'est vous qui, par-dessus la route coutumière,
M'attiriez du côté des libres horizons
Où va s'amincissant la ligne de la grève,
Plate et pâle entre deux abîmes — dans le rêve.
Ajoncs d'un vert malade et chardons d'un bleu gris,
Dune rose ou blanchâtre ou mauve, selon l'heure,
Vos couleurs qui n'en sont presque pas m'ont appris
Que, tout n'étant qu'un vain reflet, rien ne demeure.
Et, brûlés et tordus, les pins m'ont dit pourtant
Qu'il faut lutter, qu'il faut mourir en résistant.
L'air est tellement pur qu'on le sent qui s'infiltre
Dans tous les plis de l'âme : au dedans c'est un philtre,
Au dehors un bain frais que Dieu parfume avec
L'encens de l'immortelle et le sel du varech.
L'air ! il compose à lui tout seul ces paysages :
Tout le reste, villas, forêts, nappe de l'eau,
N'est qu'une bande étroite au bas d'un grand tableau,
Et je l'ai respiré, cet air, à tous les âges !
Lorsque j'étais petit, je ne raisonnais point,
Je jouais, je prenais du sable dans mon poing,
Pour le laisser couler ensuite, sans comprendre
Quels liens rattachaient ma vie à cette cendre.
A dix-huit ans, j'errais en déclamant des vers
Sur la plage, de méchants vers dont j'étais ivre,
Et j'invoquais la Mort, tant j'avais soif de vivre,

Tant j'aspirais à tout aimer dans l'univers !
La sirène qui gît dans les livres de classe
M'apparaissait, vivante, à l'ombre d'un rocher;
Je la voyais, debout sur sa queue, approcher,
Nue... Et je sens encore un bras frais qui m'enlace,
Tandis que le soleil, giclant par un trou bleu,
Découpe dans la grotte obscure un rond de feu...
Béni soit maintenant l'été qui me ramène,
Après deux ans, après ce mariage au loin,
Sur la terre à jamais pour moi la plus humaine !
Ce n'est pas métaphore, elle est vraiment un coin
Enfoncé dans la mer, et la mer qui la ronge
L'enveloppe de vents, de voiles et de songe.
O murmures ! les flots, les pins m'ont accueilli !
Tous ont dit à mon cœur : « Non, tu n'as pas vieilli.
Nous te reconnaissons, mon enfant. Sois sans crainte.
Ta pensée appartient à nous qui l'avons peinte
De mille tons fondus l'un dans l'autre. Il est clair
Que ton sort est pareil au goéland dans l'air,
Lorsque, ne sachant plus où se poser, en butte
A la tempête, il va de culbute en culbute.
Mais nous, les pins, la mer, si nous t'avons versé
Le poison sombre et doux qui rend l'âme inquiète,
S'il est vrai que ce sont nos voix qui t'ont bercé,
Pouvons-nous te blâmer, mon fils, d'être poète ?
La plage, elle non plus, ne produit aucun fruit
Utile, rien de bon pour l'appétit des ventres,
Mais les vagues, chantant en chœur comme des chantres,
Éparpillent dans l'air des semailles de bruit,
Et la Beauté, la fleur divine, impérissable,
Seule s'épanouit sur les pentes du sable. »

2

Mon cœur, ton sourd marteau fait trembler ma poitrine,
Que forges-tu dans l'ombre avec tant de chaleur ?

O pins, douce résine où s'endort la douleur,
Volutes de la vague, ô terrestre et marine
Sérénité,
Calmez, calmez ce cœur qui m'empêche d'entendre
Les profondes voix de la vérité !

O nature, il n'est point de reproche plus tendre
Que ta présence où tout est simple, où rien ne ment,
Rien, depuis le miroir de l'eau qui se recueille,
Jusqu'au bonheur léger qui frémit dans la feuille,
Reproche éternel et charmant.

Mon cœur, son bruit redouble : il tape, il se démène !
On dirait qu'il aspire, à chacun de ses coups,
Aspire et foule à longs flots tous
Les désirs de la race humaine !
On dirait qu'il s'épuise à pomper l'univers,
Pour le distiller à travers
Les songes de ma tête,
Comme un gros vin dont on s'enivre un soir de fête !
Ah ! pauvre cœur, que ton manège est triste !

Nature, insiste,
Pèse de tout ton poids sur ce cœur violent;
A son ardeur qui n'est que faiblesse brutale
Impose ton pas grave et lent;
Engourdis-le, bercé dans ta paix végétale;
Soumets ses courses effarées
Au large balancier des jours et des marées !

C'est le soleil qui glisse et joue à s'accrocher
Aux aspérités du rocher,
Et, dentelé, perdu dans l'azur comme une île,
Un nuage blanc, immobile...

NOTRE PARIS

LEVEZ-VOUS *de l'abîme éternel, ô vieux cris*
Du passé! Remontez à mes yeux, vieilles larmes!
Debout, vieilles douleurs qui dormiez sous les armes!
Amours, rêves et pas perdus, jours de Paris,
Sortez en longue file, un par un, des ténèbres!
Venez, regards éteints, venez, bouches funèbres,
Tout ce que l'âge efface et tout ce qui s'est tu!
Réveillez-vous, frottez votre paupière morte.
Compagnons avec qui j'ai longtemps combattu,
Venez faire à ma vie une royale escorte!

NOTRE PARIS

I

Dix ans ont mis un voile au regard ingénu
Qu'adolescent, provincial, nouveau venu,
Je jetais sur la ville en tout sens parcourue.
Les énormes maisons, les passants dans la rue,
Qui se hâtent, l'éclat des boutiques, l'or noir
Des reflets ruisselant, la nuit, sur le trottoir,
Tout ce qui roule et gronde et fait trembler les pierres,
Tout imprimait dans le miroir de mes paupières
Une image accusée aux intenses couleurs.
Mais je ne savais point maçonnés de douleurs

Ces murs pareils, dans l'ombre, à de hautes falaises.
Sans doute, ils me causaient déjà d'obscurs malaises;
Ils me semblaient cacher, sous un front menaçant,
Quelque chose à la fois de triste et de puissant,
Mais quelle chose? Seul dans le grand labyrinthe,
J'errais, sans découvrir de raisons à ma crainte.

II

Vague appréhension passagère! La Ville
Bien plutôt me montrait son doux masque facile,
Souriante en sa fleur d'exquise nouveauté.
Je l'aimais, et mon cœur lui demeure fidèle,
Pour avoir, à cet âge ébloui, reçu d'elle
Le premier sentiment qu'il eût de la Beauté.
Je l'aimais. Que de fois, rêvant sur la terrasse
D'un jardin ou le coude au balustre d'un pont,
J'écoutai sa leçon de clarté qui répond
A l'idéal de ma pensée et de ma race.
C'est, au printemps, un soleil gris dans les nuées,
Un ciel fin comme un œil trop sensible qui cligne,
Des colorations de pierre atténuées,
Où le dessin toujours laisse entrevoir sa ligne.
Tant de noblesse gaie, aimable, tant d'esprit,
De mesure, de goût, m'enchanta, me surprit.
Mon âme, tour à tour enivrée, amusée,
Allait, venait, flottait du théâtre au musée,
Et parfois s'échappait vers les coteaux d'argent...

Nul souci : j'étais fort et, surtout, j'étais libre,
Et, très haut, dans les cieux d'après l'orage où vibre,
Emperlé d'eau bleuâtre, un rayon indulgent,
Toute rose, au-dessus des champs d'Ile-de-France,
L'alouette jetait son cri fou d'espérance.

III

Mais le bonheur des yeux cache un piège, une pente
Insensible qui mène au douloureux désir.
La main brûlante s'ouvre et se tend pour saisir,
Puis la bouche, et, déjà frôleuse, enveloppante,
La Beauté, qui d'abord était vague dans l'air,
Prend un sexe et devient un rêve de la chair...
O filles de Paris, grâces vous soient rendues,
Pour les larmes que j'ai sur vos seins répandues.
Vous passez : que de maux ont leur commencement
Dans un pas dont on suit le doux balancement !
Vous riez : c'est ainsi que la douleur s'éclaire
D'une gaîté d'enfant, lorsqu'elle veut nous plaire.

IV

Ah ! je sais, maintenant, lorsque, sous ma fenêtre,
Paris gronde, et que j'ouvre aux échos tout mon être,
Ou lorsque, dans la rue, ami, quelque embarras,
Aux carrefours, m'oblige à prendre votre bras,
Je sais de quels destins mornes, courbés, serviles,
Sont faits l'encombrement et la rumeur des villes.

Leurs murs fiévreux, leurs toits l'un sur l'autre entassés,
La misère, la mort aux aguets dans leur brume,
Leur ronflement de forge et leurs sons clairs d'enclume,
Comme un amer défi, montent : « Jamais assez !
Que chaque aurore ajoute aux peines de la veille ! »
Et leurs nuits, ramenant de honteuses sueurs,
Ont un aspect de jours bizarres, des lueurs
Malsaines où l'on sent une angoisse qui veille.

V

Quelle uniformité du costume, aussi !
De la forte laine poussiéreuse et terne,
De bon drap d'ennui, solide, bien moderne,
Bien seyant à nos fronts creusés de souci.
Comme nous avons des figures correctes,
Des gestes mesurés par règle et compas !
Comme, au pied des longs murs des cités, nos pas
Font un cheminement agile d'insectes !
Mais que de souffrances, que d'âpres espoirs,
Que de rêves, sous ces tristes chapeaux noirs !

VI

Comme un cri de douleur qu'étouffe un plafond bas,
Les bruits lointains du soir assourdis par la pluie
Ébranlent ma fenêtre où le brouillard s'appuie :
Tous parlant à la fois, je ne les comprends pas.

Je les écoute, ému de ces voix désolées
Dont l'ardeur s'exaspère à la chute du jour,
Comme si, dans la nuit, à ma vitre collées,
Cent bouches de misère imploraient mon secours.
Brusquement, pour ne pas sentir que ma main tremble,
J'écarte les rideaux : eh! quoi, rien au dehors
Que le pavé luisant et le pont noir qui semble
Porter l'hiver brumeux d'un bord à l'autre bord?
Pourtant, bien que mes yeux n'aient distingué personne,
Je sais bien qu'une foule était là; je soupçonne
L'humble troupeau craintif d'avoir fui mon regard.
Les pauvres gens qu'emplit la terreur de déplaire
Croient que leur seule vue est un manque d'égard,
Et, quêtant la pitié, attendent la colère.
Je m'éloigne. Aussitôt les voici revenus.

Enhardis maintenant, des milliers d'inconnus
Sur mes carreaux obscurs versent de longues larmes.
Plus terribles ainsi qu'aucune armée en armes,
Forts de leur dénûment, transis, trempés, fiévreux,
Flaireurs d'ombre pareils à des loups aux flancs creux,
Ivrognesses traînant des marmots dans leurs jupes,
Le déchet, le rebut, les bons-à-rien, les dupes,
Et jusqu'à des vieillards qu'on eût crus résignés,
Tous les malodorants et tous les malpeignés,
Et ceux-là devant qui la charité recule
Parce qu'ils sont trop vils, parce qu'on veut choisir
Et dans le bien qu'on fait ménager son plaisir,
Tous ils mêlent leur souffle au vent du crépuscule.
Il en sort de partout, des faubourgs de Paris,

Des vieux quartiers du centre aux ruelles infectes,
Pleins de recoins qui font qu'on s'arrête surpris,
Où d'étranges maux d'yeux avec d'étranges sectes
Fleurissent, m'a-t-on dit, dans les arrière-cours;
Il en vient, qui sans doute ont marché bien des jours,
Des rives de Tamise et des rives de Sprée,
Des cirques effrayants où, plus haute qu'ailleurs,
La clameur des humains est plus désespérée,
Et de plus loin, des grands réservoirs : juifs railleurs
Opposant aux soufflets une ironie amère,
Bons moujiks regardant la souffrance et la mort
Du même œil ingénu qu'un pauvre enfant sa mère...
Mais que sert d'en nommer quelques-uns? on fait tort
Aux visages sans nom perdus dans la cohue.
Qu'est-ce, dans la douleur, que la douleur connue?

Que veulent-ils enfin? Est-ce ma faute, à moi,
Si les pleurs sont nombreux comme les grains du sable?
Ai-je créé le monde? en suis-je responsable?
Ma chambre est-elle un temple ou le palais d'un roi,
Pour que l'humanité vienne y gémir et rampe
Autour de la clarté qui tombe de ma lampe?
C'est fou, voyons, ou bien c'est moi qui perds l'esprit
Mais non. Je vivais là comme un arbre qui pousse,
Prenant mon temps. Le soir étendait sa main douce
Au-dessus du silence où mon rêve mûrit :
Je travaillais. — Alors vous vous trompez d'adresse!
De quel droit troublez-vous ma féconde torpeur,
Pour me glisser dans l'âme une horrible tendresse,
Cette compassion qui ressemble à la peur?

Ils ne me verront plus, j'ai soufflé ma lumière,
Et, caché dans mon lit, ma tête sous les draps,
Je songe : Ils vont partir, ils seront bientôt las
De se meurtrir les poings aux angles de la pierre.
Il me semble déjà que je n'entends plus rien.
Seul mon cœur, enchaîné comme un galérien,
A coups précipités rame dans les ténèbres,
Et je ferme les yeux, sachant qu'il me conduit
Sans espoir de retour aux rivages funèbres.
Mais, derrière mes yeux, au fond d'une autre nuit
Où l'averse vient battre une fenêtre immense,
La vision grandie à présent recommence.

VII

J'erre seul, mon regard droit devant moi s'enfonce
Jusqu'où l'on voit les toits se toucher presque, où l'air
Resserré, semble-t-il, entre les murs, se fonce
D'un bleu plus dense au bord du ciel encore clair.
Mes pas sur le pavé traînent las, en arrière,
Lourds d'ennui, quand mon cœur, si pressé, lui, si vite
Dans les encombrements du soir se précipite.
Six heures : un grand poids a rompu la barrière,
Chaque étage déverse son flot, et la crue
Sombre, roulant des feux, monte, engorge la rue
De ses courants hâtifs où, parfois, un arrêt
Brusque soulève un cri de fureur dans la brume.
Que d'yeux l'on croise alors, voilés où transparaît

La rancune, tentés pour qui le luxe allume
Ses magasins de verre et le plaisir ses rampes,
Pauvres yeux attirés, déçus par tant de lampes,
Par tant de lettres d'or, rouges, vertes... Comment
Reconnaître à côté de l'enseigne qui ment
L'appel clair du bonheur? On s'épuise, on s'excite
Ici puis là, l'espoir sans fin vous sollicite.
Les femmes, leur parfum ouvre comme un chemin
D'amour dans la cohue, et passe; les affiches
Hurlent de toute leur couleur vive : être riches!
Et prompte, en tous sens, pour un sou, de main en main,
Et toujours neuve, dans un frisson de dépêche,
La haine court avec son odeur d'encre fraîche.

VIII

Bizarrerie, un clair de lune artificiel
Inondait les gazons de sa nappe électrique,
Tandis que, sans éclat, inutile, excentrique,
Un croissant jaune était suspendu dans le ciel.

Qu'importait! ce jardin faisait un beau mensonge :
Dans un feuillage noir quelque échappée où l'air
Frissonne tout lointain, mystérieux et clair,
Et nos cœurs, dupes heureuses, s'ouvrent au songe.

IX

O mes amis, je vous reconnais : vous passez
Dans les jardins au jour tombant, seuls, effacés,
Lents promeneurs pareils aux ombres sans visage.
Vous sortez des cages de pierre, déliés
Pour un soir. Que la nuit vous soit douce! oubliez,
Au milieu des gazons amollis d'arrosage,
La cité qui derrière les beaux arbres dresse
Ses populeuses perspectives sans tendresse.
Goûtez l'air, respirez la grasse odeur d'humus
Qui monte des massifs sombres. Ayez la force
Des marronniers qui poussent là, rugueux d'écorce,
Larges de cime et très tranquillement émus.
Ayez le rêve, ayez la paresseuse pente
De l'allée et sa courbe oisive qui serpente
Pour le plaisir le long des parterres en fleurs.
Ne pensez plus : que vos fatigues, vos douleurs
Vous inclinent anéantis, mêlés aux choses
Jusqu'au vertige, à la confusion des roses,
Des feuillages, du ciel et de votre âme avide
En ce mystère : un soir qui passe, une heure vide...

Non, jamais de repos. Après le jour, ses fièvres,
D'autres fièvres! après ses sueurs, des sueurs
Plus tristes, ô cité, fument dans tes lueurs!
Ta nuit de joie en tous les coins nous tend ses lèvres,

Et plus haut que tes bruits du soir va le tapage
De notre sang. Il crie, il est trop jeune, hélas!
Trop fou pour qu'en nos cœurs descende et se propage
Le grand silence des étoiles... Vous, si las,
N'est-ce pas que voilà, mes amis, ressurgie
Pour les souffrances du désir votre énergie?

X

Ami, le pavé sec vibrait, la fièvre allègre
D'un bel avril courait les boulevards...
O maigre,
Vieille terre de la cité, durcie, aride,
Des tunnels, des égouts t'ont murée, et voilà
Qu'une sève en ta nuit vint à sourdre, coula
Du caillou dans les veines de l'arbre et, viride,
Gluante encore, unit à la pierre étonnée
Le frisson de la tendre feuille à peine née.
Rue en fête! l'azur y miroite si clair
Que cette heure au vernis des attelages donne,
En ce quartier d'hôtels, de théâtres, un air
D'impertinence gaie et jeune qu'on pardonne.
Vivre, être là, merveille! sons que l'âme aspire :
Frais gazouillis anglais de lèvres roses, rire...
Votre main sur mon bras pèse, ami, je vous sens
Ému, le cœur gonflé de rêve; une féconde
Langueur, du même flot qui baigne aussi mes sens,
Pulsation divine, en vos jarrets abonde.

Vous sortez des jours gris où le cerveau s'embrume
De pensée et, vos doigts ayant posé la plume,
Une ivresse, une force verdissante et douce
Hors des chambres d'hiver, hors des livres vous pousse.
Derrière vous la lampe des veilles s'éteint ;
Sous la cendre est tombée enfin la triste flamme
Du foyer où, des soirs, s'ouvrant à moi, votre âme
Pleura dans le silence. O cœur secret, atteint
Par l'infiltration obscure de la joie,
Pareil au marronnier des villes, quelle fleur
En vous pointe et, déjà, tremblant qu'on ne la voie,
Se cache aussi timide qu'hier la douleur

XI

Nous sommes quelque part assis dans la fumée,
Sous l'épaisse clarté d'un lustre, et ne savons
Si l'endroit, sa chaleur, le verre où nous buvons,
Tout est songes ou bien la vie accoutumée.
Il est tard, on le sent, car déjà le matin
Du jour même se perd dans un brouillard lointain
Les yeux sont las de trop de choses ; la journée
A, semble-t-il, duré plus que toute l'année.
Quelqu'un parle, est-ce vous ou moi ? cela résonne
Comme une voix que rien ne rattache à personne.
Et tandis que nos cœurs déliés sont partis
Là-bas rejoindre un violoncelle qui pleure,
Nos corps demeurent là tristes, appesantis,
Sans plus bouger, sans plus s'inquiéter de l'heure...

XII

Mais dans la rue où le silence emplit l'espace,
Vient toujours la minute extrême que l'on passe
A marcher lentement ou bien à se tenir
En équilibre au bord d'un trottoir, sans finir
Jamais de se parler ou de se taire ensemble.
Nous allions nous quitter, et voici qu'il nous semble
Que les mots ont trahi nos cœurs ou que la voix
Nous a manqué, ce soir, au moins une ou deux fois,
Quand il aurait fallu dire tout d'une haleine
Je ne sais quel secret dont notre âme était pleine.
Et nous restons encore un moment face à face,
Un peu gênés, n'osant faire un pas, morfondus,
Le dos courbé, les pieds dans l'eau, les yeux perdus
Dans la brume où la ligne des maisons s'efface...

XIII

C'est alors qu'une nuit une vieillarde errante
Sortit de l'ombre et vint en riant nous offrir
Un étrange laurier. Sa gaîté déchirante
Disait qu'on ne peut pas continûment souffrir,
Que, les pleurs une fois taris, l'âme se brise
Dans un rire qui fait branler la tête grise,

Et que c'est la bonté suprême du malheur,
Qu'il vient un jour où l'on ne sent plus la douleur.
Pour le laurier, c'était un laurier sombre, tel
Que je n'en vis jamais d'aussi noir, une plante
De pauvreté, sans rien de la gloire insolente,
Sans rien de toujours vert et sans rien d'immortel.

XIV

Comment un corps humain peut errer solitaire
Dans une grande ville, un soir; par quel mystère,
Las de souffrir, plus las d'entendre sa raison
Morigéner son cœur, il a fui sa maison...

Comment, veuf de son âme, il hésite, s'égare,
L'aspect indifférent, quelconque, d'une gare
Passe dans un théâtre et se retrouve assis,
Plus tard, dans un endroit tel qu'en rêve, imprécis,
Où gémit à travers la fumée âcre et rousse
La voix d'un violoncelle, barbare et douce...
Comment un corps ne pensant rien songe pourtant :
Que sa douleur là-bas est restée et l'attend,
Que l'immense brouillard des villes en décembre
Est, pour le prisonnier du destin, aussi clos
Et non moins étouffant, non moins sourd aux sanglots
Qu'en un passage obscur la plus étroite chambre...

Comment tout ce qui reste en lui de pauvre vie,
Son seul dernier désir bien humble, est une envie
De caresses ; comment, ayant soif de douceur,
Un sûr instinct le mène à cette unique sœur
Du naufragé, de l'homme épuisé qui se noie,
A la seule qui veuille et sache encor le prendre
Entre ses tristes bras, à la fille de joie...

Ce sont des choses qu'un heureux ne peut comprendre.

XV

Ville de pluie où meurt le jour,
Qui flottes noyée et t'allumes,
Naguère tout m'était amour :
Bises, ciels gris, averses, brumes.

Aimant, aimé, je croyais voir,
L'hiver, aux lumières des rues
Mille espérances luire, accrues
Des reflets du gras pavé noir.

Aujourd'hui, murs ruisselants, boues,
La fange est fange en toi, Paris,
Écrase mon cœur sous tes roues,
Que je n'entende plus ses cris !

XVI

O cité que j'avais dans ce rêve oubliée,
Est-ce qu'à ton pavé ma souffrance est liée ?

Quel système rattache à ton grand tournoîment
L'affreux manège intérieur de mon tourment ?

Te revoilà, mirant tes feux sous mes paupières,
Réfléchissant dans l'eau de mes larmes tes pierres.

Reprends-moi. N'es-tu pas le refuge, le camp
Des nomades venus on ne sait d'où ni quand ?

Tes murs n'ouvrent-il pas, dans l'ombre, des retraites,
Tout un désert, à des milliers d'anachorètes ?

Je te retrouve avec le dégoût journalier
Qu'on a de remonter, le soir, son escalier ;

Avec le tour de clé pour ouvrir, et la porte
Qu'on referme, et la chambre abandonnée et morte.

XVII

Donc j'ai voulu quitter Paris, quitter la France,
Rompre tous les liens formés par la souffrance
Entre leur ciel et moi, tenter quelque avenir
Ailleurs, et, libre, errant, perdre le souvenir...

Je me disais : « Partir, partir, oh! ne plus voir
Cette ville agiter ses lumières, le soir!
Échapper aux douleurs anciennes reparues,
Les unes, chaque jour, debout aux coins des rues,
Les autres dans ma chambre assises, chaque nuit!
Partir, laisser aux murs tous les portraits m'attendre,
Et, quand Paris, demain, fera le même bruit
Qui remplit mon oreille à cette heure, n'entendre
Que mon pas engagé dans un nouveau chemin,
Qui s'éloigne... Être loin, être très loin, demain!

XVIII

Le train va partir. Ombres que je vois
A travers la vitre embuée,
Adieu, mes amis! Déjà votre voix
Est lointaine et diminuée.

Visages brouillés dans une pâleur
Où chaque trait connu s'efface,
Vous avez, mes amis, tous la même face :
Tous, des clichés de ma Douleur.

La locomotive a sifflé. Vos bouches
Ouvrent des trous noirs pleins de cris.
J'ai vu sans entendre. Adieu! j'ai compris
Qu'il est des secondes farouches.

Adieu, mes amis! Pendant que je roule,
Le corps affaissé dans un coin,
Mon âme longtemps, longtemps suit de loin
Votre retour lent dans la foule.

XIX

C'était hier, jour d'automne, à l'heure où la chaleur
Déjà s'épuise et vers le soir penche,
Lorsque l'après-midi ruisselant d'or épanche
Un trop plein d'amour et de douleur.

La rivière étalait une nappe glissante
De rayons jaunes dans les prés verts.
Et nous, tout enflammés d'une joie innocente,
Nous poussions notre barque au travers.

Que la forêt alors était belle : dorée,
Vibrante de jeunesse, à l'orée,
Et, dans ses profondeurs, sombre et sourde, roulant
Un rêve infiniment vieux et lent!

Et j'ai crié, debout à l'avant de la barque,
Du côté des échos endormis,
Des mots, des noms français, tous fiers, portant la marque
De mon pays : vos noms, mes amis!

Fidèles à ma voix, vos ombres sont venues :
    En se nommant elles ont passé ;
Et des vents se levaient, doux comme des mains nues,
    Qui me tinrent longtemps embrassé.

XX

O soirs noirs de ma rue ancienne, à Paris,
Quand, des gouttes de pluie en sa barbe, en décembre,
Mon ami, de son pas lourd, entrait dans ma chambre,
Comme vous êtes loin, déjà, moins noirs que gris,
Pareils à ces bateaux que j'ai vus, dans la brume
Des mers du Nord, se fondre avec l'air et l'écume !
Mais vous, malgré l'absence, ami, vous êtes là,
Près de mon cœur. Ma voix, vous l'avez entendue,
Aussi souvent que, triste, elle vous appela,
Comme dans le blé pipe une caille perdue.
Amitié, qu'il est fort, ton doux parfum amer !
O pins ensoleillés de France, quand l'hiver
Chasse la neige et rend la campagne lugubre,
Quel vent m'apporte ici votre senteur salubre ?

L'AÏEULE ET L'ENFANT

L'AÏEULE ET L'ENFANT

I

Un jardin tout petit, là-bas,
A des centaines de lieues :
Les ombres du soir y sont bleues
Dans les feuilles, et les pas
Si mystérieux sur le sable !

Quel gris indéfinissable
Revêt ton visage aimé,
O vieille femme lasse, assise
Dans le crépuscule embaumé,
Sous la tonnelle imprécise !

La chaude nuit de septembre
Dans le figuier noir fait son nid.
Un rayon de lampe jaunit
Aux persiennes d'une chambre.

Longtemps tu demeures là,
Seule avec les grillons qui crient,
Tout ton corps penché vers la
Sombre terre, et tes lèvres prient.

L'herbe t'attire, hélas ! tes reins
Cèdent au poids des années,
Mais, pauvre âme, comme tu crains
Ce lit dans les fleurs fanées !

Ah ! que n'y dort-on d'un sommeil
Qui soit une longue sieste,
Où l'on sente un grand ciel vermeil
Qui sur les yeux toujours reste !

Car l'on a bien quelque nausée
Des gens et des choses, mais
Le ciel est ami, la rosée
Fidèle, et tu les aimais !

II

Sous le manteau de l'âtre où le tison charbonne,
Une pauvre vieille âme bonne
Songe à la Mort debout près de là sur le seuil,
Un pauvre corps songe au cercueil.

L'azur brûle dehors dans la rue aveuglante,
Mais l'été ne réchauffe plus
Les rameaux séchés de la plante,
Ni les genoux hélas ! engorgés et perclus.

Par le soleil ainsi trahie,
La vieille femme a dit qu'on allumât du feu,
Pour quand même essayer de ranimer un peu
Le peu qui lui reste de vie.

Mais le feu s'est éteint, et, dans le foyer noir,
Devenu profond comme un gouffre,
Seul, un bout de fumée inquiétant à voir
Se tord comme quelqu'un qui souffre.

Pauvre vieille ! une larme a coulé de son œil,
Car, au fond de son grand fauteuil,
Elle a cette atroce pensée
Que son propre foyer aussi l'a repoussée.

III

Humble face de femme âgée
Que, détestable laboureur,
Avec fureur
Le Temps a ravagée;

Pâles yeux remplis d'une eau trouble
Où chaque image se dédouble,
Tous les vivants ayant près d'eux
Des squelettes hideux;

Chère main qui vas de toi-même
Te placer à l'endroit du corps
Où l'on croise les mains des morts
Pour la parade suprême;

Poitrine si chaste et si douce
Où le mal fouille, où le mal pousse,
De quel mouvement horriblement lent !
Son ongle sanglant;

Bonne aïeule transfigurée,
Ame pure encore épurée
Par une agonie où je crois
Voir un symbole de la Croix;

C'est peu de dire que je baise
Le bas de ta robe, non,
Je fais plus, je fais de ton nom
Un nom de sainte française.

IV

Car chez toi l'héroïsme est toujours de la grâce,
Un trait d'esprit, la fleur d'un naturel charmant.
Non, à quatre-vingts ans tu n'es pas du tout lasse
De vivre, et tu le dis, ma foi, très simplement.
Si surmonter la peur est toute la bravoure,
La tienne a de ces mots que longtemps on savoure,
Trésors sans prix légués aux fils par les aïeux :
« Vous n'imaginez pas comme c'est ennuyeux
De mourir, mes enfants ! » Et toi qui, tout à l'heure,
Étais loin des regards cette vieille qui pleure,
Voici que devant nous tu plaisantes, tu ris.
Et quel parler ! quel ton ! quel tour ! quel coloris !
Mais lorsque, coupant court à ta fine faconde,
L'affreux mal dans ton sein se réveille et te mord,
Sans un cri, pour mieux voir face à face la Mort,

Tu fermes doucement les yeux une seconde...
Puis — ce qui vient après est si poignant, si beau,
Que c'est en affaiblir le sens que de le dire —
Quand tu rouvres les yeux, pâle, au bord du tombeau,
Tu fais un grand effort sublime pour sourire.

V

Et maintenant voici, rapetissé, vieilli,
Sévère comme ceux qui n'ont jamais failli,
Avec sa barbe blanche et ses yeux bruns et tristes,
Mon père, tout devoir, tout susceptible honneur,
Républicain d'esprit et de mœurs jansénistes,
Indépendant et raisonneur;

Et rose de timidité, la tête grise,
Le cheveu bien tiré mais qui s'échappe et frise,
Gardienne des clés, régente des menus,
Multipliée en soins menus,
C'est toi, mère craintive et toujours éplorée,
O prunelle par tant de pleurs décolorée !

Et toi, sœur, qui, le buste droit,
Riant d'un rire aigu de nonne,
As muré ta frêle personne
Dans un catholicisme étroit;

Et toi, le compagnon de toute ma jeunesse,
Des bons et des mauvais jours de Paris,
Bouche mince, nez long, visage de finesse
Qui du bout des cils me souris ;

Vous, vieux parents, vous êtes la racine,
Vous, frère et sœur, comme moi les rameaux
D'un arbre qui dans l'azur se dessine :
Rien qu'un ormeau parmi d'autres ormeaux.

L'arbre est commun, mais fière est sa roture :
Plus il plonge bas dans l'ombre du sol,
Plus haut, par-dessus le mur de clôture,
Il épanouit son grand parasol.

Et toi, mon enfant, qui n'es pas encore,
Bourgeon qui mûris sur l'arbre greffé,
Cher embryon, impatient d'éclore,
Germe aveugle, de lumière assoiffé,

Enfant, quand tu seras né, sois la tige
La plus libre, la plus près du ciel bleu,
Monte, monte, insouciant du vertige,
Vers le soleil, petite feuille en feu !

Oh ! surpasse-nous, mon enfant ! Oublie
La branche qui fut ton premier berceau ;
Vibre, chante et, si notre amour te lie,
Cesse d'être feuille et deviens oiseau !

VI

Un matin, on s'éveille, on est sans méflance,
On pose sur la vie un regard ni joyeux
Ni triste. On ne sait rien. La lumière des cieux
Dans la chambre tranquille a l'insignifiance
Des êtres familiers qu'on voit sans les bien voir,
Et ce n'est que plus tard qu'on se souvient d'avoir,
D'un coup d'œil, avec quelle horrible exactitude!
Tout noté : la blancheur des murs, la quiétude
D'un livre ouvert sur la table, l'air endormi
Que dans son cadre prend le portrait d'un ami,
Et le tic-tac du temps heureux qui se balance
Dans la profonde sécurité du silence...
Rien n'est changé. Le jour commence. Il est pareil
Aux autres jours d'hiver : c'est le même soleil
Qui sourit, pâle, comme un blessé dans la neige.
Pouvait-on soupçonner dans ce sourire un piège?
Pourtant, tout attendait, tout redoutait quelqu'un.
Mais qui? nous l'ignorons, jusqu'à ce qu'il s'impose,
Jusqu'à ce qu'il soit là, le terrible importun
Dont le pas lourd franchit la porte la mieux close.

Un papier cacheté qu'une servante apporte.
Avant d'ouvrir, on sait. Et tout est changé.

— Morte.

VII

Certes j'avais pensé bien souvent : C'est fini !
Je ne reverrai plus tes rides me sourire,
Pauvre cher visage jauni,
Funèbre et doux comme la cire.

Lorsque je t'ai quittée à la saison dernière,
Quand j'eus baisé ton front, ta main,
Tu te tins là debout sur le bord du chemin,
Droite autant que tu le pouvais, et fière.

Et ta figure était effrayante au grand jour :
O statue en noir, c'était la Douleur
Qui n'a plus un pleur,
C'était tout l'Amour !

Chapeau bas, tous, devant cette petite vieille
Qui, le pied déjà dans la mort,
Avait l'étrange aplomb de me dire à l'oreille :
« Allons, mon cher enfant, sois fort ! »

VIII

C'est de loin que mon cœur assiste
A la scène brutale et triste :
Quatre hommes sont venus,
Chaussés de gros souliers,
Quatre inconnus,
Quatre abominablement familiers.

Ils ont chargé sur leur épaule,
Comme honteux qu'on le pût voir,
Un fardeau couvert d'un drap noir.
Le prêtre aussi jouait son rôle
Avec une solennité d'emprunt.
Et c'était tragique et c'était commun :
Larmes de parents et de vieilles bonnes,
Curiosité du quartier, couronnes,
Cierges pâles dans le plein jour
De la petite cour...

Ah! la Mort ne raffine guère,
Elle est bien du peuple vraiment !
Sa couleur est crue et vulgaire,
Blessante. Aucun ménagement.
Rien pour l'art. Peu lui chaut comme elle se présente.
Elle vient, voilà tout, et sa main est pesante.

Rien pour l'art, et pourtant le plus grand art, celui
Qui, comme un éclair dans la nue,
Fait tout pâlir quand il a lui :
La vérité nue.

IX

J'ai retrouvé mon vieux père un peu plus voûté,
Et ma mère et ma sœur toutes de noir vêtues,
Et lorsque, sur le seuil, leurs trois voix se sont tues,
J'ai longtemps encore écouté...

Le couvert était mis, mais, au bout de la table,
S'arrondissait un large espace vide et seul,
Un coin de nappe empreint d'une paix redoutable,
Rigide et nu comme un linceul.

Et mes yeux fouillaient l'ombre, espérant un miracle,
Et tout mon cœur tendait vers toi d'un tel effort
Qu'un moment je crus renverser l'obstacle
Qui sépare un vivant d'un mort.

Pourtant je ne vis rien ; aucun doigt, aucune aile
Ne m'a, je l'avoue, effleuré :
L'ombre est restée opaque et sourde, et j'ai pleuré,
Le front contre la muraille éternelle.

X

Je n'osais pas entrer dans le petit salon,
Mais du jardin, par la fenêtre, j'ai pu voir,
Penchant ma tête à droite ou à gauche, selon
Les reflets du ciel dans le carreau noir,
J'ai pu voir, à travers un miroitement sombre,
Comme au fond d'un abîme où rien ne remuait,
Tel un vieux serviteur muet,
Ton fauteuil, à sa place ordinaire, dans l'ombre...
Et, par-dessus les plis des dunes, j'entendais
Le grand bruit de la mer, recouvrant comme un dais
L'enclos où, pour mon cœur, ta mémoire chérie
Ajoute un nouveau sens plus proche au mot « Patrie ».

XI

L'écho de vieilles voix mortes, avec ta voix
S'éteint pour la seconde et la dernière fois ;
Des regards qui brillaient encor dans tes récits
Se sont, en même temps que tes yeux, obscurcis.
Au moment où cassa le fil de ta mémoire,
Tout un long chapelet d'âmes dans la nuit noire

A roulé. Toi, tu vis en nous malgré la tombe,
Mais sur combien de ceux que tu connus retombe
Le lourd terreau qui fit résonner ton cercueil!
L'ombre grandit en cercle autour de chaque deuil,
Et, pour les morts anciens, chaque fosse qui s'ouvre
Ajoute une épaisseur à l'oubli qui les couvre.

XII

Avant que l'océan qui vient battre la plage
Ne les ait pour toujours emportés loin des bords,
Oh! je voudrais saisir par les cheveux ces morts
Et les tirer sur le rivage.

XIII

O Verteuil, vieux gros bourg de la vieille Charente,
Sors de la nuit avec tes pignons du passé,
Remontez de l'abîme, à l'occident glacé,
Soleils de mil huit cent quarante!

Fantômes, levez-vous, car cette heure où j'écris
Apporte un miracle : ma plume
Va vous redonner un frisson posthume,
Vous rendre vos yeux et vos cris!

C'est, de nouveau, l'ardeur de midi dans les rues,
D'un midi lent qui sonne au cadran de jadis :
Les jardinets sont pleins de lis,
Les lis pleins de guêpes bourrues.

L'entrebâillement des volets
A des prunelles :
Là, bien des sentiments se sont étiolés
Mais les haines sont éternelles.

Dans le silence, au loin, un marteau rebondit
Sur une enclume ;
La brise que l'odeur des résédas parfume,
Colporte les on-dit
De l'église au marché, de l'étude à la ferme ;
Et, par peur du qu'en-dira-t-on, chacun s'enferme
A double tour, le ladre avec ses sacs d'écus,
La demoiselle pauvre avec les jours vécus.

Un plat de cuivre clair
— L'armet de don Quichotte —
Qui pendille et branlotte
Au moindre courant d'air,
Annonce de loin
Le barbier du coin ;
Mais les panonceaux du notaire
Sont fixes et d'un or poudreux, vétuste, austère.

Et Verteuil serait-il Verteuil sans son château,
Sans la cour d'honneur pavée et fleurie,
Sans le parc vert d'abord, puis bleu sur le coteau,
Et sans l'orangerie ?

Les orangers étaient si beaux que l'on raconte
— Nul ne sait à quand l'histoire remonte —
Que de Versailles l'ordre vint,
Du roi jaloux,
De couper les plus beaux : on en compta cent vingt
Puis nouvel ordre : tous !

Et cependant, le long des murs, dans l'ombre mauve,
S'en vient, très rouge et le front haut,
L'intendant de monsieur de La Rochefoucauld :
Une poule se sauve.

Puis voici le commis-voyageur d'autrefois,
A cheval, avec sa valise en croupe,
Qui, mettant pied à terre, entre manger la soupe
Au Lion d'Or tenu par mon parrain François.

Mais quelle est, remontant de bien plus loin, des jours
Où les nobles menaient grand train dans la province,
Cette musiquette qui grince
Et chante les amours ?

Que sa gaîté légère est pâlotte ! on dirait
L'éclair d'un vin clairet
A peine rose,
D'un vin extrêmement vieux qui se décompose.

O crincrin du ménétrier, mon trisaïeul,
Comme ton méchant rire,
Quand il s'est bien moqué des larmes qu'il me tire,
Me laisse ensuite exilé, seul !

Et pourtant, aigre voix,
Violon villageois
De mon ancêtre,
Je t'ai compris, peut-être !

— « Eh ! pourquoi, raillais-tu, souffler sur de la cendre ?
Les charbons sont éteints.
Es-tu sorcier, petit, que tu puisses prétendre
A changer nos destins ?

« Laisse dormir les morts : la plume d'un poète
Est trop fragile, enfant,
Pour soulever le poids de la porte muette !
Laisse, Dieu te défend

« De troubler la grandeur de la paix funéraire
Par un vain bruit de mots,
En drapant d'un chiffon de pourpre littéraire
Quelques malheureux os ! »

XIV

Mais toi, grand mère, tu n'es pas morte,
Tu n'es point de ces cœurs qu'on emporte
En psalmodiant sous les cyprès.
Tu vis d'une autre vie, et plus près
Et plus loin, dans un monde plus ample
Et plus secret, comme un bel exemple.
Le peu que j'ai de force et de foi
Est comme une étincelle de toi.
Je suis l'urne où dort ta cendre chaude,
Et sous la cendre couve un feu pur.
J'écoute en moi le doux bruit obscur
Qu'y fait ton âme, abeille qui rôde.
Ne crains rien. Je ne permettrai pas
Que, cette fois, pour de bon tu meures :
Je ne serai ni méchant ni bas
Pour qu'en mon cœur toujours tu demeures.
Je sais qu'auprès de toi je vaux peu,
Mais, en jetant brindille à brindille
Mes bonnes actions dans le feu,
Je ferai quand même qu'il brille.
Puis mon fils, après moi, prendra soin
De cette flamme jamais éteinte.
Peut-être, lui, sera-t-il moins loin
De ta sublime auréole, ô Sainte !
Ah ! du moins, quoique indigne, en passant,
Pour la seule raison que je t'aime,
Je t'aurai réchauffée en mon sang,
Puis transmise à meilleur que moi-même.

XV

Réveillez, mes bons amis,
Vos cœurs d'enfants endormis.
Mais, devant le ridicule,
Si votre esprit fort recule,
Je vous plains, allez-vous-en !
Paysanne et paysan,
Le concierge et la servante
Viendront danser avec nous.
Quelque femme peu savante
Aura pris sur ses genoux
Bébé qui rit sans comprendre.
Le cercle sera choisi
Car tous auront l'âme tendre.
Et maintenant, allons-y !

Battons des mains en cadence
Pour accompagner la danse.

Sans nouer nos doigts, laissons
Une place en nos chansons,

Une place dans la ronde,
Aux danseurs de l'autre monde;

Des vides entre nos corps
Pour la foule de nos morts;

Entre nos couplets, des pauses
Pour les cris muets des choses,

Pour mieux sentir sur nos pas
Tous les pas qu'on n'entend pas.

XVI

Dans l'auge de bois taillée
A même un tronc de bouleau,
La bonne femme égayée
Verse l'eau.

La paupière écarquillée,
Le visage épanoui,
Dans la savonneuse mousse
Tiède et douce
L'enfant rose est enfoui.

Comme un soupir de colombe
Sort du mignon cou gonflé,
Le gros ventre nu se bombe
Tout musclé.

Bébé s'agite : il attrape
Une tape
Qui résonne en quelque endroit;
C'est afin qu'il n'ait pas froid.

Puis un silence! la douche
Interrompt
Le souffle au bord de la bouche
Et resserre le dos rond.

L'eau semble une sœur câline
Qui s'incline
Sur un petit frère, et joue
A lui chatouiller la joue,
A le baiser dans l'oreille.

L'eau primitive, l'eau vieille
Qui a lavé tant de corps,
Tant de vivants, tant de morts,
Depuis que le monde est monde,
L'eau, la grande vagabonde,
L'eau profonde,
Où tant d'êtres ont péri,
Se fait innocente, et rit.

XVII

Si votre cœur n'est pas très pur,
Éloignez-vous, nuage obscur,
Vous feriez tache sur l'azur.

Partez aussi, dame bougonne,
Pédante Raison qui raisonne,
Et viens seule, âme simple et bonne.

Venez seuls, pied fin qui trottine,
Doux sourire, voix argentine,
Saluer la grâce enfantine.

Sa chambre est comme un nid d'abeille
Qu'un ciel toujours clair ensoleille,
Chut ! parlez bas, car il sommeille.

Les murs légers de sa cellule
Sont dorés comme le miel. Nulle
Ombre sous le rideau de tulle :

Une lumière coite, close,
Qui l'enveloppe et qui se pose
Comme un baiser sur sa peau rose.

Il dort. Sa joue unie et pleine
Semble une tendre porcelaine,
Et l'on n'entend pas son haleine,

Comme Moïse sur le Nil,
Il flotte sur la vie, au fil
De l'eau rapide. Qu'en sait-il ?

XVIII

O claire image adorable :
Sa voiture d'osier blanc,
Lorsque l'ombre de l'érable
Brode un vif dessin tremblant

De feuillage sur la toile
Qu'un œil de soleil étoile!
Comme alors le vieux jardin
S'égaie, embelli soudain
Par la petite présence!
L'arbre a plus de complaisance,
Et la brise renchérit
Sur sa douceur coutumière;
Dans sa barbe de lumière
L'azur floconneux sourit.
Tout se transforme, tout cède
Au minuscule enchanteur :
Il n'est plus de chose laide,
Il n'est plus d'espoir menteur!
Une poule vient, picore,
Se redresse, pique encore,
Et s'éloigne, ayant rendu
Visite au pacha dodu
Qui dans les coussins sommeille;
Puis c'est le tour d'une abeille;
Et les fleurs tendent le cou
Pour mieux voir. On ne sait où
Palpite une aile invisible
Comme une flamme en plein jour,
Une aile immense et paisible,
L'aile du plus pur amour.
Un corbeau surpris s'envole
Comme un songe de la nuit,
Et mon noir chagrin le suit.
La nature est bénévole,
L'homme est bon...

— « Oh! une goutte,
Dit la mère, sur ma main. »
Et la voix prudente ajoute :
« Rentrons. » Et sur le chemin
La blanche voiture glisse.
Je reste seul. Le vent plisse
L'herbe sombre : le jardin
Frissonne, attristé soudain.

XIX

Une voix qui chantonne, à midi, en été,
Dans l'ombre d'une chambre,
Un pied nu qui s'agite, et le corps qui se cambre
D'un petit entêté ;

Une voix qui se fâche et rit de sa colère,
Un gloussement, un œil
Qui s'ouvre et, rond, s'attache au vernis d'un fauteuil
Qu'un trait de flamme éclaire.

La grand route s'étend derrière les volets,
Douloureuse au soleil torride,
Avec ses cailloux blancs et ses buissons brûlés,
Et, par dessus, l'azur sans ride.

Ma femme, mon enfant, vous êtes là blottis,
Le silence ému vous écoute,
Le miroir prend plaisir à vos gestes gentils,
Mais ce n'est qu'une halte au bord de la route.

L'heure viendra bientôt, demain,
Où tous trois, la main dans la main,
Nous sortirons sur le chemin :
Moi, le plus fort, entre vous deux,
    La poitrine en avant,
        Bravant
    Le destin hasardeux,
Tirant l'enfant contre le vent;
Et toi, ma femme, à ma hauteur,
Allongeant le pas, délivrée
    De toute pesanteur,
Par notre beau risque enivrée;
Et nous irons chantant ainsi,
Après les chansons de la sieste,
Un air réveillé, vif et preste
Comme un pas sur le sol durci.

ENCORE PARIS

ENCORE PARIS

I

Puisque mon cœur est sot, que toujours je me plus
Comme un enfant à de vives images,
Et que les couleurs sont ce que j'aime le plus,
J'avais pensé recevoir les hommages
D'un clair soleil au seuil de ma patrie. Hélas !
Il m'a fallu perdre cette espérance !

Lorsque enfin j'arrivai, c'était nuit, j'étais las;
Même il pleuvait dans le beau ciel de France.
Une si fine pluie! une poussière d'eau
Qui partout filtrait d'invisibles nues,
Et, distinctes à peine à travers ce rideau,
Des terres qui me semblaient inconnues...
La vitre du wagon ruisselait : je n'ai su
Qu'étudier longtemps ces gouttes pâles,
Tandis que, dans mon cœur humilié, déçu,
L'ombre se glissait avec de longs râles.
Tout à coup j'entendis sur le remblai des pas
Et deux grosses voix qui parlaient entre elles :
C'étaient des journaliers rentrant vers leur repas.
Leurs mots lents avaient quand même des ailes,
Leur parler rude, un tour facile et gracieux.
Quel écho dans mon cœur! quelle secousse!
Ah! pardieu, le soleil que je cherchais aux cieux,
Il brille là, dans cette langue douce!

II

A Nancy, le matin, qu'il faisait clair!
Les femmes déjà vous avaient un air
Vif, une façon de marcher dansante.
Là, point de vertu sans que l'on y sente
Un sourire des yeux qui n'est pas dupe.
La plus sage sait bien draper sa jupe.
Oui, qu'il faisait clair, et que c'est étrange
Comme, aussitôt le Rhin passé, tout change!

Le cœur à l'évent, j'allais d'un pied gai
A travers l'aimable ville, intrigué
D'un geste, d'un mot, de tout ce qui vibre
Chez nous d'imprévu, de piquant, de libre :
Rue intime où chacun est bien chez soi,
Cafés en plein air, débordants, bavards,
Frissons dans les arbres des boulevards,
Et romance et blague et nique à la loi.

Comme une mère joueuse et coquette
Taquine l'enfant que son sein nourrit,
Se penche sur lui, le baise et caquette,
Et le fait sauter au soleil, et rit,
O Patrie, ainsi m'as-tu retenu,
Ce matin-là, longtemps sur ton bras nu !

Nancy, murs ornés parmi des verdures,
Nation qui fais un bruit de volière,
Frivole, dit-on, plutôt familière,
Puissants sont tes secrets, peuple qui dures !

III

A travers les champs plats d'une morne banlieue
Où, sur un fond de crépuscule humide et terne,
Le rouge encrassé de la brique alterne
Avec la vague clarté bleue
Que jettent les châssis vitrés des potagers ;
A travers des terrains recoupés, partagés,

Entre des murs où le plâtre s'effrite
Et d'innombrables toits dont chaque tuile abrite
Un espoir accouru de très loin, comme si,
Dans ce coin d'univers, de fumée obscurci,
Toute une humanité nomade, haletante,
Ayant établi là son camp,
Y vivait dans le rêve absurde et dans l'attente
D'un bonheur promis pour on ne sait quand;

A travers l'écheveau des rails gris que nos roues
Débrouillent et dénouent;
A travers des signaux brillants comme les fleurs
D'une fusée épanouie,
Des croisements de trains hurleurs,
Une gare aussitôt que vue évanouie;
A travers
Mille sentiments divers,
Si bousculés qu'on a peine,
Dans le vent qui les entraîne
Et les sème
Comme de la poudre aux yeux,
A bien distinguer soi-même,
Au passage,
L'insensé d'avec le sage
Et le triste du joyeux;

A travers tout ce qui clame,
A travers tout ce qui luit
Et se mêle dans la nuit
Aux tourbillons de notre âme;

Courir, s'élancer dans tous les combats,
Courir et, pour prix de la course,
Oh ! boire, boire à cette source
De lumière, là-bas.

Au foyer de toutes les fièvres
Courir, et, le front en sueur,
Embrasser, baiser sur les lèvres
Cette lueur !

Oh ! sans doute, pour qu'elle monte
Dans les noirs nuages si haut,
Il faut,
Il faut qu'ici chauffent les fours
Où s'opérera la refonte
Des anciens jours !

Il faut qu'ici soit engagée,
Dans ce champ clos élu de Dieu,
Une partie âpre, enragée,
Avec l'avenir pour enjeu !

Il faut, pour qu'au loin s'éclaire
Un monde à ce feu circulaire,
Que le Vrai, le Juste, le Beau
Soient les trois branches du flambeau !

Et pour que tant de vapeur sale
Flotte sur cette cuve aussi,
Il faut bien admettre qu'ici
L'Enfer a quelque succursale.

Voici mon cœur, prenez, qu'il brûle
Sur ce bûcher,
Avec les autres cœurs en tas !
Faites que j'aie une cellule —
Un galetas —
Dans le gigantesque rucher.

Encore que tout bonnement
J'apporte dans l'immense ville
Quel tribut ? le bourdonnement
De l'abeille inutile,
Vous qui m'aimez, qui sans mentir
Souvent les dites,
Ne me laissez pas repartir :
Au prix de mon exil mes plaintes sont petites !

IV

Et j'ai revu Paris. De la gare à l'hôtel
Un fiacre négligé m'a conduit. Tout fut tel
Qu'autrefois. J'ai senti de nouveau sur ma lèvre
L'ancien baiser brûlant de poussière et de fièvre.
La lumière plus rare et les magasins clos :
Minuit ! quand les cafés gonflent seuls des halos
Qui font comme un mal blanc dans l'ombre. Heure qui traîne
La boule de douleur terrible d'un long jour,
Et dont le triste enchantement, au carrefour,
Fait lever du trottoir une mauvaise graine.

Le pavé sale était tout jonché de débris,
Et des passants aux traits trop fins, creusés, flétris,
Semblaient les survivants d'une bataille obscure.
Mais, dans cette fatigue et dans cette souillure,
Quel grand cri contenu d'espoir ! Même les pierres
Paraissaient méditer, car, derrière les murs,
Le sort remis, les lendemains meilleurs, plus mûrs,
Hantaient dans leur sommeil des milliers de paupières.

V

Paris gronde, Paris
Comme autrefois !

D'un triangle gris
Entre les toits
Le brouillard tombe,
Et, du pavé qu'on ne voit pas,
En bas,
Comme d'une tombe,
Une chanson de pauvre monte.

Quelle heure passée
De son poids de morte
Pèse sur la porte
De ma pensée ?

Tout mon cœur s'arcboute
Pour barrer la route,
Mais elle, plus forte,
Horriblement douce,
Comme avec pitié
Pousse...

O douceur qui raille !
La porte à moitié
Bâille,
Et la mauvaise heure
Entre dans ma demeure...

Un doigt sur la bouche,
Elle vient s'asseoir
Au bord de ma couche,
Le soir,
Et quand Paris éteint
Sur ma vitre blafarde
Son murmure lointain,
Longtemps, longuement elle me regarde.

VI

Lorsque mon cœur cherchait un abri près du vôtre,
Que nous vaguions, tous deux, dans Paris endormi,
Sans trop parler, car l'un se taisait-il, que l'autre
Lisait à livre ouvert l'âme de son ami,
Savions-nous, quand les feux s'éteignaient dans la brume,
Quand chaque pauvre fille, à l'angle du bitume

Postée, et s'accrochant à tous les pas errants,
Semblait, fardée et pâle, une poupée obscène,
Qui mimait, dans la nuit, sur une vague scène,
Un drame où nous passions comme des figurants ;
Savions-nous quand, tous deux, promeneurs taciturnes,
Nous regardions devant notre œil à demi clos
Se jouer lentement les mystères nocturnes,
Lorsque, dans telle rue, à tel coin, des sanglots
Ont étranglé nos voix pleines d'ombre, savais-je
Que, plus tard, un matin tout azuré de neige,
Me faisant de mes doigts un écran pour mes yeux,
Je verrais le bonheur sur ma route ? Et toi, vieux,
Toi qui riais amèrement, pouvais-tu croire
Qu'un jour ta vie, enfin, lasse de tournoyer
Dans l'ennui comme au fond d'une cour basse et noire,
S'épanouirait d'aise aux rayons du foyer ?

VII

Que Paris, dans la nuit à peine commencée,
Quand les lampes partout s'allument dans l'air bleu,
Est délié, subtil et brillant de pensée !
Il semble que l'esprit jaillisse avec le feu,
Que, soudain dilatée et libre, au crépuscule,
Une vapeur d'intelligence éclate et brûle.
Dans la rue, au milieu de ses cercles d'enfer,
Des passants, arrêtés et le front dans un livre,
Sourds au bruit, ne voient rien que le petit champ clair
Du feuillet noir sur blanc dont leur tête s'enivre.

O regard du liseur comme un piège tendu,
Guettant le sens des mots dans un passage ardu,
Ou suivant dans un ciel intérieur le fil
Capricieux du rêve ! ô nostalgie, exil,
Horizons et, du seuil de la vie ordinaire,
Échappée à travers le monde imaginaire !

Combien d'yeux, dans Paris, pour qui l'éclat du jour
Est offensant ! combien de paupières rougies,
Lasses de tout un peu, d'études et d'amour,
Ne s'ouvrent tout à fait que le soir aux bougies !
Prunelles de liseur et prunelles de faune
Se plaisent au moelleux de la lumière jaune,
Qui dore gravement la Beauté dans son lit
Et met tant de douceur sur la page qu'on lit.

VIII

Qui n'a pas vu Paris en avril, à midi,
Quand, d'un joli geste hardi,
Rejetant le manteau fourré qui l'emmitoufle,
La Beauté livre au vent qui souffle
Son cou de linot étourdi;

Qui n'a pas entendu le fifre
Du faune citadin,
Quand, d'un doigt frileux encore, il déchiffre,
Sur le banc mouillé d'un jardin,
Son premier air
Où s'attarde un dernier frisson d'hiver;

Qui n'a pas respiré cette minute aiguë
Comme la jeune feuille,
Où dans l'amour survit une enfance ambiguë,
Virginité de l'an qu'on cueille ;

Qui n'a pas vu les toits du Louvre,
Quand, par les clairs matins, ils font,
Sous le tendre azur qui les couvre,
Un bloc d'un azur plus profond;

Alors l'aiguille d'or
De la Sainte-Chapelle
Rappelle,
Clouant au sol Paris vermeil,
Un trait planté par le soleil,
Qui vibre encor;

D'un pont comme d'une avant-scène
L'œil suit la courbe de la Seine,
Au loin, dans un brouillard si bleu
Que le travail grinçant des grues,
Comme alentour les cris des rues,
Tout semble un jeu;

Qui nulle part ailleurs mais à Paris, vous dis-je,
Avec sa belle amie au bras, n'a confondu
Le doux émoi de vivre avec le temps perdu,
Ne peut comprendre le prodige
De la grâce à la force unie,
Ce je ne sais quel feu voilé : notre génie.

IX

Oui, nous sommes une poignée,
Une poignée et c'est assez,
Qui continuons la lignée
Des loyaux artistes français;

Gardant toujours dans notre audace,
Dans nos défis même, l'esprit
Clair et tempéré d'une race
Qui d'âge en âge refleurit.

Et je le dis sans épigramme,
Très sérieusement, ou bien,
Après tout, s'il vous plaît, Madame,
Sans que le diable y perde rien,

Tous, à vingt ans, nous avons pris
A plus onduleux que les cygnes,
Au corps des femmes de Paris,
Des leçons de rythme et de lignes.

*
* *

Nous vous aimons comme vous êtes,
Et toutes ensemble, ô mes sœurs,
N'étant point, nous, des professeurs
De morale, mais des poètes;

Nous vous aimons sans choix prudents
Pourvu que vous soyez jolies,
Et, disciples de vos folies,
Quand le rire éclaire vos dents,

Nous nous réglons sur votre allure,
Sur tous vos pas de quatre, car
C'est à vos danses que notre art
Doit sa liberté d'encolure.

X

Je connais dans le vaste univers un espace
Où mon cœur exilé souvent en rêve passe,
Et ce radeau sur l'infini, c'est un trottoir.
Au coin d'un vieux café dont la tente, le soir,
S'enfle comme une voile au vent de la rivière,
Il commence, et de là monte vers la lumière.
Que de fois, voyageant en pays étranger,
L'ai-je aperçu de loin comme une étroite planche
Qui suit le mouvement de la planète, et penche,
Et dans la nuit sans borne a peine à surnager!
Que de fois, dans la steppe immense et monotone
Où, lorsque sur le ciel virginalement clair
Se profile un visage humain, l'oiseau s'étonne,
Ou bien dans mon réduit, près du poële, en hiver,

Quand la neige, le froid, la mort partout s'étendent,
Que l'oreille devient un pavillon géant
Où, dans un gouffre noir de silence, s'entendent
Les frissons de la vie obscure et du néant,
Que de fois, en fermant à moitié les paupières,
Lourd de peine, écrasé d'ennui, presque endormi,
T'ai-je évoqué, t'ai-je appelé comme un ami,
Cher trottoir qui retiens mon âme entre tes pierres !

Alors je t'ai compris, car tu m'apparaissais
Comme un refuge, un promenoir de l'Art français,
Et tandis que, subtil comme une pure haleine,
Chantait dans ma mémoire un vers du doux Verlaine,
Je revoyais, déjà grison, déjà vieux beau,
Mais frappant d'un talon toujours plus fier l'asphalte,
Moréas que Malherbe après Ronsard exalte,
Moréas descendu depuis dans le tombeau.
Je comprenais le sens de ton joyeux tumulte,
Cette gourme jetée au vent de l'âge adulte,
Ce fond naïf caché sous l'abus des grands mots.
J'allais plus loin : trouvant des bienfaits dans tes maux,
Excusant, bénissant presque tes vierges folles,
Dans leur rire et leurs pleurs et leur flux de paroles
Je distinguais un pauvre idéal dévoyé,
Et, tout de même, au fond de leur humeur facile,
Quelque chose de consolant, d'apitoyé,
Qui pour le malheureux est un suprême asile.

XI

Sous un filet d'eau fine
Où la lumière est prise,
D'un bleu si nuancé qu'elle semble un peu grise,
Le gazon se devine.

Le ciel s'y mire dans la perle
Qui tremble ; un passage de merle
Tire un long trait noir sur la mousse ;
Et le pigeon boule et se douche :
C'est Paris, au jardin, qui prend sa mine douce,
Et donne à qui veut bien sa bouche.

C'est dans l'aridité d'un grand cirque de pierres
Une oasis qui m'accueille,
C'est le soleil qui sous la feuille
Bat des paupières.

Là, j'ai ri, j'ai pleuré, suivant
Que, sous les arbres, le vent
Qui déplaçait l'azur et l'ombre,
Faisait mon front clair ou sombre.

Plus j'y songe et moins je ne sais
Si la plus grande gloire en vaut la peine et dure,
Mais le bronze dans la verdure
Est d'un bel effet. C'est assez.

Paris, au jardin, prend aussi le masque
D'un vieil épicurien :
L'eau s'écoule dans la vasque,
Tout dans rien.

Là je m'assieds, là j'écoute
Les conseils de Paris double :
Joueuse de flûte et vieillard.
O sons légers ! mon cœur se trouble.
O mots subtils ! ma foi qui doute
Flotte en un brouillard.

Ne m'interrogez pas. Que sais-je
Du juste ou de l'injuste, moi ?
Là-bas c'était l'exil, l'interminable neige,
Et voici Paris. Quel émoi !
Sous un filet d'eau fine
Le gazon se devine...
Je n'ai pour horizon
Que ce coin de gazon.

XII

Il pleut sur la Marne ! il pleut sur les îles !
C'est pour le bonheur des feuilles dociles !
Chacune se dilate
Et se fait plate, plate...

Chacune semble un petit miroir noir
Sur lequel le ciel penche
Sa douce face blanche
Pour se voir.

Chacune bat comme un petit tambour,
Tout le jour,
La diane des eaux,
Au peuple des oiseaux.

Il pleut, il pleut sur les bords de la Marne !
Un vieux soleil emmitouflé,
La tête à la lucarne,
Entr'ouvre un œil gonflé.

La pluie au loin d'un sourire s'éclaire,
Chaque feuille veut plaire,
Chaque feuille est une langue d'azur
Qui chante. O chant si pur !

XIII

Les arbres de Saint-Cloud portant un poids superbe
De victoires et de revers,
Courbent leurs fronts d'atlantes vers
L'herbe.

Nous

Nous étions quatre amis un jour sous cet ombrage,
Paressant et rêvant,
Comme ces ouvriers qui désertent l'ouvrage
Pour écouter chanter le vent.

Étaient-ce les flambeaux des anciennes fêtes
Qui, rallumés, doraient d'un or pâli les faîtes
De ces vieux marronniers ?
Et ce rideau bleuâtre était-ce un peu de brume,
Ou le soudain silence atroce et lourd qui fume
Sur un départ de canonniers ?

Dans ce beau parc foulé je songeais au mystère
Des forêts sans chemin :
Là-bas l'homme et la plante ont l'âme de la terre,
Ici le végétal a presque un cœur humain.

Et que de lambeaux de ma propre histoire,
Avec le grand passé de la Patrie
Gisaient sur cette terre noire !
O ma première jeunesse flétrie !

Sombre humus des morts, sol de chair, accueille,
Mêle à ta substance
Aussi l'humble feuille,
Ma pauvre existence.

XIV

Autrefois j'adorais Paris comme une femme,
D'un amour de jeune homme émerveillé, soumis :
L'expérience ensuite et la douleur ont mis
Sa fièvre dans mon corps, son âme dans mon âme ;
Où que j'aille aujourd'hui, je le sens dans ma chair
Battre comme le pouls de ma vie elle-même ;
Ma pensée est un grain de la moisson qu'il sème,
Et c'est comme l'honneur de mon nom qu'il m'est cher.
Et, derrière Paris, tout au fond de mon être,
Une vigne verdit au soleil, dans un coin,
Et, sous le pampre translucide, une fenêtre
S'ouvre, et l'on voit la mer d'un gris d'argent, au loin.

XV

De grosses lanternes vermeilles,
Dans le feuillage noir et bleu,
Éclatent drôlement, pareilles
A de légers melons de feu ;

La foule circule amusée,
Levant mille visages verts
Puis soudain écarlates vers
L'azur sombre... Ah ! une fusée !

Il pleut de l'or, un diamant
Glisse au fond de l'eau qui se moire,
Tant que le fil de ma mémoire
Se perd. Où suis-je en ce moment?

Cette ville qui pirouette
En grand costume d'Arlequin,
Est-ce Paris? est-ce Pékin?
Ah! bast! tourne la girouette,

Et ma tête aussi! J'aime mieux
Ne pas trop savoir où j'existe,
De peur de m'y retrouver triste,
Et, bon badaud, bayer aux cieux!

XVI

Deux heures du matin :
Nul bruit dans la nuit chaude
Qu'un grelot lointain
De fiacre en maraude.

Et plus rien dans le cœur que de la lassitude
Pour tout ce que jeune on rêva :
Un pas se traîne et l'autre va
Par habitude.

Comme au Jardin des Oliviers saint Pierre,
Un vagabond très vieux, ivre ou mort à demi,
Son front chauve sur une pierre,
S'est endormi.

Seule, au bord du trottoir postée en sentinelle,
Retroussant sa jupe de soie,
Une fille de joie
Veille avec le Seigneur sous la voûte éternelle.

XVII

Du moins jamais mon cœur n'a-t-il su blasphémer,
Jamais n'a-t-il connu l'envie.
Je n'ai pas attendu d'être heureux pour aimer
La vie.

Les pauvres m'ont appris qu'à côté de la mort
Il n'est peine qui ne soit douce,
Et, lorsque je me plains, chaque cri que je pousse
Est suivi d'un remord.

De bonne heure, Paris a bercé ma souffrance
Dans la sienne où chante l'espoir,
Et j'ai vu dans les pas de la foule, le soir,
Une marche à la délivrance.

XVIII

Je regarde monter sur le versant des cieux
Des escadrons silencieux :
La pluie et les orages ;
La ville en bas reluit sombre et toute trempée,
Et chaque tour dresse une épée
Dans les nuages.

C'est Paris dans le soir et la brume noyé,
Comme un plan déployé :
Amas confus, creusé de crevasses étroites,
Longs alignements d'arbres verts
Bordant des perspectives droites,
Et le fleuve en travers.

Lueur d'acier dans le jour faux,
La Seine courbe
Semble une faulx
Que tiendraient d'invisibles mains
Fauchant la tourbe
Des humains.

L'ombre approche, et Paris est pris
Sous un immense réseau gris ;
On dirait un grand tas de bois mouillé qui fume
Sur le ciel vague du couchant,
Au bord d'un champ,
Et qui soudain s'allume.

Mais les vapeurs de l'air épaississent leurs voiles
Entre la ville et les étoiles;
La grêle, le vent, la foudre avec eux
Fondent sur ses feux.

O vaisseau de Paris courbé dans la tempête,
Toujours dédaignant l'eau calme du port,
Comme tu bondis, comme tu fais tête
Aux trahisons du sort!

O sublime navire,
Laisse-moi m'accrocher
A ton haut bord qui vire
En frisant le rocher!

Que tu périsses, toi,
Toi, grand cœur irascible,
Si fougueux dans ta foi,
Non, ce n'est pas possible!

Malgré l'océan noir,
Malgré la nuit sans lune,
J'attache à ta fortune
Tout ce que j'ai d'espoir.

RÊVERIE
DERRIÈRE LES FAISCEAUX

RÊVERIE
DERRIÈRE LES FAISCEAUX

I

Nous étions sortis de nos baraquements...

On s'équipe avec lenteur, avec une maladresse incroyable; on rattache à tâtons, sous le sac, une courroie qui pendait; d'une bouche qui bâille tombe une grosse plaisanterie, une de ces bourdes militaires qui reviennent toujours les mêmes, comme un hoquet d'ivrogne.

Les pieds traînent, les corps titubent : un troupeau de somnambules.

Il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour compter jusqu'à quatre : « Un, deux, trois... trois... — Au temps ! » Tout est à recommencer.

On n'est pas borné à ce point, un abrutissement si complet n'est qu'à demi naturel : c'est un jeu, un pari, une farce muette poussée jusqu'à l'absurde avec placidité, chacun, par un accord tacite, s'appliquant à faire la bête plus et mieux que son voisin.

Enfin, on s'était mis en marche, et cette stupeur et cette stupidité particulières au troupier oisif, positivement malade d'ennui, on les avait à chaque pas secouées le long du chemin.

Cette enveloppe flasque, cette peau d'éléphant, on l'avait dépouillée.

Et maintenant, les faisceaux formés, nous restions derrière eux, au repos, comme des chevaux qui soufflent au sommet d'une côte.

II

C'est une chose étrange comme une troupe en armes communique à ce qui l'entoure un caractère de gravité : la nature elle-même en semble impressionnée.

Banal duo, direz-vous, que le vert chante avec le rouge, effet si prévu qu'un bon peintre l'abandonne au chromo.

Non, c'est quelque chose de beaucoup plus caché, il faut, pour le voir, y songer.

Ces ondulations de forêts tranquilles, ces plans allongés que la brume définit, de plus en plus pâles, de plus en plus étroits jusqu'à l'extrême ligne bleuâtre.

Cette ogive idéale du ciel qui s'élance de l'horizon et passe au-dessus de nos têtes, à des hauteurs qu'on ne sait plus, indifférentes.

La lisière du bois, la ferme isolée, le mur de pierres sèches en avant du village.

Ces lopins de terre cousus bout à bout, ourlés de haies vives et de peupliers.

Et toute cette campagne, j'insiste, tellement calme, comme en prière sous le portique de l'infini.

La paix des champs, humble et grande.

Les pacifiques travaux des champs, qui plus que les autres semblent bénis, parce qu'ils sont les plus anciens, parce qu'on s'imagine que Dieu personnellement les a connus dans l'enfance du monde, et les a lui-même ordonnés.

A tel point que les variations de l'atmosphère, en ce qu'elles sont liées à ces travaux, apparaissent encore un peu au poète et aux vieux paysans comme des variations de l'humeur céleste, les gelées et les grêles comme un prolongement atténué des colères bibliques, et les beaux étés et les pluies bienfaisantes comme des largesses du Tout-Puissant.

Cette patience, cette sérénité, ces traditions, ces recommencements, toutes ces antiques pensées, tous ces sentiments éternels qui montent des espaces cultivés comme une musique religieuse.

Cette harmonie, pour la couvrir, ces douces images, pour les éclipser, il suffirait cependant que, partie d'un point invisible, s'élevât dans le lointain la grande voix sourde du canon.

Comme un décor de toile soudain tremble et s'effondre dans l'obscurité d'un brusque changement de scène, le paysage que voici disparaîtrait en un clin d'œil.

Seulement dans cette féerie redoutable rien ne bougerait en apparence, ni la lisière du bois, ni la ferme isolée, ni la distance de l'une à l'autre : la carte du terrain serait toujours exacte, les mêmes cotes, les mêmes hachures correspondant aux mêmes plis.

Les choses, au contraire, feraient voir un visage encore plus attentif, encore plus immobile, mais, à ce signal du destin, quel profond bouleversement s'accomplirait en une seconde derrière leur masque étonné !

Quelle répercussion aurait-il par le monde, quel retentissement dans l'avenir, le premier coup de canon qui commencerait la guerre !

Le sort jeté, la partie engagée, la face de la vie brutalement retournée !

Qu'un jour — un jour qui n'est pas loin, peut-être — cette rude voix pathétique puisse faire refluer depuis la frontière les nappes d'azur paisible étalées sur la France, comprenez donc que c'est cela, c'est le sentiment de cette menace qui donne à l'entour des soldats une expression sévère, concentrée, fatale, au plus riant tableau.

Je vois, du tertre où je suis assis, l'horizon tendu comme une chaîne entre les faisceaux alignés : ne dirait-on pas qu'il s'appuie sur les trépieds des fusils, comme si, à l'approche d'un danger, le profil de ces plaines cherchait là sa défense?

Le mur de pierres sèches en avant du village prend tout à coup un air renfrogné, défiant!

La nature entière se tient sur ses gardes : tout en elle, par avance, devient cible ou abri, car il n'est champ qui ne puisse être un champ de bataille demain.

Tenez, là-bas, cette prairie... Il se pourrait que demain, lancés au pas de charge dans un pré comme celui là...

Mais enfin, s'il le fallait, saurions-nous du moins pourquoi?

III

Ailleurs j'ai dit mon coin de terre
Et mon adoration de Paris.
Tous les souvenirs qui me sont chers,
En remontant du fond de ma vie,
Recomposent par leur mélange
La grande figure de ma Patrie,
A la fois confuse et poignante.

J'ai rencontré, dans ma carrière
D'homme imprudent et vagabond,
Au loin, dans une ville étrangère,
Un pur latin caustique et bon
Qui maintenant, hélas! n'est plus,
Un vrai ancien qui m'a reçu
A son foyer et dans son cœur.

C'était bien le sel le meilleur,
Un soleil piquant à Moscou,
Notre midi, entendons-nous :
Le fin midi, classique et clair;
C'était, en Russie, un libraire,
Un vieux libraire français.

J'ai cet intime orgueil : je sais
Que ce vieux sage m'a aimé.

Quand je doute de moi, j'y repense.
Voilà donc une image de la France :
Cette jeunesse en cheveux gris,
Cet humanisme et cet esprit.

Ami qui dors là-bas au cimetière étranger,
Toi qui longtemps as vu ton pays comme on voit
Par-dessus un grand mur le faîte aigu d'un toit
Et un bel arbre en fleurs, le plus haut du verger,
Grâce à toi j'ai connu la douceur des minutes
Où l'on rit en famille, à table, entre exilés,
Et l'air de ta maison m'a cent fois rappelé
Qu'*honneur français* n'est pas un mot dont on discute.

IV

Témoin encore ma servante,
(*Servante* est plus noble que *bonne,*
Femme de chambre est tout à fait bas),
Ma servante et ma confidente,
Qu'un antique honneur environne,
Quand, rituelle, à l'heure du repas,
Elle fait le geste respectable
De poser le pain sur la table.

Témoin l'honnêteté de Paris,
Sans effort, sans dur parti pris,
Aussi facile qu'un sourire.
— Marguerite, je vous admire,

J'admire en vous tout un passé
De vaillance aimable et polie,
Cet instinct d'un cœur bien placé
Qui, mieux qu'un principe, vous lie
Au devoir et à la raison,
Vous le bon sens de la maison,
La vertu qui n'a rien d'austère
Mais va son train au jour le jour,
Vertu du peuple de la terre
Le plus indulgent à l'amour.

V

L'amour, qu'il vienne aussi témoigner ! Notre honneur
Apparaîtrait sans lui comme un rosier sans fleur.
Venez donc vous aussi, n'en soyez pas fâchée,
Venez témoigner en faveur
De nos façons d'aimer, ma volupté cachée.
Venez. Ah ! ma main tremble au moment où j'écris,
Car, invoquant ici nos baisers, tous les cris
Que j'ai recueillis sur ta bouche,
C'est à nos chers secrets qu'il faut que ma main touche.
Mais comment, quand déjà s'instruit notre procès,
Quand mon cœur frémissant, armé pour sa défense,
Veut peser tous les biens qui font l'orgueil français,
Comment ne pas jeter l'amour dans la balance ?

Vaut-il mieux, si la grâce est dans notre héritage,
En rougir, la lâcher à l'instant du danger ?
Non, venez plutôt nue et à votre avantage,
Et riez-lui au nez, au pudique étranger !

Venez, amour qu'on nous envie,
Manière à nous très sensuelle
D'accoler la vie,
Notre amour d'âme et de chair belle
Où tout se mêle
Et se confond,
Notre amour profond !

Notre amour, avec tout ce qui,
Greffé sur lui, fleurit par lui :
Notre souci constant des lignes,
Qui nous rend seuls dignes
De l'antique Athènes,
Notre goût inné de la forme,
Qui devant l'énorme
Se sent pris de gêne.

Amour, notre amour,
Qu'on dit léger, parfois si lourd,
Comme un trésor qu'un solitaire,
La nuit, enterre
Dans son jardin.

Notre amour, sous un ton badin
Cachant parfois des pleurs de rage,
Venez nous donner du courage.

Notre amour qui toujours fut là
Au moment grave,
Notre amour qui toujours mêla
L'heure du berger,
L'heure du danger,
Venez, notre amour qui rend brave.

Venez, amour, tout voile ôté,
Svelte beauté,
Vénus française,
Qui sur l'Olympe eût ri à l'aise ;
Venez tout nu, cher corps doré,
Le nu divin est seul secret,
Seul pur aussi,
Venez ainsi
Que, dans le marbre et dans la pierre,
Nos sculpteurs vous ont figurée :
Rayonnante dans la lumière,
Éternelle dans la durée !

VI

Enfin voici plus qu'un témoin,
Voici mon juge :
C'est mon enfant, dernier refuge
D'un espoir qui m'échappe et fait son nid plus loin.

Il a trois ans, il est si drôle
Que nous rions, sa mère et moi;
C'est dans la farce un premier rôle :
Baisé, fessé, gâté, puni,
C'est notre émoi,
Bonheur et souci infini.

Trois ans, et déjà il abuse, il flaire
Sous les mots grondeurs ma faiblesse immense,
Et saisit l'instant où dans la colère
Le pardon commence.

On dirait qu'il me nargue et lit sur mon visage
L'amour craintif que j'ai pour lui,
Et quand, pour en finir, il promet d'être sage,
Il détourne aussitôt la tête avec ennui.

Telle est la loi commune, il faut donc m'y attendre :
Un jour viendra, un jour sévère,
Où mon enfant verra son père
De cet œil des grands fils qui souvent n'est pas tendre.

Nos enfants nous diront : « Qu'avez-vous fait? » Et nous,
Faudra-t-il que, vieillards tremblant sur leurs genoux,
Pareils à des caissiers embrouillés dans leurs comptes,
Nous sentions à nos fronts la rougeur de la honte?

VII

D'un bond j'étais debout et, soudain, j'ai couru. Le poids du sac sur mon dos, le poids du fusil dans ma main : les faisceaux étaient rompus.

J'avais entendu l'ordre sans l'avoir remarqué et, d'instinct, j'avais obéi.

Il me restait de ma rêverie un sentiment puissant et vague, un peu ivre, un peu chancelant, une conviction tout étourdie de sa propre nouveauté.

Dirai-je qu'ayant atteint ce sommet mon esprit repoussait tous les raisonnements, comme on repousse du pied une échelle inutile ?

Je crois plutôt que mes raisons s'agrégeaient en une seule masse, un seul bloc d'émotion compacte, d'une pression irrésistible.

Plus d'images particulières, successives, dévidées : une certitude assez vaste pour englober tous mes souvenirs, pour contenir ma vie entière rassemblée, prête à s'élancer.

Mais l'extase, la foi pure se soutient si difficilement! Telle est notre infirmité que je cherchais déjà en dehors de moi quelque symbole matériel où appuyer mon enthousiasme, où m'en décharger sans crainte, avec l'assurance de le retrouver toujours.

Immobile dans le rang, l'arme au pied, j'implorais de l'horizon le secours de quelque signe, un miracle, une apparition.

Or, cette chose attendue se montra en effet, et, naturellement, c'était la chose la plus ancienne, la plus familière, la plus commune.

VIII

Un roulement lointain de tambours arrivait jusqu'à nous : comme un génie de la terre mal dégagé du sommeil, comme une âme à demi plongée dans l'argile gluante, ce bruit sourd rampait lourdement.

Voix du sol qui se traîne entre les sillons, et qui semble, lorsqu'elle s'élève, ne dépasser jamais le niveau de la plus haute motte.

Murmures profonds des vies qui pullulent à la surface des champs, depuis la taupe et le mulot jusqu'aux myriades d'insectes sans ailes.

Chuchotements confus, imperceptibles craquements du grain qui commence à germer, prières des racines du côté des ombres, prières des tiges vers la clarté.

Mais, à leur tour, dans l'éloignement, les clairons éclatèrent.

Prenant du premier coup possession du domaine des airs, leurs notes montaient comme des fusées, tâtaient l'espace, exploraient les brises et, parfois, dans une de ces mélancolies subites de la force qui durent à peine une seconde, se laissaient couler comme des larmes, pour remonter aussitôt plus précipitées, plus ardentes.

Un souffle supérieur animait, inspirait cette sonnerie; le cœur de l'homme lui communiquait son rythme discontinu; toutes les pulsations d'un sang noble se prolongeaient dans ces intervalles et dans ces reprises.

C'était l'appel des foyers, l'appel séculaire au-dessus des vallées, de colline en colline.

Et cet appel pour la défense, l'esprit libre et sans peur l'agrémentait d'une chanson : le cri instinctif de la vie menacée devenait grâce à lui une apostrophe joyeuse.

L'œil cependant distinguait sans peine le petit groupe turbulent, qu'un mouvement uniforme rapprochait de nous peu à peu par saccades pressées.

Que ce carré en marche paraissait minuscule dans l'immense plaine ondulée !

Au-dessus flottait comme un ruban clair, et notre régiment, dans un silence tel qu'on eût dit que chaque bouche retenait son haleine, cloué sur place, fasciné, regardait de toutes ses prunelles venir à lui cette banderolle voyante.

Il semblait bien alors que le vieil emblème, ainsi réduit par la distance aux proportions d'une alouette, fût comme l'oiseau en effet, qui ramasse une énergie violente dans un corps exigu.

Quelle respiration passionnée soulevait ce lambeau d'étoffe ! comme, à le voir ainsi frémir, on le devinait, ce fétiche, d'un caractère généreux, d'une humeur susceptible !

Bientôt les trois couleurs se détachèrent nettement sur le ciel orageux, avec cette légère inclinaison de la hampe qui évoque l'image du navire au versant de la vague et associe l'idée des batailles à l'idée des tempêtes.

Mais, sans souci des nuages sombres accumulés autour de lui, le petit mât penché poursuivait sa route.

Et le tonnerre des tambours et le fracas des cuivres devenaient assourdissants...

Brusquement, ils se turent.

Le drapeau n'étant plus qu'à quelques pas de nous, je perçus le bruit doux de la soie plissée par le vent.

Cela ressemblait à un chuchotement, à une parole tendre qui bouleverse l'âme.

Que vous dirai-je de plus ? la démonstration était faite. Je ne pouvais que me répéter : « Comme c'est simple ! comme c'est simple ! »

TABLE DE CE CAHIER

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

DU MÊME AUTEUR 5

Les poèmes que l'on va lire 9

Nous 13

J'ai songé bien des fois à mon lointain ancêtre 17

NOS PROVINCES 21

I. — A TRAVERS CHAMPS 23
II. — A TABLE 25
III. — LA PETITE VILLE 29
IV. — LA CÔTE D'ARGENT 30
1 30
2 33

NOTRE PARIS 37

Levez-vous de l'abime éternel, ô vieux cris 39

I 41
II 42
III 43
IV 43

V..... 44
VI..... 44
VII..... 47
VIII..... 48
IX..... 49
X..... 50
XI..... 51
XII..... 52
XIII..... 52
XIV..... 53
XV..... 54
XVI..... 55
XVII..... 55
XVIII..... 56
XIX..... 57
XX..... 58

L'AÏEULE ET L'ENFANT..... 61

I..... 63
II..... 65
III..... 66
IV..... 67
V..... 68
VI..... 70
VII..... 71
VIII..... 72
IX..... 73
X..... 74
XI..... 74
XII..... 75
XIII..... 75
XIV..... 79
XV..... 80
XVI..... 81
XVII..... 82
XVIII..... 83
XIX..... 85

ENCORE PARIS 89

I 91
II 92
III 93
IV 96
V 97
VI 98
VII 99
VIII 100
IX 102
X 103
XI 105
XII 106
XIII 107
XIV 109
XV 109
XVI 110
XVII 111
XVIII 112

RÊVERIE DERRIÈRE LES FAISCEAUX 115

I 117
II 119
III 123
IV 124
V 125
VI 127
VII 129
VIII 130

TABLE DE CE CAHIER 137

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour mille trois cents exemplaires de ce dixième cahier et pour vingt-deux exemplaires sur whatman le mardi 7 juillet 1914.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

J. CREMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 9165

Dans les dix-neuf cahiers de leur septième série, année 1905-1906, nos cahiers ont publié :

VII-1. — CHARLES PÉGUY. — **petit index alphabétique** *du catalogue analytique sommaire* **et table analytique très sommaire** *de la sixième série* ..... 1 »
VII-2. — CHARLES RICHET. — **La paix et la guerre** 1 »
VII-3. — CHARLES PÉGUY. — **notre patrie** ..... 1 »
VII-4. — RAOUL ALLIER. — **la séparation au Sénat** 4 »
VII-5. — CHARLES PÉGUY. — **courrier de Russie.** — ÉTIENNE AVENARD. — **le 22 janvier nouveau style.** 4 »
VII-6. — E.-D. MOREL et PIERRE MILLE. — **le Congo léopoldien** 3 50
VII-7. — CHARLES PÉGUY. — **les suppliants parallèles.** — FRANÇOIS PORCHÉ. — **les suppliants** ..... 2 »
VII-8. — CHARLES PÉGUY. — **Louis de Gonzague.** — ANDRÉ SPIRE. — **et vous riez** ..... 2 »
VII-9. — FERDINAND LOT. — **De la situation faite à l'enseignement supérieur en France.** — I ..... 2 »
VII-10. — JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **les frères ennemis.** — CHARLES PÉGUY. — **Cahiers de la Quinzaine** ..... ÉPUISÉ
VII-11. — FERDINAND LOT. — **De la situation faite à l'enseignement supérieur en France.** — II ..... 3 »
VII-12. — FÉLICIEN CHALLAYE. — **Le Congo français** 2 »
VII-13. — GEORGES PICQUART, *lieutenant-colonel en réforme.* — **de la situation faite à la défense militaire de la France** ..... 2 »
VII-14. — GABRIEL TRARIEUX. — *Les Vaincus.* — **Savonarole** 3 50
VII-15. — **les cahiers d'Arnold Scherer** ..... 2 »
VII-16. — PIERRE MILLE, FÉLICIEN CHALLAYE. — **les deux Congo** ..... 2 »
VII-17. — JEAN SCHLUMBERGER. — **Heureux qui comme Ulysse** ..... 2 »
VII-18. — ROMAIN ROLLAND. — *Vies des hommes illustres.* — **la vie de Michel-Ange.** — I. — *la lutte* .. ÉPUISÉ
VII-19. — ÉMILE MOSELLY. — **les retours.** — *les haleurs, le soldat* ..... 2 »

Pour tous renseignements sur les Cahiers de la Quinzaine *et le prix de l'abonnement, demander à M. André Bourgeois, 8, rue de la Sorbonne, Paris, le tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos quinze premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; dixième cahier de la quinzième série; un cahier vert de 144 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons cinq francs. — Les exemplaires sur whatman, trente francs.

AP
20
C15
sér.15
no 7-10

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY